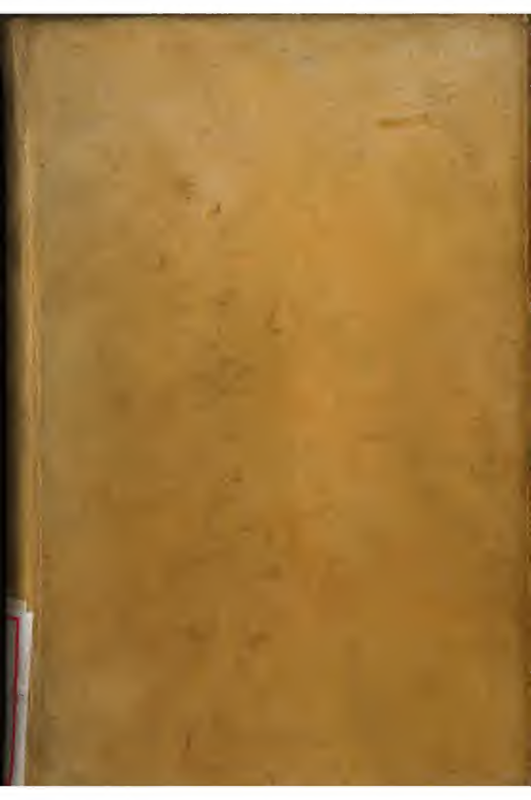
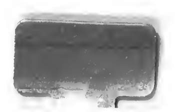






HISTOIRE

DE LA PERSE.

DE L'IMPRIMERIE DE PILLET AÎNÉ.



HISTOIRE
DE LA PERSE,

DEPUIS LES TEMS LES PLUS ANCIENS

JUSQU'A L'ÉPOQUE ACTUELLE;

SUIVIE D'OBSERVATIONS

SUR LA RELIGION, LE GOUVERNEMENT, LES USAGES
ET LES MŒURS DES HABITANS DE CETTE CONTRÉE.

Traduit de l'anglais

DE SIR JOHN MALCOLM,

ANCIEN MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DU GOUVERNEMENT SUPÉRIEUR DE L'INDE
A LA COUR DE PERSE.

Ouvrage orné d'une Carte générale de la Perse, du Portrait
du Prince régnant, et de six Planches.

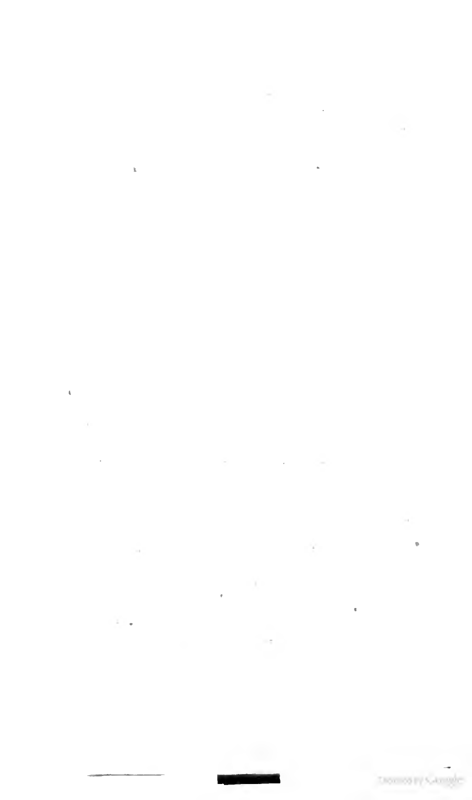
TOME TROISIÈME.



A PARIS,

CHEZ PILLET AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
ÉDITEUR DE LA COLLECTION DES MŒURS FRANÇAISES,
RUE CHRISTINE, N° 5.

1821.



HISTOIRE

DE LA PERSE.

CHAPITRE XVI.

Histoire des monarques affghans qui ont pris le titre de rois de Perse. Précis de l'invasion de cette contrée par les Turcs et les Russes.

Le règne des deux rois affghans Mahmood et Ashraff fut de courte durée, mais fertile en événemens : le premier, cruel et capricieux, avait montré dans les commencemens de sa domination en Perse quelques-unes des qualités d'un habile politique. Aussitôt qu'il avait été maître d'Ispahan, il avait cherché à éloigner des habitans les horreurs de la famine. Il essaya ensuite de rétablir la confiance parmi ses nouveaux sujets : il avait réussi dans ces deux vues si importantes. Il lui semblait aussi dangereux d'employer des officiers de l'ancien gouvernement persan, que de charger les siens de fonctions auxquelles ils étaient entièrement neufs (1). Il voulut donc que tous les Persans

De J. C. 1722. De l'H. 1134.

(1) Hanway, tome II, p. 183.

qui avaient des places continuassent à les occuper, mais il leur donna à chacun pour collègue un des siens, espérant ainsi profiter en même tems de l'expérience de l'un et de la fidélité de l'autre (1). Il n'y eut d'exception à cette règle que pour la place de grand-juge de la ville; cette importante fonction fut confiée à un Affghan d'une vertu et d'une piété si remarquables, que les habitans eux-mêmes applaudirent à la justice et à la sagesse de ce choix. Il est naturel que les conquérans et les usurpateurs, après avoir profité de la trahison, haïssent et craignent les traîtres dont ils se sont servis. Mahmood punit tous ceux qui, pendant le cours du siége, avaient entretenu des correspondances avec les Affghans ou qui avaient manqué à leur devoir (2); et les Persans virent avec joie un prince affghan venger les injures faites à leur souverain détrôné. Le Waly d'Arabie sauva sa vie (à cause d'un vœu qu'avait fait, à ce qu'on croit, le vainqueur de ne pas le faire périr); mais il fut disgracié, et ses biens dans le Khuzistan furent donnés à son frère cadet. Les grands de la cour de Perse, qui avaient gardé à Shah Hussein une fidélité inébranlable,

(1) *Mémoires* de Krusinski, p. 259.
(2) *Mémoires* de Krusinski, p. 258.

furent ceux que le monarque affghan traita avec le plus de faveur; et il porta cette disposition jusqu'à vanter publiquement l'intégrité et le courage de Mahomet Kooli Khan, qui avait refusé de prêter serment de fidélité jusqu'à ce qu'il eût l'assurance de n'être jamais appelé à servir contre le prince légitime Tamasp Mirza (1).

Les mêmes idées qui avaient porté Mahmood à rechercher l'estime et la faveur de ses nouveaux sujets, l'engagèrent aussi à ne rien négliger pour attirer en Perse des étrangers. Plusieurs nations européennes avaient à cette époque des factoreries à Ispahan et à Bunder-Abbas : tous leurs priviléges furent confirmés, et les missionnaires chrétiens eurent liberté entière de suivre publiquement les pratiques de leur religion. Mais tout cet avenir, qui s'annonçait d'une manière si heureuse, fut bientôt obscurci : quelques événemens firent trembler le monarque pour sa sûreté; et dès-lors il oublia les plans qu'il avait formés pour un sage gouvernement, et devint un des tyrans les plus affreux et les plus cruels que l'histoire nous ait jamais montrés.

Nous devons d'abord donner quelque atten-

(1) Hanway, tome II, p. 184.

tion aux événemens qui opérèrent dans la conduite de Mahmood ce triste changement. Après
De J. C. 1722. De l'H. 1135. s'être emparé de la capitale et des contrées qui l'entourent, il avait détaché de son armée Aman Ullah Khan, et l'avait envoyé pour réduire Kazveen. Ce général avait avec lui environ six mille hommes (1); il marcha dans le fort de l'hiver pendant que le peu de troupes qu'avait pu rassembler le prince Tamasp étaient dispersées dans leurs quartiers. Il ne trouva point de résistance : Kashan, Koom, toutes les villes qui se trouvaient sur son passage se rendirent; Kazveen suivit leur exemple. Mahmood reçut avec transport la nouvelle de cette facile conquête, mais sa joie fut troublée ; il apprit en même tems qu'un officier (2) qu'il envoyait à Candahar avec un convoi d'argent, pour lever dans les tribus des Affghans de nouvelles troupes, avait été attaqué, battu et pillé par le gouverneur d'un petit fort dans le Seistan (3). Il fut aussi assez embarrassé alors d'une

(1) *Manuscrits* de Shaikh Mahomet Aly Hazeen.

(2) Le nom de cet officier était Moollah Moosah. La somme dont il était chargé était de 160,000 tomans, près de 300,000 livres sterling (7,200,000 fr.)

(3) Ce gouverneur s'appelait Mirza Ismael, et le fort qu'il commandait se nommait Bandah.

ambassade de Pierre-le-Grand, qui avait été envoyée à Shah Hussein, mais qui s'adressait à lui comme chef actuel du royaume, et demandait réparation d'outrages que les Russes disaient avoir reçus du gouvernement de Perse.

La vérité est que le czar voulait profiter de la confusion où tout se trouvait alors dans ce beau royaume, pour ouvrir une nouvelle carrière au commerce de la Russie, en se rendant maître de la rive occidentale de la mer Caspienne. Il avait en conséquence rassemblé une armée de trente mille hommes de ses meilleures troupes, qui devait se grossir encore à Astracan de Cossacks et de Calmouks. Le prétexte de tous ces préparatifs était de venger des outrages commis par les Lesghees à Shamakee : le Khan de Khaurizm avait pillé, disait-on, une caravane russe venant de Chine. Le czar remplit la formalité de demander au roi de Perse réparation des torts dont il se plaignait ; et Mahmood ayant répondu que son autorité n'allait pas jusqu'à réprimer les Usbegs et les Lesghees (1).
Pierre, qui commandait son armée en personne, partit du Volga le 29 juillet, et arriva le 4 août sur la côte du Daghestan (2). Il com- De J. C. 1722. De l'H. 1135.

(1) Hanway, tome II, p. 186 et 187.

(2) Nous trouvons un récit complet de cette expédition de

mença par faire une proclamation dans laquelle il déclarait qu'il n'avait nullement l'intention d'agrandir ses Etats, mais seulement de protéger ses sujets dans leur commerce légitime. Il s'avança le long de la côte, battit quelques généraux qui tâchèrent de l'arrêter, et s'empara de Derbund (1). Il laissa au gouverneur qu'il y trouva le commandement de la ville, mais il mit dans la citadelle un corps de deux

Pierre-le-Grand dans les *Voyages* de M. P. H. Bruce, qui en avait lui-même fait partie. Les motifs qui déterminèrent l'empereur de Russie à cette entreprise étaient, suivant cet auteur, le désir de venger les affronts et les iniquités dont les Russes établis sur les bords de la mer Caspienne avaient été victimes, surtout dans le pillage de Shamakee, et aussi l'envie de secourir, contre les Affghans, le roi de Perse qui offrait en échange de cet appui d'importantes concessions. Une partie de l'expédition s'embarqua à Moscou, et, descendant la rivière qui traverse cette ville, entra bientôt dans le courant plus large de l'Occa à la ville de Columnia. Un mois après son départ, elle arriva à la ville de Muni Novogorod, qui est au confluent de l'Occa et du Volga; en cet endroit se trouva réunie toute l'armée destinée contre la Perse: de là ces troupes descendirent le Volga jusqu'à la mer Caspienne; et, après un heureux et prompt voyage, trente-deux mille hommes d'infanterie débarquèrent dans la province du Daghestan, où ils furent bientôt joints par un corps considérable de cavalerie venu par terre d'Astracan.

(1) Voici comment M. Bruce parle de cette ville:

« La ville de Derbent, dans la province de Shirwan, est à » 41° 51' de latitude septentrionale, et sur le bord de la mer

mille Russes. Après cette conquête, le czar revint à Astracan où il arriva dans le mois d'octobre, annonçant hautement l'intention de reprendre cette expédition au retour de la belle saison.

Tandis que les Russes menaçaient les provinces situées au nord-ouest de la Perse, cet empire était exposé dans une autre de ses parties à une attaque bien plus formidable. La cour de Constantinople, voyant en quel état l'invasion des Affghans avait réduit la Perse, se hâta de profiter de sa chute. Une armée considérable fut rassemblée sur la frontière; déjà elle était en marche se dirigeant sur Hamadan, lorsque de nouveaux événemens vinrent présenter à Mahmood des objets plus effrayans

» Caspienne. Les murailles sont enfoncées dans dix pieds » d'eau pour empêcher qu'on ne puisse passer autour. La » longueur de la ville, de l'est à l'ouest, est de près de cinq » werstes; mais sa largeur n'est pas proportionnée. Placée aux » confins de la Perse de ce côté, elle en est l'extrême fron- » tière; et on pourrait même la regarder comme la porte du » royaume, car elle s'étend depuis la montagne jusqu'à la » mer. La ville est divisée en trois quartiers distincts : le » château situé sur le sommet de la montagne est toujours oc- » cupé par une nombreuse garnison; le second quartier, qui » est le principal, s'étend depuis le pied de la montagne jus- » qu'à la ville basse qui forme le troisième, et va jusqu'au » bord de la mer. »

encore que toutes ces invasions étrangères, en le menaçant de plus près de la destruction de son autorité.

Les habitans de Kazveen descendent presque tous des anciennes tribus turques qui ont si long-tems fait paître leurs troupeaux dans les grandes prairies voisines de cette ville. Presque tous ils cultivent la terre ou font le commerce avec les bords de la mer Caspienne. Cette manière de vivre les rend courageux et robustes : ils ont conservé toute la rudesse, toute la férocité indomptable de leurs ancêtres. Entre autres priviléges, Kazveen en a toujours fait valoir un bien bizarre. On pourrait l'appeler le droit d'insurrection. On n'y a recours que dans des cas de violence ou d'oppression (1). Les dernières classes du peuple se soulèvent alors conduites par leurs magistrats : ceux-ci, à la vérité, n'en viennent à ce moyen extrême que lorsque tous les autres ont été inutiles, lorsqu'il ne reste plus aucun espoir. Mais ils ne se flattaient pas, s'ils s'adressaient à Mahmood,

(1) On donne à ce droit extraordinaire le nom de *Lootee Bazar*, ce qui veut dire littéralement piller les bazars ou les boutiques ; mais cela signifie seulement un soulèvement général des habitans. Cet usage si ancien se conserve encore ; il en sera parlé plus bas.

d'obtenir qu'il réprimât les violences ou punît les injustices des hommes à qui il avait abandonné le gouvernement de leur ville ; et d'ailleurs, outre cette oppression si dure à supporter, leur religion et leurs préjugés leur faisaient voir les Affghans avec horreur (1). Entraînés par ces sentimens de haine, les magistrats se réunirent en secret, et le 8 janvier au soir, le signal fut donné par un *lootee bazar*, ou insurrection générale. Les Affghans furent attaqués en même tems dans tous les quartiers. Aman-Ullah se porta en toute hâte sur le Mydan ou grande place vis-à-vis du palais : il y trouva rassemblée la plus grande partie de ses troupes ; et quoique blessé lui-même au commencement de l'action, il fit pour apaiser cette révolte tout ce que peut faire un brave soldat ; mais bientôt accablé par le nombre, il fut obligé de se retirer dans le palais, et parvint ensuite avec peine à sortir de la ville par un chemin secret qui conduisait à l'une des principales portes. La perte des Affghans fut d'environ deux mille hommes : dépouillés d'ailleurs de toutes leurs propriétés, ils furent forcés de se retirer sur-le-champ à Ispahan ; et la rigueur de la saison rendit leur marche si pénible, qu'il

De J. C. 1723. De l'H. 1136.

(1) *Manuscrits* de Shaikh Mahomet Aly Hazeen.

arriva à peine dans la capitale la moitié de cette petite troupe.

Ashraff, qui avait accompagné Aman Ullah dans cette expédition, se sépara de lui dans sa retraite; il se retira vers le Candahar avec trois cents hommes. Il semblait prévoir déjà la chute de Mahmood : l'exemple de Kazveen avait été suivi par Khonsar (1) et plusieurs autres villes: les Affghans, découragés, venaient de tous les côtés se réunir à Ispahan, où leur prince les recevait avec une dureté sinistre et sévère, qui présageait les terribles moyens auxquels il pensait déjà pour éloigner de lui tant de dangers dont il se voyait entouré.

Le monarque affghan était sûrement alors dans une position critique : son armée n'était plus que d'environ seize mille hommes; avec si peu de forces il fallait qu'il se maintînt dans un grand royaume dont les habitans avaient en horreur et lui et sa nation, non moins à cause des ravages qu'ils avaient commis, qu'à raison de toutes les différences de langage, de

(1) Cette belle ville est à environ quatre-vingt-dix milles au nord-est d'Ispahan; elle est encore aujourd'hui assez florissante. Elle est située dans une vallée bien arrosée, qui a six milles de long et trois de large, et qui est entièrement couverte de jardins.

mœurs et de religion, qui créent et nourrissent parmi les peuples les plus longues comme les plus cruelles inimitiés. Dans le tems où la réputation de ses armes était au plus haut degré de gloire, ces considérations effrayantes avaient fait sur son ame une vive impression ; elles l'avaient fait hésiter et craindre au moment même de la victoire : maintenant qu'il voyait ses meilleures troupes découragées, ses ennemis exaltés par le succès, la crainte semblait avoir égaré son esprit. A Ispahan même, la population de la ville et des faubourgs, comparée au nombre des Affghans, était dans la proportion de vingt à un. Quelque révolte pouvait avoir lieu dans la capitale ; c'était là le danger le plus imminent. Mahmood résolut de l'éloigner du moins ; et il employa pour cela des moyens qui ne pouvaient se présenter qu'à l'esprit d'un homme aussi lâche qu'il était cruel et féroce.

Le jour du retour d'Aman Ullah, tous les ministres persans, ainsi que les plus grands seigneurs du royaume, excepté un ou deux, furent invités à une fête (1). Il en vint environ

(1) Le premier ministre, Mahomet Kooli Khan, fut épargné parce que son frère s'était rangé avec les Affghans à Kazveen ; Lootf-Aly Khan échappa aussi pour lors au massacre.

trois cents : au moment où ils furent réunis le signal du massacre fut donné (1). Aucun n'échappa : le tyran fut si cruel qu'il refusa même la vie à un enfant de douze ans, fils du Waly de Géorgie, qui s'était jeté aux pieds des généraux affghans, et que ceux-ci cherchaient à sauver. Les corps de tous ces personnages furent exposés sur la grande place devant le palais, pour que toute la ville les vît et tremblât. Mais il restait encore pour compléter cette sanglante tragédie des actions plus horribles à commettre. Il est dans la nature du crime de chercher son salut dans des forfaits toujours nouveaux. On pensa que les enfans pourraient un jour vouloir venger le sang de leurs pères; le lendemain du massacre, tous les enfans mâles de ces malheureux qu'on avait fait périr, furent arrachés de leurs écoles au nombre de près de deux mille : conduits dans un champ voisin de la ville ils y furent tous égorgés. Mahmood prétendit que les grands avaient conspiré contre sa vie ; mais bientôt on vit se développer son affreux plan de réduire le nombre de ses ennemis en en extirpant jusqu'à la

(1) Cette affreuse boucherie eut lieu le 25 janvier 1723. (*Mémoires* de Krusinski, p. 263.)

race (1). Il avait pris à sa solde trois mille hommes de la garde de Shah Hussein : il ordonna que ces troupes fussent traitées avec un soin tout particulier, et comme marque de sa faveur il fit préparer pour elles un dîner dans une des cours du palais. Aussitôt que ces malheureux furent assis, un corps nombreux d'Affghans tomba sur eux ; on les tua jusqu'au dernier (2). Mais ces actes sanguinaires n'étaient encore que le commencement de cette horrible scène. Il fut donné ordre aux Affghans de massacrer tout ce qui avait appartenu à l'ancien gouvernement ; et cette cruauté furieuse satisfit enfin aux vœux du tyran : la ville fut dépeuplée ; le massacre dura quinze jours, et alors il resta à peine quelques hommes en âge de servir ; ceux-là même furent obligés de fuir ; ils furent bannis ; il ne resta dans la ville qu'un corps de jeunes Persans que Mahmood se proposait d'élever dans les habitudes et les mœurs de son propre pays.

Les habitans d'Ispahan étaient pour la plupart des marchands et des manufacturiers ; cette ville avait été long-tems le séjour d'une cour brillante et efféminée. Ses citoyens avaient

(1) *Mémoires* de Krusinski, p. 264.

(2) *Mémoires* de Krusinski, p. 264.

toujours été regardés comme les moins belliqueux de la Perse; mais il fallait que de si longs malheurs eussent bien avili et dégradé leurs ames, pour les réduire à la bassesse qu'ils montrèrent pendant toutes ces scènes de sang et d'horreur. Il n'était pas rare, nous dit-on, de voir un seul Affghan conduire au supplice trois ou quatre Persans; et quoique leur mort fût certaine, tout ce peuple était si lâche, que pas une victime n'osa lutter contre son sort (1). Mahmood alors cessa de feindre la modération et la justice; tout fut également pillé; les factoreries étrangères n'y échappèrent pas; le comptoir anglais eut à souffrir, mais sur-tout le comptoir hollandais qui avait gagné des sommes considérables en vendant du sucre à un prix très-élevé pendant la détresse du siége (2). Mahmood força les employés à dire où étaient cachés leurs trésors, et il y prit quatre cent mille couronnes (2,400,000 fr.). Les Indiens établis à Ispahan furent pillés aussi; et les Arméniens, condamnés à payer une nouvelle contribution, perdirent en outre quelques-uns de leurs magistrats qui furent massacrés.

Débarrassé par ces terribles mesures de la

(1) Hanway, tome II, p. 190.

(2) Hanway, tome II, p. 192.

crainte que lui inspiraient les habitans d'Ispahan, Mahmood s'avança pour soumettre le pays qui entoure la ville. Les braves habitans de Ben Ispahan résistaient encore à ses armes; et ce village, après une courageuse défense, fit une capitulation honorable, garantie par les principaux chefs affghans. Mahmood n'osant pas d'abord rompre ouvertement ce traité, envoya secrètement des agens pour exciter une sédition. Il voulait un prétexte pour justifier sa vengeance contre ceux qui avaient massacré ses parens. Mais ces vertueux paysans, aussi inébranlables dans leur fidélité après avoir cédé, qu'ils avaient été fermes au combat pendant la guerre, prirent ses agens, et les lui renvoyèrent garrottés à Ispahan. Le prince fut si enchanté de cette noble action qu'il oublia tout le mal qu'ils lui avaient fait. Quelques mois après ils récompensèrent sa confiance en lui livrant Lootf Aly Khan qui, obligé de fuir de la cour, avait cherché dans leur village une retraite.

Mahmood fit des efforts pour repeupler Ispahan; quelques tribus kurdes furent invitées à venir habiter les maisons vides de cette malheureuse ville. Comme c'étaient des sunnites, on crut que la similitude de religion les atta-

cherait au gouvernement affghan plus facilement que les autres habitans de la Pere (1). Beaucoup de ces Kurdes furent aussi incorporés dans l'armée qui avait besoin de recrues, parce qu'il n'était arrivé du Candahar que bien peu de soldats. Mahmood cependant en avait fait venir les familles de tous les Affghans qui l'avaient suivi en Perse; avant qu'il eût adopté cette mesure la désertion était effrayante, et menaçait son armée, déjà bien peu nombreuse, d'un extrême affaiblissement. A l'aide de ces nouvelles levées, Mahmood parvint à se rendre maître de quelques-unes des principales villes de l'Irak (2), et dans toutes, une partie des habitans fut massacrée : on renouvela et pour les mêmes motifs les horribles scènes d'Ispahan.

Hasser-Ullah qui avait joint Mahmood à Kerman lorsqu'il entrait pour la première fois en Perse, avait été occupé à conquérir la province de Fars, et il avait réussi à en soumettre toutes les villes, excepté la capitale, Shiraz. Dans un dernier assaut il fut dangereusement blessé,

(1) *Mémoires* de Krusinski, p. 268.

(2) Entr'autres, Goolpaigan, Khonsar et Kashan. Ces deux dernières villes s'étaient rendues à Aman-Ullah; mais elles avaient secoué le joug lorsqu'il fut chassé de Kazveen.

et mourut quelques jours après. Sa mort fut pleurée par les Affghans, les Persans et les Arméniens, autant que par les Parsees ou Guèbres. Cette race dégradée se sentait relevée par le noble caractère de son chef (1). Les Affghans admiraient son courage et son expérience comme général; les Persans et les Arméniens perdaient en lui un protecteur humain et généreux. Les cérémonies de ses funérailles montrèrent la barbarie de ceux qui y présidaient. Toute l'armée marchait autour de son corps dans un grand silence; on avait fait suivre ses esclaves, ses prisonniers, et ils furent tous massacrés à ses pieds (2). On tua le plus beau de ses chevaux, la chair en fut donnée aux soldats pour en faire un repas funéraire. Mahmood pleura avec une sincère douleur la mort de son brave général; il fit élever un monument à sa mémoire; et quoique Nasser Ullah fût Parsee, et que deux prêtres de cette religion fussent chargés d'entretenir sans cesse le feu

(1) *Mémoires* de Krusinski, p. 274.

(2) Krusinski assure que c'est l'usage des Affghans. En cela, je crois, il se trompe. Ce peuple peut, comme les Tartares ou les Persans, mettre à mort un certain nombre d'ennemis pour venger la mort d'un général tué dans le combat; mais il ne fait pas de cet usage une cérémonie funéraire.

sacré où son corps avait été placé, les Affghans mahométans respectèrent ses restes comme ceux d'un saint (1).

Le commandement des troupes dans le Fars fut donné à Zubberdust Khan, soldat de fortune qui, par son courage et sa bonne conduite, s'était élevé aux premiers rangs dans l'armée affghane. A peine était-il arrivé devant Shiraz, qu'un jeune frère de Abdullah, Waly d'Arabie, essaya de faire entrer dans la ville un convoi considérable. Il fut attaqué et battu; mais ce brave jeune homme, si différent en tout de son frère, mourut glorieusement au milieu du combat, dans une tentative qui, si elle eût réussi, eût forcé les Affghans de sortir du Fars. Le gouverneur de Shiraz, ne voyant plus
D. J. C. d'espoir de secours, demanda à capituler; mais
1724. D. l'H. malheureusement pendant qu'on travaillait aux
1127. articles du traité, la garnison quitta ses postes. Les Affghans s'en aperçurent, et rompant sur-le-champ la conférence donnèrent un assaut général. Avant que les Persans fussent revenus de leur surprise, la ville fut emportée; il y eut un massacre affreux (2); mais le fer

(1) Hanway, tome II, p. 208.

(2) La ville de Shiraz fut prise le 13 avril 1724, après un blocus de huit mois. (*Mémoires* de Krusinski, p. 276.)

ennemi ne trouva que les restes de cette population que la faim avait détruite; et les Affghans au moins satisfirent la vengeance du peuple sur ceux dont l'avarice avait augmenté sa misère. On raconte qu'on trouva un homme dont la maison était pleine d'une immense quantité de grains : on fixa un poteau au milieu de son grenier, on l'y attacha, et on le laissa mourir de faim au milieu de cette abondance qu'il n'avait pas voulu partager avec ses concitoyens (1).

Zubberdust Khan détacha un corps pour aller réduire Bunder Abbas. Cette ville, l'année précédente, avait été attaquée par une armée de cinq mille hommes qui étaient venus du Baloochistan, province voisine, espérant faire un pillage considérable dans ce port célèbre. La ville avait été bientôt prise; mais ils avaient été repoussés avec perte par les factoreries européennes. Le détachement de l'armée affghane n'eut pas un meilleur sort: les Persans s'enfuirent à son approche; mais les Européens firent si bonne contenance que le général qui commandait ce détachement n'osa pas les attaquer (2). Ils ne retirèrent de leur expédition

(1) *Mémoires* de Krusinski, p. 277.
(2) *Mémoires* de Krusinski, p. 277.

que quelques provisions, et revinrent après avoir perdu beaucoup de leur monde par l'insalubrité du climat.

De J. C. 1724. De l'H. 1137. Encouragé par la prise de Shiraz, Mahmood avait rassemblé une armée de trente mille hommes, avec laquelle il marchait contre le Koogeeloo, contrée située à environ trois degrés au sud d'Ispahan ; mais il fut tellement harcelé par les Arabes qui habitent les pays voisins, ses troupes eurent tant à souffrir du changement de climat lorsqu'elles descendirent dans les plaines près de la côte, qu'il fut obligé d'abandonner son projet et de revenir. On peut juger combien il fut sensible à la honte de ce mauvais succès et de cette expédition mal conçue, en sachant qu'il rentra dans sa capitale la nuit et déguisé.

On a dit plus haut que le monarque affghan avait recruté son armée en faisant entrer dans les rangs un assez grand nombre de Kurdes ; mais il tournait toujours avec anxiété ses regards vers Candahar, espérant des renforts. Enfin ce secours tant attendu arriva, mais très-faible (1). On avait répandu dans son

(1) La mère de Mahmood arriva avec cette caravane ; et les Persans, accoutumés au *faste* de leurs rois, virent avec éton-

pays le bruit qu'il était devenu avare, qu'il négligeait ses meilleurs soldats, que non-seulement il avait adopté les mœurs des Persans, mais encore qu'il penchait secrètement vers l'hérésie de ces peuples. Cette opinion était devenue générale dans l'armée ; elle s'accrut par le mauvais succès qu'éprouva Mahmood repoussé avec perte devant la ville de Yezd qu'il avait voulu enlever ; ce furent bientôt des clameurs séditieuses. Pour ajouter à tant d'embarras, on savait que les deux premiers généraux affghans, Ashraff et Aman-Ullah, étaient mécontens. Mahmood avait été forcé par ses soldats de rappeler Ashraff qui, après l'insurrection de Kazveen, était retourné à Candahar, et de le déclarer son successeur (1). Aman

nement la mère de leur souverain montée comme un homme sur un chameau et passant au milieu des rues d'Ispahan.

(1) A peine Mahmood était-il monté sur le trône du malheureux Hussein qu'il fut effrayé de la défection de son cousin Ashraff. Ce jeune homme était fils de Meer Abdullah que Mahmood avait fait périr, et le fils encore avait toujours été pour ce cruel tyran un objet de jalousie ; mais l'affection des Affghans défendait sa vie ; le nouveau roi de Perse n'osait pas braver la haine des Suns. Il crut une fois avoir trouvé une occasion de perdre Ashraff sans danger pour lui-même. C'était ce jeune homme qui commandait le poste au travers duquel Tamasp Mirza s'était frayé un passage en se sauvant d'Ispahan. Mahmood, dans cette circonstance, rassembla tous les

Ullah (1) l'avait aussi quitté pour retourner dans sa patrie; et quoiqu'il y eût eu une réconciliation, elle n'était pas sincère. Dans cette position il ne pouvait plus mettre de confiance dans sa propre armée; chaque jour il voyait plus clairement qu'il avait désormais autant à craindre des siens que de ses ennemis.

L'ame de Mahmood n'était pas assez forte pour supporter tant de maux qui venaient alors l'accabler à la fois. Au retour de sa malheureuse expédition de Yezd, il eut recours, pour

chefs affghans, et chercha à exciter leur indignation contre un général dont la lâcheté et l'ignorance les avaient exposés à tous les dangers et à toutes les fatigues d'un siége long et pénible. Ashraff repoussa cette accusation avec la liberté que permettaient les coutumes de sa patrie; il fit voir que le poste qu'il défendait avait été tellement affaibli qu'il lui avait été impossible de résister. Il fut prouvé authentiquement qu'il avait fait tout ce que peut faire la valeur pour empêcher la fuite du prince, et qu'il n'y avait de blâmables que ceux qui lui avaient rendu la victoire impossible en affaiblissant le corps qu'il commandait. Il fut acquitté d'une voix unanime par les chefs assemblés; et Mahmood eut le chagrin de voir que son attaque déplacée n'avait fait qu'augmenter la popularité de celui qu'il voulait perdre. (Krusinski.)

(1) Le mécontentement d'Aman Ullah venait, à ce qu'on croit, de ce que son ambition avait été trompée. Il paraît que Mahmood devait partager toutes ses conquêtes avec ce fier et habile général, dont la valeur et le talent avaient si grandement contribué au succès.

sortir de tant d'embarras, à un expédient qui prouve une superstition puérile, si ce n'est, comme on l'a cru, un dérangement mental (1). De l'Inde s'était répandu dans toute l'Asie l'usage d'une sorte d'extase nommée *tapassa*, ou élévation de l'ame au-dessus de tous les objets terrestres, au point d'être entièrement absorbée dans la contemplation de la Divinité : et les suffites persans, les faquirs mahométans, les Junnasee et les Joghee indiens, rivalisaient entre eux de zèle et d'efforts pour vaincre la nature par de dures austérités. Ces fanatiques restaient quelquefois plusieurs jours sans nourriture (2); pendant ce tems, tenant leur ame fortement attentive, ils prononçaient mystérieusement le nom de Dieu jusqu'à ce qu'ils se sentissent inspirés, ou plutôt qu'ils en vinssent à prendre pour des inspirations les rêveries de leur imagination naturellement exaltée par la souffrance. Cette superstition était commune chez les Affghans; et leur souverain égaré voulut aussi y avoir recours, espérant y trouver quelque secours divin contre tous les dangers dont il se voyait entouré : il choisit pour faire cette extraordinaire pénitence une

(1) *Mémoires* de Krusinski, p. 290.

(2) On permettait quelquefois un peu de pain sec et d'eau à ceux qui se livraient au *tapassa*.

sombre caverne ; et pendant quatorze ou quinze jours qu'il y passa, il prit à peine quelque nourriture. Lorsqu'il sortit de ce souterrain il était faible et pâle, son corps était décharné ; son regard farouche semblait montrer que son ame, si toutefois elle était saine encore, n'avait pu résister à cette difficile épreuve. Il était réduit au dernier état de faiblesse et d'irritation nerveuse ; il ne trouvait plus de repos, la crainte le réveillait sans cesse, il frémissait à l'approche de ses meilleurs amis ; dans tout ce qui l'approchait il croyait voir un assassin (1). Dans cet effrayant et pitoyable état, il apprit que Suffee Mirza, fils aîné de Shah Hussein, était sorti d'Ispahan ; et avant qu'on eût eu le tems de reconnaître la fausseté de cette nouvelle, il avait donné l'ordre affreux de faire périr tous les mâles de la famille royale de Perse, excepté Shah Hussein. Les victimes furent rassemblées dans une des cours du palais ; et le tyran, suivi de deux ou trois favoris, commença de sa propre main cet horrible massacre. Un historien persan (2) nous raconte que trente-neuf princes du sang furent égorgés dans cette fatale journée. Quelques écrivains européens prétendent que leur nombre était beaucoup plus grand ;

(1) *Mémoires* de Krusinski, p. 290.
(2) *Mémoires* de Krusinski, p. 291.

et un auteur entre autres (1) rapporte qu'au milieu de cette malheureuse famille se trouvaient les deux plus jeunes fils de Hussein, qui se précipitèrent dans les bras de leur père croyant y trouver un abri. Il les couvrit de son corps; mais Mahmood furieux s'avance et demande leur sang; il veut porter à l'un d'eux un coup de poignard, le bras de Hussein reçoit le coup; et le prince affghan, malgré sa férocité, ne peut s'empêcher de frémir d'horreur en voyant couler le sang d'un monarque qu'il avait été accoutumé à considérer et à traiter avec respect. Cette circonstance, dit-on (2), apaisa sa rage; il épargna ce qui restait de ces pauvres enfans.

Cette dernière cruauté de Mahmood fit sur son esprit une impression effrayante. Sa raison était tout-à-fait altérée, il devint entièrement fou (3). Les médecins persans et affghans essayèrent en vain de le guérir : on eut même recours aux prêtres arméniens (4); et ils récitèrent leurs prières sur la tête du monarque

(1) Shaikh Mahomet Aly Hazeen.

(2) *Mémoires* de Krusinski, p. 291.

(3) Shaik Mahomet Aly Hazeen raconte que sa folie allait jusqu'à manger les lambeaux de chair qu'il s'était lui-même arrachés.

(4) Il n'y a aucune raison de douter de ce fait; il est rap-

insensé. Mais la maladie faisait sans cesse des progrès; les Affghans, menacés par le prince de Perse Tamasp, n'attendirent pas la mort de Mahmood, ils élurent pour leur souverain Ashraff (1). On assure qu'on envia au tyran détrôné quelques heures d'une misérable existence (2), et que son successeur voulut jouir du supplice du meurtrier de son père ; d'autres, et avec plus de vraisemblance, rapportent que Mahmood mourut dans un état de folie effrayant : un (3) auteur dit que sa mère elle-même, voyant sa triste situation sans espoir, demanda qu'il fût étouffé pour abréger ses souffrances.

Jamais peut-être, avec aussi peu de forces

porté par Hanway aussi bien que par le respectable auteur que j'ai presque toujours suivi dans cette partie de l'histoire de Perse, et qui donne des détails circonstanciés sur cette cérémonie extraordinaire. (*Mémoires* de Krusinski, p. 150.)

Voltaire, en parlant de ce fait et de quelques autres également vrais, les appelle *contes persans répétés par des moines;* mais, dans son fanatisme de philosophie, on voit qu'il ne cherche à les démentir que parce qu'ils ont été *répétés par des moines.* (Voltaire, tome VIII, p. 572.)

(1) Ce prince monta sur le trône le 22 avril 1725.

(2) Krusinski assure qu'Ashraff ne voulut pas prendre la couronne avant qu'on lui eût apporté la tête de Mahmood, et qu'il fit mettre à mort plusieurs des ministres et des favoris de ce prince.

(3) *Manuscrits* de Shaikh Mahomet Aly Hazeen.

qu'en avait Mahmood, on n'avait fait une conquête pareille à celle qui l'avait élevé sur le trône de Perse : ainsi il faut rendre honneur à l'énergie et au courage qui surent y suppléer. Mais ce prince, qui, par la sobriété et la tempérance, avait de bonne heure réparé le vice d'une organisation délicate, n'avait, quant aux qualités de l'ame, que ce qu'il faut pour conduire une troupe de barbares. Il était actif, vigilant, hardi. On dit qu'il mettait de l'amour-propre à être religieux observateur de sa parole; mais on ne voit en réalité dans son caractère que le mélange de la fourberie la mieux étudiée et de la barbarie la plus féroce. Lorsqu'il attaqua l'empire des rois Sophis, ce n'était plus qu'un vaste édifice déjà chancelant et tombant presque en ruines. Il fut renversé par les mêmes causes qui le menacaient depuis longtems; la faiblesse déplorable de ces monarques, la bassesse d'une cour superstitieuse et corrompue, des grands mécontens, efféminés et sans foi, un peuple malheureux, faible et lâche. Nous voyons l'homme, qui du plus léger coup avait fait crouler toute cette grande ruine, trembler ensuite au milieu de ses succès et s'effrayer de la grandeur des décombres dont il se trouve entouré. Quoiqu'il montre en mon-

tant sur le trône quelques traits d'une grandeur qui aurait pu justifier sa conquête en faisant le bonheur de ceux qu'il avait conquis, sa conduite en ce point semble n'avoir été qu'un artifice pour endormir les victimes que déjà convoitait sa rage ; ou, si c'était un faible effort de vertu, il n'eut pas la force de persévérer. Les moyens qu'il employa ensuite pour se maintenir sur ce trône qu'il avait usurpé, sont peut-être les plus horribles que présente l'histoire ; ils ont acquis à son nom de justes droits à l'exécration universelle. Dans la vie de tous les conquérans, nous voyons des scènes affreuses de destruction et de massacres, mais au moins on y trouve quelquefois, comme une faible compensation, des actions grandes et généreuses. Nous suivons avec étonnement, si ce n'est avec admiration, la marche sanglante d'un Chenghiz Khan ou d'un Timour ; mais nous nous détournons avec dégoût et avec horreur de ces longs et cruels massacres commis de sang-froid pour apaiser les craintes d'un prince barbare, qui ne sait garder ce pouvoir que la force lui a donné qu'en massacrant ceux qu'il y a soumis. Mais si les crimes de la cour de Perse méritaient d'être punis par le fléau d'un semblable ennemi, la fin affreuse de la vie de

Mahmood nous montre un des exemples les plus effrayans que puisse offrir la justice divine. Il mourut dans les douleurs les plus déchirantes et de l'ame et du corps, à la fleur de l'âge, et au commencement de son règne : il avait à peine atteint vingt-sept ans, et il n'y avait que trois ans que, monté sur le trône de Perse, il jouissait de sa conquête.

Le successeur de Mahmood fut son cousin Ashraff, fils de Meer Abdullah, et neveu de Meer Vais. Mais avant de parler des événemens qui ont rempli le règne de ce prince, examinons un peu quel était alors l'état de la Perse, et quels étaient les projets que formaient contre elle les cours de Constantinople et de Pétersbourg.

Tamasp, fils de Sultan Hussein, depuis l'emprisonnement de son père, avait pris le nom et l'état de roi, mais il ne pouvait faire, pour ressaisir la couronne de ses pères, que de faibles et insuffisans efforts. Il avait déterminé le prince de Kaket (1) à attaquer Wactangat (2), le rebelle Waly de Géorgie. Mais cette entre-

(1) Cette province est située à environ un demi-degré au nord-est de Teflis, capitale de la Géorgie.

(2) Klaproth appelle ce prince Wactang V. Il avait fui d'abord en Turquie, et ensuite il chercha une retraite en Russie.

prise n'eut d'autre effet que de rendre plus facile aux Turcs la conquête de la Géorgie, tandis que Ghilan et la ville de Baku, laissées également sans défense, tombèrent au pouvoir des Russes. Le prince persan avait essayé à plusieurs époques de traiter avec les uns et les autres. Son ambassadeur à Constantinople avait été arrêté à Kars (1). Mais Ismael Beg, qu'il avait envoyé à Pétersbourg, y était arrivé; et il était auprès du czar quand Baku se rendit. Il parvint à conclure un traité par lequel il fut stipulé (2) que l'empereur de Russie chasserait les Affghans et rétablirait Tamasp sur le trône de Perse : en échange de ce service, le prince persan consentait à céder pour toujours à la Russie les villes de Derbunt et de Baku avec les provinces de Daghestan (3), Shirwan, Ghilan, Mazenderan et Asterabad. Il y avait encore quelques autres articles relatifs aux secours à fournir à l'armée russe pendant la guerre, et à

(1) Suivant un historien turc, cet envoyé arriva plus tard à Constantinople, mais la cour refusa de le recevoir sur ce pied; et quand il voulut faire des propositions comme suppliant, elles furent rejetées. (Hawkin's, *Ottoman Empire*, vol. IV, p. 272.)

(2) Hanway, tome II, p. 203.

(3) Klaproth, p. 198.

l'extension future du commerce entre les deux nations.

Tandis que les négociations se suivaient à Pétersbourg, les Turcs travaillaient avec activité à étendre leurs conquêtes. Tout le Kurdistan reconnaissait déjà leur autorité, et la prise de Erivan, Khooe (1), Nukshevan et Maragha, les rendit maîtres de toute l'Arménie et d'une grande partie de l'Aderbijan. Les braves habitans de Tabreez, dignes émules de ceux de Kazveen, ne voulurent point, quoiqu'une partie de leurs murailles eût été renversée par un tremblement de terre, se soumettre (2) à un ennemi que le fanatisme furieux et l'enivrement du succès portaient aux plus affreux excès dans les pays qu'il avait soumis. Le pacha de

(1) « Cette ville est située à vingt-deux furlongs de Tabreez ; » c'est la capitale d'un grand et riche pays, et le marché d'un » commerce considérable entre la Turquie et la Perse. Suivant le capitaine Sutherland, elle contient une population » de vingt-cinq mille ames ; elle est bâtie au milieu d'une » plaine devenue célèbre par une bataille qui eut lieu en 1514 » entre Shah Ismaël et Selim Ier. C'est maintenant la ville la » mieux bâtie et la plus belle qu'il y ait en Perse : les mu» railles sont en bon état ; les rues sont régulières, ombra» gées d'avenues d'arbres ; et les plafonds d'un grand nombre » de maisons sont peints avec un goût infini. » (*Mémoires* de Kinnier, page 154.)

(2) *Manuscrits* de Shaikh Mahomet Aly Hazeen.

Van, qui commandait une armée de vingt-quatre mille hommes, fut tout étonné de se trouver arrêté par les habitans d'une ville qui n'avait ni remparts ni canon pour se défendre. Il ordonna un assaut général, et ses troupes s'emparèrent de tout un quartier; mais les habitans, sans s'intimider de ce succès des assiégeans, barricadèrent toutes les autres rues, et parvinrent non-seulement à séparer de l'armée le corps de Turcs qui était dans la ville, mais encore à le détruire entièrement; il était de quatre mille hommes (1). Le général turc, irrité de cette perte, fit donner plusieurs autres assauts, mais sans obtenir plus de succès que du premier; et il fut à la fin forcé de faire une retraite précipitée, en abandonnant à la rage d'un peuple furieux ses maraudeurs, ses malades et ses blessés: ils furent tous massacrés (2). Lorsque les Turcs entendirent parler de cet acte de cruauté, ils voulurent se venger sur les habitans des villages de l'Aderbijan. Les braves citoyens de Tabreez s'avancèrent à la hâte pour secourir leurs compatriotes; et le pacha, se croyant sûr de la victoire en plaine, marcha au-devant d'eux avec huit mille hommes. Cependant, il

(1) Hanway, tome II, p. 213.

(2) *Manuscrits* de Shaikh Mahomet Aly Hazeen.

fut battu complètement ; et, après avoir perdu presque la totalité du corps qu'il commandait, il s'enfuit à Khooe.

La cour de Constantinople, apprenant ce qui s'était passé, fit marcher contre Tabreez une armée de soixante mille hommes. Les braves habitans, lorsqu'ils surent que cette armée approchait, envoyèrent dans les montagnes de Ghilan leurs femmes et leurs enfans, et se préparèrent à une défense opiniâtre. Leur ardeur imprudente les entraîna ; ils voulurent aller attendre leurs ennemis hors de la ville, mais leur courage admirable était désordonné. Après un long et sanglant combat, leur valeur fut vaincue par la discipline sévère de l'armée ennemie ; ils se retirèrent tout confus dans leur ville. Les Turcs les poursuivirent, et ils jouissaient d'avance du plaisir de la victoire ; mais chaque rue était défendue, et ce ne fut qu'après une lutte acharnée, qui dura presque sans relâche pendant quatre jours et quatre nuits, que les assiégés se déterminèrent à capituler (1). De J. C. 1725. De l'H. 1137.
Cependant, quand ils virent que toute résistance était désormais inutile et qu'il n'y avait

(1) Les historiens turcs prétendent qu'il y eut trente mille hommes qui sortirent de la ville. Les Persans ne parlent que de cinq mille.

plus d'espoir de secours, ils consentirent à se rendre à condition qu'on leur permettrait de se retirer à Ardebil. Ce qu'ils demandaient leur fut accordé sur-le-champ ; « et ces hommes » courageux, pour me servir des expressions » d'un auteur contemporain (1), prenant d'une » main ce qu'ils avaient encore avec eux de » leurs familles, et de l'autre main leur sabre, » passèrent avec fierté au milieu des rangs de » leurs ennemis étonnés. L'histoire de Perse, » observe le même écrivain, n'offre nulle part » un exemple de courage aussi grand et aussi » beau que celui que donnèrent en cette mé- » morable circonstance les habitans de Ta- » breez. » Près de trente mille hommes avaient péri dans le siége, et ils laissèrent aux vainqueurs une place vide et sans un seul habitant, pour laquelle ils avaient sacrifié plus de vingt mille des meilleurs soldats de l'armée turque, et quelques-uns de ses généraux les plus distingués (2), entre autres les pachas de Ourfa et Caramania.

La ville de Gunjah, qui précédemment avait résisté aux Turcs, fut prise cette année; un

(1) Shaikh Mahomet Aly Hazeen.
(2) Hanway, tome II, p. 256.

de leurs corps (1), qui avait réussi à soumettre tout le pays de Kermanshah, après s'être avancé jusqu'à quelques journées d'Ispahan, fut obligé de se retirer pour défendre le territoire de Bagdad qui avait été soudainement envahi par le Waly de Laristan (2).

Tous ces événemens avaient eu lieu dans les dernières années du règne de Mahmood : mais on ne s'occupait guère plus de la puissance de ce prince que des prétentions de Shah Tamasp. La Russie et la Turquie avaient alors fait entre elles un traité qui avait pour objet de partager les plus belles provinces de la Perse (3). On prétend que cette convention avait été ménagée par les soins de l'ambassadeur de France à

De J. C. 1725. De l'H. 1138.

(1) Ce corps était commandé par Ahmed, pacha de Bagdad.

(2) « La petite province de Laristan s'étend le long de la » côte septentrionale du golfe, depuis le 65e degré de longi- » tude orientale jusqu'au 68e ; elle a le Fars au nord-ouest, et » le Kerman au nord-est. C'est la plus pauvre et la moins fer- » tile de toutes les provinces de Perse ; elle est coupée de » plaines et de montagnes qui s'étendent jusqu'à la mer. Ce » pays est si aride, on y trouve si peu de bonne eau, qu'il » serait tout-à-fait inhabitable si des pluies périodiques ne » venaient pas remplir les citernes et rendre la terre suscep- » tible de produire un peu de froment et d'orge, et quelques » dattiers. » (*Mémoires* de Kinnier, p. 81.)

(3) La paix avait été faite entre la Russie et la Perse avant ce traité de partage. (Hanway, tome II, p. 217.)

la Porte (1). Des événemens extraordinaires ont empêché qu'elle eût aucune exécution; mais le but et les dispositions de cet acte sont dignes d'attention ; ils montrent quels étaient les projets ambitieux de ces deux empires à une époque où les circonstances les favorisaient si complètement (2). La Russie devait s'emparer de toutes les provinces qui bordent la mer Caspienne depuis le pays des Turkomans jusqu'au confluent des rivières de Kur et de l'Araxes (3). Les possessions de la Turquie auraient été bornées par une ligne qui, partant de ce dernier point, passait à trois milles d'Ardebil, et allait par Tabreez à Hamadan, et de là à Kersmanshah : toutes les villes et toutes les provinces

(1) C'est au marquis de Bonnac, ambassadeur de France près de la Porte, qu'il faut faire honneur de ce traité entre les deux cours de Constantinople et de Pétersbourg.

(2) Ce traité fut signé le 8 juillet 1725, et ratifié par les deux souverains. (Hanway, tome II, p. 218.)

(3) Hawkin, dans son *Histoire de l'Empire ottoman*, rapporte que ce traité contenait six articles. Dans le préambule, on reconnaissait la cession faite par Tamasp à la Russie des provinces limitrophes de la mer Caspienne. Les limites entre la Turquie et la Russie étaient marquées par une ligne tirée à soixante-six milles de distance de la mer Caspienne au Daghestan, passant à une égale distance de Derbund et finissant au confluent de l'Araxes et de la rivière de Kur. (Hawkin's *Ottoman Empire*, vol. IV, p. 277.)

comprises entre cette ligne et les frontières de Turquie devaient être enlevées pour jamais à la Perse; la Turquie devait s'en emparer. Les deux parties contractantes se garantissaient mutuellement ces différentes provinces : il était stipulé que si Tamasp consentait aux conditions de ce traité, on l'aiderait à conquérir les autres provinces de Perse et à s'y établir. S'il refusait son assentiment, on devait s'emparer des parties de ce royaume spécifiées dans le traité, et pourvoir ensuite à la tranquillité future de la Perse, en élevant au trône la personne qui en serait jugée la plus digne (1); mais il fut convenu que dans aucune circonstance on ne recevrait de proposition de Mahmood: il semblait que l'on regardât la domination des Affghans en Perse comme impossible à concilier avec les projets qu'on avait formés (2).

Lorsqu'Ashraff devint roi de Perse, les Affghans espérèrent que son caractère, son activité, sa valeur, allaient les mettre en état de repousser leurs ennemis. Cependant les premiers actes de son pouvoir firent voir qu'il craignait moins les Persans que les généraux de sa propre armée. Il fit mettre à mort le bon De J. C. 1725. De l'H. 1137.

(1) Hawkin's *Ottoman Empire*, tome IV, p. 278.

(2) Hanway, tome II, p. 218.

et généreux Almas, commandant de la garde de Mahmood, à cause de son attachement à son ancien maître; il fit périr aussi l'ambitieux Aman Ullah et plusieurs autres chefs dont le seul crime était d'avoir formé une conjuration pour l'élever lui-même au trône avant la mort de son prédécesseur. Il fit voir ainsi (1) que tout prétexte lui était bon pour se débarrasser d'officiers fiers et turbulens dont il craignait l'influence; leur immense fortune, confisquée à son profit, remplit le trésor royal (2).

Les habitans d'Ispahan virent avec joie la mort de leurs oppresseurs; et Ashraff gagna leur affection en montrant publiquement une profonde horreur pour le dernier acte du règne de Mahmood. La mère de ce misérable monarque fut forcée de rester une nuit tout entière dans la place du palais, au milieu des cadavres des princes persans que son cruel fils avait égorgés. Ces restes furent ensuite placés dans des cercueils, et conduits avec une pompe funèbre à la ville de Koom où ils furent enterrés. L'artificieux prince affghan, condamnant publiquement les crimes de son prédécesseur, prétendit qu'il ne voudrait jamais

(1) *Mémoires* de Krusinski, p. 303.

(2) On dit qu'Aman Ullah était aussi riche que son maître.

prendre une couronne souillée de tant de crimes : il la mit aux pieds de l'infortuné Hussein, et le supplia de reprendre ses droits. Le roi captif refusa, déclarant qu'il se trouvait plus heureux dans sa retraite qu'il ne l'avait jamais été sur le trône; et pour finir cette ridicule scène, il eut l'air de forcer le général affghan à mettre lui-même sur sa tête le diadême (1).

Ashraff, avant de monter sur le trône, avait engagé Tamasp à venir à Ispahan. Ce faible et malheureux prince, après avoir fait de vains efforts pour s'établir dans l'Aderbijan et dans l'Irack, s'était retiré dans le Mazenderan où il était soutenu par Futteh Aly Khan (2). Séduit par l'idée d'une division entre ses ennemis, il s'était avancé vers la capitale; mais la mort de Mahmood avait bien changé les projets d'Ashraff, qui cependant parlait encore d'amitié dans l'espoir de s'emparer de la personne du prince légitime. Il se conduisit avec tant d'adresse pour atteindre ce but, qu'il eût réussi sans doute, si quelques amis n'étaient allés en

(1) *Mémoires* de Krusinski, seconde partie, p. 168.

(2) La tribu turque dont Futteh Aly Khan était chef avait été long-tems établie en Perse, et avait laissé une partie considérable de ses membres établis à Asterabad, pour défendre cette contrée des invasions des Turkomans.

secret avertir Tamasp de ses projets. Le prince s'échappa, et Asrhaff fit mettre à mort le peu de nobles persans qui restaient encore à Ispahan, sous prétexte qu'ils étaient en correspondance avec ses ennemis (1).

Le successeur de Pierre-le-Grand (2) semblait être dans l'intention de suivre les projets que le czar avait formés contre la Perse. Mais les conquêtes des Russes sur les bords de la mer Caspienne n'étaient pas en proportion avec celles qu'avaient faites les Turcs qui, maîtres de presque toutes les provinces qui leur étaient assignées par le traité, demandaient aux Russes de les aider à chasser les Affghans de la Perse (3). Ashraff envoya un ambassadeur à Constantinople : la Perse était déjà fort embarrassée des cris des oulamah ou ordres religieux, qui blâmaient le projet impie de se liguer avec des chrétiens contre des mahométans, et détestaient le crime plus grand encore de faire la guerre à un monarque sunnite pour rétablir sur son trône une dynastie de princes hérétiques. Les ministres, pour apaiser les oulamah, avaient beau re-

(1) Hanway, tome II, p. 234.
(2) Catherine Ire.
(3) Hanway, tome II, p. 235.

présenter que le traité avec la Russie était nécessaire, qu'Ashraff avait accepté lui-même la condition d'ennemi en refusant de reconnaître la haute suprématie de l'empereur turc comme supérieur religieux de tous les mahométans; cette guerre était toujours mal vue par le peuple; et le prince affghan cherchait tous les moyens d'accroître ce sentiment si favorable à ses intérêts (1). L'ambassadeur d'Ashraff fut renvoyé de Constantinople, et les hostilités recommencèrent. Ahmed Pacha, qui s'était déjà rendu maître de Maragha et de Kazveen, s'avança vers Ispahan. Le prince Dolgorouki, qui commandait l'armée russe sur les bords de la mer Caspienne, ne fit aucun mouvement pour soutenir les Turcs; et Tamasp resta dans le Mazenderan comme indifférent et tranquille spectateur de la lutte engagée entre les princes qui se disputaient ses Etats. De J. C. 1726. De l'H. 1138.

Ashraff employa la première année de son règne à affermir son gouvernement intérieur. Il fit bâtir un petit fort carré, entouré de hautes murailles et défendu par des bastions dans le centre de la ville d'Ispahan, comme place de sûreté pour sa famille, et pour celles de ses

(1) Hanway, tome II, p. 244.

Affghans (1). Quand il apprit qu'une nombreuse armée turque se dirigeait vers sa capitale, il dévasta les contrées qu'elle devait encore parcourir, et s'avança vers elle avec tout ce qu'il put rassembler de troupes, dans l'espoir d'arrêter sa marche. Un corps de deux mille Turcs avait été égaré par un guide ignorant; il se trouvait assez éloigné du gros de l'armée : Ashraff, par une marche rapide, tomba sur ces hommes avec toutes ses troupes, et les tailla en pièces avant qu'ils pussent recevoir du secours (2). Ce succès donna confiance aux siens et découragea ses ennemis; le général turc s'arrêta sur-le-champ, et fit retrancher son camp. Le prince affghan, dès le principe, avait fait tous les efforts possibles pour persuader aux soldats turcs que cette guerre était contraire à leur loi (3). Grand nombre d'émissaires secrets travaillaient à répandre cette opinion dans l'armée, et à corrompre l'intégrité des généraux kurdes qui s'étaient joints aux Turcs. Pour ajouter à l'effet que pouvaient produire toutes ces intrigues cachées, il en-

(1) Cette citadelle existe encore, et on l'appelle aujourd'hui le fort d'Ashraff.

(2) Cette action eut lieu à environ soixante milles d'Ispahan.

(3) Hawkin's *Ottoman Empire*, vol. IV, p. 290.

voya au camp du pacha quatre prêtres également vénérables par leur âge et par leur vertu. Quand ces saints hommes furent introduits devant le général, un d'eux s'écria d'une voix élevée : « Notre souverain Ashraff m'ordonne » de vous demander pourquoi vous faites la » guerre à des Mahométans qui n'ont fait » qu'obéir aux préceptes divins de la loi en » renversant un trône de shiites hérétiques. » Pourquoi vous liguez-vous avec un prince » chrétien afin d'enlever à un fidèle serviteur » de notre saint prophète une couronne à laquelle toutes les lois divines et humaines lui » donnent de si justes droits? Si, par une telle » injustice, vous persistez à forcer vos frères » de se défendre, c'est sur votre tête que retombera tout le sang répandu. » Ahmed Pacha vit que ce discours, prononcé du ton le plus solennel, avait fait une vive impression. Il y répondit sur-le-champ : « Je viens ici par l'ordre » de mon maître, qui est non-seulement un » monarque temporel, mais le véritable successeur des califes, et par conséquent le supérieur spirituel de tous les mahométans orthodoxes. Il faut qu'Ashraff le reconnaisse » pour tel ou qu'il sente la puissance de ses » armes. » Avant la fin de la conférence l'heure

de la prière sonna. Les vénérables envoyés d'Ashraff se joignirent aux officiers turcs pour remplir ce saint devoir ; ils finirent en priant à haute voix le Tout-Puissant de détourner du cœur des rois croyans la division et la guerre, et de donner l'union et la paix à ceux qui le servaient fidèlement (1).

Après cet acte de piété artificieuse, les députés se retirèrent : leur mission eut tout l'effet qu'Ashraff pouvait en désirer : il en resta une impression favorable à sa cause. Un corps considérable de Kurdes (2) et quelques Turcs même suivirent les prêtres affghans, déclarant qu'ils ne pouvaient lutter contre leur conscience (3) et les lois de leur religion. Ahmed Pacha vit qu'il n'y avait qu'un moyen de prévenir les progrès d'un mécontentement qui devenait général parmi ses troupes, c'était de hâter le combat. La supériorité de ses forces l'y déterminait encore plus ; son armée était de soixante mille hommes ; il avait soixante-dix pièces de canon : les Affghans n'avaient pas la moitié de ces troupes, et leur artillerie était de quarante couleuvrines montées sur des chameaux. Néan-

(1) Hanway, vol. II, p. 249.

(2) Hanway, *ibid.*

(3) Hawkin's *Ottoman Empire*, vol. IV, p. 292.

moins les Turcs furent battus et perdirent douze mille hommes. La déroute aurait été complète, si Ashraff n'avait pas arrêté ses soldats dans leur ardeur contre un ennemi avec lequel il désirait bien plus la paix que la guerre, et qui, provoqué à de plus grands efforts, pouvait l'accabler de sa puissance (1).

Le général turc, après cette défaite, fut obligé de se retirer vers Kermanshah, et d'abandonner aux Affghans une partie de son artillerie et tout son bagage. Il fut plutôt accompagné que poursuivi par le vainqueur; car Ashraff ne voulut même pas permettre à ses soldats de piller les traîneurs; et quand Ahmed Pacha quitta Khermanshah et se porta sur Bagdad, le prince affghan lui fit dire à son camp, par une nouvelle députation (2), qu'il ne regardait pas comme légitimement acquises les dépouilles qu'il avait enlevées à des Mahométans égarés; qu'il se considérait d'ailleurs comme un roi et non comme un voleur; qu'Ahmed Pacha pouvait réclamer de lui ses trésors et ses bagages, et que tout ce qui avait appartenu, soit à lui, soit aux siens, excepté les armes, serait scrupuleusement rendu. Ashraff fit tout ce qu'il

(1) Hanway, tome II, p. 250.
(2) Hawkin's *Ottoman Empire*, vol. IV, p. 293.

avait promis : de plus, il relâcha tous les prisonniers qui avaient été faits durant la guerre. Cette sage modération le rendit si populaire dans toute la Turquie, que la cour de Constantinople fut forcée de conclure un traité par lequel il fut stipulé qu'Ashraff reconnaîtrait le grand-seigneur comme chef spirituel de tous les Mahométans (1), et qu'en échange il serait reconnu lui-même comme roi de Perse. Les provinces que possédait la Turquie lui furent données à perpétuité : ce qui comprenait tout le Kurdistan, le Khusistan, une partie de l'Aderbijan et quelques villes de l'Irak (2). Il y avait dans ce traité d'autres articles relatifs à la restitution des canons et des bagages pris pendant la guerre, et au droit qu'aurait Ashraff d'envoyer chaque année à la Mecque une caravane et des pélerins. Le prince affghan ne pouvait pas dans sa position espérer de faire une convention plus avantageuse. Dans toute cette guerre avec les Turcs il montra les talens les plus extraordinaires ; et on ne sait lequel il faut le plus admirer de son courage et de sa capacité militaire, ou de cette modération et

(1) Hanway, tome II, p. 253 et 254.

(2) Entr'autres, Sultaneah et Téhéran, aujourd'hui capitale de la Perse.

de cette sagesse, qui forcèrent enfin une cour fière et puissante à reconnaître ses droits au trône des monarques Sophis.

La guerre étant ainsi terminée avec les Turcs, Ashraff eut le tems de se préparer contre d'autres dangers. Il avait fait une tentative inutile pour s'emparer de Candahar, qu'occupait alors le frère du cruel Mahmood, et cette entreprise malheureuse avait introduit la division parmi les Affghans Ghiljee, de manière à laisser à ceux qui étaient en Perse peu d'espoir de recevoir des secours de leur propre tribu. Maluk Mahmood, gouverneur du Seistan, s'était proclamé roi : il s'était emparé de presque tout le Khorassan, excepté Herat qui formait une principauté séparée et indépendante, occupée par le chef des Affghans Abdallee.

Tamasp, le prince Sophi, était dans le Mazenderan, soutenu par les Kujurs d'Asterabad. La peste, qui avait quelque tems ravagé cette province, y avait détruit une partie de ceux qui restaient encore attachés à sa fortune : son avenir cependant semblait s'éclaircir; il avait établi sa petite cour à Ferrahabad où il fut rejoint par Nadir Kooli. Ce général s'était élevé à la plus haute renommée par ses actions har-

De J. C. 1727. De l'H. 1139.

dies et son courage entreprenant. Tamasp avait de justes raisons de mécontentement contre Nadir qui avait massacré son oncle, le commandant de Kelat ; mais le jeune héros avait effacé jusqu'au souvenir de ce crime par la défaite récente d'un corps d'Affghans. Il avait repris sur eux la ville et le district important de Nishapore (1). La jonction de Nadir, en augmentant les forces de Tamasp, lui permit de prendre lui-même l'offensive. Nadir lui avait amené cinq mille hommes, et Futteh Aly Khan Kujur en avait avec lui trois mille. La grande réputation des chefs qui commandaient cette armée en fit bientôt accroître le nombre. Des recrues venaient de tous les côtés se réunir en foule autour du seul étendard qui offrît à la Perse quelque chance contre le despotisme intolérable d'un joug étranger.

La première entreprise de l'armée royale fut dirigée contre Mushed, que commandait alors le chef de la tribu des Affghans Abdallee. Pendant qu'on s'avançait vers le Khorassan, Nadir Kooli ne pouvant souffrir de rival, fit périr Futteh Aly Khan, prétendant que ce général avait des correspondances avec l'ennemi. Tamasp parut avoir approuvé cet acte, puis-

(1) Hanway, tome II, p. 268.

qu'il donna sur-le-champ à Nadir le commandement en chef. Mushed et Herat furent réduites, et dans cette campagne tout le Khorassan fut forcé de reconnaître Tamasp pour roi légitime de Perse (1). Tous les honneurs vinrent s'accumuler en foule sur l'homme à qui ce jeune prince devait un si grand changement dans son sort. Nadir Shah, qui avait déjà été fait capitaine des gardes, reçut le nom de Tamasp Kooli Khan, ce qui veut dire *l'esclave de Tamasp*. Ce titre satisfaisait la vanité du monarque, puisqu'il était l'expression de la soumission et du dévouement d'un chef puissant, et en même tems il servait aux projets du favori; il l'aidait à éloigner de lui l'apparence du pouvoir pour en acquérir plus sûrement la réalité.

Ashraff avait pris Yezd, et son ambassadeur avait été reçu à Constantinople avec les plus grands honneurs; mais à peine avait-il eu le tems de jouir de cette faveur de la fortune lorsqu'il fut réveillé par le bruit de la marche triomphale de Shah Tamasp dans le Khorassan. Le nom de ce malheureux prince était depuis long-tems méprisé de ses ennemis; mais ses nouveaux succès ne pouvaient pas être regardés

(1) Hanway, tome II, p. 268.

avec indifférence, et les préparatifs du monarque affghan firent voir qu'il connaissait bien toute l'étendue du danger qui le menaçait. Il rassembla à la hâte tout ce qu'il put trouver de troupes : son armée était, dit-on, de trente mille hommes, qui pour plus de la moitié étaient Affghans. On laissa dans les principales villes du royaume de faibles garnisons ; on avait forcé d'abord, sous peine de mort, un assez grand nombre d'habitans mâles d'en sortir. Cette défiance ne fit qu'affaiblir encore la puissance d'Ashraff en montrant publiquement quelle était sa terreur ; et en même tems les rangs ennemis se grossirent d'hommes animés par la vengeance, impatiens de rentrer en vainqueurs dans les villes d'où les avait chassés la politique timide de l'usurpateur effrayé.

Nadir Shah avait trop de prévoyance pour laisser son maître s'avancer jusqu'auprès d'Ispahan. Il attendit qu'Ashraff vînt dans le Khorassan, voyant bien tous les avantages qu'il y aurait pour le prince légitime à faire la guerre dans ce pays. Il ne s'était pas trompé. Ashraff se hâta d'attaquer un ennemi dont il voyait les forces s'augmenter chaque jour. Les deux armées se rencontrèrent auprès de la ville de Damghan : les Affghans étaient accoutumés à

De J. C. 1729. De l'H. 1141.

vaincre les Persans; leurs cris sauvages semblaient suffire pour mettre ceux-ci en fuite; on ne put les empêcher d'attaquer sur-le-champ: mais les troupes de Nadir reçurent le choc avec tant de fermeté que les assaillans furent obligés de reculer. Ashraff aussitôt fit partir deux divisions de son armée pour faire un long détour à droite et à gauche, afin d'attaquer les Persans sur leurs ailes et sur leurs derrières, tandis qu'avec tout le reste de ses troupes il allait les attaquer de front; mais l'œil pénétrant de Nadir découvrit et déjoua toute cette manœuvre; et tandis que les Affghans se retiraient encore sur tous les points, il ordonna une charge générale qui eut un plein succès. Cette victoire (1) ne coûta aux Persans que très-peu de monde: les Affghans souffrirent beaucoup; leurs bagages et leur camp tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Leur fuite fut bien précipitée; car une grande partie de leur armée arriva deux jours après la bataille à Téhéran, c'est-à-dire à près de deux cent milles du lieu où elle s'était donnée. De là ils marchèrent à grandes journées vers Ispahan. Ashraff, en y arrivant, ordonna à tous les Affghans de se retirer avec

(1) Cette bataille fut donnée le 2 octobre 1729. (Hanway, tome II, p. 274.)

leurs effets dans le nouveau camp qu'il avait fait bâtir pour cet usage. Après avoir laissé une garnison pour défendre ce point important où étaient renfermées ses propres richesses, il sortit de la ville avec tout ce qu'il put encore réunir de troupes, et s'établit dans une position très-forte (1), à quelque distance au nord d'Ispahan, bien décidé à tout remettre au destin d'une bataille.

Tamasp, qui avait pris le titre de roi de Perse depuis que son père avait résigné sa couronne, se croyait certain, après la victoire remportée à Damghan, de remonter sur le trône de ses ancêtres. Il attendait avec impatience le moment où il pourrait avancer jusqu'à Ispahan; mais son ambitieux général craignait que la vue d'un prince légitime, rentrant en vainqueur dans sa capitale, n'éclipsât sa propre gloire, et que Tamasp n'acquît ainsi dans le cœur des Persans une autorité propre à contrarier un jour les vues de sa propre grandeur. Il persuada au jeune monarque qu'il était plus convenable qu'il restât à Damghan avec cinq ou six mille hommes, et l'envoyât lui contre Ashraff. Il avait l'air de ne songer qu'à la conservation de sa

(1) Cette position était près du village de Moorteka Khour, qui est à un peu plus de trente milles au nord d'Ispahan.

royale personne : Tamasp ne soupçonnant pas ses secrets desseins consentit, et Nadir quitta la cour pour marcher contre les ennemis de son pays. Partout où son armée s'arrêtait elle recevait de nombreuses recrues : toutes les classes se réjouissaient déjà de la chute prochaine des Affghans, et chacun voulait contribuer à la chute de ces cruels oppresseurs. Nadir sentait combien il pouvait tirer de fruit de cette ardeur : il se gardait bien de la réprimer; aussi quoiqu'il trouvât Ashraff fortement retranché, il se détermina à l'attaquer sur-le-champ dans ses lignes : elles furent défendues avec courage, mais rien ne put résister au nombre des assaillans et à la fureur avec laquelle ils attaquaient. La perte des Persans ne fut pas considérable, mais les Affghans laissèrent sur le champ de bataille quatre mille de leurs meilleurs soldats (1). Ils s'enfuirent à Ispahan, et n'y arrivèrent qu'après le coucher du soleil. Ils proclamèrent d'abord qu'ils avaient remporté la victoire ; mais les cris des femmes et les gémissemens qu'on entendait dans la citadelle apprirent bientôt le résultat réel du combat. Ashraff passa toute la nuit en préparatifs de

De J. C. 1729. De l'H. 1141.

(1) Cette action eut lieu le 13 novembre 1729. (Hanway, tome II, p. 276.)

départ ; il fallait fuir une ville qu'il était impossible de défendre. On fit monter sur des mules et sur des chameaux les vieillards, les femmes, les enfans ; et, après avoir pris tout ce qu'ils pouvaient emporter de leurs trésors et de leur butin, les Affghans partirent avant le lever du soleil, se dirigeant vers Shiraz par une route éloignée de celle que devait prendre l'armée persane. Leur rage et leur désespoir étaient si violens qu'on s'attendait à un massacre général de tous les habitans. S'ils ont jamais eu cette horrible idée, ce qui est douteux, ils n'eurent pas le tems de la mettre à exécution : cependant, avant de partir, le cruel Ashraff voulut baigner ses mains dans le sang de l'infortuné Shah Hussein, pauvre prince dont les malheurs furent plus grands que les crimes. Peu de souverains dans l'Orient ont mérité cet éloge.

Le général persan était trop prudent ou trop politique pour suivre l'ennemi jusque dans les murs d'Ispahan. Quand il apprit la fuite des Affghans il envoya un détachement pour garder le palais royal et calmer l'esprit des habitans ; trois jours après il entra dans la ville (1). Le premier acte de son autorité fut de faire chercher

(1) Hanway, tome II, p. 276.

avec soin tous les Affghans qu'on avait laissés ou qui avaient voulu rester; ils furent tous exécutés publiquement, excepté ceux pour lesquels le peuple demandait grâce, parce qu'ils avaient usé de leur autorité avec modération et humanité lorsqu'ils étaient les maîtres du pays. Les restes du sultan Mahmood furent abandonnés à la populace; le monument qui avait été élevé sur son tombeau fut en un instant rasé; et la place où il était enterré fut transformée en un égoût, destiné à recevoir les boues de la ville. Vengeance brutale, bien digne de ceux qui s'étaient soumis si lâchement à une honteuse tyrannie!

Shah Tamasp, apprenant le succès de ses armes, quitta Téhéran où il était venu, et arriva à Ispahan peu de tems après le départ des Affghans. Il fut reçu partout avec des transports de joie; cependant, tout ce qu'il voyait était bien fait pour l'affliger; et on prend bonne idée du cœur de ce faible et malheureux jeune prince, en le voyant verser des larmes au milieu de ce palais souillé qui avait fait jadis la demeure de ses nobles aïeux. Mais il avait encore à supporter une plus rude épreuve. Il savait qu'Ashraff, après avoir égorgé Shah Hussein, avait emmené toutes les femmes de la famille royale; et l'on peut comprendre quel fut

son étonnement lorsqu'entrant dans les appartemens intérieurs, il vit une femme se précipiter pour le serrer dans ses bras et l'appeler son cher fils. Il eut bientôt reconnu sa mère qui avait échappé au sort des sultanes et des autres princesses, parce qu'elle était inconnue : elle s'était déguisée en esclave lorsque Mahmood avait pris Ispahan ; et non-seulement elle en avait pris l'habit, mais pendant sept ans elle avait rempli les fonctions les plus viles du rôle auquel elle s'était condamnée (1).

Tamasp, entendant chaque jour parler de nouveaux excès commis par les Affghans, pressait son général de les poursuivre ; mais Nadir, qui déjà avait été nommé commandant de l'armée et gouverneur du Khorassan, voulait qu'on lui donnât encore la permission de lever dans le pays l'argent dont il avait besoin pour terminer promptement la guerre. Tamasp voyait bien que céder sur ce point était comme abandonner la moitié de son empire ; mais les soldats ne voulaient plus reconnaître d'autre chef, et les grands se réunissaient pour appuyer les vues du général. Le monarque fut obligé de consentir ; et Nadir marcha aussitôt que l'on eut satisfait à ses désirs. On était dans le cœur de l'hiver ; ses troupes souffrirent extrême-

(1) Hanway, tome II, p. 276.

ment de la rigueur du froid et du manque de vivres; Ashraff avait exprès dévasté tout le pays. Mais ce furent là les seuls obstacles qu'il eut à surmonter, car les Affghans, qui s'étaient rassemblés auprès de Persépolis pour le combattre, De J. C. 1730.
s'enfuirent découragés aussitôt qu'ils furent attaqués (1). De l'H. 1142.
Ils rentrèrent à Shiraz dans le plus grand désordre. Leur prince, quand il y fut arrivé, voulut négocier pour obtenir la liberté de retourner dans sa patrie. Il offrit de rendre toutes les femmes de la famille royale, et de restituer les trésors et les effets de la couronne, à condition qu'on permettrait à ses troupes de se retirer avec leurs familles, leurs armes et leurs bagages. Nadir répondit que tous les Affghans seraient mis à mort s'il ne livraient sur-le-champ leur prince. Pendant le cours de cette négociation, et lorsque les chefs affghans avaient consenti à regret à cette dure condition, Ashraff s'échappa avec deux cents hommes. Son évasion fut le signal de la dispersion générale de son armée. La précipitation et le désordre de cette fuite des Affghans, enfin leur destruction complète, sont décrits avec les plus vives couleurs par un historien (2) qui avait été lui-

(1) Cette bataille, ou plutôt cette déroute, eut lieu le 25 juillet 1730. (Hanway, tome II, p. 280.

(2) *Manuscrits* de Shaikh Mahomet Aly Hazeen.

même témoin des scènes qu'il a si bien peintes. Ils étaient encore à Shiraz environ vingt mille hommes ; cette foule se divisa sous divers chefs et prit diverses routes. Ils furent vivement poursuivis par les Persans qui reconnaissaient leurs traces par les chevaux et les chameaux laissés morts sur la route, par les cadavres des vieillards, des femmes et des enfans qu'on égorgeait. Lorsque ces malheureux ne pouvaient plus marcher, leurs parens, leurs amis, les achevaient pour qu'ils ne tombassent pas entre les mains d'un ennemi furieux. Ashraff avait envoyé son frère sur le bord de la mer avec un trésor considérable pour gagner le gouverneur de Bassorah, et lui demander du secours : mais les habitans d'une partie de la province de Lar, que ce corps devait traverser, l'attaquèrent, le massacrèrent en entier, et recueillirent un immense butin. Encouragés par le succès de ces paysans, quelques Persans captifs se soulevèrent contre la garnison d'Affghans qui était à Lar, et la passa toute au fil de l'épée.

Le génie et les succès de Nadir Kooli semblaient alors exalter la valeur des siens, tandis que les Affghans, consternés de leurs pertes, éprouvaient à leur tour les terreurs qu'ils avaient précédemment inspirées. La perte de la ville et de la province de Lar, et le soulèvement des ha-

bitans du Kerman, firent perdre à Ashraff tout espoir de se maintenir en Perse : accompagné de quelques hommes, il essaya de regagner sa patrie par la route du Seistan; mais les tribus sauvages du Baloochistan, qui avaient autrefois favorisé ses progrès dans l'espoir du pillage, avaient maintenant les mêmes raisons pour lui couper la retraite. Il fut attaqué par elles de tous les côtés; et après avoir échappé à des dangers sans nombre, il fut enfin découvert errant au milieu du désert (1) par le fils d'Abdullah Khan, un des chefs Baloochee : celui-ci le tua sur-le-champ, et envoya à Shah Tamasp en présent, sa tête et un gros diamant qui avait été trouvé sur lui (2). Ainsi finit ce prince qui unit à de nobles qualités, et même à des vertus, une férocité sauvage, résultat de sa position peut-être plus que de son caractère. Les Turcs le regardaient comme un homme sage, modéré et courageux; les Persans trouvaient que c'était le meilleur de leurs farouches oppresseurs.

La plus grande partie des Affghans, et quelques-uns des principaux chefs, eurent à supporter des souffrances plus pénibles que celles de leur prince, parce qu'elles furent plus pro-

(1) Ashraff n'avait que deux hommes avec lui quand il fut tué.
(2) *Manuscrits* de Shaikh Mahomet Aly Hazeen.

longées : bien peu échappèrent à la mort, à peine en revint-il un seul dans sa patrie. Les uns périrent de faim et de fatigue dans le désert; d'autres furent pris et vendus comme esclaves. Une division assez considérable avait suivi le bord de la mer; là quelques-uns s'embarquèrent sur de petits bâtimens, et allèrent débarquer à Lasha sur la côte d'Arabie, presque vis-à-vis de l'île de Bahrein; mais le gouverneur du port (1), par une timidité cruelle, les fit tous massacrer au moment où ils venaient de mettre pied à terre: ceux qui avaient gagné les côtes de Meckran et de Scind n'eurent pas un meilleur sort; et l'auteur respectable (2) qui nous raconte leurs souffrances, rapporte qu'étant lui-même allé dans l'Inde quelques années après cet événement, il vit un neveu d'Ashraff et un autre officier affghan d'un rang distingué, nommé Khadahdad Khan, qui avait été gouverneur de Lar; ils gagnaient leur vie à porter de l'eau dans la ville de Muscat : il vit aussi dans le même port un autre noble affghan qui se procurait à peine de quoi vivre en transportant de la terre dans des paniers.

(1) Son nom était Shaikh Benee Kalud.

(2) Shaikh Mahomet Aly Hazeen, dont le manuscrit a été d'un grand secours pour écrire ce chapitre.

Telle fut la fin de cette invasion extraordinaire ; mais la captivité ou la mort de la totalité des conquérans, furent une légère punition des crimes dont ils avaient souillé la Perse. Pendant cette courte période de sept années, ce royaume avait perdu près d'un million de ses habitans ; ses plus belles provinces étaient devenues des déserts, ses plus beaux édifices avaient été rasés : et tout cela par des ennemis qui n'avaient ni assez de force, ni assez de sagesse pour maintenir leur conquête, et qui, par conséquent, ne pouvaient jamais réparer le mal qu'ils avaient fait. Les Affghans n'avaient point chez eux de gouvernement régulier qui pût soutenir une conquête au dehors, et leurs mœurs étaient opposées à ces émigrations complètes qui ont rendu durables les succès de tant de tribus tartares. Depuis le commencement jusqu'à la fin de leur domination en Perse, ils ne furent qu'une petite armée étrangère au milieu d'une grande nation. A une grande distance de leur pays, ils n'avaient point de secours à attendre dans un revers ; leur pouvoir n'avait de base que la terreur sans cesse entretenue parmi ces peuples dont ils étaient entourés. Le charme fut rompu par l'audace et le talent de Nadir Kooli ; et les faciles succès de cet heu-

reux aventurier réveillèrent chez tous les Persans un courage qui dut augmenter encore par le sentiment de la honte qu'avait méritée leur basse et lâche soumission.

La destruction entière des Affghans, au lieu de rendre à Tamasp le trône de Perse, ne fit que préluder à l'anéantissement de la faible autorité dont ce prince infortuné avait joui jusqu'alors. Le peu d'événemens qui se joignent à son nom, et qui méritent d'être rapportés, trouveront place dans l'histoire de son général victorieux qui, après avoir repoussé les ennemis de son pays, commença par usurper le pouvoir, et ne tarda pas à prendre le titre de roi de Perse.

CHAPITRE XVII.

Histoire de Nadir Shah et de ses successeurs immédiats.

L'ÉLÉVATION de Nadir Shah, sorti des derniers rangs de la société, et devenu souverain de son pays, est un événement si extraordinaire dans l'histoire, qu'on s'arrêterait avec curiosité sur ce personnage, quand même une affreuse renommée ne se serait pas attachée à ses ravages et à ses conquêtes. Le premier enthousiasme de la religion de Mahomet avait fait disparaître la dynastie sassanienne; mais un homme d'un grand talent et d'un grand courage (1), en détruisant la puissance des califes d'Arabie, avait affranchi son pays de la honte de n'être plus qu'une province d'un autre empire, et lui avait rendu son ancienne dignité. Le trône de Perse fut depuis occupé par des chefs tartares qui étaient venus avec leurs tribus chercher les climats plus doux de la Perse, et dont la puissance fut long-tems soutenue par les peuples belliqueux qui l'avaient établie. Une révolution

(1) Yacoob ben Leis. Voyez tome Ier, p. 412 et suivantes.

d'une nature bien extraordinaire avait fait passer la couronne de la race de ces chefs tartares au fils d'un religieux (1). Plusieurs des premiers Sophis furent dignes de leur élévation ; mais le dernier siècle de leur puissance ne mérite plus que l'indignation et le mépris ; et l'on voit dans ces monarques tant d'avilissement et de bassesse, qu'on regarde avec moins d'horreur les scènes affreuses au milieu desquelles ils ont péri.

Dans les gouvernemens despotiques, l'opinion des peuples est rarement écoutée ; mais on en voit souvent de terribles effets : elle est toujours dans les extrêmes, et en général elle se forme par les contrastes. Dans un tems où la faiblesse, la cruauté, la débauche, semblaient être les qualités nécessaires d'un souverain, où les grands ne se faisaient remarquer que par des vices et des bassesses, il est aisé de comprendre qu'une nation déchue et souffrante, telle qu'était la Perse, ait tourné ses yeux avec admiration vers un homme comme Nadir Shah. L'obscurité de sa naissance, la grossièreté de ses manières, une vie remplie d'actions criminelles, mais hardies, tout était propre à augmenter cet enthousiasme, parce que

(1) Shah Ismael.

tout en lui présentait le contraire de ce qu'étaient les hommes à qui l'on attribuait tous les maux du pays.

On a déjà rapporté plusieurs des événemens de la vie de Nadir Shah; mais avant de raconter l'histoire de son règne (1), nous devons parcourir rapidement les événemens qui précédèrent son élévation au trône de Perse.

Le père de Nadir Shah appartenait à la tribu d'Affshar, une de ces familles turques qui s'étaient attachées aux Sophis. Son nom était Imaun Kooli; et d'après toutes les notions que

(1) La vie de Nadir Shah, comme celle de Timour, a été racontée par un flatteur. Mirza Mehdy, son secrétaire intime, qui l'avait accompagné dans toutes ses expéditions, a écrit son histoire, et son livre a été traduit par sir William Jones. Les éloges dont cet ouvrage est rempli ne doivent pas détruire la confiance qu'on lui doit : l'auteur a survécu à son souverain; et la manière libre dont il raconte les actions qui ont déshonoré les dernières années de la vie de celui-ci peut être regardée comme une preuve de la vérité des autres parties de son histoire. Nous avons d'ailleurs dans les ouvrages de Jonas Hanway une vie très-détaillée de ce célèbre tyran; et comme l'auteur avait été témoin d'une grande partie des faits qu'il rapporte, son écrit est d'un grand intérêt. Nous avons aussi un Mémoire de Nadir écrit par M. Fraser sur des manuscrits persans qu'il avait trouvés dans l'Inde. Outre tous ces matériaux authentiques, j'ai trouvé en Perse une copie de la correspondance de Nadir Shah, et plusieurs autres manuscrits précieux sur des circonstances qui se rattachent à sa vie.

l'on peut réunir, on voit que ce n'était pas un homme d'un rang distingué. Nadir Kooli (1) lui-même n'avait jamais attaché de vanité à sa naissance ; et l'historien (2) qui a chargé de plusieurs flatteries son histoire, tout en nous disant que le père de son héros était un homme de quelque importance dans sa tribu, cherche à faire dans des métaphores l'apologie de sa basse naissance ; il dit que le diamant ne doit sa valeur qu'à sa propre beauté, et non au rocher sur lequel il s'est formé. Nous voyons dans d'autres sources (3) qu'il gagnait sa vie à faire des habits et des manteaux de peaux de mouton (4). Nadir parlait souvent de la bassesse

(1) Kooli veut dire *esclave*, Nadir, *admirable* ; et cette dernière expression est ordinairement employée comme épithète pour exprimer l'idée de l'Etre-Suprême : son nom signifiait donc *esclave de l'admirable* ou *l'esclave de Dieu*. Lorsqu'il fut élevé, par la faveur de Shah Tamasp, à la dignité de Khan, il prit le nom de ce prince et fut appelé alors Tamasp Kooli Khan ; mais, en montant sur le trône, il se nomma Nadir Shah, reprenant son ancien nom de Nadir ; et c'est celui dont je me servirai dans son histoire. Mirza Mehdy, dans la vie de Nadir Shah, ne lui donne jamais le nom de Tamasp Kooli Khan ; ce qui porte sir William Jones à douter que jamais Nadir ait porté ce nom.

(2) Mirza Mehdy.

(3) Hanway, tome II, p. 257.

(4) *Manuscrits persans.*

de son origine. Quand son fils dut épouser une princesse de la famille royale de Delhi (1), l'orgueil de cette fière maison exigeait qu'il donnât la suite de ses ancêtres pendant sept générations; le conquérant s'écria : « Dites-» leur qu'il est fils de Nadir Shah, fils et » petit-fils de son épée, et ainsi jusqu'à la » soixante et dixième, au lieu de la septième » génération (2). »

Nadir Shah était né dans la province du Khorassan (3). Les historiens persans passent rapidement sur les premières circonstances de sa vie; et le premier événement dont ils parlent est la naissance de son fils aîné, Reza Kooli : lui-même avait alors trente et un ans (4). Il avait déjà à cette époque éprouvé bien des vicissitudes de la fortune, et avait donné des preuves de courage et de talent. A dix-sept ans il avait été fait prisonnier par les Usbegs, qui faisaient tous les ans des incursions dans le

De J. C. 1688. De l'H. 1100.

(1) Le nom de la princesse était Nasser Ullah.

(2) *Manuscrits persans.*

(3) Sir William Jones, d'après Mirza Mehdy, fixe sa naissance au samedi 11 novembre 1688. Hanway, dont on ne peut pas attendre autant d'exactitude que d'un historien persan, place sa naissance en 1687.

(4) *Histoire* de Mirza Mehdy. Ouvrages de sir W. Jones, tome V, p. 28.

Khorassan (1); il parvint à s'échapper après une captivité de quatre ans. Tout le tems qui s'écoula depuis lors jusqu'au moment où il entra au service de Shah Tamasp, n'a d'intérêt que parce qu'on y voit que le caractère de cet homme extraordinaire avait toujours été le même. Il était au service d'un petit chef (2) de son pays : il le massacra, enleva sa fille, et l'épousa (3); après quoi il se mit à la tête d'une bande de voleurs (4). De là, par une transition toute naturelle dans ces tems de trouble, il devint gouverneur du Khorassan; et ce commandement, récompense de son courage dans
De J. C. 1714. De l'H. 1126. la guerre contre les Usbegs, fut le premier degré de son élévation; mais sa conduite fut si insolente et si turbulente, qu'il fut dégradé et puni de la bastonnade.

Irrité de ce qu'il avait souffert, Nadir quitta Mushed et alla dans la même province au fort de Kelat où commandait son oncle, qui pa-
De J. C. 1722. De l'H. 1135. raît avoir été à cette époque à la tête d'un petit corps de la tribu des Affshars. Il n'y resta pas

(1) Sa mère fut prise à la même époque, et mourut en Tartarie. (Hanway, tome II, p. 257.)

(2) Le nom de ce chef était Babool-Beg.

(3) Ce fut la mère du prince Reza Kooli.

(4) Hanway, tome II, p. 259.

long-tems sans effrayer son oncle de sa violence et de son ambition ; il fut forcé de s'éloigner. On croit qu'il reprit sa profession de voleur ; mais ses brigandages se faisaient alors avec quelque grandeur. Les Affghans étaient maîtres d'Ispahan : dans les provinces éloignées le gouvernement ancien était détruit ; et celui des conquérans ne s'était point établi. Dans de pareilles circonstances, un chef de brigands, d'un courage et d'un talent déjà connus, ne pouvait manquer de partisans : aussi voyons-nous Nadir devenir en peu de tems un chef célèbre, marchant à la tête d'un corps de trois mille hommes, et levant des contributions considérables dans le Khorassan (1). Son oncle, alarmé de sa puissance toujours croissante, rechercha son amitié. Il lui écrivit et lui proposa d'entrer au service de Shah Tamasp, et d'aider ce prince à chasser les Affghans de la Perse. Nadir prêta l'oreille à cette ouverture ; il demanda avec instance que le roi voulût bien lui pardonner ses fautes passées : ce pardon fut facilement obtenu ; Nadir s'avança jusqu'à Kelat pour le recevoir du roi lui-même. Il paraît qu'il avait toujours regardé le gouverneur de cette

De J. C. 1726. De l'H. 1139.

(1) Hanway, tome II, p, 261.

place comme un des principaux obstacles à son élévation ; dès ce moment il forma le projet de se défaire de lui, et de s'emparer de la forteresse. Il y réussit complètement; et après avoir de sa propre main égorgé son oncle (1), il s'avança pour employer les forces que ce crime venait de joindre aux siennes, contre le général affghan qui commandait dans le Khorassan. Cette entreprise toute populaire contre les ennemis de son pays, lui fit obtenir une seconde fois le pardon de Shah Tamasp. Il entra au service de ce prince, et apporta à sa cause et de la puissance et déjà plus de renommée.

Shah Tamasp avait été bientôt extrêmement jaloux de Nadir ; le général ayant refusé d'obéir à un ordre qu'il avait reçu, et de s'arrêter dans une expédition qu'il avait entreprise, le faible monarque osa le faire déclarer traître et rebelle. Nadir indigné en apprenant ce qui s'était passé, marcha sur-le-champ contre la

(1) Quelques écrivains orientaux, qui ne veulent voir que de la vertu dans les premières années de Nadir, prétendent que son oncle était un usurpateur et l'avait dépouillé de ses droits, et que son neveu, en l'égorgeant, faisait en même tems une action juste et utile, puisqu'elle lui donnait les moyens de sauver son pays. (*Histoire de Nadir Shah* par Fraser.)

cour, et la força de se soumettre aux conditions qu'il voulut dicter (1). C'est à l'époque de cette rupture ouverte qu'on peut faire remonter la destruction entière du peu de pouvoir qu'avait jusque-là conservé Tamasp. Nadir continua à lui montrer du respect jusqu'à ce que le tems lui parût mûr pour une usurpation ouverte. Mais nous voyons que, dès sa première expédition dans le Khorassan, il commençait déjà à préparer les esprits de ses compatriotes à sa future élévation. Comme Ardisheer, le fondateur de la dynastie sassanienne, il avait des visions qui présageaient sa grandeur à venir. On raconte que, dans un de ses songes, il vit un oiseau d'eau et un poisson blanc à quatre cornes. Il lui sembla qu'il tuait l'oiseau, et qu'après que tous ses gens avaient essayé vainement de saisir le singulier poisson, il avançait la main et le prenait avec la plus grande facilité (2). Le seul fait d'avoir rêvé d'un oiseau et d'un poisson était, lui assuraient des astrologues flatteurs, un présage certain qu'il devait parvenir au pouvoir impérial ; et son historien (3) a eu probablement moins de peine

(1) *Histoire* de Mirza Mehdy. Sir W. Jones, tome V, p. 64.
(2) *Histoire* de Mirza Mehdy. Sir W. Jones, tome V, p. 65.
(3) Mirza Mehdy.

à découvrir, dans les événemens postérieurs, que les quatre cornes du merveilleux poisson étaient l'emblème de quatre royaumes qui devaient être conquis par son héros, la Perse, le Khaurism, l'Inde et la Tartarie. Des petitesses pareilles méritent cependant quelque attion; elles montrent l'adresse ou la superstition de celui qui s'en sert ou qui y croit, et peignent mieux que les meilleures descriptions la nature des esprits sur lesquels elles peuvent faire impression.

L'affranchissement de la Perse semblait être l'ouvrage du génie seul de Nadir : aucune récompense ne paraissait trop grande pour un homme qui avait délivré son pays de la cruelle
De J. C. 1730. De l'H. 1143. oppression des Affghans. Tamasp lui donna les quatre plus belles provinces de l'empire (1); et ce don ne sembla qu'un digne prix de tous les services qu'il avait rendus. On dit que dans la même lettre où Tamasp lui cédait ces contrées, ou, en d'autres termes, aliénait la moitié de son royaume, il engageait encore le général victorieux à prendre le nom de sultan, et il lui envoyait en même tems, par une personne de sa cour, un diadème enrichi de pierreries. Mahmood accepta tous ces hon-

(1) Le Khorassan, le Mazenderan, le Seistan et le Kerman.

neurs (1), excepté le titre de sultan (2). Il pensa que ce nom élevé exciterait inutilement l'envie. Cependant il profita de son élévation au rang de prince pour exercer le privilége le plus important, celui qui fait aux rois le plus de partisans. Il ordonna que son armée fût payée en monnaie du Khorassan, et frappée à sa propre effigie et à son nom ; c'était vouloir se faire souverain indépendant.

Nous avons parlé des conquêtes faites par les Turcs; leurs armées avaient continué à occuper les plus belles parties de la province d'Irak et tout l'Aderbijan. Nadir marcha contre eux aussitôt que ses troupes furent remises des fatigues qu'elles avaient subies en poursuivant les Affghans. Il rencontra les forces réunies des deux pachas turcs dans les plaines de Hamadan ; il les culbuta et se rendit maître non-seulement de la ville, mais encore de tout le pays qui l'entoure (3). Il s'avança vers l'Aderbijan, et partout il trouva le même succès. Tabreez, Ardebil et toutes les autres

(1) On convint alors d'un mariage entre Reza Kooli, fils aîné de Nadir, et une fille du malheureux sultan Shah Hussein.

(2) Mirza Mehdy. Sir W. Jones, tome V, p. 111.

(3) Mirza Mehdy. Sir W. Jones, tome V, p. 112.

villes considérables se rendirent, et le conquérant se préparait à mettre le siége devant Erivan, capitale de l'Arménie, quand il reçut de son frère, qu'il avait laissé gouverneur du Khorassan, la nouvelle d'une révolte alarmante parmi les Affghans qui étaient dans cette province. Il vola à son secours, et sa victoire contre les rebelles fut complétée par la prise des forteresses de Furrah et d'Herat. Pendant le siége de la dernière de ces deux villes il se passa un événement qui montre bien le caractère barbare de cette guerre. Nadir voulait célébrer par une grande fête sa victoire sur un corps assez considérable d'Affghans. Parmi les convives étaient plusieurs prisonniers d'un rang distingué : pendant la fête les têtes de trois cents Affghans, qui avaient péri dans l'action, furent apportées sur des piques. « A cette » vue, dit l'historien flatteur, les chefs de nos » ennemis baissèrent la tête, et n'osèrent plus » lever les yeux, malgré l'extrême bonté avec » laquelle ils furent traités par leur grand et » généreux vainqueur (1). »

Pendant que Nadir était au siége d'Herat, les grands qui étaient restés à Ispahan persuadèrent au faible Tamasp de se mettre à la tête

(1) Mirza Mehdy. Sir W. Jones, tome V, p. 144.

d'une armée, et de marcher contre les Turcs qui se rassemblaient encore à la frontière. La défaite des Turcs en Perse avait amené une révolution à Constantinople ; les janissaires avaient massacré le visir, et ensuite, après avoir détrôné Ahmed (1), ils avaient mis sur le trône son neveu Mahmood. Nadir avait fait demander à celui-ci par un ambassadeur (2) que les Turcs évacuassent l'Aderbijan ; et Shah Tamasp lui avait envoyé ce qu'un auteur persan appelle dans son indignation *des félicitations parfumées* sur son élévation au trône. Avant qu'on pût savoir le résultat de la mission de Nadir, Tamasp, qui s'était avancé pour assiéger Erivan, avait été obligé d'abandonner le siége : battu ensuite par une armée turque, il avait perdu en un mois tout ce que le génie et le courage de son général avaient gagné dans la campagne précédente. Pour rendre plus complets ces désastres, fruits de sa faiblesse, il avait consenti à un traité par lequel il abandonnait aux Turcs la totalité du pays situé au-delà de l'Araxes, et cédait à Ahmed, pacha actuel de Bagdad qui négociait le traité, cinq districts de la province de Kermanshah. Ce qui aggra-

(1) Ahmed III.

(2) Reza Kooli Khan.

vait encore la honte de ce traité, c'est qu'il ne contenait aucune stipulation pour la liberté des Persans qui avaient été pris pendant la guerre.

Au moment où Nadir apprit cette paix, il crut probablement y voir un bon prétexte pour mettre à exécution les projets qu'il nourrissait depuis si long-tems ; mais, quoique audacieux et impatient d'arriver à son but, il se sentait obligé de marcher avec précaution dans cette entreprise où il ne s'agissait de rien moins que de renverser une dynastie consacrée par une longue habitude d'obéissance, et qui alors avait pour chef un prince, à la vérité peu considéré, mais devenu cher à ses sujets par l'excès même de ses malheurs. Sa première démarche fut de faire une proclamation où il déclamait avec amertume contre un traité qui donnait l'Araxes pour bornes au grand empire de Perse, et qui laissait beaucoup des habitans de ce royaume prisonniers entre les mains de leurs cruels ennemis. « Un semblable traité, disait-il, est » contraire à la volonté du Ciel ; et les anges » qui gardent le tombeau du divin Aly nous » appellent hautement à la délivrance de ses » sectateurs prisonniers entre les mains de vils » hérétiques (1). »

(1) Mirza Mehdy. Sir W. Jones, tome V, p. 154.

Quelque abject que semble un peuple, l'ambition la plus audacieuse ne peut arriver chez lui au pouvoir suprême, sans chercher d'abord un appui dans l'opinion publique; et une des plus fortes preuves qu'on en puisse donner quant à la Perse, c'est la conduite que tint Nadir dans cette circonstance mémorable. Il avait fait revivre en Perse l'esprit militaire, il avait réveillé et conduit à de grands et heureux efforts cette malheureuse nation tombée dans la mollesse et l'engourdissement; mais malgré ses succès, malgré la faiblesse de Shah Tamasp, et la conscience qu'il avait de sa force et de sa gloire, il ne put se résoudre encore à faire les derniers pas vers le trône; il lui fallait d'abord par ses artifices inspirer à ses compatriotes, d'une part un profond mépris pour le souverain actuel, et de l'autre un intérêt de vanité nationale pour sa propre renommée qui, lorsqu'on le verrait monter sur le trône, persuaderait aux peuples que cet événement était plutôt le résultat de leurs vœux que l'effet et le succès de son ambition. En publiant la proclamation dont on vient de parler, Nadir adressa des lettres à tous les chefs militaires du pays. Dans celle qu'il écrivait au gouverneur de Fars, et qui a

été conservée (1), il l'instruit de ses grands succès contre les Affghans et de la prise d'Herat. Il lui parle ensuite de l'étonnement et de l'indignation qu'il a éprouvés en apprenant les particularités du traité avec la Turquie. « Vous » serez sans doute bien aise, lui dit-il, d'ap- » prendre que ce n'est pas en vain que nous » comptons sur la bonté de Dieu, et que cette » paix avec les Turcs ne durera pas. Restez » tranquille jusqu'à ce que je vienne vous trou- » ver. Avec la protection du Très-Haut, je vais » marcher à la tête d'une armée, forte de ses » premiers succès, habituée aux siéges, nom- » breuse comme les fourmis, vaillante comme » les lions, et réunissant à la vigueur de la jeu- » nesse la prudence de l'âge mûr. Que l'é- » chanson, dit-il en faisant allusion à une » chanson populaire (2), avertisse notre en- » nemi, l'adorateur du feu, de couvrir sa tête » de poussière; car l'eau qu'il avait détournée » est rentrée dans son lit. » Il termine sa lettre par des menaces d'excommunication et de destruction contre tous les shiites ou, en d'autres termes, contre tous les Persans qui étaient op-

(1) *Manuscrits. Collection des lettres de Nadir Shah.*
(2) Hafiz.

posés au renouvellement des hostilités. « Les » shiites, dit-il, qui reculeront dans cette » grande occasion, et qui approuveront cette » honteuse paix, seront bannis de la secte fi- » dèle et comptés pour toujours au nombre de » ses ennemis : les égorger sera un devoir; les » laisser vivre sera un crime impie. »

Les actions de Nadir étaient d'accord avec ces déclarations. Il envoya à Constantinople un officier qui n'avait d'autre mission que de porter à l'empereur Mahmood ce court message : « Il faut rendre les provinces de Perse (1) ou » se préparer à la guerre. » Un émissaire fut envoyé à Ahmed, pacha de Bagdad, pour lui apprendre que le *libérateur de la Perse* s'approchait. On avait fait avec les Russes un traité où l'on avait stipulé qu'ils abandonneraient leurs conquêtes sur les bords de la mer Caspienne ; et Nadir envoya dans ces provinces deux officiers pour qu'on ne mît point de retard à l'exécution de cette convention.

Après ces premières démarches, Nadir se rendit à Ispahan ; il commença par reprocher

(1) La Géorgie était la plus importante des provinces cédées par le traité; il y avait aussi une partie de l'Aderbijan, au nord de l'Araxes.

à Shah Tamasp la paix honteuse que ce prince avait faite avec les Turcs : il eut l'air ensuite de se réconcilier avec lui ; mais cette comédie amena bientôt la catastrophe. Tamasp fut invité à venir dans la tente du général pour assister à une fête à la fin de laquelle on s'empara de lui, et il fut détrôné (1). On l'envoya dans le Khorassan. L'auteur mahométan (2) qui raconte ces événemens a soin de nous informer que Nadir eut la générosité de vouloir que Tamasp, bien que prisonnier, fût accompagné de toutes ses femmes, et qu'on lui laissât tout ce qui pouvait encore rendre son existence agréable.

De J. C. 1732. De l'H. 1145.

Nadir ne trouva pas qu'il fût tems, même alors, de s'emparer de la couronne de Perse. Les officiers de son armée, et une partie de la noblesse vénale de la cour, le priaient avec instance de placer le diadème sur la seule tête qui en fût digne; mais il refusa leurs prières, toujours à cause de son respect pour le sang des Sophis. Le fils de Tamasp, enfant de huit mois (3), fut assis sur le trône, et Nadir ac-

(1) Le 26 août 1732.

(2) Mirza Mehdy. Sir W. Jones, tome V, p. 162.

(3) Cet enfant est appelé Abbas III. Il est mis par quelques historiens au nombre des rois de Perse.

cepta le nom et le pouvoir de régent du royaume (1).

Quand les cérémonies du couronnement furent achevées, Nadir marcha avec une armée considérable pour attaquer Bagdad. Le gouverneur actuel de cette ville, Ahmed pacha, était aussi distingué comme général que comme homme d'Etat; et le général persan avait fait toutes ses dispositions, s'attendant à une défense obstinée. Mais ni la valeur, ni le talent d'Ahmed, n'auraient pu sauver cette place, si le général turc Topal Osman ne s'était avancé pour la secourir, à la tête d'une armée considérable (2). Nadir se décida sur-le-champ à risquer une bataille. Il laissa une petite partie de son armée dans ses lignes (3), et alla avec le reste attaquer Topal Osman qui était campé sur les bords du Tigre, près du village de Samarah, à six milles à peu près de Bagdad. La bataille fut une des plus sanglantes qui jamais aient eu lieu entre les Turcs et les Persans. Ceux-ci eurent d'abord l'avantage, et leur cavalerie mit l'en-

(1) Mirza Mehdy. Sir W. Jones, tome V, p. 162.

(2) Mirza Mehdy assure que son armée montait à cent mille hommes.

(3) Suivant Mirza Mehdy, il laissa un corps de douze mille hommes dans la tranchée devant Bagdad. (Sir W. Jones, tome V, p. 174.)

nemi en fuite ; mais l'infanterie turque s'avança et rétablit l'affaire. Un corps d'Arabes, dont Nadir attendait le secours, tomba au contraire sur ses flancs ; ses hommes, qui avaient été exposés toute la journée aux rayons brûlans d'un soleil d'été, étaient épuisés par la chaleur et la soif. Lui-même eut deux chevaux tués, et fut renversé deux fois au milieu de ses ennemis ; son porte-étendard le croyant mort s'était enfui. Toutes ces causes réunies donnèrent la victoire à Topal Osman ; et après un combat de plus de huit heures, l'armée de Nadir fut entièrement battue. Lorsque cette nouvelle arriva à Bagdad, les habitans sortirent de la ville, tombèrent sur les troupes qu'on avait laissées à la garde de la tranchée, et les mirent également en déroute. La perte des Persans dans cette bataille fut portée par leurs ennemis à soixante mille hommes ; probablement elle monta à plus du tiers de ce nombre. Les Turcs ne furent guère moins maltraités, mais leur triomphe fut complet ; car Nadir ne put rassembler les restes de son armée détruite et dispersée que dans les plaines de Hamadan, à près de cent milles du champ de bataille.

Il n'y a dans la vie de Nadir aucune époque où il se soit montré plus grand qu'après

cet extrême malheur. Au lieu de reprocher à ses soldats leur défaite, il les combla de faveurs et d'éloges. Ils furent plus qu'indemnisés de leurs pertes tant en argent qu'en chevaux. Les actions et les encouragemens de leur habile chef les amenèrent enfin à désirer avec ardeur une occasion de se venger. Cette conduite augmenta tellement sa popularité et sa gloire, que de toutes les parties de la Perse de nombreuses recrues se hâtèrent de venir rejoindre ses drapeaux : trois mois étaient à peine écoulés depuis cette bataille, lorsque Nadir descendit de nouveau dans les plaines de Bagdad avec une armée plus nombreuse que celle qu'il avait la première fois.

De J. C. 1733. De l'H. 1146.

Son courageux adversaire Topal Osman avait à la cour de Constantinople des rivaux jaloux. Effrayés de la gloire qu'il avait acquise, ils empêchèrent qu'on ne lui envoyât et des recrues d'hommes et même l'argent nécessaire pour payer ses troupes, et par là le forcèrent à diviser ses forces. Cependant il fit les plus grands efforts pour s'opposer à cette seconde invasion de Nadir. Il envoya un corps de cavalerie pour arrêter la marche des Persans ; mais ceux-ci, impatiens de se venger, attaquèrent les Turcs avec tant de fureur, qu'ils

les défirent entièrement. En apprenant cette nouvelle, Topal Osman s'avança avec tout ce qu'il avait pu réunir de troupes autour de lui; mais son armée tout entière fut bientôt ébranlée par la terreur de ceux qu'elle avait vus fuir. Il chercha en vain à la rallier; il était lui-même si faible qu'il se faisait porter en litière. Ceux qui l'entouraient, dans l'espoir de le sauver, le firent monter à cheval quand la fuite devint générale; mais ses riches vêtemens attirèrent les regards d'un soldat persan qui le perça de sa lance, et sépara ensuite la tête du corps pour la porter à son général. On aime à voir que Nadir respecta les restes de son vainqueur (1). Sa tête et son corps furent envoyés

(1) Nous trouvons dans Hanway une anecdote intéressante de ce célèbre général turc. Topal Osman avait été pris dans sa jeunesse par un corsaire espagnol; il fut racheté et rendu à son pays par la générosité d'un officier français à Malte, nommé Vincent Arnaud. La reconnaissance extrême qu'il témoigna à son libérateur donne la meilleure idée de ses vertus privées. Il fut élevé en 1731 à la haute, mais dangereuse dignité de premier visir; et la première chose qu'il fit fut de prier l'ambassadeur de France d'écrire à son bienfaiteur. « Dites-lui de se dépêcher, dit Topal Osman, car il est rare » que les visirs durent long-tems. » Avant d'arriver à ce rang élevé, il avait déjà rendu à Arnaud dix fois sa rançon; mais alors il le combla de bontés et de bienfaits, et se fit une gloire de présenter à toute la cour l'homme généreux à qui il devait

au camp des Turcs pour recevoir la sépulture et les honneurs funèbres qu'en tout pays les nations croient devoir aux restes d'un grand guerrier.

Après la mort de Topal Osman et la défaite de son armée, Nadir s'avança vers Bagdad pour l'investir (1). Mais effrayé d'une révolte sérieuse dans la province de Fars (2), il consentit promptement aux conditions que lui proposa le gouverneur de la ville, c'est-à-dire que la Turquie et la Perse rentrassent en possession des provinces qui appartenaient à chacune sous le règne de Shah Hussein avant l'invasion des Affghans. A peine il avait réprimé cette sédition qui l'avait forcé d'abandonner le territoire des Turcs, lorsqu'il apprit que l'empereur de Constantinople, refusant de ratifier les engagemens pris par le pacha de Bagdad, avait envoyé un

la liberté et la vie. Lorsque Topal Osman fut éloigné de la place de visir, il fit publiquement des remercîmens à Dieu d'avoir été déchargé avec honneur de ce fardeau si pesant. Il fut ensuite nommé général en chef des armées turques sur la frontière de Perse. On vient de voir comment il termina sa vie.

(1) Mirza Mehdy. Sir W. Jones, tome V, p. 190.

(2) L'auteur de cette révolte était Mahomet Khan, chef d'une tribu de Baloochees; il fut fait prisonnier et se pendit lui-même.

général nommé Abdullah (1), à la tête de forces considérables, avec l'ordre ou de conclure la paix ou de continuer la guerre, suivant les circonstances. Nadir s'empara sur-le-champ de la Géorgie et de l'Arménie, les plus importantes des provinces sur lesquelles on se disputait. Il jetà un pont sur l'Araxes, et investit en même les villes de Teflis, Gunjah et Erivan, dans l'espoir que le danger dont elles étaient menacées porterait peut-être le général turc à hasarder une bataille. Il ne fut pas trompé. Abdullah, ébloui par la supériorité de ses forces, sortit des retranchemens dont il avait couvert son armée (2). Il attaqua les Persans dans les plaines de Baghavund près d'Erivan. Le général persan en le voyant s'avancer s'adressa à ses troupes dans l'ardeur extrême qui le transportait : « Les ennemis, dit-il, sont huit » contre un (3) ; c'est une raison de plus pour

De J. C. 1734. De l'H. 1147.

(1) Hanway appelle cet officier Abdullah Kouprouli, pacha du Caire. (Hanway, tome II, p. 336.)

(2) Il avait fortifié un camp près de la ville de Kars (la Charsa de Ptolémée). Cette ville appartient maintenant aux Turcs, et a une population de près de trente mille ames. (*Mémoires* de Kinnier sur la Perse, p. 328.)

(3) Mirza Mehdy exagère le nombre des Turcs; il assure

» faire de glorieux efforts. J'ai rêvé la nuit » dernière qu'un animal furieux s'était précipité dans ma tente, et qu'après une longue » lutte j'étais parvenu à le tuer (1). Avec un » tel présage, s'écria-t-il, le succès est certain » pour ceux qui combattent sous la protection » de ce bras puissant qui élève les faibles à » la gloire, et abaisse les plus fiers oppres» seurs. » Si de telles paroles étaient propres à encourager les troupes, son exemple n'était pas moins efficace. Après avoir tout réglé et fait d'habiles dispositions pour son armée, il se précipita sur l'ennemi à la tête des plus courageux des siens; et partout où il se portait les Persans furent invincibles. Dans une de ces charges Abdullah Pacha fut tué par un soldat (2), qui apporta sa tête à Nadir. Le De J. C. 1735. combat était dans toute sa fureur ; Nadir fit De l'H. 1148. mettre cette tête sur une pique, et ordonna qu'on la plaçât dans le lieu où elle serait le plus en vue de l'ennemi. Ce qu'il avait prévu arriva. Les Turcs, voyant leur général mort,

qu'ils avaient soixante mille hommes de cavalerie et autant d'infanterie.

(1) Mirza Mehdy. Sir W. Jones, tome V, p. 216.

(2) Le nom de cet homme était Roostum. (Mirza Mehdy. Sir W. Jones, tome V, p. 207.)

s'enfuirent de tous côtés, et laissèrent la plaine jonchée de leurs morts. Cette victoire fut suivie de la prise des villes de Gunjah et de Teflis : celles de Kars et d'Erivan, ainsi que toutes les anciennes propriétés de la Perse dans cette contrée (1), lui furent bientôt cédées par la Porte, qui, instruite par le malheur, fut trop heureuse de conclure un traité sur les bases qu'avait proposées le pacha de Bagdad.

Le tems enfin arriva où Nadir crut pouvoir mettre de côté le voile dont jusqu'alors il s'était couvert. On dit que le roi enfant était mort à Ispahan (2), et que par conséquent le trône de Perse était vacant. Les rois de Perse ont toujours été dans l'usage d'observer comme une grande fête le Nouroze ou équinoxe de printems; et, à cette époque, tous les grands-offi-

(1) Pendant les trois mois qui s'écoulèrent entre la victoire de Baghavund et la conclusion de la paix, Nadir s'occupa à réduire les Lesghees, tribu sauvage qui habite les montagnes entre la Géorgie et la mer Caspienne, et qui vexe continuellement cette province par ses irruptions.

(2) Beaucoup d'auteurs prétendent que cet enfant mourut d'une mort naturelle; mais cela est peu important à vérifier. On ne peut supposer que Nadir eût hésité un moment devant un si frêle obstacle, s'il avait eu besoin de le renverser pour frayer un chemin à son ambition.

ciers civils et militaires paraissent à la cour. Nadir ordonna que non-seulement ces personnages, mais encore tous ceux qui avaient dans le royaume quelque rang ou quelque considération, vinssent le trouver le jour de la fête dans les plaines de Chowal Mogam (1). Il y fit construire des bâtimens temporaires et tout préparer pour les recevoir avec splendeur et magnificence. On rapporte que plus de cent mille personnes se trouvèrent à cette célèbre assemblée ; et si l'on y comprend les troupes, ce n'est sûrement pas une exagération. Le jour de la fête, Nadir, nous dit son historien, assembla le matin les grands et les principaux officiers, et leur adressa la parole en ces termes (2): « Shah Tamasp et Shah Abbas étaient vos rois, » et les princes de leur sang sont les héritiers » du trône. Choisissez pour votre souverain ou

De J. C. 1736. De l'H. 1149.

(1) « Le célèbre Chowal Mogam, ou plaine de Mogam, s'é» tend depuis le voisinage d'Ardebil jusqu'à l'embouchure du » Cyrus. On dit qu'elle est longue de soixante fursungs et » large de vingt. Son sol fertile, ses pâturages abondans, » semblent en avoir fait un lieu de campement privilégié » pour les conquérans de l'Orient. La carrière victorieuse du » grand Pompée fut arrêtée par les serpens venimeux dont on » croit que la plaine de Mogam est infestée. Héraclius y passa » quelque tems. » (*Mémoires* de Kinnier sur la Perse, p. 152.)

(2) Mirza Mehdy. Sir W. Jones, tome V, p. 235.

» l'un d'eux ou un homme que vous connais-
» siez pour être grand et vertueux. C'est assez
» pour moi d'avoir rendu au trône son ancienne
» gloire, et d'avoir délivré mon pays des Aff-
» ghans, des Turcs et des Russes. » Il se retira afin que leurs délibérations semblassent plus libres, mais bientôt il fut rappelé pour entendre le vœu unanime de l'assemblée : tous les membres demandaient que celui qui avait sauvé son pays, qui seul était capable de le protéger, acceptât la couronne. Il refusa, protestant solennellement que jamais l'idée de monter sur le trône de Perse n'était encore entrée dans sa tête (1). La même comédie fut répétée tous les jours pendant un mois; enfin Nadir, paraissant vaincu par leurs ardentes sollicitations, consentit à céder à leurs vœux; mais en faisant cette concession apparente, il dit : « Puisque
» je fais à la Perse un si grand sacrifice, j'in-
» siste pour que les Persans, en considération
» d'un homme qui n'a d'autre objet que leur
» tranquillité, abandonnent cette croyance in-
» troduite par Shah Ismael, fondateur de la
» dynastie des Sophis; et reviennent à croire
» la légitimité des quatre premiers califes (2).

(1) Mirza Mehdy. Sir W. Jones, tome V, p. 236.

(2) Aboubeker, Osman, Omar et Aly.

» Depuis que le schisme des shiites l'a emporté, » ce pays-ci a été constamment troublé; devenons tous sunnites, et tout cela cessera. » Mais comme il faut que toute religion nationale ait un chef, que le saint Iman Jaaffer, » qui est de la famille du prophète, et que nous » vénérons tous, soit le chef de la nôtre. » Lorsque l'assemblée (1) eut consenti à ce changement, et qu'on eut publié un édit (2) royal

(1) Je suis toujours l'historien de Nadir, Mirza Mehdy. Hanway nous apprend que le grand prêtre se leva et lui dit de s'occuper des affaires temporelles, mais de ne se point mêler des affaires de religion. La *mort soudaine* de ce conseiller audacieux avertit les autres qu'il fallait céder promptement aux propositions de Nadir. (Hanway, tome II, p. 341. *Histoire de Nadir Shah* par Fraser, p. 118.)

(2) Un auteur anglais a traduit ainsi cet édit:

« A tous ceux qui sont dans une position élevée, grand » pontife, gouverneurs, ministres de la loi et savans de la » résidence royale d'Ispahan, tous élevés par la faveur du » roi, sachez que tandis que nos drapeaux que la victoire » accompagne étaient réunis à Chowal Mogam, il a été convenu dans plusieurs assemblées que dorénavant, suivant » une ancienne coutume fixée et établie dans la religion de » Haneofa et de Jaaffer, et transmise par nos prédécesseurs, » nous reconnaîtrons les califes dans tout ce qui plaît à Dieu » comme les successeurs du chef des envoyés, et que nous prononcerons le nom de tous les quatre, partout où il se présentera, avec le plus grand respect. En outre, dans quelques » parties de ce royaume, au moment où on appelle à la prière » et où on se tient debout pour prier, on prononce ces pa-

pour le proclamer, Nadir dit qu'il voulait faire part de cette résolution à l'empereur de Constantinople, et lui demander de donner un plein effet à cette première démarche pour une union générale parmi les Mahométans; il voulait insister aussi pour que, comme il existait déjà

» roles, *Ali, l'ami de Dieu*, suivant l'usage des shiites et
» contre celui des orthodoxes : cela répugne à la religion, et
» est en contradiction avec les conventions reconnues et exis-
» tantes. De plus, il est évident au monde que le prince des
» fidèles, le victorieux, le lion de Dieu, est élu, aimé et pro-
» tégé du dieu de gloire; son rang et ses intérêts à la cour de
» l'unité ne peuvent pas être relevés par le témoignage vul-
» gaire; et la pleine lune de son pouvoir ne peut être enta-
» mée parce qu'on ne prononcera pas ces mots. Ils ont de fâ-
» cheuses conséquences pour les deux sectes qui reconnaissent
» également le chef et le prophète des deux mondes, parce
» que de cette différence naissent des animosités entre elles,
» qui sont désagréables et au prophète et aux princes des fi-
» dèles. En conséquence, aussitôt que les dispositions de ce
» respectable édit seront connues, il sera signifié à tous les
» musulmans de toutes les classes, grands et petits, ceux qui
» appellent à la prière dans la ville, dans ses dépendances et
» les contrées voisines, que dorénavant ces paroles ne seront
» plus prononcées parce qu'elles sont contraires à la cou-
» tume orthodoxe. Les gouverneurs dans les assemblées ont
» coutume aussi de dire après Fattaha et Tokbir, *puisse le roi*
» *de qui nous viennent tous nos biens vivre pour toujours!*
» Comme un Tokbir, pour perpétuer la vie d'un homme qui
» est mortel, est vain et sans effet, nous ordonnons expres-
» sément que tout Khan, maître d'un *tabal* ou d'une enseigne,

parmi les sunnites quatre sectes orthodoxes (1), les Persans, sous le nom de secte de Jaaffer, fussent admis à faire la cinquième, et que, pareille aux quatre (2) colonnes qui décorent déjà le temple de la Mecque, une cinquième colonne s'élevât en l'honneur de cette nouvelle branche de la vraie religion.

On a fait différentes conjectures sur les motifs qui avaient porté Nadir à proposer aux Persans d'abandonner les articles de leur croyance comme shiites. Il avait été un des plus chauds admirateurs des doctrines de cette secte, et avait employé tout son pouvoir pour réchauffer cette même foi qu'il voulait maintenant détruire. Mais le conquérant était toujours conséquent dans son plan, et n'adorait réellement d'autre Dieu que son ambition. Tant qu'il s'était dit le serviteur d'un roi de la race des Sophis, et qu'il ne désirait que de chasser les Aff-

» dise ainsi : *Remercions le vrai roi pour tous ses bienfaits.* » Dorénavant tout le monde devra observer cette nouvelle » règle et ses ordres écrits ; toute personne qui y manquerait » encourrait le déplaisir du roi des rois. Ecrit dans le mois » de Suffer, 1149. » (*Histoire de Nadir Shah* par Fraser, page 123.)

(1) Les sectes de Haneefa, Shaffei, Malik et Hambul; chacune d'elles avait un oratoire au temple de la Mecque.

(2) Mirza Mehdy. Sir W. Jones, tome V, p. 238.

ghans de la Perse, il avait cherché à se donner un peu de force en excitant dans l'ame de ses compatriotes ce sentiment ardent de haine qu'inspire une secte ennemie. Mais quand le succès eut donné à ses vues plus d'étendue, quand il se fut décidé à détruire les descendans de Shah Ismael, lorsque dans les rêves de son ambition il commença à voir en perspective la conquête des montagnes du Candahar, les plaines de l'Inde et les belles provinces de l'Asie Mineure, il jugea utile à ses vues d'éteindre une secte dont le nom seul faisait revivre le souvenir d'une famille qu'il avait détruite. D'ailleurs, la haine qu'inspirait cette secte aux nations qu'il se proposait de soumettre, lui semblait devoir être un obstacle à l'agrandissement de sa puissance.

De J. C. 1736. De l'H. 1149. L'historien de Nadir a soin de nous apprendre que la couronne de Perse fut placée sur la tête de son maître à huit heures vingt minutes du matin, le 26 février (1). Cette heure sans doute fut déterminée par les plus habiles astrologues : la cérémonie fut faite dans une salle magnifique bâtie exprès pour cette circonstance, et Nadir s'assit sur un trône couvert de pierres

(1) Mirza Mehdy, Sir W. Jones, tome V, p. 239.

précieuses. Plusieurs espèces de monnaies furent frappées sur-le-champ à son effigie avec cette inscription (1) : « L'empreinte de cet or » apprend à l'univers la souveraineté de Nadir, » natif de Perse, et qui soumet le monde. » Sur le revers était une sorte de sentence arabe qui signifiait *ce qui est arrivé est pour le mieux*. Mais le flatteur lui-même qui rapporte ces particularités, convient que des esprits malins s'amusèrent de la dernière sentence, et, en changeant la position d'une lettre, lui firent signifier *ce qui est arrivé n'est pas pour le mieux*.

Nadir Shah, bientôt après son élévation au trône, se dirigea vers Ispahan ; mais le peu de tems qu'il passa dans cette capitale ne fut employé qu'à des préparatifs militaires. Il était déterminé à détruire entièrement les Affghans comme puissance indépendante ; cependant il ne pouvait le faire sans réduire la ville et la province de Candahar qui étaient alors entre les mains d'un prince nommé Hussein Khan, frère du célèbre Mahmood. Mais avant d'entre-

(1) On trouve encore quelques-unes de ces pièces. La sentence arabe du revers était *Al Kheir fima waka*, que l'on changea en *La Kheir fima waka*. Les lettres de la sentence arabe qui est sur le cachet de Nadir Shah forment en nombres 1149, année de l'hégire où il monta sur le trône.

prendre cette exécution, il chercha à prendre toutes les mesures qui pouvaient assurer la tranquillité intérieure de la Perse pendant son absence (1). Les environs d'Ispahan avaient été souvent troublés par les déprédations d'une nombreuse et barbare tribu nommée Bukhtearees. Elle habite les pays élevés qui s'étendent depuis la capitale jusqu'auprès de Shuster. On avait toujours cru impossible de subjuguer ces brigands. Leurs hautes et difficiles montagnes, coupées de rochers et de cavernes, leur servent au moment du danger de retraites et de citadelles. Mais Nadir fit voir que cette sécurité imaginaire, qui les avait protégés pendant si long-tems, n'était qu'une illusion. Il conduisit ses vieux soldats sur le sommet de ces montagnes élevées; des corps de troupes légères chassèrent les habitans de leurs ravins et de leurs cavernes; et dans l'espace d'un mois la tribu entière fut complètement soumise. Son chef (2) fut fait prisonnier et égorgé; mais la politique de Nadir lui fit traiter avec bonté et avec douceur ceux de ces montagnards qui avaient échappé à la première furie de ses troupes: il

(1) L'île de Bahrein fut enlevée cette année aux Arabes par Mahomet Tuckee Khan, gouverneur de Fars.

(2) Le nom de ce chef était Aly Moorad.

leur assigna des terres plus fertiles et d'un accès plus facile que celles qu'ils avaient possédées, et forma parmi eux un petit corps qu'il réunit à son armée; cette troupe, par sa bravoure extraordinaire au siége de Candahar, fit voir combien était sage cette généreuse conduite.

Nadir s'avança vers Candahar à la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes, en traversant le Khorassan et le Seistan. Il n'éprouva presque point de résistance sur son passage avant d'être arrivé à son but; mais là il trouva des préparatifs de défense si formidables qu'il ne put guère espérer une victoire facile. Sa première idée fut de réduire la ville par un blocus. Il ne se contenta pas d'ordonner pour son armée des campemens durables; il fit tracer les lignes d'une nouvelle ville à l'extérieur, et la nomma Nadirabad, ou la *demeure de Nadir* (1). Il construisit aussi autour de Candahar des tours si bien liées ensemble par de petites batteries, qu'il devint impossible aux assiégés d'entretenir aucune communication avec la cam-

De J. C. 1737. De l'H. 1150.

(1) Lorsque Candahar fut pris, presque tous les habitans passèrent dans la nouvelle ville, qui, après la mort de son fondateur, reçut le nom de Candahar. La ville neuve de Candahar touche à l'ancienne.

pagne (1). Voyant cependant que les Affghans n'étaient point intimidés de tous ces préparatifs qui leur montraient si bien sa forte détermination de les conquérir, observant qu'ils avaient encore des provisions en abondance, après une

De J. C. 1738. De l'H. 1151.

année entière perdue au blocus, il fut forcé d'agir avec plus de vigueur. La ville de Candahar était au pied d'une montagne, et défendue par grand nombre de petites tours. Les Persans se rendirent maîtres de quelques-unes des éminences qui dominaient la place. Ils y transportèrent, avec des travaux incroyables, du canon et des mortiers ; aidés du feu de cette artillerie, ils attaquèrent successivement plusieurs tours : dans quelques-uns de ces assauts ils furent repoussés avec perte, dans d'autres ils réussirent ; mais la valeur du corps des Bukhteearees, dont on a parlé plus haut, réussit à emporter la principale tour, ce qui permit aux assaillans d'entrer dans la citadelle, et leur livra toute la ville. Le gouverneur cependant, avec la plus grande partie de la garnison, tenait encore dans un fort détaché ; mais voyant que toute résistance était désormais inutile, il of-

(1) Mirza Mehdy. Sir W. Jones, tome V, p. 258.

frit de capituler : Nadir y consentit volontiers, et lui promit pardon et protection. Il semble qu'il était alors dans les intentions du conquérant de gagner les Affghans. Il avait déjà beaucoup désarmé la haine qu'avaient créée les préjugés de cette nation par la proclamation qu'il avait faite en montant sur le trône contre la croyance des shiites; et depuis il ne cherchait plus seulement à apaiser leur ressentiment, mais à les attacher par des faveurs à sa personne et à son gouvernement : il y réussit complètement ; pendant toute sa vie plusieurs tribus de cette nation furent comptées parmi les plus braves soldats de son armée, et formèrent un puissant contre-poids à la légèreté, aux caprices, et à la turbulence de ses propres compatriotes.

Tandis que Nadir était occupé au siége de Candahar, ses généraux avaient réduit les places fortes qui l'entouraient; et son fils aîné, Reza Kooli, avait dans ce court intervalle acquis déjà assez de gloire pour espérer quelque jour un nom semblable à celui de son père. Le prince affghan qui régnait à Candahar avait espéré que le chef de Bulkh viendrait à son secours ; mais Nadir avait envoyé contre celui-ci son fils avec un corps d'élite de douze mille chevaux. Le

jeune prince défit son adversaire, et prit sa capitale. En outre, il passa l'Oxus, et n'hésita pas à offrir la bataille au chef des Usbegs, qui était venu de Bokharah avec une armée bien plus nombreuse que celle des Persans (1). Le courage audacieux de Reza Kooli fut couronné du plus brillant succès; la course victorieuse du jeune héros ne fut arrêtée que par un ordre de son père qui lui commanda de repasser l'Oxus. Nadir, en même tems, adressait des lettres au roi des Usbegs et aux autres chefs de cette partie de la Tartarie, pour leur dire qu'il avait donné ordre à son fils de rentrer dans les limites de l'empire de Perse, et de ne pas troubler ces contrées qui étaient l'héritage de la race de Chenghis Khan et des princes turcomans.

Cette conduite était évidemment l'effet de cette politique qui affectait la modération pour mieux arriver au terme de ses vues ambitieuses. Cependant, on l'a attribuée à une jalousie que Nadir aurait conçue dès cette époque de la gloire déjà croissante de son fils; mais ceux qui font cette supposition oublient que Reza Kooli à son retour fut reçu avec des marques éclatantes de faveur et d'affection. De plus, son père

(1) Mirza Mehdy. Sir W. Jones, tome V, p. 268.

bientôt après l'investit de la souveraine puissance, et le laissa pour gouverner la Perse, tandis qu'il allait lui-même soumettre les régions éloignées de l'Inde.

Au moment où Nadir marchait contre les Affghans, il avait envoyé un ambassadeur à Delhi pour sommer le souverain de l'Inde de donner des ordres aux gouverneurs de ses provinces septentrionales, afin que les ennemis de la Perse ne trouvassent pas sur le territoire d'un allié un refuge contre son bras vengeur (1). On n'avait pas fait à ce message une réponse satisfaisante; et dans le même tems où on laissait les Affghans chercher une retraite au dedans des limites de l'empire indien, on mit des obstacles au retour de l'envoyé persan. Nadir, irrité de ces procédés, poursuivit les fuyards jusqu'à Cabul: il se rendit maître de cette ville et de tout le pays qui l'entoure (2). Après cette conquête, il écrivit une autre lettre au monarque indien, pour lui reprocher, dans les termes les plus durs, sa conduite passée. Cependant il montrait encore le désir de rester avec lui dans des rapports d'amitié. Le porteur de cette

(1) Mirza Mehdy. Sir W. Jones, tome V, p. 278.

(2) Mirza Mehdy. Sir W. Jones, tome V, p. 282.

dépêche fut massacré par un chef affghan (1); et Nadir peut-être ne fut pas fâché d'un événement qui ajoutait un prétexte de plus à tous ceux qu'il avait déjà pour justifier aux yeux du monde la plus brillante de ses entreprises, l'invasion de l'Inde.

Avant de raconter les événemens de cette mémorable expédition, nous devons dire quelques mots de l'état où se trouvait dans ce moment ce grand empire, que menaçait alors une destruction si prochaine. L'Inde avait été souvent ravagée par les hardis guerriers du Nord. Depuis l'invasion de Mahmood de Ghizné, les princes indiens avaient cessé de régner; et cette contrée était restée soumise à diverses dynasties de monarques mahométans, qui postérieurement avaient été renversés par de plus puissans conquérans. Le cimeterre destructeur de Timour avait ravagé ce pays, destiné après une suite de révolutions extraordinaires à fleurir sous les descendans de ce barbare : par une étrange vicissitude de la fortune, il fut vénéré comme le chef illustre d'une longue suite d'em-

(1) Le nom de ce chef qui égorgea l'envoyé persan était Walet Abbas; il était gouverneur de Jellalabad. (Mirza Mehdy. Sir W. Jones, tome V, p. 284.)

pereurs dans ces mêmes lieux qu'il avait désolés par les massacres les plus affreux. Baber était son descendant. Il avait été chassé de son propre héritage (1) sur les bords du Jaxartes par les armées innombrables des Usbegs ; mais, fort de l'amour de ses peuples et de la grandeur de son courage, il vint d'abord s'établir dans le pays de Cabul, et bientôt se rendit maître du trône de Delhi. Cet empire cependant ne parvint à sa plus grande splendeur què sous le petit-fils de Baber, le célèbre Ackbar. C'est de la mort de ce monarque, vraiment grand, que nous pouvons aussi faire dater le commencement de son déclin. Cependant il reprit un moment, sinon son ancienne puissance, du moins une partie de sa gloire, par l'artifice, la sagesse et la valeur d'Aurengzeb (2), dernier prince de la race de Timour qui ait joui de quelque pouvoir. Outre les causes ordinaires de dissolution, communes à tous ces grands empires (la turbulence et les révoltes de ces grandes familles qui, par la constitution même de l'Etat, gouvernaient les provinces éloignées et commandaient les armées), il y en avait une plus dangereuse : il s'était formé dans les par-

(1) La province de Ferghannah.

(2) Petit-fils d'Ackbar.

ties méridionales de l'Inde une race d'Hindous qui menaçaient par leurs audacieuses et continuelles déprédations de venger sur les conquérans mahométans tous les maux que ceux-ci avaient faits à leurs ancêtres.

Les Marhattes, chez lesquels on retrouve les quatre classes des Hindous, tirent originairement leur nom de celui que portait autrefois la partie de l'Inde (1) où ils sont nés. Pour parler le langage de la géographie moderne, ils habitent le Deckan. Ils commencèrent à devenir formidables sous le règne de Shah Jehan ; et pendant trente années qu'Aurengzeb passa dans les provinces méridionales de son empire, sa principale occupation fut de soumettre les Marhattes; mais il ne put y réussir, parce que jamais ils n'acceptèrent le combat. La contrée se trouvait ravagée, et ses troupes étaient continuellement harcelées par des hommes dont le corps léger chargeait à peine leurs rapides chevaux, et qui, hardis et sobres, n'avaient besoin que de peu de chose pour s'abriter et se nourrir. Il semblait inutile de faire la guerre à un ennemi qu'on ne pouvait atteindre, et qui mettait toute sa gloire à fuir avec rapidité; car le soldat mar-

(1) Maharashtra.





hatte, quoique brave, est plus fier de son adresse à éviter l'ennemi que de sa force pour le combattre.

Pendant que l'empire de l'Inde tombait en ruines après la mort d'Aurengzeb, et tandis que les princes mahométans et les grands du pays étaient en guerre les uns contre les autres, les Marhattes en restant unis firent de rapides et immenses progrès. Non-seulement ils possédaient une grande étendue de pays, mais ils avaient forcé le souverain de l'Inde et tous les gouverneurs de provinces de leur payer (1) une portion considérable de leurs revenus annuels, pour que leurs terres et leurs habitations fussent à l'abri du pillage. A l'époque où Nadir menaça d'envahir la Perse, la ville de Delhi elle-même était soumise à ce honteux tribut (2).

Mahomet Shah, alors empereur, était un prince faible et corrompu : des auteurs contemporains ont prétendu qu'*il n'était jamais sans un verre à la main ou une maîtresse dans ses bras* (3). Détestant le travail, il remettait à d'autres le soin de son empire. Son premier

(1) Ces tributs étaient levés sous les différens noms de *choute, desmokee*, etc.

(2) Sier Muthakereen.

(3) Nadir Namah.

visir était Khan Douran Khan, qui, bien qu'ambitieux du pouvoir, était tout aussi dévoué au plaisir. Ce ministre avait pour rival Nizam ul Mulk, subadar ou vice-roi de Deckan, qui avait été appelé à la cour; mais il n'y jouissait d'aucune faveur, et le monarque n'eut recours aux conseils de son expérience que lorsque le danger plus imminent commença à faire naître l'effroi. On a accusé Nizam d'avoir engagé les Persans à envahir la Perse, mais on ne trouve aucune preuve de ce fait; et nous ne voyons non plus aucun motif raisonnable pour imputer une telle trahison à un des plus puissans Omrahs de cet empire. Les accusations de ce genre sont toujours les armes avec lesquelles cherchent à se défendre l'incapacité et la lâcheté. La méprisable cour de Delhi, sentant sa propre faiblesse, avait cherché d'abord à se persuader que Nadir n'avancerait pas; elle s'était fait ensuite une idée exagérée de la force de Candahar et du courage de ses défenseurs; plus tard, lorsqu'elle apprit que cette ville était tombée, elle crut que le monarque persan allait retourner dans ses Etats. Enfin, lors même qu'on apprit qu'il était à Cabul, on s'imagina encore que quelque événement pourrait le forcer à rétrograder; et ce stupide aveuglement

commença à peine à se dissiper lorsqu'on apprit qu'il avait passé l'Indus. Reveillé enfin, et sentant le danger dont son empire était menacé, Mahomet Shah, avec toute sa cour et tout ce qu'il avait pu rassembler de troupes, s'avança jusqu'à la plaine de Karnal, village situé sur les bords de la rivière de Sumna, environ à un degré au nord de Delhi : il s'y fit un camp retranché, défendu bien inutilement par de grosse artillerie.

Depuis Cabul la marche de Nadir dans l'Inde était rapide, et partout elle était marquée par des succès. Dans presque toutes les provinces où il avait passé, les gouverneurs, prévoyant déjà la chute de l'empire, étaient venus faire leur soumission au vainqueur. Mais nous avons, dans une lettre de Nadir Shah à son fils Reza Kooli, le récit le plus authentique que nous puissions désirer de tous les événemens de cette conquête, depuis le jour où il quitta Lahore jusqu'à celui où il se décida à rendre à Mahomet Shah vaincu le trône de ses ancêtres. Après avoir appris à son fils que ses troupes avaient remporté un avantage sur un corps avancé de l'ennemi, et lui avoir parlé des efforts inutiles qu'il avait faits pour empêcher une armée commandée par Saadut Khan de se

De J. C. 1738. De l'H. 1151.

joindre à Mahomet Shah, il lui raconte comment le monarque indien, se croyant invincible avec ce renfort, quitta ses retranchemens, et conduisit ses troupes au combat. Il conviendrait de voir le récit de cette affaire dans les propres paroles de Nadir :

« Tous nos vœux, dit-il, appelaient depuis » long-tems cette journée : après avoir pourvu » à la garde de notre camp, et avoir invoqué le » secours du Créateur tout puissant, nous montâmes à cheval et marchâmes au combat. » Pendant deux heures entières on se battit » avec fureur, et un feu vif de canon et de » mousqueterie se soutint sans interruption. » Après cela, par l'aide de l'Etre-Suprême, » nos héros chasseurs de lions rompirent la » ligne de l'ennemi, le chassèrent du champ » de bataille, et le poursuivirent sur tous les » points (1). Le combat a duré deux heures, » et, pendant plus de deux heures et demie, » nos soldats vainqueurs ont poursuivi l'ennemi. Une heure avant la fin du jour l'ennemi avait été entièrement chassé du champ

(1) Là il nomme les principaux chefs indiens qui avaient été tués, blessés dangereusement ou faits prisonniers. Parmi les premiers était Khan Douran, le premier ministre, et parmi les derniers le général, Saadut Khan.

» de bataille; mais comme son camp était for-
» tement retranché et défendu par de hautes
» fortifications, nous n'avons pu sur-le-champ
» y donner l'assaut.

» Un trésor considérable, un grand nombre
» d'éléphans, une partie de l'artillerie de l'em-
» pereur, et de riches dépouilles de toute es-
» pèce, ont été le fruit de notre victoire. L'en-
» nemi a laissé plus de vingt mille hommes
» sur le champ de bataille; et le nombre des
» prisonniers est bien plus considérable en-
» core. Aussitôt que l'action a été finie nous
» avons entouré le camp de l'empereur, et
» nous avons pris des mesures pour empêcher
» toute communication avec le pays voisin,
» faisant en même tems préparer de l'artille-
» rie et des mortiers pour détruire les fortifi-
» cations derrière lesquelles l'ennemi s'était
» retiré.

» La plus grande confusion régnait dans
» l'armée impériale, il n'y avait plus la moin-
» dre discipline; enfin l'empereur, forcé par
» une nécessité irrésistible, après avoir at-
» tendu toute une journée, envoya Nizam ul
» Mulk à notre camp royal, le mardi 10 sep-
» tembre, jour de zilkadeh (1). Le lendemain,

(1) Cela répond au 19 février.

» Mahomet Shah en personne, accompagné » de toute sa cour, se présenta couvert de » deuil en notre divine présence.

» Comme nous sommes nous-mêmes d'une » famille de Turcomans, et que Mahomet Shah » est Turcoman, et descend en ligne directe » de la noble famille de Gurgan (1), au mo- » ment où il s'approcha, nous envoyâmes » notre cher fils Nasser Aly Khan au delà des » limites du camp pour le recevoir. L'empe- » reur entra dans notre tente, et nous lui don- » nâmes le sceau de notre empire (2). Il passa » toute cette journée dans notre tente royale: » considérant notre affinité avec les Turco- » mans, et sentant que les honneurs sont dus » à la majesté du roi des rois, nous avons » voulu les rendre à l'empereur : nous avons » ordonné que ses pavillons royaux, toute sa » famille, et les grands de sa suite, fussent res- » pectés, et nous lui avons donné un établis- » sement convenable à sa haute dignité.

» Maintenant l'empereur avec sa famille, et

(1) C'est la désignation la plus commune de la maison de Timour.

(2) Cette manière de le recevoir était aussi distinguée que si l'empereur de Dehli eût visité Nadir en tems de paix; c'était au fait le traiter comme un supérieur.

» tous les grands de l'Hindostan qui sont sortis » du camp, sont arrivés à Delhi, et mardi, » vingt-cinquième jour de zilkadeh (1), nos » étendards victorieux se dirigeront vers cette » capitale.

» En considération de la naissance élevée » de Mahmood, de ce qu'il descend de la » maison de Gurgan, de ce qu'il est notre » parent comme Turcoman, notre intention » royale est de le rétablir sur son trône et de » replacer sur sa tête la couronne royale. » Honneur à Dieu, gloire au Très-Haut qui » nous a donné le pouvoir d'accomplir ce » grand œuvre; soyons éternellement reconnaissans de cette grande grâce que nous » avons reçue du Tout-Puissant.

De J. C. 1739. De l'H. 1152.

» Dieu a fait disparaître dans la vapeur du » désert les sept grandes mers au dessous de » nos pas glorieux et victorieux, et de ceux de » nos fidèles héros. Dans notre idée royale il » a fait les trônes des rois et le profond » océan de la gloire terrestre, plus méprisables que l'écume légère qui flotte à la surface » des vagues; et sans doute la bonté extraordinaire qu'il nous montre sera évidente au » monde entier (2). »

(1) Cela répond au 3 mars.

(2) On trouve une traduction complète de cette lettre re-

Les faits rapportés dans cette lettre ne sont racontés ni par les Persans ni par les Indiens. Les historiens de cette dernière nation cherchent une excuse à la défaite de Karnal dans l'audace impétueuse de quelques chefs et la prudence exagérée de quelques autres. Ils prétendent que, même après la victoire, le conquérant serait retourné en Perse en recevant deux millions sterling, sans un omrah indien (1) dont l'ambition avait été déçue, et qui le pressa de s'avancer jusqu'à Delhi. Mais il est inutile de chercher des causes étrangères pour expliquer la défaite d'une armée qui était frappée d'une telle terreur qu'elle s'enfuit à la première décharge, et que vingt mille hommes restèrent sur le champ de bataille, tandis que l'ennemi ne perdit presque personne (2). La connaissance

marquable dans le dixième volume des *Recherches asiatiques* (*Asiatic researches.*)

(1) Saadut Khan, qui avait été fait prisonnier, avait négocié cet arrangement avec le prince persan, et il espérait pour récompense être le premier ministre. Quand il apprit que cette charge avait été donnée à Nizam ul Mulk, il avertit Nadir de s'avancer pour obtenir de meilleures conditions. (Traduction de l'*Histoire de Deckan* par Scott, tome II, p. 204.)

(2) On dit que Nadir ne perdit que cinq cents hommes : c'est probablement au dessous de la vérité. Fraser, dans l'histoire qu'il donne de ce prince, dit que les Persans perdirent deux mille cinq cents hommes ; mais, d'après tous les autres rapports, cela semble exagéré.

que nous avons du caractère de Nadir Shah ne permet pas d'ailleurs d'ajouter foi à de pareils contes, ni de supposer que tous les avantages qu'on pouvait retirer de cette grande entreprise, et le succès extraordinaire avec lequel elle avait été conduite, soient moins résultés du génie du conquérant que des petites jalousies et des basses intrigues des ministres captifs d'un monarque vaincu.

On a déjà établi les raisons qui avaient porté Nadir à envahir l'Inde ; elles n'étaient pas sans fondement. La cour de Delhi n'avait sûrement pas observé les procédés et les formes de la bonne intelligence ; elle avait donné un refuge aux Affghans qui fuyaient le fer du conquérant: cette protection pouvait leur donner les moyens de faire de nouveaux efforts pour regagner les provinces qu'ils venaient de perdre, et par conséquent les aider à porter encore la guerre en Perse. Les ambassadeurs qu'avait envoyés Nadir, pour faire des remontrances à cet égard, n'avaient reçu aucune réponse ; on avait même empêché leur départ, comme par mépris des menaces qu'ils faisaient d'en appeler à leur maître. Cela tenait plus, nous dit-on, à de l'irrésolution et à de l'indécision qu'à un esprit hostile ; mais sans

contredit, c'était fournir à Nadir un beau et plausible prétexte pour l'invasion qu'il méditait. Quant aux véritables motifs qui l'avaient porté à cette entreprise, est-il besoin d'en chercher de plus puissans qu'un désir inaltérable de pillage, que le besoin d'exercer cet esprit martial qu'il avait fait naître parmi les Persans, ou l'ambitieux projet de joindre à la couronne de Perse les vastes domaines du souverain de Delhi? Toutefois, si jamais il eut ce dessein, il dut le rejeter bientôt en examinant de plus près l'état où se trouvait alors l'Inde. Admirons cependant la grandeur de cette ame qui, au moment même du triomphe, put se résoudre à abandonner une si grande entreprise, et qui ne chercha même pas à se conserver à la cour de Delhi d'autre influence que celle que devait lui donner sa noble et généreuse conduite auprès d'un prince qu'il avait replacé sur son trône (1).

(1) Nadir, il est vrai, ne renonça pas entièrement à ajouter à ses possessions; mais les provinces qu'il réclama avaient appartenu autrefois à la Perse. Mahomet Shah lui céda par un traité tout le pays situé au delà de l'Indus. Ce fleuve servit alors de borne aux deux empires. Un écrivain contemporain nous a conservé en partie la pièce par laquelle le monarque indien fit cette cession; elle est fort remarquable, et semble bien avoir été dictée par le vainqueur.

« Les ministres de sa Haute Majesté, de ce prince qui est

Nadir réclama comme prix de sa victoire les trésors de l'empereur et ceux des plus riches de ses sujets. Tous les joyaux qui avaient été rassemblés par une longue suite de rois, et tout ce que contenait le trésor impérial fut sa-

» élevé comme Saturne, fier comme Mars, impétueux comme » le dieu de la guerre, le roi des rois, le prince des princes » du siècle, le sultan généreux, l'auguste empereur, Nadir » Shah (puisse Dieu prolonger son règne), avait envoyé à » notre cour des ambassadeurs pour traiter de certaines af- » faires sur lesquelles j'avais l'intention de céder à ses désirs. » Plus tard, Mahomet Khan Turcoman vint encore de Can- » dahar pour me rappeler ces mêmes choses; mais mes mi- » nistres et mes agens ayant arrêté le retour des ambassa- » deurs, et tardé de répondre à la lettre de Sa Majesté, il en » résulta entre nous un malentendu, par les suites duquel » son armée victorieuse étant arrivée aux frontières de l'Hin- » dostan, nous nous rencontrâmes dans les champs de Kar- » nal. Il s'y donna une grande bataille, et la Providence vou- » lut que la victoire encore une fois se levât pour lui dans » l'orient de cette fortune qui n'a point de déclin. Comme sa » Sublime Majesté, qui est puissante comme Jemsheed et le » plus grand prince des Turcomans, est aussi une source » inépuisable de bonté et d'honneurs, me reposant sur sa foi, » et me confiant à lui, j'eus la satisfaction de le voir, et le » bonheur de passer quelques momens dans sa céleste pré- » sence; après quoi nous vînmes ensemble à Shahjehanabad, » où je lui présentai avec cérémonie tous les trésors, tous les » joyaux, tous les effets précieux de l'empire de l'Hindostan. » Sa Majesté, à ma prière, en accepta quelques-uns; et, dans » la grandeur de son ame, dans sa généreuse humanité, par » égard pour l'illustre famille de Gurgan, et pour honorer la

crifié par Mahomet Shah au vainqueur. Les principaux seigneurs de sa cour, imitant l'exemple du monarque, cédèrent tout ce qu'ils avaient d'argent et de choses précieuses. Après ces dons volontaires, comme on les appela, on de-

» souche originaire de Gurgan, elle a bien voulu me rendre la
» couronne et la perle de l'Hindostan.
» Et en reconnaissance de cette faveur qu'un père ne ferait
» pas à son fils, qu'un frère ne ferait pas à son frère, je lui
» cède toutes les contrées qui sont à l'ouest de la rivière At-
» tock, celles de Scind et de Nala Sunkra qui est une branche
» du Scind, c'est-à-dire Paishawur avec tout son territoire,
» la principauté de Cabul, Ghuznavi, les montagnes habitées
» par les Affghans, l'Hazarijat et ses passages, avec les châ-
» teaux de Buckar, Sunkar et Khodadad, le reste des terri-
» toires, passages et demeures des Chokeas, Baloochees, etc.,
» avec les provinces de Tatta, le château de Ram, le village
» de Terbiu, les villes de Chun, Siomawali et Ketra, etc.,
» places dépendantes de Tatta; tous les champs, villages,
» châteaux, villes et ports depuis la source de la rivière At-
» tock, ainsi que toutes les terres et habitations comprises
» entre ladite rivière et ses différentes branches jusqu'à Nala
» Sunkra, où elle se jette dans la mer. Bref, j'ai annexé
» aux domaines de ce puissant souverain tout ce qui est à
» l'ouest des rivières Attock, Scind et Nala Sunkra; et doré-
» navant ses agens, ses serviteurs peuvent y entrer, en prendre
» l'administration et le gouvernement, ainsi que le comman-
» dement de toutes les places comprises dans ces territoires,
» et des peuples et des tribus qui les habitent. Mes officiers et
» serviteurs évacueront tout ce pays séparé désormais de mes
» domaines, et renonceront à tout droit qu'ils ont ou peuvent
» avoir eu d'y commander, administrer ou percevoir des tri-

manda dans les provinces éloignées les revenus arriérés (1), et l'on mit de fortes contributions sur les plus riches habitans de Delhi. La pesanteur de ces terribles impôts fut considérablement augmentée par la bassesse et la corruption des agens indiens qu'on employait à les recueillir : ils affermaient le droit d'extorsion, dans les différens quartiers de la ville, à des misérables qui firent une immense fortune à cette honteuse et cruelle spéculation (2). Pour 10,000 roupies qu'ils payaient au trésor de Nadir, ils en tiraient 40 ou 50,000 des malheureux habitans, dont un grand nombre

» buts. Le château et la ville de Lohry Bunder, avec toutes » les contrées à l'est des rivières Attock, Scind et Nala Sunkra, » appartiendront, comme par le passé, à l'empire de l'Hindostan. Daté de Shajehanabad, le quatrième jour de Mohurrum 1152. » (*Histoire de Nadir Shah* par Fraser, p. 223.)

(1) Un auteur respectable nous apprend que, « peu de tems » après que Serferaz Khan eut pris possession de son gouvernement du Bengale, et avant même qu'il y eût été confirmé, » un messager envoyé par le visir Kummer Adden Khan » annonça l'arrivée de Nadir Shah à Dehli, et demanda les » revenus des trois dernières années. Serferaz Khan, d'après » l'avis de Hajee Ahmed et de deux autres conseillers, ne » se contenta pas de payer l'argent, il fit frapper la mon- » naie et lire dans les mosquées le Khootbeth au nom de » Nadir Shah. » (*Histoire du Bengale* par Stewart, p. 434.)

(2) Traduction de l'*Histoire du Deckan* par Scott, tome II, page 211.

périt sous les coups dont on les accablait pour leur faire dire où étaient cachés leurs trésors. D'autres, et parmi eux plusieurs nobles Hindous d'un rang élevé, aimèrent mieux mettre fin eux-mêmes à leur existence que de supporter les injures auxquelles ils étaient exposés, ou de survivre à la perte de richesses qu'ils estimaient plus que leur existence (1).

L'arrivée de Nadir Shah à Delhi avait rempli de terreur tous les habitans de cette ville ; mais la stricte discipline qu'observaient ses troupes dans les premiers jours fit bientôt renaître la confiance. Le monarque persan lui-même occupait un palais dans la ville. Il avait envoyé quelques troupes dans différens quartiers pour maintenir la tranquillité et protéger les habitans contre les insultes et les outrages (2). Le conquérant était entré dans la capitale le 8 de mars, et ce jour, ainsi que les deux qui le suivirent, avait été tranquille; mais dans

(1) Parmi les classes élevées de l'Inde le suicide pour prévenir la misère est assez commun. Les Hindous, que leur frugalité semble mettre au dessus du besoin d'argent, sont cependant peut-être le peuple du monde qui y attache le plus de prix.

(2) Nadir avait ordonné que si un de ses soldats insultait un Indien il eût sur-le-champ le nez et les oreilles coupés. (*Vie de Nadir Shah* par Fraser, p. 179.)

la nuit du troisième on fit courir le bruit de la mort de Nadir. Cette nouvelle, qu'on avait fait d'abord circuler à dessein, se répandit rapidement, et la populace insensée attaqua avec fureur les Persans qui étaient répandus comme sauve-gardes sur différens points de la ville. Ceux-ci, divisés par petits corps, et ne s'attendant nullement à être assaillis, furent presque tous massacrés; et il faut renoncer à toute pitié pour les nobles dépravés de Delhi, en apprenant que la plupart de ceux qui avaient des soldats persans à la porte de leurs palais pour les protéger, les abandonnèrent sans résistance à la rage du peuple, et aidèrent même en quelques endroits à les massacrer (1).

Nadir, en apprenant tout ce tumulte, envoya vers la foule plusieurs personnes pour lui montrer et son erreur et son danger; mais ses messagers furent égorgés. Il resta avec tout ce qu'il put rassembler de Persans dans le palais où il était logé jusqu'à ce que le jour parût; alors il monta à cheval, et parcourut la ville, espérant par sa présence apaiser le tumulte (2). Mais sa modération ne fit qu'en-

(1) Traduction de l'*Histoire du Deckan* par Scott, tome II, page 207.

(2) Tous les auteurs s'accordent sur ce fait. Fraser, qui était

flammer l'insolence et la fureur de ce peuple qu'il voulait épargner, comme le reconnaissent les historiens indiens eux-mêmes (1). A la fin cependant ses troupes étant venues de leur camp, et s'étant approchées de la ville, il ordonna un massacre général. Il ne fut que trop bien obéi : cette populace, dès qu'elle avait vu entrer les Persans, avait perdu tout son courage ; et depuis le lever du soleil jusqu'à midi Delhi n'offrit plus qu'une scène effroyable de carnage, dont l'horreur devenait plus affreuse encore à la vue des flammes qui embrasaient toute la ville.

Nadir, après avoir donné l'ordre fatal, se retira dans la petite mosquée de Rosheen-u-Doulah : il y resta plongé dans un sombre et profond silence que personne n'osait troubler. A la fin le malheureux Mahomet Shah, accompagné de deux de ses ministres, arriva jusqu'à lui en criant *grâce pour mon peuple.* Nadir répondit : « L'empereur de l'Inde ne doit jamais

contemporain, et qui écrivait d'après un journal fait sur le lieu de la scène, raconte qu'on tira même sur Nadir. La balle ne l'atteignit pas, mais elle frappa un des officiers qui l'accompagnaient ; c'est alors qu'il donna un libre cours à son indignation.

(1) *Histoire de Nadir Shah* par Fraser, p. 184.

» rien demander en vain » ; et à l'instant même il fit cesser le massacre (1). Cet ordre fut exécuté sur-le-champ ; et tous les historiens regardent ce fait comme la plus forte preuve de la stricte discipline qu'il avait su établir dans son armée.

Le nombre des personnes qui périrent dans cette triste circonstance a été évalué très-diversement ; et d'après la nature même de l'événement, il est difficile de faire un calcul bien certain. Un auteur que nous avons souvent cité (2) suppose qu'il périt environ cent vingt mille personnes : un autre écrivain européen (3) porte son calcul presqu'au double de ce nombre ; mais un historien indien (4), d'un caractère respectable, réduit ce compte exagéré au nombre de huit mille personnes ; et il y a toute raison de croire qu'il est plus près de la vérité que ceux dont nous venons de parler. Deux seigneurs, qu'on supposait être les premiers auteurs du tumulte, se rendant justice, s'étaient retirés dans un petit fort auprès de Delhi ; ils

(1) *Histoire de Nadir Shah* par Fraser, p. 185.

(2) Fraser.

(3) Otther.

(4) Traduction de l'*Histoire du Deckan* par Scott, tome II, page 207.

furent poursuivis, pris et mis à mort avec ceux qu'on crut avoir été leurs complices, c'est-à-dire environ quatre cents personnes.

Peu de jours après cet événement, on célébra le mariage du second fils de Nadir avec une princesse de la maison impériale de Timour; des fêtes brillantes se succédèrent, et semblaient couvrir d'une apparence de joie ce qui n'était plus que misère. Mais il paraît que le peuple de Delhi était bien léger et bien corrompu : un auteur indien (1) raconte que beaucoup de gens regrettèrent le départ des Persans. Les bouffons et les plaisans du pays, aussitôt que les ennemis furent éloignés, amusèrent les habitans de la capitale par une ridicule représentation de leurs propres malheurs. Ils s'étudiaient à copier leurs vainqueurs; et ces regards féroces, cet orgueil farouche, qui naguère les faisaient trembler, devinrent un de leurs plus grands divertissemens.

Nadir resta à Delhi soixante-huit jours : avant de partir il eut une longue et secrète conférence avec Mahomet Shah, dans laquelle on suppose qu'il lui donna les conseils qu'il croyait les meilleurs pour le rendre capable de maintenir ce pouvoir qu'il lui avait rendu. Il parla publi-

(1) Traduction de l'*Histoire du Deckan* par Scott, p. 214.

quement à tous les grands de la cour, et les avertit, s'ils estimaient sa faveur ou craignaient sa colère, d'être fidèles à leur maître. Il écrivit dans les mêmes termes à ceux qui étaient absens : il leur disait qu'il était tellement uni d'amitié avec Mahomet Shah, qu'on pouvait les regarder dorénavant comme ne faisant plus qu'une ame dans deux corps; et après leur avoir recommandé de marcher toujours dans la route du devoir et de rester fidèles à la maison impériale de Timour, il finissait ces lettres circulaires dans les termes suivans : « Si, ce qu'à » Dieu ne plaise, il arrivait jusqu'à nous que » vous vous fussiez révolté contre votre empe- » reur, nous effacerions votre nom du livre de » la création. »

Le conquérant se conduisit avec beaucoup de bonté et de modération pour les Omrahs de la cour de Delhi, mais il dut mépriser leur luxe et leurs mœurs efféminées. Et effectivement nous trouvons la trace de ces sentimens dans une anecdote remarquable. Causant un jour avec Kummer-u-Deen, qui était alors visir, il lui demanda combien il avait de femmes (1) : « Huit cent cinquante » répondit le

(1) Un chef de la tribu d'Affshar m'a dit que son père, qui était un des généraux de Nadir, parlait souvent de la conti-

ministre. « Il faut, dit Nadir, envoyer cent » cinquante de nos captives au visir, qui se » trouvera alors promu au noble grade mili- » taire de mim-bashee (commandant de mille » hommes) (1). »

Lorsque Nadir quitta l'Inde, sa marche était réellement encombrée par les dépouilles. On a beaucoup varié sur la valeur du butin qu'il emporta : le calcul le plus élevé le fait monter à plus de soixante-dix millions sterling; le plus faible est encore bien au-dessus de trente. La plus grande partie consistait en pierres précieuses que Nadir aimait extrêmement. Pendant sa marche, il apprit qu'une partie des plus beaux joyaux de la couronne était entre les mains de quelques-uns des siens. Il en fit un prétexte pour visiter les bagages de tous les soldats de son armée et prendre pour lui tout ce qu'il y trouva de pierreries. Les soldats murmurèrent (2), mais ils se soumirent; et cette

nence de son maître qui, disait-il, n'avait jamais plus de deux femmes avec lui en campagne, et qui n'aimait pas qu'un chef en eût plus d'une.

(1) *Manuscrits persans.*

(2) Hanway, qui rapporte ces particularités, dit que plusieurs soldats étaient si furieux qu'ils aimèrent mieux jeter dans l'Indus, auprès duquel ils étaient campés, les bijoux

obéissance est encore une preuve extraordinaire de la subordination qu'il avait su établir. Il était en général bon et généreux pour ses troupes ; il avait donné à chaque homme une gratification de trois mois de solde après la prise de Candahar (1) ; il leur donna beaucoup aussi après la victoire de Karnal, et bien plus encore lorsqu'ils quittèrent Delhi.

Les troupes de Nadir eurent fort à souffrir dans leur retraite de l'extrême chaleur à laquelle elles furent exposées. Le passage des rivières du Penjab et celui de l'Indus furent retardés par des accidens arrivés aux ponts temporaires qu'il avait fait construire : il fut menacé aussi d'une attaque des montagnards de Cabul ; et le fier conquérant ne dédaigna pas d'acheter leur inaction (2). Quand on considère la nature du pays qu'il avait à traverser, les immenses bagages qui suivaient son armée, et le danger que pouvait amener la plus légère confusion,

qu'ils avaient pillés que de les donner aux officiers nommés pour la recherche. (Hanway, tome II, p. 392.)

J'ai entendu plusieurs personnes, parlant de cette circonstance, attribuer plutôt à la politique qu'à l'avarice l'action de Nadir. Il craignait, disaient-ils, que trop de richesses ne gâtassent ses soldats.

(1) Mirza Mehdy. Sir W. Jones, tome V.

(2) Hanway, tome II, p. 392.

on ne peut blâmer la prudence avec laquelle il se conduisit en cette occasion.

On attendait en Perse avec une extrême impatience le retour du monarque victorieux. Les Persans avaient déjà senti le bienfait de ses victoires : il avait ordonné que toutes les taxes fussent remises pendant trois ans ; et le pays
De J. C. 1740. De l'H. 1153. commençait à jouir déjà d'un bonheur et d'une abondance inconnus jusqu'alors. On faisait les contes les plus exagérés sur les immenses richesses dont le souverain et ses soldats revenaient chargés ; et tout le monde supposait que Nadir était alors disposé au plaisir en voyant la quantité d'artistes et de musiciens qu'il avait ramenés de l'Inde. On était dans une extrême curiosité de voir le grand nombre d'éléphans qui accompagnaient sa marche. Ce noble animal était devenu étranger aux plaines de la Perse, et les habitans du pays n'en connaissaient plus la forme qu'en la voyant représentée dans leurs anciennes sculptures. Les esprits exaltés se laissant aller à leur imagination croyaient voir dans leur empereur actuel l'homme destiné à rendre à leur pays sa première gloire ; et le conquérant, à son retour, fut salué comme un héros dont la gloire éclipsait déjà celle de Sapor et de Nousheerwan.

Les soldats de Nadir, après cette expédition de l'Inde, ne demandaient plus que du repos; mais Nadir Shah savait trop bien quelles en seraient les conséquences pour les laisser s'y livrer. Après avoir passé l'Indus, il les conduisit au travers des déserts de Scind, pour attaquer un chef feudataire qui s'était établi dans le gouvernement de cette province (1). Ce sei-

(1) Je trouve un récit de tout ce qui se passa à cette occasion, transmis par M. N. H. Smith, dernier envoyé du suprême gouvernement de l'Inde auprès du gouverneur du Scind.

« Sous le règne de Mahomet Shah, toute l'Inde, menacée » par Nadir Shah, était dans la terreur. Meer Noor Mahomet » Ubassee Caloree possédait héréditairement la province de » Sewee, appelée aussi Seree, et quelques autres districts: » outre l'autorité qu'il y exerçait, il jouissait encore d'une » sorte de pouvoir spirituel sur plusieurs chefs militaires qui » se croyaient obligés à lui payer un tribut d'obédience à cause » de la sainteté de sa famille. Ce prince profita de la frayeur » que témoignait déjà, sur le sort de Mahomet Shah, Sadiq » Ulee Khan, le soubahdar de Scind, pour engager cet officier » à lui vendre le gouvernement de Scind moyennant trois » lacks de roupies; c'était en l'année 1150 de l'hégire. Une par- » tie de cette somme reste encore à payer. Nadir Shah, en l'an » 1152, ayant défait l'armée des Calorees, força les chefs de la » famille à se réfugier dans Amerkote, forteresse située au mi- » lieu du désert. A la fin cependant, il fut fait un arrange- » ment par lequel le vainqueur permit aux Calorees de con- » server le gouvernement de Scind, à condition de payer un » tribut annuel aux souverains de la Perse; et il semble que » les premiers de ces princes le payèrent régulièrement. Après

gneur avait fait la cour à Nadir Shah lorsqu'il avait pour la première fois menacé d'envahir l'Inde, croyant y voir un moyen favorable d'arriver à ses projets d'indépendance. Mais quand ses possessions furent cédées au monarque persan, il changea de politique : il enferma tous ses trésors dans la forteresse d'Amerkote (1), et fit de faibles efforts pour s'opposer au conquérant; mais sa capitale fut prise et pillée, et il fut forcé de se rendre à merci. Nadir, satisfait de sa soumission, et content des trésors dont il s'était emparé, lui rendit le gouvernement de la province que le prince consentit à tenir dorénavant comme tributaire de la couronne de Perse.

» la mort de Meer Noor Mahomet Caloree, qui eut lieu en » l'an 1185 de l'hégire, huit princes de la famille Caloree, » dans une succession régulière, régnèrent à Scind jusqu'en » l'année 1197 de l'hégire, époque à laquelle Meer Futteh » Ulee Talpooree parvint à chasser Ubdool Nubee, le dernier » des princes Calorees, et établit la dynastie qui règne encore » dans cette contrée. » (*Manuscrits* de M. Smith.)

(1) Cette ville est située dans la province de Scind, au 26° 25′ de latitude nord, et au 116° 25′ de longitude orientale. Elle reconnaît à présent l'autorité du rajah hindou de Joudpore; elle est célèbre dans l'histoire parce que c'est le lieu où est né Ackbar. Son père, Hoomayoon, lorsqu'il s'éloigna de l'Inde, chercha d'abord un refuge chez le rajah d'Amerkote; et son illustre fils y vint au monde en l'an 1541.

Après cette expédition, Nadir s'avança vers Hérat (1), où il déploya avec ostentation l'or et les bijoux qu'il avait pris dans l'Inde. Ce qu'on y voyait de plus remarquable était le célèbre trône de l'empereur de Delhi (2), fait dans la forme d'un paon, et orné de pierreries de toute espèce. C'est le 4 juin qu'il fit cette fastueuse exposition ; et pendant plusieurs jours la cour, l'armée et le peuple même, occupés à regarder et à admirer, s'amusèrent de spectacles et de plaisirs de tous genres. Quoique Nadir fût satisfait de cette ostentation publique de son triomphe, quoiqu'il y vît de quoi relever sa renommée aux yeux de ses propres sujets, et flatter la vanité de ses soldats, il semble qu'il craignait toujours le danger de l'inaction. Il éloigna son armée d'Hérat, et alla joindre son fils Reza Kooli ; après lui avoir fait des présens considérables, ainsi qu'aux autres princes de sa famille, il s'avança vers Bulkh, où il avait ordonné qu'on fît les préparatifs nécessaires pour passer l'Oxus. Il voulait aller punir le souverain de Bokharah, lequel, oubliant l'alliance qui existait entre eux, avait profité de son ab-

De J. C. 1740.
De l'H. 1153.

(1) Il entra dans cette ville le 26 mai 1740.

(2) On dit que Nadir aimait tellement ce trône qu'il en fit faire un autre avec d'autres pierreries.

sence pour faire des incursions dans le Khorassan.

Il est aisé de voir quels motifs portaient Nadir à entreprendre cette expédition : il ne cherchait pas à reculer les bornes de son empire dans des contrées où il savait qu'il ne pourrait les maintenir ; mais il voulait faire sentir aussi aux habitans de cette partie de la Tartarie le fléau de ces incursions par lesquelles ils venaient tous les ans désoler les provinces frontières de la Perse. Abool Fyze Khan, alors chef des Usbegs, prétendait descendre en ligne directe de Chenghiz ; mais il n'avait sûrement pas hérité du courage de son illustre ancêtre. Il fut si effrayé de l'approche de Nadir, qu'il envoya son visir pour apaiser la colère du monarque. Le mi-
De J. C. 1740. nistre fut bien reçu, mais on lui dit qu'il fallait
De l'H 1153. que son maître se rendît sur-le-champ, s'il voulait éviter et le ravage de son pays et sa propre ruine (1). Pendant ces négociations l'armée persane s'avança à marches rapides jusqu'à Bokahrah (2) ; et le 23 août, cinq jours après qu'elle eut passé l'Oxus, elle vint camper à

(1) Mirza Mehdy. Sir W. Jones, tome V, p. 238.

(2) Cette ville n'est pas à plus de cinquante milles de l'Oxus ; mais Nadir avait passé le fleuve au-dessus de l'endroit où il est le plus près de Bokharah.

douze milles de cette capitale. Cette rapide expédition fut bientôt terminée par la soumission personnelle d'Abool Fyze Khan; il vint, accompagné de toute sa cour, jusqu'aux tentes de Nadir Shah, et déposa sa couronne et tous les autres attributs de la royauté aux pieds du conquérant qui lui fit prendre une place distinguée parmi les siens : quelques jours après il lui rendit son trône à condition que l'Oxus serait, comme par le passé, la limite des deux empires. Ce traité fut cimenté par un mariage entre la fille du chef de Bokharah et le neveu du vainqueur : lorsqu'il fut achevé, un grand nombre de Tartares, du consentement de leur prince, s'enrôlèrent dans l'armée persane dont le chef, probablement, estimait plus les services de ces hardis guerriers que la paix de son propre royaume; comme aussi il tenait plus à ses ambitieux projets pour l'avenir, qu'à toutes les richesses qu'il avait rapportées de l'Inde.

Nadir ensuite dirigea ses armes contre le royaume de Khaurizm, qui est situé à l'Ouest de Bokharah, et s'étend sur les deux rives de l'Oxus jusqu'aux bords de la mer Caspienne. Le souverain de cette contrée, nommé Ilburz, ne méritait pas, et aussi ne trouva pas dans le vainqueur l'humanité qu'y avait rencontrée

Abool Fyze Khan. Il était venu souvent ravager les frontières de la Perse, et croyant ses places assez fortes pour le mettre à l'abri de la vengeance, il se décida à résister. Le roi de Bokharah lui avait envoyé un message pour l'engager à se soumettre à Nadir : non content de repousser avec dédain ce conseil amical, et au mépris de ces lois que respectent les nations les plus barbares, il fit égorger ceux qui le lui avaient apporté. Cette conduite irrita extrêmement le monarque persan qui, après avoir défait son armée et l'avoir fait lui-même prisonnier, le condamna à mort, et avec lui vingt de ses officiers (1). Les possessions d'Ilburz furent données à Taher Khan, cousin du souverain de Bokharah, et par conséquent descendant aussi en ligne directe du fameux Chenghiz (2).

De J.C. 1740. De l'H. 1153. L'hiver était déjà bien avancé lorsque Nadir marcha vers Kélat (3), lieu pour lequel il

(1) Mirza Mehdy. Sir W. Jones, tome V, p. 335.

(2) Mirza Mehdy, dans son *Histoire de Nadir*, nomme ce chef Taher Khan Nevadi Genghezi. (Sir W. Jones, tome V, p. 335.)

(3) « Kelat, à peu près à un degré au nord de Mushed, sur » la route de Merv à Shah Jehan, est situé dans un pays très- » montueux, nommé Ashdar Koh, ou les *montagnes du dra-* » *gon*. C'est une contrée extrêmement élevée qui n'est acces-

avait conservé depuis son enfance le plus tendre attachement. Il avait ordonné que les fortifications en fussent réparées, qu'on y bâtit un palais, et que l'on construisît des aqueducs pour augmenter la fertilité des campagnes qui l'entourent : il avait voulu aussi qu'on y portât ses trésors; et l'idée de mener une vie tranquille dans ce lieu chéri, quand il aurait renoncé aux fatigues et aux dangers de la guerre, était comme une innocente rêverie dont s'amusait l'imagination de cet infatigable conquérant.

» sible que par deux sentiers fort étroits. Après avoir monté » pendant sept milles on arrive à une belle plaine de près de » douze milles d'étendue, arrosée par une multitude de ruis- » seaux, et produisant du froment et du riz en grande abon- » dance. Les habitans vivent dans leurs tentes, et il n'y a dans » cette délicieuse vallée d'autres bâtimens que deux tours et » un petit édifice en marbre élevé par Nadir : les deux tours » étaient pour la défense des sentiers, et le palais pour la de- » meure du prince. En quittant cette vallée, on continue à » monter; et, après avoir fait à peu près quinze milles, on » arrive au sommet de la montagne, où l'on trouve une autre » plaine, non pas aussi grande, mais tout aussi fertile que la » première. Il y a là aussi deux petites tours qui commandent » l'approche et forment la seule défense du château de Kélat; » la force de cette place, comme celle de Kela Sufeed, ne con- » siste que dans la difficulté d'y arriver au milieu de rochers à » pic : une seule pierre précipitée du sommet de la montagne » suffit pour arrêter la marche d'une armée, ou peut-être » même pour la détruire tout entière. » (*Mémoires* de Kinnier sur la Perse, p. 176.)

Après être resté quelque tems à Kélat, Nadir se rendit à Mushed dont il avait fait la capitale de son empire : il y passa trois mois dans des fêtes continuelles. Cinq monarques avaient été soumis en cinq ans. (1) L'empire de Perse, affranchi d'un joug étranger, avait en outre étendu ses limites jusqu'à l'Oxus au nord, jusqu'à l'Indus à l'est ; et le héros qui avait opéré ces merveilles promettait à ses sujets, transportés d'admiration et de joie, que les Turcs seraient bientôt chassés des bords du Tigre et de l'Euphrate ; mais l'honneur exigeait qu'avant toute autre expédition, Nadir Shah vengeât la mort de son frère Ibrahim Khan, qui avait été tué dans une attaque contre les Lesghees (2).

Pendant que l'armée s'avançait vers le Daghestan, il se passa un événement qui jeta comme un nuage obscur sur l'éclat dont brillaient alors les destinées de la Perse, et montra de la manière la plus sensible combien est malheureux le sort des empires où tout dépend de

(1) Les deux princes affghans Ashraff et Hussein ; Mahomet Shah, empereur de l'Inde ; Abool Fyze, roi de Bokharah, et Ilburz, chef du Khaurizm.

(2) Ibrahim Khan était un homme plein d'activité et de bravoure ; il avait la confiance entière de son frère ; et, après sa mort, ses fils furent considérés comme princes de l'Empire.

la vie et des talens d'un despote. Un corps avancé, composé en grande partie d'Affghans, avait déjà par son extraordinaire valeur remporté de grands avantages sur les Lesghees; et Nadir traversait le Mazenderan pour aller le soutenir, lorsqu'au milieu d'une forêt un assassin qui s'était caché derrière des arbres le blessa à la main, et tua son cheval. Le prince Reza Kooli, qui était à côté de lui, se précipita au galop vers le lieu d'où était parti le coup; mais ni ses efforts, ni ceux des gardes qui l'entouraient, ne purent parvenir à atteindre le meurtrier fugitif qui, favorisé par l'épaisseur du bois, parvint à se sauver. Il fut pris plus tard; et l'historien de Nadir (1) assure que c'était un agent envoyé par le chef (2) d'une tribu barbare, qui nourrissait depuis long-tems un secret ressentiment contre le conquérant. De J. C. 1741. De l'H. 1154.

Quoique cet accident eût fait sur l'esprit de Nadir une impression profonde et ineffaçable, il ne l'empêcha pas de poursuivre la guerre contre les Lesghees. Jamais il n'avait été en-

(1) Mirza Mehdy.

(2) Mirza Mehdy, historien de Nadir, prétend que c'était Aga Mirza, fils de Delavur, chef de la tribu de Taimni. Le nom de l'assassin était Neek Kuddum qui, assure-t-on, confessa son crime, et en conséquence ne perdit que les yeux.

gagé dnns une entreprise plus périlleuse. Ces montagnards se défendaient avec le courage du désespoir. Le Daghestan qu'ils habitent est tellement coupé qu'il était presque impossible de les soumettre. Les meilleures troupes de l'armée persane étaient harassées des fatigues de cette pénible guerre. Déjà les Russes faisaient des préparatifs pour attaquer Astracan; et quoiqu'ils y fussent portés par la crainte d'être attaqués eux-mêmes par Nadir après qu'il aurait soumis les Lesghees (1), ceux-ci y

(1) Nous trouvons dans Hanway les observations suivantes à ce sujet :

« Les Lesghees, aussitôt que Nadir avait menacé d'envahir » leur pays, avaient fait connaître leur désir de se mettre sous » la protection de la Russie; et il était sûrement dans l'intérêt » de cet Empire de soutenir l'indépendance de ces braves mon- » tagnards qui font contre les Persans une si puissante barrière : » aussi l'arrivée des troupes russes contribua-t-elle à rendre » vains les projets de Nadir; il fut obligé de renoncer à une » entreprise au-dessus de sa fortune et de ses talens.

» Aussitôt que le général russe fut arrivé dans le voisinage » du Daghestan, les Lesghees s'adressèrent à lui; et craignant » encore le danger auquel ils pourraient être exposés dans le » cas où Nadir serait déterminé à poursuivre le projet de les » réduire, ils lui écrivirent en ces termes :

« Très-honoré et très-accompli général et commandant » en chef,

» Voici l'objet de notre très-humble sollicitation : tous les » habitans du Daghestan ayant appris que vous étiez arrivé

voyaient cependant une raison de plus pour continuer de se défendre. Le monarque persan fut forcé d'abandonner cette expédition, sans avoir eu un plein succès, et après avoir subi une perte considérable.

Depuis le jour où l'on avait attenté à sa vie,

» près des frontières de Kislar avec une armée impériale, et » que votre intention était de défendre et de protéger les sujets » de Sa Majesté Impériale à Andrewska, Koslkoff et Baxan, » comme aussi tous les chefs et gouverneurs des Etats qui » sont limitrophes des domaines de Sa Majesté Impériale; » après avoir long-tems attendu votre arrivée, nous avons en- » voyé des députés au nom de toute la nation pour implorer » votre intercession, afin que Sa Majesté Impériale veuille bien » nous recevoir sous sa puissante protection, et nous permettre » d'être ses esclaves. Nous sommes déterminés à tenir le pan » doré de son manteau impérial: quels que soient les maux » qui nous menacent, nous ne nous en laisserons point arra- » cher, nous ne chercherons point d'autre protection, nous » ne reconnaîtrons point d'autre souverain que Dieu et Sa Ma- » jesté Impériale.

» En conséquence, nous faisons ici un serment solennel de » fidélité à Sa Majesté Impériale, que nous supplions très- » humblement de nous protéger contre nos ennemis, et, dans » son extrême clémence, de vouloir bien accueillir favorable- » ment notre demande; et pour que sa puissante Majesté sache » en quoi consiste le nombre de nos troupes, nous lui adres- » sons la liste ci-jointe. » (Hanway, tome II, p. 410.)

Ils envoyaient en même tems un état sommaire des forces que pouvaient lever leurs différens chefs, et cela montait au nombre de soixante-six mille hommes; mais ce compte était sûrement exagéré.

Nadir avait toujours eu des soupçons contre son
De J. C. 1743. De l'H. 1146. fils aîné Reza Kooli. Il le fit venir devant lui; le prince obéit sur-le-champ, et dès qu'il fut arrivé il fut fait prisonnier, et on lui creva les yeux. Un auteur européen fort respectable (1), qui se trouvait en Perse deux ans après cet événement, semble croire que l'assassin qui avait tiré sur Nadir dans une forêt du Mazenderan, était mis en œuvre par le prince Reza Kooli, qui réunissait, dit-il, à beaucoup de bravoure et de talent un caractère violent et tyranique. Le même auteur prétend que lorsqu'on avait fait courir le bruit de la mort de Nadir pendant l'expédition de l'Inde, le jeune prince s'était déclaré roi, et avait aussitôt fait mourir le malheureux Shah Tamasp (2) qui était renfermé à Subzawar dans le Khorassan. C'est aussi le même historien qui raconte que Nadir, bien que convaincu du crime de son fils, lui parla de la manière la plus douce et la plus humaine, et lui offrit un entier pardon s'il voulait seulement confesser son crime, et promettre le repentir. Mais ce fougueux jeune homme rejeta ses offres, et dit qu'il se

(1) Hanway, tome II, p. 339.

(2) Shah Tamasp fut bien mis à mort par Reza Kooli, comme le raconte Hanway; mais on a cru que c'était par ordre de Nadir.

glorifiait de la tentative qu'il avait faite pour débarrasser le monde d'un tyran; enfin il mérita son supplice par les injures les plus grossières contre son père et son souverain. Il est probable que cet auteur avait reçu toute cette version de quelqu'un qui voulait pallier le crime du tyran qui régnait encore; mais il est difficile d'y ajouter foi. L'historien de Nadir, qui ajoute toujours à ses récits tant de flatteries, nous dit expressément que son maître trompé, fut entraîné à commettre ce crime affreux par la trahison de quelques hommes infâmes (1). Le médecin européen (2) qui était auprès de Nadir pendant les dernières années de sa vie, atteste l'innocence de Reza Kooli. On assure que Nadir fut tellement pénétré d'horreur et de remords après cet horrible attentat, que sa fureur s'exhala sur tous ceux qui l'entouraient. Cinquante seigneurs qui avaient assisté au supplice furent mis à mort, sous prétexte qu'il fallait qu'ils offrissent leur vie en sacrifice pour sauver les yeux du jeune et malheureux prince qui avait été la gloire de

(1) Mirza Mehdy. Sir W. Jones, tome V, p. 398.

(2) Le moine Bazin s'attacha à Nadir Shah pendant qu'il était à Derbund, et resta près de lui comme médecin jusqu'en l'année 1747, que ce monarque fut massacré.

leur pays (1). Il faut en croire aussi l'impression qu'a laissée la tradition sur un fait qu'on peut regarder par comparaison comme encore récent; et ce souvenir est entièrement contre Nadir qui, dit-on, n'avait d'autres preuves du crime de son fils que ses propres soupçons. Depuis le danger qu'il avait couru dans le Mazenderan, il était devenu sombre et irritable. Ses mauvais succès contre les Lesghees avaient augmenté la violence naturelle de son caractère. Etourdi par les ennemis de Reza Kooli (2), il donna, dans un moment de rage, l'ordre qu'il fût aveuglé. On prétend qu'il lui dit: « Vos crimes » m'ont imposé cette effrayante nécessité.—Ce » ne sont pas mes yeux que vous avez fait arracher, répliqua le prince, ce sont ceux de la » Perse (3). » La vérité prophétique de cette réponse se grava profondément dans l'ame de Nadir; et l'on peut croire son historien lorsqu'il assure que jamais depuis son maître ne goûta de bonheur ou ne voulut même en voir autour de lui. Toutes ses actions alors ne furent plus que d'horribles crimes, excepté la

(1) *Lettres édifiantes*, tome IV, p. 294.

(2) J'ai causé avec plusieurs descendans des principaux Omrahs de Nadir, et tous s'accordent sur ce fait avec Mirza Mehdy.

(3) *Manuscrits persans.*

guerre qu'il fit pendant trois ans contre les Turcs ; et alors même il ne montrait plus cette énergie et ce courage héroïque qui avaient marqué ses premières guerres.

L'armée persane avait fait d'inutiles efforts pour réduire les villes de Bassora, de Bagdad et de Moossul. Nadir marcha de bonne heure l'année suivante au devant d'un corps turc qui s'était avancé jusqu'auprès d'Erivan. On prétend qu'il voulait offrir à l'ennemi le combat dans le même lieu où dix ans auparavant il avait acquis une si grande renommée ; mais le général turc effrayé s'enfuit : il fut massacré par ses soldats ; et dans la confusion où cet événement mit toute son armée, elle fut aisément vaincue par les Persans. Ce fut la dernière victoire de Nadir (1) ; elle ne fut gagnée que par la terreur de son nom. Sentant bien quelle était sa position, il se hâta de faire la paix. Il abandonna ses prétentions à l'établissement d'une cinquième secte parmi les Mahométans orthodoxes, et à l'érection d'un cinquième monument dans la mosquée de la Mecque. Il fut convenu que les prisonniers des deux côtés seraient rendus; que les pélerins

De J. C. 1744.
De l'H. 1157.

(1) Son fils, Nasser Ullah, à peu près à la même époque, défit une armée turque auprès de Diarbekir.

persans qui iraient aux saints lieux de Médine et de la Mecque seraient protégés, et que la totalité des provinces d'Irak et d'Aderbijan, resterait à la Perse, excepté un territoire peu considérable qui avait appartenu au gouvernement turc du tems de Shah Ismael, le premier des Sophis.

La conduite de Nadir à l'égard de ses propres sujets, pendant les cinq dernières années de son règne, est représentée, par les écrivains même les plus partiaux, comme surpassant en barbarie tout ce qu'on a jamais rapporté des tyrans les plus cruels (1). Les trésors qu'il avait acquis dans l'Inde avaient d'abord rempli son ame de sentimens généreux et patriotiques. Il avait annoncé qu'aucune taxe ne serait levée en Perse pendant trois ans. Mais la possession des richesses eut bientôt son effet ordinaire : elle lui donna le besoin d'en amasser de nouvelles ; et dans le tems même où il faisait transporter ses trésors dans le fort de Kélat, forteresse qu'il travaillait sans cesse, avec toute l'inquiétude d'un despote, à rendre imprenable, il exigeait avec la plus inflexible rigueur l'arriéré des taxes qu'il avait remises, et s'en ser-

(1) Mirza Mehdy. Sir W. Jones, tome V, p. 399.

vait non-seulement pour payer son armée, mais encore pour ajouter à ses monceaux d'or.

Nadir savait que l'atteinte qu'il avait portée à la religion de son pays avait diminué sa popularité, et que les prêtres qu'il avait opprimés, plus encore que tous les autres ordres, cherchaient à propager ce levain de mécontentement. Cela lui fit prendre en défiance tous ceux qui tenaient encore à la secte des shiites, c'est-à-dire presque tous les Persans. Les troupes de son armée sur lesquelles il comptait le plus, étaient les Affghans et les Tartares qui étaient tous sunnites. Les chefs de ces corps étaient ses principaux favoris; et l'on cherchait avec soin des prétextes pour faire mourir tous les chefs persans qui jouissaient de quelque influence ou de quelque pouvoir. Cette conduite produisit son effet naturel. Elle fit naître de tous les côtés des révoltes (1); et l'esprit d'insurrection, qui se répandit alors parmi tous ses sujets, changea la violence de Nadir en une sorte de rage. Les meurtres ne se bornèrent plus à des individus; les habitans de villes entières furent massacrés; et, pour nous servir des paroles de son histo-

(1) La rébellion éclatait en même tems dans le Fars, le Shirwan et le Mazenderan.

rien (1), les hommes abandonnèrent leurs demeures, et, se flattant d'échapper ainsi à sa barbarie, allèrent chercher des retraites dans les cavernes et dans les déserts. On raconte (2), et ce qui s'était déjà passé rend cela assez probable, que s'avançant pour soumettre un de ses neveux (3) qui s'était révolté dans le Seistan, il se proposait de mettre à mort pendant sa marche tout ce qu'il avait de Persans dans son armée. On ne peut pas douter que son esprit ne fût alors dans un état d'irritation qui approchait de la démence. Quelques officiers de sa maison, qui avaient appris que leurs noms étaient sur la liste des victimes proscrites (4), résolurent de sauver leur vie en assassinant Nadir. L'exécution du complot fut confiée à quatre personnes parmi lesquelles étaient Mahomet Kooli Khan, chef de sa propre tribu, d'Affshar et Salah Beg, capitaine de ses gardes. Ces conjurés profitèrent de leur charge pour passer au

(1) Mirza Mehdy.

(2) Hanway, tome II, p. 433.

(3) Aly Kooli Khan.

(4) Le médecin Bazin raconte que Nadir avait dit au chef des Affghans qu'il se reposait entièrement sur la fidélité du corps qu'il commandait, et qu'il voulait le lendemain faire arrêter par ses soldats tous les officiers de ses gardes. (*Lettres édifiantes*, tome IV, p. 313.)

travers des gardes extérieures, et entrer dans la tente intérieure où le tyran était endormi. Le bruit le réveilla ; et déjà il avait tué deux des assassins, lorsqu'un coup de Salah Beg mit fin à son existence. De J. C. 1747. De l'H. 1160.

Pour mieux juger le caractère de cet homme extraordinaire, rapprochons dans un court précis les principales actions de sa vie. Né au dernier rang de la société, il semble n'avoir dû l'espèce de distinction qu'il acquit d'abord parmi ses grossiers compagnons qu'à une force de corps extraordinaire, à un courage déterminé et à un esprit naturel très-remarquable qui, bien qu'éclairé par l'expérience, ne fut jamais cultivé par l'éducation. L'état affligeant où se trouvait alors sa patrie était bien fait pour exciter dans l'ame ardente de Nadir la plus noble ambition; et quand on considère les succès qui ont accompagné ses premiers efforts contre les Affghans, on regrette peu de le voir s'emparer de ce pouvoir suprême dont il jouissait en réalité depuis long-tems, et auquel il n'aurait pu renoncer sans un très-grand danger, soit pour lui, soit pour ce royaume que son génie et son courage venaient de sauver.

Après avoir chassé des provinces intérieures de la Perse les Barbares qui l'avaient envahie,

et avoir remporté sur les Turcs la victoire la plus signalée, Nadir s'occupa de rendre au trône son ancienne considération. Quand il eut conquis Candahar et Cabul, il conçut le grand et heureux projet d'ajouter à la force du royaume de Perse, en faisant de ses plus dangereux ennemis ses plus braves défenseurs. On a expliqué les causes de son expédition dans l'Inde ; et quoiqu'elle ait été la source de bien des misères, jamais peut-être aucun prince de l'Orient ne fit une aussi grande conquête en commandant moins de crimes à ceux qui l'accompagnaient. Les richesses et la renommée, fruits de cette entreprise, lui donnèrent les moyens de rendre à la Perse son ancienne splendeur. L'invasion du territoire de Bokharah, qui était le meilleur et même le seul moyen d'assurer la tranquillité de ses Etats, ajouta peut-être plus encore à sa gloire et à sa puissance. La manière généreuse dont il traita le monarque humilié de cette contrée, et sa conduite à l'égard de l'empereur de l'Inde, prouvent que Nadir comptait plus, pour affermir son pouvoir, sur la terreur qu'avaient inspirée ses armes, que sur l'étendue de ses domaines.

Si l'on considère le but noble et patriotique qui avait pour la première fois stimulé son

ambition, la valeur et les talens qu'il avait montrés, la modération avec laquelle il avait usé de la victoire, et les grandes actions qu'il avait faites, on ne pourra lui refuser une grande et juste admiration. On a parlé du changement effrayant qui se fit dans son caractère. Du moment où son ame eut subi le joug de l'avarice et de la méfiance, il devint le plus cruel des tyrans; et la Perse, par une étrange destinée, sembla condamnée à recevoir la mort de cette même main à qui, peu d'années auparavant, elle avait dû la vie.

Dans le tems même où l'ame de Nadir était le plus troublée et le plus égarée, il continuait à se nourrir encore de tous les projets qu'il s'était plu à former dans des jours plus heureux. Il voulait encourager le commerce; il croyait que son pays deviendrait plus riche et plus puissant s'il pouvait se former une marine. A l'aide d'un Anglais (1) entreprenant, mais indiscret, il commença à exécuter ce projet sur la mer Caspienne : cette tentative ne fut d'aucune utilité pour la Perse; elle ne fit qu'exciter la jalousie de la Russie, et amener la

(1) Le nom de cet Anglais était Elton. On trouve dans les ouvrages de Jonas Hanway un détail de sa conduite et des conséquences qu'elle eut.

destruction d'une branche de commerce établie dans cette contrée par des négocians anglais, et qui venait à peine de naître. Nadir avait voulu aussi faire construire des vaisseaux sur le golfe Persique; et, avec l'irréflexion d'un despote, il avait ordonné qu'on amenât pour cela des bois du Mazenderan, à une distance de plus de six cents milles, dans un pays où il n'y a ni rivières, ni canaux, ni même de voitures à roues. Les malheureux habitans des pays qu'il fallait traverser, furent obligés de contribuer par leur travail à ce grand projet qui ne fut jamais achevé. On voyait encore, il y a quelques années, sur la grève d'Abusheher, la carcasse grossière d'un navire mal construit; il semblait que le tems l'eût épargnée pour montrer la folie de cette tentative (1).

Nous trouvons une preuve remarquable du désir extrême qu'avait Nadir d'encourager le commerce, dans la manière dont il se conduisit

(1) Nadir voulut aussi faire venir de l'Aderbijan une immense quantité de marbres pour orner les palais de Kelat et de Mushed : le transport de ces marbres causa autant de malheurs que celui des bois de construction. J'ai visité en 1810 la carrière d'où on les tirait, et j'y ai vu un grand nombre de blocs à moitié finis auxquels on n'a pas touché depuis sa mort. Cette carrière est sur les bords du lac de Oormia, et environ à dix-huit milles de la ville de Maragha.

pour un de nos compatriotes, Hanway. Ce célèbre commerçant était allé le trouver dans son camp, trois ans avant sa mort, à une époque où la Perse était dévastée par sa tyrannie et ses cruautés. Le monarque ordonna qu'on l'indemnisât de tout ce qu'il avait perdu dans la révolte d'Asterabad; il voulut ou qu'on lui rendît ses marchandises elles-mêmes (1), ou qu'on fît vendre les biens de ceux par qui il avait été pillé.

(1) Dans un manuscrit qui m'appartient se trouve une anecdote relative à cette époque de la vie de Nadir, qui n'est pas sans intérêt; elle montre avec quel art il savait deviner les sentimens des plus ignorans et des plus corrompus de ses sujets. Un marchand persan venant de Cabul avait été pillé dans une plaine auprès de Nisbapore: il porta sa plainte au souverain. « N'y avait-il là personne autre que les voleurs? dit Nadir. — Personne, lui répondit-on. — N'y avait-il ni arbres, » ni pierres, ni buissons? — Oui, dit l'homme, il y avait un » grand arbre solitaire sous l'ombre duquel je me reposais » quand je fus attaqué. » Nadir à ce propos affecta une grande colère, et fit partir sur-le-champ deux exécuteurs pour fouetter chaque matin cet arbre jusqu'à ce qu'il eût rendu ce qu'on avait volé, ou qu'il révélât le nom des voleurs. Un ordre du roi de Perse est toujours considéré comme une loi; celui de Nadir fut regardé comme aussi irrévocable que le Destin. Les exécuteurs partirent; et l'arbre n'eut pas été fustigé pendant une semaine qu'on trouva un matin au pied des racines tout ce qui avait été volé. Les voleurs inquiets avaient bientôt entendu parler de cette extravagance qui faisait battre ainsi une chose inanimée, et ils tremblèrent à la seule idée du supplice horrible qui les menaçait eux-mêmes s'ils étaient découverts.

On a déjà vu que Nadir avait eu l'intention de changer la religion de son pays ; et sa première idée probablement était de détruire, avec la secte des shiites, cette vénération et cet attachement religieux qu'ils avaient conservés pour la dynastie des Sophis qui avaient les premiers rendu cette religion nationale. Il voulait aussi, comme on l'a dit, détruire ces différences religieuses qu'il supposait devoir s'opposer un jour à ses vastes projets d'ambition. On peut donc en conclure avec raison qu'il n'avait dans cette affaire d'autres motifs que ceux de la politique ; et il semble en effet qu'il n'avait pas sur la religion de sentiment bien déterminé.

Peu de tems après son retour de l'Inde, il avait fait traduire en persan les *Quatre Evangélistes :* cet ouvrage fut fait d'une manière très-incorrecte par quelques prêtres de l'Arménie, ou de l'Asie Mineure, qui avaient travaillé sous la direction de son secrétaire (1). Il fit venir

Lorsqu'on rapporta à Nadir ce qui s'était passé, il sourit et dit : « Je savais bien ce qui arriverait en faisant fouetter cet » arbre. »

(1) C'était Mirza Mehdy, le même qui a écrit son histoire. Hanway raconte que cette traduction fut faite en six mois, et qu'on y avait intercalé des fables pour la faire concorder avec le Koran.

ensuite devant lui quelques prêtres chrétiens, des rabbins juifs, et des moollahs mahométans (1). On lui lut des extraits de la traduction imparfaite qu'il avait fait faire du *Nouveau Testament*, et il s'amusa avec quelques-uns des auditeurs à faire de ridicules plaisanteries sur la partie mystérieuse de la religion chrétienne. La croyance des Juifs et celle des Mahométans furent traitées avec la même légèreté; et le tyran rompit l'assemblée de tous ces religieux, en leur déclarant qu'avec l'aide de Dieu il espérait faire une religion meilleure que toutes celles que le monde avait eues jusqu'alors.

Les Sophis avaient établi dans leurs domaines une hiérarchie religieuse très-puissante, à la tête de laquelle était un Sudder-ul-Suddoor, ou grand pontife. Ce corps avait toujours possédé de grandes richesses, et il avait eu une grande part dans le gouvernement, et même dans les revenus publics, sous le faible et malheureux Shah Sultan Hussein. Le sort de ce prince avait fait que le peuple ne regardait plus qu'avec indignation toutes les choses auxquelles il avait attaché son nom. Aussi Nadir n'hésita-t-il point à s'emparer des revenus des prêtres.

(1) Mai 1741. (Hanway, tome II, p. 204.)

Aussitôt qu'il fut couronné (1) il convoqua une assemblée des chefs de cet ordre, et leur demanda à quoi étaient employés les revenus dont ils jouissaient (2). Ils répondirent : « A » entretenir des prêtres, des colléges et des » mosquées. C'est là, ajoutaient-ils, que nous » adressons sans cesse des prières à Dieu pour » nos souverains. — Il est évident, dit Nadir, » que vos prières ne sont pas agréables au » Tout-Puissant, puisque le tems où l'empire » a été le plus près de sa ruine est celui où » votre ordre a été le plus favorisé. Ce sont » mes braves soldats qui l'ont sauvé de sa des- » truction, ce sont donc là les instrumens que » Dieu a choisis ; et dorénavant vos biens doi- » vent être employés à les soutenir. »

En s'emparant de tous les revenus des religieux, Nadir abolit les fonctions de grand pontife ; mais il en conserva le titre, et donna à celui qui le portait une petite pension. Quoique sa conduite vis-à-vis des prêtres n'ait pas excité de commotion dans le moment même, c'est peut-être une des choses les plus impolitiques qu'il ait jamais faites. Tous les membres de cet

(1) Hanway, tome II, p. 343.

(2) Hanway calcule que c'était à peu près le cinquième des revenus du pays, ou un million sterling.

ordre devinrent des propagateurs ardens de séditions; et comme l'envie qu'avaient longtems excitée leurs richesses se changea bientôt en pitié pour leur misère, leurs efforts ne furent pas sans fruit. Nadir connaissait bien leurs sentimens. On raconte (1) qu'envoyant un des grands de sa cour pour prendre le gouvernement d'une province éloignée, il terminait ses instructions en lui disant : « Souvenez-vous de » ne pas communiquer avec le Moollah : je sais » bien cependant que vous irez le voir la nuit, » et qu'il vous parlera de moi. Il m'appellera un » des plus grands monarques de la terre, mais » il dira en même tems que je suis un misé- » rable qui n'a au fond du cœur ni générosité » ni justice. »

Il faisait voir dans toutes les occasions le mépris qu'il avait pour les artifices dont se servent les derviches et les autres religieux mendians pour en imposer à la crédulité du peuple. Beaucoup de gens croyaient que le saint iman Reza, qui est enterré à Mushed, continuait à faire des miracles; et cette idée avait donné lieu à plusieurs impostures. Des personnes se disant

(1) Hanway, tome II, p. 446.

aveugles venaient à son tombeau ; après de longues prières, elles ouvraient les yeux, et publiaient que c'était le saint iman qui leur avait rendu la vue. Un jour Nadir en passant vit assis devant la porte du mausolée un de ces imposteurs (1) : « Combien y a-t-il de tems que vous » êtes aveugle, dit le monarque ? — Deux ans, » répondit l'homme. — C'est une preuve, ré- » pliqua Nadir, que vous n'avez point de foi ; » si vous aviez été un vrai croyant, il y a long- » tems que vous seriez guéri. Rappelez-vous, » ami, que si je vous trouve encore là lorsque » je reviendrai, je vous ferai couper la tête. » Quand Nadir revint, ce malheureux dans un grand effroi avait l'air de prier avec ardeur, et tout d'un coup il recouvra la vue. — Miracle ! miracle ! s'écria la populace ; et on déchira ses habits en petits morceaux pour les garder comme des reliques. Le monarque sourit, et observa que *la foi faisait tout.*

Nadir, à ce qu'on prétend, croyait à la prédestination ; et les Persans pensent que, même dans ces momens de frénésie où il massacrait ses semblables, il se regardait comme un instru-

(1) *Manuscrits persans.*

ment du ciel. Ils en donnent pour preuve une circonstance fort singulière (1). Il tomba dans son camp une flèche portant un papier sur lequel il était écrit : « Si tu es roi, protège et » rends heureux ton peuple ; si tu es prophète, » montre-nous le chemin du salut; si tu es dieu, » aie pitié dans ta miséricorde de ceux que tu » as créés. » Le tyran, quoiqu'il fît toutes les recherches possibles pour découvrir l'auteur, fit distribuer dans tout son camp des copies de ce papier avec la réponse suivante : « Je ne » suis ni un roi qui doive protéger ses sujets, » ni un prophète qui doive montrer le chemin » du salut, ni un dieu qui doive faire des ac- » tions de miséricorde ; je suis celui que le » Tout-Puissant a envoyé dans sa colère pour » châtier un monde coupable (2). »

Le caractère de cet homme extraordinaire se voit peut-être sous un jour plus vrai dans l'impression que le souvenir de ses actions a laissée dans l'ame de ses compatriotes. Ils parlent de lui comme d'un libérateur, et en même tems comme d'un destructeur. Mais, tout en s'étendant avec orgueil sur ses actions glorieuses, ils ne s'arrêtent qu'avec horreur sur les cruautés

(1) *Manuscrits persans.*

(2) Hanway rapporte aussi ce fait, tome II, p. 442.

atroces qui ont déshonoré les dernières années de son règne. Cependant, ni les crimes qu'ils lui reprochent, ni les tentatives impies qu'ils le blâment d'avoir faites pour détruire la religion, n'ont pu éteindre leur gratitude, non plus que leur vénération, pour le héros qui fit revivre, dans le cœur de ses compatriotes dégradés, le sentiment de leur ancienne gloire, et rendit à la Perse son indépendance.

De J. C. 1747. De l'H. 1160. La matinée qui suivit le meurtre de Nadir se passa dans une affreuse confusion. Ahmed Khan (1), chef de la tribu des Affghans Abdallee, secondé par un corps d'Usbegs, attaqua les troupes persanes, mais il fut repoussé. Il quitta l'armée, et, s'avançant à marches forcées vers Candahar, il parvint à s'emparer de la ville et d'un trésor considérable qu'un convoi portait à l'armée persane. Par ces moyens il posa les fondemens d'un royaume qui devint bientôt assez puissant pour se rendre formidable aux nations voisines. Le trône de Perse était vacant; les chefs qui avaient égorgé Nadir convinrent d'y placer son neveu Aly qui commandait un corps considérable dans le Seistan. Ce prince se hâta de les joindre, et fut salué

(1) Suivant quelques auteurs, ce furent les Persans qui attaquèrent Ahmed Khan.

roi de Perse à son arrivée. Son premier acte fut de faire une proclamation dans laquelle il déclarait (1) que ceux qui avaient tué son oncle avaient agi par ses ordres. Cette pièce extraordinaire mérite toute notre attention; c'est la preuve la plus authentique de l'horreur qu'avaient inspirée à toutes les classes de la société les cruautés de Nadir. Nous y voyons qu'un neveu, favori de ce monarque, qui devait tout à ses bontés, demande aux Persans de le maintenir sur le trône, par cela seul qu'il les a délivrés d'un despote qui, pour me servir des propres termes de la proclamation, « se plai- » sait dans le sang, et qui, dans son étrange » barbarie, faisait faire des pyramides avec les » têtes de ses sujets. — C'est nous, dit le prince, » qui avons ordonné à Mahomet Kooli Khan » de porter les gardes d'Affshar à s'emparer » du tyran, et à nous en délivrer. En le fai- » sant il a fait une chose utile au bonheur pu- » blic, il a rendu à la nation le repos et la » tranquillité (2). »

(1) Tous les Persans s'accordent sur les causes qui ont amené la mort de Nadir; et il est évident que la proclamation d'Aly ne fut faite que pour sauver à l'avenir les meurtriers de toute imputation ou de tout danger à cet égard.

(2) Hanway, tome II, p. 451.

Dans la même proclamation Aly faisait savoir aussi à ses sujets qu'arrivé à Mushed il avait cédé aux vœux unanimes des principaux officiers de l'armée, et des habitans de la ville, qui le sollicitaient de monter sur le trône pour soulager la misère et réparer les maux de son pays. Il finissait en disant qu'en considération des horribles extorsions et des cruautés de son prédécesseur, et pour apaiser la colère du ciel, il remettait toutes les contributions pour l'année actuelle, et toutes les taxes extraordinaires pour les deux années suivantes.

Aly prit le nom d'Adil Shah ou *roi juste.* Mais tandis que, par ces sortes de déclarations publiques, il tâchait d'acquérir de la popularité, tous ses actes étaient de nature à faire croire qu'il était en même tems faible et cruel. Un corps de ses troupes avait réussi à s'emparer par surprise du fort de Kelat qui renfermait toutes les richesses de Nadir. Les princes Nasser Ullah, Iman Kooli et Shah Rokh, étaient à Kelat lorsque les troupes d'Adil y entrèrent. Ils s'enfuirent, mais ils furent poursuivis et pris. Les deux premiers furent égorgés, ainsi que le malheureux Reza Kooli et treize fils ou petits-fils de Nadir. Le seul descendant du conquérant qui fut épargné fut son petit-fils Shah

Rokh, qui avait quatorze ans à l'époque de cet horrible massacre. Il paraît qu'on ne voulait conserver la vie à ce jeune prince que jusqu'à ce qu'Adil Shah fût bien établi sur son trône : on prétend aussi que ce qui empêcha le tyran de le faire périr comme les autres, fut la crainte que la clameur publique ne demandât pour maître un prince du sang de Nadir. S'il était réduit à cette extrémité, il se proposait d'élever Shah Rokh au trône, et de gouverner la Perse sous le nom de cet enfant.

Adil Shah, pour atténuer la fâcheuse impression qu'avaient faite son usurpation et ses cruautés, prodiguait d'une main libérale les trésors immenses qu'avait accumulés son oncle ; mais cela même ne put attacher personne à son trône, et son règne fut court et sans gloire (1). Il fut défait, pris et privé de la vue De J. C. 1748. De l'H. 1162. par son frère Ibrahim Khan à qui il avait confié le gouvernement de l'Irak. Celui-ci ne déclara pas d'abord qu'il eût intention de monter sur le trône. Sachant que le jeune prince Shah Rokh

(1) Mahomet Kooli Khan, qui avait été le principal acteur de la conspiration contre Nadir, encourut la disgrâce d'Adil Shah ; il fut pris et livré tout attaché aux femmes du monarque qu'il avait égorgé ; elles se jetèrent sur lui et le déchirèrent en pièces.

serait soutenu par des grands très-puissans, il chercha, avant de découvrir ses projets, à s'emparer de sa personne et des trésors de la couronne; mais son projet ne réussit point. Voyant enfin qu'il ne lui restait d'autre ressource que de se déclarer hardiment et ouvertement, il se fit proclamer roi; mais son règne fut moins long encore que celui de son frère qu'il avait détrôné (1). Il fut fait prisonnier par ses propres troupes. L'officier qui était chargé de le garder à Mushed le tua, et personne ne regretta sa mort. Son frère Adil Shah fut aussi envoyé prisonnier à Mushed où il fut égorgé.

Shah Rokh était fils de Reza Kooli. Depuis long-tems déjà les Persans étaient habitués à associer tous leurs malheurs à ceux de cet infortuné fils de Nadir. Le jeune prince était fils d'une fille de Shah Hussein. Il tenait par conséquent de sa famille tous les droits au trône sur lequel on le fit alors monter. Le peuple l'aimait à cause de sa jeunesse, de sa beauté, de ses manières aimables, et de son caractère doux et humain; mais toutes ces belles espérances furent détruites par l'artifice d'un en-

(1) Cette victoire fut facile; l'armée d'Aly l'abandonna. Ibrahim Shah vainquit un gouverneur qui, dans l'Aderbijan, avait voulu se rendre indépendant.

nemi ambitieux qui, encouragé par la confusion générale de ces tems, chercha à s'emparer de la couronne en perdant ce jeune prince en faveur de qui semblaient se réunir tant de vœux. Le nom de cet homme était Mirza Syud Mahomet : il avait rempli sous Nadir Shah quelques emplois assez distingués ; il se vantait d'être descendu par les femmes d'un des Sophis (1). Syud Mahomet commença ses manœuvres par faire répandre le bruit que le doux et bon Shah Rokh avait hérité de toute la haine de Nadir contre la religion nationale ; et il mit en avant pour le prouver la bonté et la générosité avec lesquelles le jeune monarque avait traité des personnes d'autres religions, surtout des négocians chrétiens. Cet homme était fils du grand prêtre de Mushed (2). La haute réputation dont jouissait son père lui avait donné une grande influence dans cet ordre ; et il y trouva lui-même beaucoup de disposition à favoriser ses projets. Encouragé par cet appui, il réunit un corps de partisans,

De J. C. 1748. De l'H. 1162.

(1) Sa mère était fille de Soliman II, père de Shah Sultan Hussein.

(2) Mirza Daood, homme d'une piété si célèbre que Shah Sultan Hussein n'avait pas dédaigné de lui donner sa sœur en mariage.

et attaqua Shah Rokh avant que celui-ci eût eu le tems de rassembler ses troupes. Le jeune prince fut fait prisonnier, et aussitôt on lui creva les yeux pendant que son cruel ennemi se faisait proclamer roi de Perse sous le nom de Soliman. Ce dernier ne jouit pas long-tems du pouvoir. Yusoof Aly, général en chef de l'armée de Shah Rokh, s'avança à la hâte pour
De J. C. 1750. De l'H. 1164. venger son maître. Soliman fut battu, pris et mis à mort, juste punition de sa cruauté.

Yusoof Aly, après sa victoire, rendit le trône à Shah Rokh aveugle, et prit le nom de régent; mais deux chefs (1) s'opposèrent à lui, l'un à la tête d'une tribu de Kurdes, l'autre à la tête d'une tribu d'Arabes. Yusoof ne put résister à leurs forces réunies; il fut battu et égorgé. Shah Rokh, destiné, ce semble, à être toujours le jouet de la fortune, fut encore une fois envoyé de son trône dans une prison. Ses ennemis cependant, quelques jours après l'avoir détrôné, se querellèrent entre eux, et sortirent de la ville chacun par une porte pour en venir aux mains. Meer Aulum, chef des Arabes, triompha, mais ce ne fut que pour

(1) L'un était Jaaffer, qui commandait un corps considérable de Kurdes, et l'autre, Meer Aulum, qui était chef d'une tribu d'Arabes. (*Manuscrits persans.*)

tomber à son tour devant Ahmed Khan Abdallee. On a déjà parlé de ce chef. Immédiatement après la mort de Nadir il s'était proclamé roi des Affghans, et venait d'ajouter à ses autres conquêtes la ville d'Hérat. Il marcha contre Meer Aulum qui fut défait et tué ; et la ville de Mushed, après quelque résistance, se soumit au conquérant.

Ahmed Khan était bien alors en état de faire la conquête de toute la Perse, mais cette entreprise n'avait rien de très-séduisant. Toutes les provinces de ce royaume étaient épuisées. Les Affghans y étaient encore regardés comme les premiers auteurs des maux que les Persans avaient soufferts ; et la vaine tentative qu'on avait faite pour changer la religion nationale, avait fait revivre dans toute sa fureur la haine que ces derniers avaient depuis long-tems contre les sunnites. Outre tous ces obstacles, l'exemple de l'usurpation donné par Nadir avait inspiré à chaque gouverneur de province, au moindre chef de tribu, le désir du pouvoir ; et la Perse était pleine de prétendans à la couronne. Admirons la sagesse du prince affghan, qui sut se détourner de ce théâtre de désordre pour n'employer désormais ses efforts qu'à un objet plus noble et plus légitime, l'établisse-

ment d'une juste et glorieuse monarchie dans son pays. En donnant ainsi un trône à ses descendans, il éleva sa nation bien au-dessus de ce qu'elle avait été jusqu'alors.

Avant de quitter le Khorassan, Ahmed Khan assembla les principaux chefs, et leur proposa de faire de cette province où était né Nadir une principauté pour son malheureux petit-fils. Tous y consentirent et lui promirent fidélité. Ils pensaient déjà sans doute qu'un événement qui plaçait sur le trône un prince aveugle, et conséquemment peu capable d'agir, était ce qu'il y avait de plus favorable pour leurs vues personnelles d'agrandissement. Ahmed devint le garant de l'indépendance du Khorassan; et il prévoyait avec raison que ce serait un jour une forte barrière pour défendre ses Etats contre quelque nouvel ambitieux qui viendrait régner en Perse.

Shah Rokh aveugle continua à jouir du titre de prince : sa petite cour fut soutenue par les revenus de la ville de Mushed et de la contrée qui l'entoure. Il recevait aussi des présens de quelques chefs qui continuaient à le reconnaître, au moins de nom, comme leur supérieur. Le peu d'événemens qui remplirent dès-lors la vie de ce prince ou qui regardent sa famille

sont peu importans; ils trouveront place dans l'histoire de ces différens chefs qui s'élevèrent successivement au pouvoir, au milieu des violences et des désastres de tout genre auxquels l'empire de Perse fut en proie après la mort de Nadir.

CHAPITRE XVIII.

Règne de Kurreem Khan-le-Zund.

L'HISTOIRE de Perse, depuis la mort de Nadir Shah jusqu'à l'élévation de Aga Mahomet Khan, fondateur de la dynastie régnante, occupe un espace de près d'un demi-siècle, et n'offre cependant rien de remarquable que la vie de Kurreem Khan-le-Zund (1). Le règne fortuné de cet excellent prince forme un contraste saillant avec ceux des rois qui l'ont précédé ou suivi; et l'historien, qui, ayant eu à raconter toute cette affreuse histoire de Perse, trouve à peindre cet heureux tems, éprouve ce sentiment de plaisir et de repos dont jouit un voyageur en arrivant dans une belle et fertile vallée, après avoir traversé des déserts nus et brûlans. On aime à redire les actions d'un homme qui, bien que sorti d'un rang inférieur, parvint sans crime au pouvoir, et l'exerça avec une modération aussi étrangère

(1) Zund était le nom de sa tribu ou de son clan.

au tems où il vivait que l'étaient l'humanité et la justice.

Pendant qu'Amed Khan était occupé à établir le gouvernement du Khorassan, Mahomet Hussein Khan, chef de la tribu des Kujurs, et grand'père du roi qui règne aujourd'hui en Perse, s'était établi à Asterabad sur la côte orientale de la mer Caspienne. Cette ville était depuis long-tems la résidence de sa famille, et la totalité du Mazenderan était soumise à son autorité. Le père de ce chef avait été mis à mort par Nadir Shah (1); et dès-lors la tribu des Kujurs avait voué une haine éternelle aux descendans du conquérant. Ahmed Khan, craignant que les entreprises de Mahomet Hussein Khan ne vinssent un jour troubler ses arrangemens, envoya un corps de ses Affghans attaquer le Mazenderan; mais ils furent repoussés avec une perte considérable, et cette victoire ajouta beaucoup à la gloire et à la force du chef des Kujurs.

La province d'Aderbijan était à cette époque sous le commandement d'un chef affghan (2). Le Ghilan s'était déclaré indépen-

(1) C'était Futteh Aly Khan. Nous avons parlé, dans la vie de Nadir, de sa mort et de ce qui l'avait amenée.

(2) Azad Khan, qui était un des généraux de Nadir.

dant sous un de ses propres chefs (1); la Géorgie était gouvernée par un prince chrétien, nommé Héraclius, qui avait appris l'art de la guerre sous Nadir, et qui prit une attitude assez imposante pour faire croire que cette principauté s'affranchirait de la honteuse sujétion où la tenaient depuis si long-tems les souverains mahométans de l'Orient.

Tel était l'état des parties septentrionales de l'empire, quand un chef de la tribu de Bucteareee, nommé Aly Murdan Khan, prit possession d'Ispahan (2), et, voulant faire agréer son usurpation aux habitans de la capitale, se décida à élever au trône un représentant de la maison des Sophis. Sachant bien qu'il ne pouvait réussir sans de puissans secours, il invita plusieurs Omrahs à venir se joindre à lui. Le
De J. C. 1750. De l'H. 1164. plus important de ceux qui se rendirent à cet appel était Kurreem Khan de la tribu du Zund. Ce chef n'était pas d'une haute naissance (3),

(1) Hidayet Khan.

(2) Il attaqua et défit Abool Futteh Khan qui était gouverneur de la ville pour Shah Rokh. Il paraît cependant qu'ils s'arrangèrent ensemble par la suite, puisque nous voyons celui-ci rester gouverneur. (Le *Taarikh Zundeah*, par Mirza Saaduck.)

(3) Dans la généalogie de la famille de Kurreem Khan, écrite

et il n'avait pas de commandement dans l'armée de Nadir ; mais il avait toujours été distingué par son courage et son bon sens. Un historien de la vie de Kurreem nous raconte que dans l'origine ce prince était au même rang qu'Aly Murdan, et que lorsqu'il fut question d'élever au trône un jeune prince de la famille des Sophis (1), il fut convenu que l'un des deux chefs serait nommé son ministre, et que l'autre commanderait l'armée. Il semble pourtant, d'après d'autres autorités, que Kurreem ne se regardait pas comme l'égal d'Aly Murdan ; et il y a lieu de croire que son ambition au commencement de cette liaison se bornait à l'espérance de succéder à ce chef qui était très-vieux, et n'avait point d'enfans.

Au tems où ils s'emparèrent d'Ispahan, la ville était déchirée par un grand nombre de factions : chaque prétendant au trône avait ses partisans dans la capitale ; mais les habitans se réunirent tous bientôt autour du nouveau

par un de ses descendans immédiats, il est dit qu'il était fils d'un célébre pirate nommé Eymack ; mais il est impossible de remonter au delà.

(1) C'était le fils de la sœur de Shah Sultan Hussein ; il avait entre huit et neuf ans, et fut couronné sous le nom de Shah Ismael.

gouvernement. Les troupes d'Aly Murdan Khan avaient bien dans le commencement commis quelques excès ; mais il n'y eut pas de sang répandu ; et cet Omrah, quoique ferme et sévère, n'était ni cruel, ni injuste (1). Sa renommée cependant fut bientôt éclipsée par celle de Kurreem, qui en entrant dans Ispahan avait su préserver les habitans du quartier de Julfa où il commandait, de tout outrage envers leurs personnes ou leurs propriétés. Sa conduite à cet égard était d'autant plus remarquable, que presque tous ceux qu'il défendait ainsi étaient chrétiens. Mais Kurreem pensait plus à leur qualité d'hommes qu'à leur religion ; il montra dans cette occasion toute la modération et toute la générosité qui honoraient son caractère. Il en fut dignement récompensé par la vive reconnaissance de ceux qu'il avait sauvés du pillage. Ses soldats eux-mêmes respectaient les principes de leur commandant ; et tous les yeux se tournaient avec admiration vers le chef d'une tribu barbare qui savait empêcher le pillage, et qui, au milieu de la violence et de la confusion des combats, montrait si hautement son amour de l'ordre et de la justice.

(1) *Manuscrits persans.*

La conduite de Kurreem lui donna une popularité dont Aly Murdan Khan fut jaloux, et qui amena bientôt entre eux une rupture. Aly Murdan Khan avait profité de l'absence de Kurreem pour opprimer les habitans de Julfa ; et ensuite il condamna publiquement la violence avec laquelle Kurreem s'exprima à ce sujet. Il avait fait mettre à mort le gouverneur d'Ispahan (1); et il était évident que Kurreem allait être la première victime de ses soupçons et de son ressentiment. Celui-ci, sentant bien le danger de sa position, et préférant à une telle amitié un état d'hostilité ouverte, sortit de la ville avec les siens, se déclarant publiquement ennemi d'Aly Murdan. Celui-ci, après quelques chances diverses de fortune, fut assassiné par un seigneur nommé Mahomet Khan (2); et sa mort laissa son rival maître des provinces méridionales de la Perse. Mais avant de pouvoir rétablir la paix dans ce malheureux royaume, Kurreem avait encore à lutter contre de nombreux et puissans ennemis. Avant de raconter

De J. C. 1751. De l'H. 1165.

(1) Abool Futteh Khan.

(2) Quelques auteurs prétendent que ce chef était parent de Kurreem Khan, et qu'il quitta son armée et passa dans celle d'Aly Murdan Khan tout exprès pour accomplir ce crime. (Le *Tuarikh Zundeah*, par Mirza Saaduck.)

toutes les guerres qu'il eut à soutenir, voyons quelle était la nature des moyens sur lesquels il comptait pour réussir, et auxquels il dut à la fin le triomphe complet dont ses efforts furent couronnés.

Les habitans de la Perse peuvent être divisés en quatre grandes classes. La première, et la plus puissante si elle était unie, comprend les tribus des véritables naturels du pays qui vivent encore dans leurs tentes (1), et changent de contrées avec les saisons. La grande masse de cette partie de la nation, dont toutes les habitudes sont celles d'un peuple pasteur et guerrier (2), habite toutes ces chaînes de montagnes qui, commençant à l'entrée du golfe Persique, s'étendent parallèlement à ses bords jusqu'à Shuster, et de là, se dirigeant au nord-ouest le long de la rive gauche du Tigre, vont jusqu'à l'Arménie. Ce pays renferme le Kerman et presque tout le Fars, une partie de l'Irak, et la totalité du Kurdistan. Les habitans de ces contrées sont divisés en beaucoup de tribus différentes; mais la meilleure preuve

(1) Dans le nord de la Perse, où le climat est très-froid, ils habitent en hiver des souterrains.

(2) Il y a aussi quelques-unes de ces tribus dans le Mazenderan.

qu'ils ont tous une origine commune, c'est que leurs langues sont partout des dialectes barbares du pehlivi. Ces dialectes ont entre eux de nombreuses et grandes différences, mais elles n'empêchent pas qu'on ne s'entende d'une province à l'autre. Depuis l'époque de l'introduction de la religion de Mahomet il n'y avait jamais eu de roi de Perse de cette race. Cet empire avait toujours été gouverné par des monarques de familles arabes ou tartares. Aussi les nombreuses tribus des véritables Persans avaient toujours été regardées avec crainte. Une politique jalouse avait cherché à affaiblir leurs forces en les transplantant dans d'autres parties de l'empire, et en fomentant au milieu d'elles des divisions; mais ce qui balançait le plus puissamment leur pouvoir, c'étaient les tribus tartares, turques et turcomanes (1), à la tête desquelles étaient venus des contrées au-delà de l'Oxus, ou des bords du Volga, ou des plaines de la Syrie, les conquérans qui avaient envahi la Perse. Ces tribus, pour tout

(1) On ne peut pas dire que ces noms, quoique différens, établissent une véritable distinction; les historiens persans s'en servent également pour désigner ces tribus établies en Perse, mais originaires de la Tartarie ou du Turkistan, qui parlent la langue turque.

ce qui regardait leurs mœurs, leurs habitations grosssières, leur manière de vivre et de faire la guerre, ressemblaient beaucoup aux autres, mais elles en étaient restées séparées par la différence du langage ; et cette cause seule, quand il n'y en aurait pas eu d'autres, suffisait pour entretenir un esprit de rivalité et de haine dans l'âme de ces deux grands peuples, principaux habitans de la Perse. Les tribus turques, quoique moins nombreuses que les tribus persanes, étaient plus puissantes parce qu'elles étaient plus unies et plus riches. Au milieu de toutes les révolutions de ce royaume, elles s'étaient tenues plus concentrées, et avaient formé, depuis l'époque de la conquête de Toghrul Beg jusqu'à celle d'Abbas-le-Grand, la force sur laquelle les différentes dynasties de rois avaient le plus compté.

Les habitans des villes en Perse, ainsi que les cultivateurs, ne sont pas guerriers : les premiers néanmoins, dans bien des circonstances, ont défendu courageusement leurs propriétés et leur vie, et ont acquis une grande réputation. Les villes et les villages sont presque tous fortifiés ; et dans un pays où l'art des siéges n'est pas bien avancé, les habitans, dont une partie est toujours organisée en milices, ont souvent réussi

à repousser l'ennemi. Ainsi, quoique cette partie de la population pût rarement fournir des recrues à une armée, elle était, au milieu de toutes ces guerres civiles, d'une grande importance pour le chef dont elle avait embrassé la cause.

La quatrième classe des habitans de la Perse se composait d'un grand nombre de tribus arabes qui occupaient tout le plat pays, depuis les montagnes jusqu'au golfe Persique. Cette contrée ressemble, comme on l'a déjà dit (1), plus qu'aucune autre partie de la Perse, à la péninsule de l'Arabie. Elle avait été depuis long-tems abandonnée aux peuples de ce dernier pays, qui de tout tems l'avaient emporté en fait de navigation sur les Persans. Ceux-ci, en effet, semblent, depuis les premiers tems de leur histoire, avoir toujours redouté et fui la mer. Les Arabes en conséquence s'étaient emparés, non-seulement de toutes les îles du golfe, mais encore de presque tous les ports le long de la côte. Leurs enfans avaient conservé ces possessions, en se pliant tantôt à une obéissance réelle au gouvernement persan, tantôt à une soumission qui était purement nominale;

(1) Voyez tome Ier, p. 2.

mais leur pauvreté, la chaleur et l'aridité du pays qu'ils habitaient, et d'autre part la facilité qu'avaient toujours ces tribus voisines de la côte de s'éloigner sur leurs navires, avaient à toutes les époques favorisé les efforts de ces peuples pour maintenir leur entière indépendance.

Telles étaient les habitudes, tel était le caractère de la nation sur laquelle Kurreem voulait établir son gouvernement. Il était chef d'une petite tribu qui, bien que représentée comme une branche de celle du lac, doit occuper un rang distingué parmi les véritables tribus persanes (1). Il appela sous ses drapeaux tous les hommes de cette classe, les pressant de s'unir et de se montrer pour qu'on ne les regardât plus comme un peuple conquis, et pour reprendre cette prééminence à laquelle ils avaient droit par leur nombre, par leur valeur, et leur origine glorieuse qui remontait jusqu'aux anciens héros de la Perse. Les habitans des principales villes de l'empire montrèrent dès le commencement leur partialité en faveur de Kurreem ; et elle était fondée sur la confiance qu'on avait dans son humanité et sa

(1) Quelques auteurs prétendent que cette tribu avait reçu le nom de Zund parce qu'elle avait été chargée par Zoroastre du *Zund-a-vesta*, ou écrit de ce prophète.

justice. Les Arabes, qui avaient conservé les habitudes de leur nation, admiraient la simplicité de ce mâle caractère; et les ennemis mêmes contre lesquels il avait eu le plus à lutter, ces tribus affghanes (1) et turques qui avaient combattu sous ses rivaux, le considéraient avec respect; ils se reposaient avec une entière confiance, non-seulement sur la foi promise, mais même sur la générosité de son caractère et la noblesse de son ame.

Après la mort d'Aly Murdan Khan, Kurreem Khan eut deux rivaux formidables (2), qu'il était nécessaire de soumettre avant de chercher à établir son pouvoir. Pour éviter la confusion, nous dirons séparément sa lutte contre chacun de ces deux chefs. Ce fut auprès de Kazveen qu'il livra la première bataille à Azad Khan Affghan, gouverneur de l'Aderbijan : il y fut si complètement battu qu'il se vit obligé d'abandonner Ispahan et même Shiraz. Continuant ensuite à se retirer, il entra dans les grandes chaînes de montagnes qui divisent les hautes et fertiles vallées du Fars de cette aride

De J. C. 1752
De l'H. 1166.

(1) Les Affghans n'étaient que des envahisseurs temporaires, et ne peuvent par conséquent être regardés comme une des classes qui formaient la population de la Perse.

(2) Azad Khan Affghan, et Mahomet Hussein Khan Kujur.

contrée qui s'étend depuis leur pied jusqu'au bord du golfe Persique, et qu'on appelle avec emphase la province de Gurmaseer ou région de la chaleur (1). Kurreem, découragé par ces revers et la désertion d'une grande partie des siens, avait, dit-on, alors quelque idée de chercher le repos qu'il aimait, malgré toute son ambition, et de s'enfuir dans l'Inde. Mais s'il conçut jamais une idée si indigne de sa gloire, il en fut détourné par les remontrances de Roostum Sultan, le chef du village de Khisht, situé dans une petite vallée presqu'au sommet d'une de ces montagnes qui dominent le Gurmaseer. Ce courageux guerrier lui représenta combien il serait facile de détruire l'armée d'Azad Khan, quand elle serait embarrassée dans un défilé qu'il fallait nécessairement traverser pour arriver à Khisht. Il fit plus que de donner des conseils; il offrit d'attaquer l'ennemi avec ses montagnards, et réussit à décider Kurreem Khan à attendre le résultat d'une bataille.

Le passage de Kuma a deux milles de long. La route ou plutôt le sentier qui tourne autour du sommet de la montagne est très-étroit; dans quelques endroits il n'a pas plus de deux pieds

(1) Le *Tuarikh Zundeah*.

de large, et en conséquence les soldats ne peuvent y marcher qu'un à un. Le terrain sur lequel est coupée cette route difficile est un rocher nu; mais il y a à quelque distance de petites collines sur lesquelles il n'y a ni roches ni végétation. Elles semblent formées de différens lits de coquilles et de terre légère: elles sont très-escarpées, et forment une ligne de pics élevés dont quelques-uns s'approchent de la route jusqu'à cent brasses. Ce fut sur le sommet de ces petites collines, dans les parties les plus inaccessibles de la montagne, que Roostum Sultan posta ses hommes, tandis que Kurreem Khan attendait l'ennemi dans la vallée inférieure (1). On laissa les troupes d'Azad Khan s'engager dans le défilé avant de faire l'attaque. Quand le feu commença, la confusion fut extrême, et rien ne put l'arrêter. Les montagnards ajustaient les ennemis avec tout le sang-froid que donne la sécurité. Ceux

De J. C. 1753. De l'H. 1167.

(1) J'ai été deux fois sur le lieu où s'est donnée cette bataille. Quand je le parcourus en 1800, j'étais accompagné par le petit-fils de Roostum Sultan; et il avait avec lui quelques vieillards qui avaient combattu dans cette journée, et qui me montrèrent toutes les positions qu'ils avaient occupées. Je connus après cela Gal Khan, le fils de Roostum Sultan, qui me raconta avec un orgueil bien naturel les particularités de cette affaire.

qui forcèrent le passage furent détruits, avant d'avoir pu se reformer, par le corps que commandait Kurreem Khan auprès de Khisht. Tous ceux qui restèrent dans le défilé furent tués. La retraite était longue et difficile, parce que ceux qui étaient restés en arrière se précipitaient en avant pour soutenir leurs camarades. Quelques hommes courageux, voyant leur position désespérée, firent un effort pour arriver jusqu'aux ennemis, mais ils ne réussirent qu'à hâter leur mort. La victoire fut complète : Kurreem Khan, accompagné du chef de Khisht, et secondé par plusieurs tribus arabes, poursuivit les fuyards ; il reprit ensuite possession de la ville de Shiraz, où il s'occupa à recruter son armée. Il n'eut plus désormais à combattre Azad Khan (1), qui fut forcé bientôt après, par suite de la guerre qu'il faisait aussi à Mahomet Hussein Khan, de s'enfuir à Bagdad. Le chef de cette ville lui accorda bien sa protection, mais il refusa de l'aider dans les efforts qu'il voulait faire pour reconquérir ses possessions. Mahomet essaya aussi

(1) Quoique l'armée de ce chef ne fût composée de ses compatriotes qu'en partie, on l'appelait encore l'armée afghane ; et la haine qu'on avait conservée dans les parties méridionales du royaume contre un roi de cette nation était alors sans doute un puissant motif en faveur de Kurreem Khan.

d'engager dans sa cause le prince Héraclius de Géorgie ; mais il n'y réussit pas mieux. Fatigué de cette vie errante, il alla enfin implorer la clémence de Kurreem Khan (1) qui le reçut avec bonté, l'éleva au premier rang parmi les seigneurs de sa cour, et le traita avec une confiance si généreuse, qu'elle fit d'un dangereux rival un fidèle ami.

Le plus puissant de tous les ennemis de Kurreem Khan était Mahomet Hussein Khan, chef des Kujurs. La tribu turque de Kujur avait été long-tems établie en Syrie : elle avait été amenée de là en Perse par Timour ; et c'était une des sept tribus qui s'étaient réunies pour élever au trône Shah Ismael, le premier roi de la race des Sophis (2). On doit penser que cette tribu était brave et nombreuse, puisque nous voyons Abbas-le-Grand la diviser en trois branches, dont il établit une à Gunjah en Géorgie pour arrêter les incursions des Lesghees (3). Il en

(1) On assure que Kurreem demanda à Héraclius de lui livrer Azad Khan ; mais le prince géorgien était incapable d'une pareille action : on suppose pourtant qu'en refusant son secours au chef afghan, il lui conseilla d'implorer la clémence de Kurreem.

(2) *Manuscrits persans.*

(3) Les Lesghees habitent les montagnes entre la Géorgie et

plaça une autre à Merv, l'ancienne capitale de Margiana, qui, située sur la frontière du Khorassan, avait toujours été regardée comme la principale défense de cette province contre les incursions des Usbegs. La troisième branche avait été placée dans l'Asterabad (1), petite province voisine des tribus turcomanes qui habitent le long de la côte orientale de la mer Caspienne, et qui, à raison de leur courage et de leurs vastes déserts, ne craignant point le châtiment, ne subsistent qu'en faisant en Perse de continuelles incursions. La première de ces branches, celle qui avait été établie à Gunjah, s'attacha à la fortune de Nadir Shah, et, par

la mer Caspienne, et se distinguent également par leur valeur et leur turbulence; ils sont maintenant sujets de la Russie.

(1) « La petite province d'Asterabad est quelquefois regardée » comme faisant partie du Mazenderan, auquel elle ressemble » pour le climat et les productions : c'est l'ancienne Hyrcanie; » elle est le bien patrimonial du roi actuel de Perse, en sa qualité de chef de la tribu de Kujur qui possède toute la province. » Elle est bornée à l'ouest par la mer Caspienne; au sud, elle est » séparée par une chaîne de hautes montagnes des districts de » Damghan et de Bistan; elle s'étend à l'est jusqu'au 58e degré » de longitude, et elle est séparée du Daghestan par la rivière » Ashor. La ville d'Asterabad, capitale de cette province, est » située près de l'embouchure de la rivière Ester, sur une baie » de la mer Caspienne. » (*Mémoires* de Kinnier sur la Perse, page 168.)

égard pour lui, prit le nom de Kujur Affshar (1); elle alla toujours en déclinant depuis la mort de ce monarque. La seconde (2), entourée d'ennemis, parvint à conserver la possession de la ville de Merv, tandis que les chefs de la troisième aspiraient alors ouvertement au trône de Perse, et y seraient parvenus s'ils n'eussent pas été distraits et affaiblis par leurs propres dissensions domestiques. Cette branche des Kujurs était divisée en deux grandes familles ou clans (3), l'une qu'on appelait supérieure, l'autre inférieure. Les chefs de la première avaient été reconnus pour commandans jusqu'à l'époque où Futteh Aly Khan, qui appartenait à l'autre famille, fut nommé général de Shah Tamasp; il acquit par là du pouvoir et de l'influence, et fut reconnu pour chef de toute cette branche de la tribu. Quand il eut été massacré par Nadir Shah, ce prince, qui désirait entretenir des divisions dans cette tribu formidable, donna le gouvernement d'Asterabad à un seigneur de la famille inférieure (4). Il en résulta que Mahomet Hussein

(1) Nadir, comme on l'a déjà dit, était de la tribu d'Affshar.

(2) Le nom de cette branche des Kujurs est Azdanloo.

(3) Les noms turcs de ces familles sont Youkaree-bash et Ashaka-bash; ce qui peut être traduit par supérieur et inférieur.

(4) Le nom de ce chef était Zuman-Beg. Son père, Mahomet

Khan, fils de Futteh Aly, fut obligé, pour sauver sa vie, de se réfugier chez les tribus turcomanes qui font paître leurs troupeaux dans le voisinage de cette ville. A l'aide de ces pillards, et de quelques autres partisans, il fit durant la vie de Nadir Shah une irruption dans le pays même du conquérant; et il eut d'abord quelques succès; mais étant incapable de se maintenir, son expédition se termina par la mort et la ruine de tous ceux qui avaient été assez fous pour s'attacher à sa fortune. Il se sauva encore chez les Turcomans avec lesquels il avait établi une si intime liaison qu'ils lui donnèrent toujours une sûre retraite.

Nous trouvons, dans le livre de Jonas Hanway, un récit très-détaillé et très-curieux de la prise d'Asterabad par Mahomet Hussein Khan, et ensuite de la dispersion et du châtiment de ceux qui avaient suivi cet aventureux chef des Kujurs. Hanway était à Asterabad lorsque cette place fut prise. Mahomet Hussein représenta aux Turcomans que cet étranger portait un caractère important; mais celui-ci entendit avec horreur ces barbares s'écrier : « Livrez-» nous ce marchand avec toutes ses richesses;

Hussein Khan, était un des favoris les plus aimés de Nadir Shah. Ce fut ce chef qui, par l'ordre de Reza Kooli Mirza, mit fin à la vie de Shah Tamasp.

» il nous servira au moins pour garder nos » troupeaux. » Le chef persan était trop généreux pour céder à une pareille demande. Il leur ordonna de se contenter du pillage ; et le malheureux voyageur, sauvé ainsi d'aller garder des troupeaux sur les bords de la mer Caspienne, obtint de la justice de Nadir Shah la restitution de tout ce qu'on lui avait volé. Par la suite il devint un citoyen distingué dans une des premières capitales de l'univers.

Depuis cette époque jusqu'à la mort de Nadir, pendant un espace d'à peu près vingt ans, Mahomet Hussein Khan résta avec les Turcomans (1). Lorsqu'il apprit la mort du conquérant, il quitta sa retraite ; et nous le voyons quelques mois après à la tête de forces si considérables, qu'il défit, comme on l'a déjà dit, un corps considérable d'Affghans de l'armée de Ahmed Shah, qui avait essayé de pénétrer dans le Mazenderan.

Kurreem Khan, après s'être rendu maître de Shiraz, profita de la guerre qui existait alors entre ses deux ennemis, Azad Khan et Mahomet Hussein Khan, pour soumettre tout le Fars, et pour s'emparer de la province d'Ispahan et De J. C. 1756. De l'H. 1170.

(1) *Tuarikh Kujur.*

d'une grande partie de la province d'Irak (1). Il fut cependant bientôt forcé d'abandonner la plus grande partie de ces provinces; car Mahomet Hussein Khan, après avoir battu Azad Khan, et ajouté l'Aderbijan à ce qu'il possédait déjà, dirigea sa marche vers Ispahan avec une armée plus nombreuse qu'aucune qui eût paru en Perse depuis la mort de Nadir Shah. Kurreem Khan essaya, mais en vain, d'arrêter ses progrès. Il fut forcé de se retirer à Shiraz où il s'enferma, déterminé à soutenir un siége.

Un voyageur instruit (2) nous apprend que le succès changea complètement le caractère de Mahomet Hussein Khan. Il s'était toujours distingué par sa douceur et sa modération; mais en voyant de plus près la couronne, il devint orgueilleux et rapace. Ce changement se montra surtout dans sa conduite vis-à-vis des habitans d'Ispahan; il ne les traita plus alors avec cette bonté et cette justice qu'il leur avait montrées lorsqu'il croyait leur attachement nécessaire à ses intérêts. Il leva sur la ville des impôts considérables, et laissa ses troupes s'y livrer aux plus affreux excès. Ces manières étaient bien faites, et pour souiller sa réputa-

(1) *Tuarikh Zundeah.*

(2) Olivier, tome VI, page 70.

tion, et pour ajouter à celle de son rival Kurreem, dont la conduite n'avait varié dans aucune circonstance.

Mahomet Hussein Khan, ayant achevé tous ses préparatifs, laissa huit mille hommes à Ispahan, et s'avança avec une armée de trente mille hommes pour faire le siége de Shiraz (1). De J. C. 1757.
La défense de cette ville consistait seulement De l'H. 1171.
en une muraille de terre, flanquée de tours rondes et bordées d'un fossé sec et profond. Mais en Perse la science de l'attaque était aussi imparfaite que celle de la défense; la plus petite fortification semblait formidable à des armées dont la principale force était la cavalerie, et dont les canonniers peu habiles pouvaient à peine tirer de leurs lourdes pièces quelques coups dans un jour. Tout cependant se réunissait pour donner confiance aux assiégeans; l'attaque avait commencé dans une saison où la campagne qui entoure Shiraz est magnifique; les champs étaient couverts de grains, et les récoltes les plus abondantes semblaient promettre aux assaillans des vivres faciles. Mais bientôt s'évanouirent ces espérances qu'avaient fait naître ces premiers succès et ces

(1) *Manuscrits persans.*

idées d'abondance. Les batteries avaient à peine commencé leur effet qu'elles furent attaquées par des sorties successives de la garnison; et tandis qu'on s'occupait à repousser ses efforts, un corps considérable de cavalerie, commandé par Shaikh Aly Khan, brave et habile chef de la tribu de Zund, commença à piller les bagages et les magasins. Cette diversion était secondée par tous les habitans des pays environnans qui brûlèrent eux-mêmes leurs propres récoltes, et se retirèrent dans les montagnes voisines, avec leurs familles et tout ce qu'ils purent emporter (1). L'effet de cette sorte de guerre fut de rendre les vivres très-rares dans le camp de Mahomet Hussein Khan, et de jeter parmi ses soldats des germes de mécontentement. Les fatigues et les longueurs d'un siége, qui rebutent souvent la patience des troupes les mieux organisées et les mieux disciplinées, sont tout-à-fait insupportables pour ces masses légères, irrégulières et sans lien, qui composent toute la force d'un prince asiatique. Le mal était d'autant plus dangereux que dans l'armée assiégeante il y avait beaucoup de nouvelles levées; et d'un autre côté, plusieurs sol-

(1) *Tuarikh Zundeah.*

dats, jusqu'à la fuite d'Azad Khan, avaient longtems combattu contre le chef sous les bannières duquel ils servaient en ce moment.

Kurreem, tandis que ses troupes légères harcelaient les assiégeans, défendait courageusement la ville, et n'épargnait en même tems aucun artifice pour mettre le désordre dans le camp ennemi. Ses efforts réussirent complètement. Chaque jour la désertion de nombreux corps de troupes avertissait Mahomet Hussein Khan de la nécessité de se retirer (1). Il leva le siége et marcha vers Ispahan. Mais le corps qu'il avait laissé dans cette ville s'était dispersé en apprenant ses mauvais succès. Dans cette position fâcheuse il fut forcé de se retirer dans le Mazenderan ; il y arriva avec une armée découragée, dont le nombre avait été réduit par la désertion à douze mille hommes.

Kurreem Khan, après avoir augmenté ses forces par de nouvelles recrues, et rendu la tranquillité à la province de Fars, s'avança vers Ispahan où il fut reçu avec la joie la plus sincère. Les habitans le saluèrent comme un souverain chéri ; et leur exemple fut suivi par les

(1) *Tuarikh Zundeah.*

principales villes d'Irak. Kurreem prit soin d'entretenir par sa conduite ces sentimens qui lui avaient été déjà d'une si grande utilité. Sa carrière militaire, depuis qu'il aspirait au pouvoir suprême, n'avait pas été heureuse. Il avait gagné peu de victoires, et souvent avait été battu. Sa position avait plus d'une fois paru désespérée ; mais toujours la préférence que lui donnaient les Persans sur ses rivaux, lui fournissait les moyens de supporter ses revers, et de tirer de grands avantages des moindres succès. Il devait être sûr de cet attachement, fondé sur sa grandeur et sa bonté personnelle; et la force qu'il y trouva fut pour lui un motif de plus de persévérer dans les voies de justice et de douceur qui lui avaient procuré ce précieux avantage.

Tandis que Kurreem était occupé à rétablir l'ordre dans les malheureuses provinces qui venaient maintenant se soumettre d'elles-mêmes à son autorité, il envoya Shaikh Aly Khan dans le Mazenderan avec les meilleures troupes de son armée pour soumettre complètement Mahomet Hussein Khan. Il est probable cependant que ce projet n'aurait pas réussi, si la tribu des Kujurs fût restée unie. Nous avons

déjà parlé des divisions qui existaient entre les deux grandes familles de cette tribu. Le chef (1) de la maison opposée à celle qui depuis plusieurs années commandait toute la tribu, gagné peut-être par les promesses de Kurreem Khan, ou poussé par le désir de venger d'anciennes injures, abandonna dans ce moment critique la cause de son prince, et se joignit à l'armée de Shaikh Aly Khan (2). Par suite de cette trahison, plusieurs de ses parens et de ses amis furent mis à mort; et cette vengeance cruelle fit revivre avec une nouvelle violence les anciennes haines qui avaient si long-tems déchiré les Kujurs. Après ces événemens, Mahomet Hussein Khan ne dut pas conserver beaucoup d'espoir de succès: néanmoins il se détermina à marcher au-devant des ennemis; et ceux-ci mêmes conviennent qu'il se battit avec un courage qui eût mérité la victoire. Cependant ses efforts furent vains; quelques nouvelles levées, qui venaient seulement de joindre ses étendards, s'enfuirent dès le commencement de l'action: leur exemple fut suivi par

(1) Le nom de ce chef qui était à la tête de la famille de Youkharee-bash se nommait aussi Mahomet Hussein Khan.

(2) *Tuarikh Zundeah.*

toutes ses troupes. On dit (1) qu'il se serait sauvé si son cheval en tombant n'avait donné à ceux qui le poursuivaient le tems de l'atteindre. Le premier de ceux-ci était son furieux et implacable ennemi, le chef des Kujurs qui avait déserté dès l'ouverture de la campagne. Il ne pouvait pas attendre de grâce d'un tel adversaire, et ne fit que hâter sa mort en essayant de se défendre. Sa tête portée sur une pique proclama hautement le triomphe de Kureem Khan sur le plus grand et le plus puissant des rivaux qui lui disputaient le trône de Perse (2).

La conquête du Mazenderan fut suivie de la soumission du Ghilan et de la plus grande partie de l'Aderbijan : mais cette dernière province fut bientôt troublée par les prétentions d'un chef de la tribu d'Affshar, nommé Fut-

(1) *Tuarikh Zundeah.*

(2) Les principaux chefs de la famille de Mahomet Hussein Khan, et entre autres ses fils, s'enfuirent chez les Turcomans ; ils y restèrent quatre ans avant de se donner à Kurreem Khan, qui les traita, lorsqu'ils revinrent, avec considération et bonté. Aga Mahomet Khan était l'aîné de ces princes. Olivier, dans le récit qu'il fait de cette affaire, dit qu'ils avaient été emmenés par Shaikh Aly Khan à Shiraz comme otages ; mais c'est évidemment une erreur ; je suis le *Tuarikh Zundeah* de Mirza Saaduck qui dit positivement qu'ils se livrèrent eux-mêmes plus tard, et furent traités avec beaucoup d'humanité et d'égards.

teh Aly Khan. Celui-ci, à différentes époques, avait donné des secours aux rivaux de Kurreem Khan, et alors il se déclara ouvertement son ennemi. Il fut battu dans une action qui eut lieu dans une plaine à quelque distance au sud de Tabreez (1). Il s'enfuit dans la ville d'Oormia (2); mais après avoir soutenu un siége de plusieurs mois, ne voyant plus d'espoir de succès, il s'abandonna à la générosité de Kurreem qui n'hésita pas à lui accorder le pardon qu'il sollicitait (3).

Avant de se rendre, Futteh Aly Khan avait essayé, et, ce semble, avec quelque succès,

(1) Le nom de cette plaine est Kara Chemun ou *la prairie noire.*

(2) « La très-ancienne cité d'Urumeah, que Strabon appelle » Thebarma, est regardée comme le lieu de la naissance de » Zoroastre; elle est située dans une belle plaine arrosée par » la rivière Shar, et au sud-ouest par le lac auquel elle donne » son nom. Cette ville est à trente-deux fursungs de Tabreez, » et contient une population de douze mille ames; elle est en- » tourée d'une forte muraille et d'un fossé profond qu'on peut » remplir d'eau à volonté au moyen de la rivière. Les cam- » pagnes voisines produisent en abondance du froment et des » fruits. Urumeah n'a pas conservé une seule ruine de sa gran- » deur passée; les habitans ne connaissent même pas la tra- » dition relative à la naissance de Zoroastre. » (*Mémoires* de Kinnier sur la Perse, p. 154.)

(3) Quelque tems après il abusa par sa mauvaise conduite de cette clémence, et fut mis à mort.

d'engager les principaux seigneurs de la cour de Kurreem Khan à conspirer contre sa vie. Le complot fut découvert, et ceux qui y étaient compromis furent punis : quelques personnes d'un rang distingué furent mises à mort ; et l'historien persan (1) qui a écrit la vie de Nadir, nous apprend que ce fut pour avoir pris part à cette conspiration que le brave Shaikh Aly Khan fut condamné à perdre la vue (2). Si ce chef, qui était parent de Kurreem, et dont la valeur avait servi si puissamment à son élévation au trône, avait été porté par l'ambition à conspirer contre sa vie, il avait mérité le terrible châtiment qu'il eut à subir. Il n'est pas juste de supposer qu'un prince qui avait le courage et de pardonner et même de donner de l'emploi à ses plus anciens ennemis, se soit abaissé, par jalousie pour la gloire d'un général qu'il aimait, jusqu'à la plus criminelle et la plus honteuse ingratitude.

Kurreem Khan, pendant toute la lutte qu'il soutint pour arriver au pouvoir, avait été sou-

(1) *Tuarikh Zundeah.*

(2) Olivier, sur je ne sais quelle autorité, place cet événement plusieurs années après l'époque donnée par l'auteur du *Tuarikh Zundeah*, et prétend que Kurreem était jaloux de la réputation que Shaikh Aly Khan avait acquise dans l'armée.

tenu par les tribus arabes qui habitent la côte du golfe du côté de la Perse. Un corps considérable de ces troupes avait marché avec lui jusqu'à Ispahan. Leur mécontentement, il est vrai, l'avait forcé à en venir sur-le-champ aux mains avec Mahomet Hussein Khan, et il avait été battu en grande partie aussi par leur faute; cependant il avait continué à mettre du prix à leur attachement, et il ne fut jamais sévère pour eux que lorsqu'ils refusèrent de payer les tributs, ou lorsqu'il fallut réprimer leurs excès. La vigueur avec laquelle il agit lorsqu'il fut forcé de les punir, augmenta encore le respect qu'avait déjà pour lui cette partie de ses sujets. Le plus difficile et le plus turbulent de ces petits chefs était Meer Mohunna, chef de Bunder-Reig, qui est un petit village environ à un demi-degré au nord-ouest d'Abusheher. Çet homme se faisait remarquer en même tems et par sa valeur et par son atroce méchanceté. Il avait tellement offensé le gouvernement persan, qu'il ne pouvait plus espérer de pardon. Poussé toujours par le désir du pillage, il avait interrompu par ses déprédations la communication entre Shiraz et Abusheher, qui était alors le principal port du royaume (1). Attaqué par

(1) Gombroon était à cette époque presque désert.

une armée nombreuse, il défendit pendant plusieurs mois ses possessions sur le continent; enfin lorsqu'il fut forcé de les abandonner, il chercha un refuge dans la petite île de Corgo, presqu'à l'extrémité du golfe, à environ un degré de Bunder-Reig. Dans ce lieu, qui ne contient pas plus de deux milles carrés, et qui n'est guère cultivé, cet Arabe désespéré parvint à défendre tous ceux qui l'avaient suivi, et à rendre vains tous les efforts du Shaikh d'Abusheher pour le soumettre ; il augmenta même ses forces en pillant un assez grand nombre de vaisseaux; enfin il parvint à surprendre la garnison hollandaise qui était à Kharruck, petite île voisine de la sienne. Ces succès, en ouvrant un champ plus vaste à ses cruautés, ne firent qu'accélérer sa ruine. Tous ses voisins étaient ses ennemis ; mais il aurait pu, quelque tems encore, se défendre de tout danger à l'extérieur, s'il avait toujours pu se conserver l'attachement de sa propre tribu. Une révolte parmi les siens l'obligea de fuir à Bassora où il fut sur-le-champ pris et égorgé. Le gouverneur de cette ville refusa d'écouter ses prières (1); afin

(1) Quoique les Arabes eussent en horreur Meer Mohunna, ils blâmèrent le gouverneur de Bassora d'avoir violé, même pour un tel personnage, les droits sacrés de l'hospitalité. Ils croient qu'il le fit pour plaire à la cour de Shiraz.

même de marquer toute l'horreur que lui inspirait sa conduite, il ordonna que son corps fût jeté dans un champ hors de la ville pour être dévoré par les chiens. La nouvelle de la mort de Meer Mohunna fut transmise avec joie depuis la cour de Shiraz jusqu'aux frontières de l'Inde. Ce monstre, qui, pour premier crime, avait tué son père, avait tant d'énergie et de courage, que son nom était l'objet de la terreur publique; les habitans des côtes du golfe ne prononcent encore son nom qu'avec un sentiment mêlé de crainte et d'horreur.

Le territoire de la tribu arabe de Chaab s'étend au bord de la mer, depuis la rivière Taab, qui se jette dans la mer à peu près à un degré au nord-ouest d'Abushcher, jusqu'à l'embouchure du Karoon qui sépare le royaume de Perse de la province de Bassora. Le chef de cette tribu, Shaikh Soliman, s'était rendu si puissant pendant les troubles qui avaient suivi la mort de Nadir, qu'il osa marcher contre Kurreem Khan, et celui-ci fut obligé de réunir des forces considérables pour le réduire. Shaikh Soliman, effrayé à l'approche de cette nombreuse armée, s'embarqua sur ses vaisseaux, et alla chercher un refuge dans les petites îles voisines; mais il se trouva bien heureux de sauver de la destruc-

tion et ses moissons et ses immenses plantations de dattes dont vivent presque tous les habitans de ces contrées, en donnant une somme considérable, et en promettant de payer régulièrement le tribut à l'avenir (1).

De J. C. 1762. De l'H. 1177.

Le règne de Kurreem Khan fut souvent troublé par la turbulence et la cruauté de son frère Zuckee Khan (2). Ce chef se révolta une fois ouvertement; et s'étant emparé de beaucoup d'otages que les principaux officiers du royaume avaient donnés comme des gages de leur fidélité, il s'enfuit vers la tribu de Fylee de qui il attendait du secours. La tentative manqua : il fut obligé d'implorer la clémence de son frère qui lui pardonna, et lui rendit sa confiance et son amitié. Nous le voyons bientôt après envoyé à Damghan (3), où Hussein Kooli Khan

(1) *Manuscrits persans.*

(2) Zuckee Khan est toujours appelé le frère de Kurreem; il n'était pourtant que son cousin et son demi-frère. Son père Boodack était frère d'Eymack, père de Kurreem, et avait épousé Byagha, veuve d'Eymack et mère de Kurreem Khan. Cette femme eut trois enfans de son second mariage, Iskunder Khan, Zuckee Khan et une fille: celle-ci devint célèbre parce qu'elle fut la mère d'Aly Moorad Khan qui parvint au trône de Perse et en jouit pendant quelque tems. (*Manuscrits. Tableau généalogique de la famille de Zund.*)

(3) On suppose que Damghan est l'ancienne Hécatompyle

Kujur (1) avait excité quelques troubles que Zuckee Khan eut bientôt apaisés. Le chef Kujur s'enfuit chez les Turcomans, qui le prirent et le mirent à mort (2). Un sort bien plus cruel attendait ceux de ses partisans qui tombèrent entre les mains du féroce vainqueur. L'historien persan (3) qui raconte l'expédition de Damghan, a soin de nous apprendre que c'est dans cette occasion que Zuckee Khan, ingénieux dans sa barbarie, fit pour la première fois faire un jardin de ses ennemis. Des trous furent creusés à distances égales, comme pour planter les arbres d'une avenue. On prit de fortes branches à chacune desquelles on attacha un prisonnier, la tête en bas; on les plaçait dans cette attitude aux endroits où la terre était ouverte; et en recomblant les trous on les étouffait. Il est horrible seulement de penser

qui fut pendant quelque tems la métropole de l'Empire des Parthes. (Kinnier, *Géographie de la Perse*, p. 173.)

(1) L'auteur du *Tuarikh Zundeah* dit que Hussein Kooli Khan avait été nommé au gouvernement de cette place par Kurreem Khan.

(2) Ce chef était fils de Mahomet Hussein Khan, et père du souverain actuel de Perse. Le *Tuarikh Zundeah* assure qu'il fut tué à l'instigation de Hussein Khan Youkaree-bash, le Kujur chef de la famille rivale dont nous avons déjà parlé, et qui était alors gouverneur d'Asterabad.

(3) Mirza Saaduck.

à de pareilles atrocités; et pourtant il n'est pas inutile de les raconter pour mieux marquer le contraste entre ces mœurs barbares et les usages de notre civilisation.

La terreur qu'inspirait la cruauté de Zuckee Khan fut certainement utile pour maintenir la tranquillité dans le royaume. La douceur connue du roi avait encouragé beaucoup de rébellions par l'espoir que, si elles ne réussissaient pas, le pardon suivrait toujours la soumission. Mais tout le monde sut bientôt que cette espérance était vaine quand c'était son cruel frère qui commandait. Il eut aussi à réprimer des rébellions non-seulement à Damghan, mais aussi dans le Mazenderan (1), et partout sa marche fut marquée par des traces sanglantes. Cependant ceux qui détestent le plus sa mémoire, conviennent qu'il contribua beaucoup à la paix et à la prospérité dont jouit la Perse pendant les dernières années du règne de Kurreem Khan.

Les troupes que les nations civilisées entretiennent pour leur défense, sont levées indifféremment sur toute la masse du peuple. La facilité de les faire subsister augmente avec les

(1) Les Kujurs de Youkaree-bash s'étaient révoltés, et plusieurs de leurs chefs furent pris et mis à mort.

produits de la terre, qui ne sont jamais plus abondans que dans les tems les plus paisibles. Il n'en est pas de même pour les peuples barbares chez qui les armées forment une classe d'hommes tout-à-fait séparée du reste de la société. De tels soldats ne reçoivent point de solde régulière, et par conséquent leurs moyens d'existence augmentent ou diminuent suivant l'étendue du théâtre où ils sont obligés d'agir. Un corps semblable, s'il est nombreux, ne peut se soutenir qu'en tems de guerre, parce qu'alors il vit aux dépens de l'ennemi. Cependant il n'est pas sans danger de licencier des hommes dont l'industrie finit aussitôt qu'il n'y a plus de guerres étrangères ou de divisions intestines. Si, ce qui arrive rarement, un gouvernement aussi mal constitué que ceux de l'Orient est assez riche pour payer une armée, il ne peut la laisser oisive sans craindre de la voir bientôt devenir incapable de rien pour l'avenir. Dans des corps composés de cette sorte, toute la puissance militaire consiste dans cette énergie et cette expérience individuelles de chaque soldat qui ne s'acquièrent que dans une guerre active et continue. Ces idées nous expliquent ces hostilités prolongées auxquelles se sont toujours livrés les meilleurs monar-

ques de l'Asie ; et il est probable que c'est cette considération qui décida Kurreem Khan, quelques années avant sa mort, à attaquer les Turcs. Ce prince, devenu souverain de la Perse, avait continué à porter autant de modération dans l'exercice du pouvoir qu'il en avait montré dans ses premiers efforts pour y parvenir. Quoiqu'il eût cru prudent de renfermer ce jeune fantôme de roi que Aly Murdan Khan avait voulu élever au trône (1), et empêcher cette grossière illusion de fidélité, il ne prit cependant que le nom de Vakeel ou lieutenant du royaume, et sembla toujours agir sans aucun désir d'agrandissement pour lui-même. Il aimait la ville de Shiraz dont il avait fait sa capitale, et il avait renoncé à conduire ses armées en personne. Il confia même au commandement de son frère Saaduck Khan les forces considérables qu'il avait réunies pour faire le siége de Bassora, quoiqu'il sentît bien que les liens du sang, loin de lui fournir une garantie de plus, ne faisaient qu'augmenter la probabilité qu'on serait tenté d'abuser de cette grande confiance. Tout dans son caractère, et

(1) Il l'éloigna d'Ispahan et le fit conduire dans le fort d'Aubadah, sur la route qui conduit de cette ville à Shiraz.

dans l'état où se trouvait la Perse à cette époque, donne à croire que son premier motif en attaquant la Turquie, était d'occuper à une guerre étrangère ceux par lesquels il craignait de voir troubler la tranquillité intérieure de son royaume. Ayant pris cette résolution, il chercha des prétextes pour la rendre populaire aux yeux de ses sujets. Quant à ceux qui professaient la croyance des shiites, rien n'était plus propre à les flatter que l'espoir de conquérir la terre qui contenait le tombeau du saint Aly et de ses divins fils Hussein et Hussun; or le prétexte le plus puissant (1) dont Kurreem voulut se servir pour justifier cette guerre, tenait à ce sentiment (2). Il demanda à la cour de Constantinople la tête d'Omar, pacha de Bagdad, qui s'était permis de lever des taxes sur les pélerins persans qui visitaient ces sacrés tombeaux. Il reçut bientôt la réponse à laquelle il devait s'attendre : l'empereur refusa de livrer un serviteur qui avait fait son devoir, et Saaduck reçut ordre d'entrer en

(1) Il y avait plusieurs autres prétextes de guerre; il accusait Omar d'avoir, en protégeant l'iman de Mascatè, empêché les Persans de soumettre la province d'Oman; on disait aussi qu'il avait pillé des marchands persans.

(2) *Manuscrits persans.*

De J. C. 1775. De l'H. 1189.

campagne. Il s'avança sur la côte du golfe, avec une armée de près de soixante mille hommes. Une flotte d'environ trente vaisseaux, presque tous assez petits, qui avait été équipée à Abusheher et à Bunder-Reig, appuyait ses opérations.

La ville de Bassora, contre laquelle cette armée était dirigée, est située sur la rive droite de cette magnifique rivière appelée le *Shatul-arab* ou rivière d'Arabie, qui est formée par la jonction du Tigre et de l'Euphrate. Depuis le point de leur confluent à Koormah (1) jusqu'à Bassora, il y a près de soixante milles, et aussi presque la même distance de cette ville à la mer. Toute la longueur de ce cours est navigable pour des bâtimens d'un port considérable. Le gouvernement turc a généralement quelques vaisseaux de guerre à Bassora, mais

(1) « Koormah est une des trois *Apamées* construites par Seleucus en l'honneur de sa première femme, Apama; elle » est située à la pointe du triangle formé par le confluent de » l'Euphrate et du Tigre. *Apamea* était autrefois une place » importante, quoique ce ne soit plus maintenant qu'une petite ville. » (*Mémoires* de Kinnier sur la Perse, p. 287.) Koormah est situé dans un terrain bas et uni; le sol semble fertile; il y a sur le bord de la rivière de petites chaussées pour préserver le pays des inondations. C'est dans cet endroit que quelques traditions orientales mettent le jardin d'Eden.

ils sont rarement armés. Il semble que cette flotte, car c'est ainsi qu'on l'appelle, ne fit pas une grande résistance devant celle de Saaduck Khan : celui-ci se rendit maître de la rivière, et y fit aisément alors construire un pont de bateaux, au moyen duquel il passa avec toute son armée sur la rive droite. Il commença sur-le-champ les préparatifs du siége. La ville qu'il avait à attaquer était d'une grande étendue : elle renfermait beaucoup de maisons superbes et de grands jardins. Elle passait pour contenir quarante mille habitans ; et les troupes qui formaient la garnison étaient de plus de dix mille hommes. Le gouverneur Soliman Aga était un brave soldat, et son caractère lui donnait tout droit à l'attachement de ceux qu'il commandait. Les murailles étaient élevées, mais peu fortes : la principale défense de la ville consistait en un certain nombre de bastions sur lesquels on avait monté près de cent pièces de canon.

Le siége avançait lentement ; cependant l'armée persane faisant des progrès : la cour de Constantinople, toujours faible, effrayée de l'idée de perdre une place de cette importance, ordonna à plusieurs pachas du voisinage (1) de

(1) Les pachas de Van, de Moossul, de Diarbekir, d'Alep et de Damas.

marcher à Bagdad. On crut d'abord que c'était afin qu'ils pussent s'entendre avec le gouverneur de cette province pour venir délivrer Bassora. Mais on vit bientôt que leurs instructions étaient seulement de mettre Omar à mort, dans l'espoir que sa punition satisferait le roi de Perse, et lui ferait abandonner son entreprise (1). On fit partir pour Shiraz un envoyé qui devait dire à Kurreem Khan qu'on avait cédé sur ce qu'il avait demandé, et qu'il n'y avait par conséquent plus de cause de rupture entre les deux Etats. Mais ce prince, amusant toujours l'envoyé par des promesses, trouva dans cette preuve de la faiblesse de son ennemi un motif de plus pour suivre jusqu'au bout son entreprise; et le courageux gouverneur de Bassora, après avoir soutenu un siége, ou plutôt un blocus de treize mois, fut obligé de se rendre faute de vivres. Saaduck Khan usa de sa victoire
De J. C. 1776. De l'H. 1190. avec modération: il sembla mettre tous ses soins à faire consentir avec plaisir ces habitans à leur changement de maîtres. Mais lorsqu'il fut retourné à Shiraz, l'officier (2) auquel il avait laissé le commandement de la ville eut l'imprudence de se mêler d'une querelle entre

(1) Olivier, tome IV, p. 348.

(2) Le nom de ce chef était Mahomet Aly Khan.

deux tribus arabes : il fut battu ; l'armée persane perdit beaucoup de monde, et le commandant lui-même fut tué. Saaduck à cette nouvelle se hâta de revenir à Bassora, et par ses manières conciliantes, par sa conduite sage (1) il parvint à rétablir le calme : il resta paisible maître de sa conquête jusqu'à la mort de Kurreem Khan. Alors ses intérêts personnels et le soin de sa propre sûreté l'obligèrent de l'abandonner ; et par là le gouvernement turc recouvra sans avoir fait le moindre effort une de ses plus importantes possessions dans cette partie de l'Asie.

Depuis l'époque de l'invasion des Affghans jusqu'aux dernières années du règne de Kurreem Khan, les nations européennes avaient eu avec la Perse peu de relations commerciales : les troubles dont ce pays était déchiré ne l'auraient guère permis. Les Anglais, vexés par les mesures oppressives du gouverneur de Lar (2)

(1) Il montra surtout beaucoup d'égards aux Anglais. Il dit au résident que la maison où était établie la factorerie était la seule qui lui convînt pour lui-même, mais qu'il respectait trop les Anglais pour la prendre, lors même que les murailles seraient d'or.

(2) Il s'appelait Naseer Khan ; et l'année 1761 il les força à donner 1000 tomans. La *cour des directeurs* (de la compagnie des Indes), en apprenant cette vexation, ordonna à ses agens

avaient éloigné de Gombroon leur factorerie; mais plus tard ils la rétablirent à Abushehcr où elle continua à souffrir de toutes les vicissitudes de ce gouvernement, si incertain et si peu stable, dont elle habitait les domaines.

Les Hollandais faisaient encore quelque commerce avec la Perse et les parties orientales de la Turquie; et dans le commencement du règne de Kurreem Khan il arriva un événement qui, si la Hollande n'eût pas déjà été sur son déclin, eût pu lui donner sur les côtes de cet empire une influence bien supérieure à celle de ses rivaux européens. Le baron de Kniphausen, homme d'un talent très-remarquable, avait été nommé par le gouvernement hollandais de Batavia son agent à Bassora. Le gouverneur turc de cette ville, prétendant que le baron avait transgressé la loi du pays, l'avait fait mettre en prison, et refusa de le relâcher jusqu'à ce qu'il eût payé une somme considérable (1). Le baron retourna à Batavia où il

de quitter sur-le-champ la factorerie. Naseer Khan, qui avait commis encore d'autres outrages, fut pris par Kurreem Khan en 1763 et conduit à Shiraz.

(1) Il l'accusait d'avoir cohabité avec une femme mahométane, et de retenir quelques droits qui appartenaient au gouvernement. Il prit pour le baron 50,000 roupies, 30,000 pour son second, et 20,000 pour son courtier.

se justifia complètement vis-à-vis de ses supérieurs ; il leur présenta ensuite un plan qui devait servir et l'intérêt de sa vengeance pour les injures qu'il avait reçues, et les avantages de la compagnie des Indes hollandaises. Son projet était de s'emparer de l'île de Kharruck (1), qui est située à l'extrémité du golfe : elle a environ douze milles carrés ; elle commande la navigation de la rivière de Bassora, et en même tems elle communique en quelques heures avec les côtes de Perse et d'Arabie. Son plan fut adopté : il partit avec deux vaisseaux, et ne trouva aucune difficulté à s'emparer de l'île où il construisit sur-le-champ un petit fort (2). Sa première démarche fut de bloquer avec ses deux vaisseaux la rivière de Bassora ; il s'empara de quelques vaisseaux turcs venant de l'Inde, et le gouverneur alors fut obligé non-seulement de rendre l'argent qu'il avait extorqué, mais encore de venir solliciter l'amitié du baron qui reçut de tous les chefs voisins de sa nouvelle conquête les mêmes marques de respect et d'at-

(1) Cette île est très-saine; elle a de l'eau douce en abondance, et la terre y est bonne en plusieurs endroits.

(2) Le Shaikh, ou gouverneur de Bundeer Beeg, qui prétendait avoir droit à la seigneurie de cette île, en avait fait don au baron. (*Voyages de Ives.*)

tention. L'île de Kharruck s'éleva rapidement à un haut degré d'importance. Elle devint une place de commerce bien sûre où les négocians voisins des marchés dans lesquels il était avantageux de vendre, pouvaient sans danger conserver des marchandises qui courent à tout moment le risque d'être pillées dans des pays où le gouvernement est si peu stable. La position de cette île, si favorable au commerce, avait encore deux autres avantages : une grande abondance de très-bonne eau douce et un climat très-sain. Avec ce concours de tant de circonstances favorables, il n'est pas étonnant que Kharruck soit devenu promptement un établissement. Sa population, qui était à peine d'une centaine de pauvres pêcheurs et de quelques pilotes à l'époque où le baron de Kniphausen s'y établit, s'augmenta pendant les onze années que les Hollandais en furent maîtres jusqu'au nombre de douze mille habitans. Cette possession fut ensuite négligée par une nation (1) qui ne la croyait pas digne de ses soins ; elle leur fut enlevée enfin, comme nous avons déjà vu, par le féroce Meer Mohuma.

(1) Cette histoire de l'établissement des Hollandais à Kharruck est racontée d'après les récits des voyageurs contemporains et les traditions du pays sur ce qui se passa alors.

Le commerce intérieur de la Perse avait, ainsi que l'agriculture, beaucoup gagné pendant les dernières années du règne de Kurreem Khan. Ce prince avait encouragé avec beaucoup de soin toutes les classes industrieuses de ses sujets, et surtout les Arméniens qui étaient établis dans ses domaines : ces chrétiens étaient ceux qui les premiers avaient profité du bienfait de sa justice ; et jusqu'au dernier moment de sa vie il mit de l'intérêt à leur bonheur. Les propriétaires et les cultivateurs de la terre en Perse n'ont à payer de tribut au gouvernement que dans une proportion très-faible avec leurs revenus; mais comme le monarque a le droit d'ordonner arbitrairement des amendes et des réquisitions, on peut dire qu'il est le maître de taxer à sa volonté. Le bonheur pour cette classe dépend donc, autant que pour les autres, du caractère personnel du souverain. Kurreem avait cherché à s'entourer de beaucoup de considération; et, dans toutes les circonstances, on le trouvait disposé à venger les atteintes qu'elle avait souffertes des officiers qui devaient la soigner. Toutefois, en comparant ce que disent du sort de ses sujets les voyageurs qui ont visité la Perse sous son règne, nous voyons que les contrées placées

près du siége de sa résidence, et par conséquent sous sa surveillance immédiate, jouissaient d'une bien meilleure condition que les provinces éloignées de la capitale, ou habitées par des peuples turbulens qui étaient abandonnés au gouvernement arbitraire de chefs militaires. Toutes les villes de la Perse, sous ce règne, devinrent florissantes; mais aucune ne pouvait être comparée à Shiraz. Kurreem, peut-être, avait été d'abord conduit à en faire sa capitale, parce que c'était le centre de ces grands pâturages qu'habitaient les tribus sur le secours desquelles il comptait le plus, et aussi parce que les habitans avaient, dès le principe, montré un vif intérêt pour son parti. Il se donna beaucoup de peines pour en augmenter les fortifications; il décora la ville, il l'orna de plusieurs utiles et magnifiques monumens; il embellit aussi la campagne voisine en y faisant construire de beaux édifices qu'il entoura de jardins délicieux; mais il semble que son désir était bien plus d'ajouter au bonheur des habitans de Shiraz, que d'augmenter l'étendue de la ville ou d'en agrandir la splendeur. Un historien persan (1) dit, en parlant de Kurreem

(1) *Histoire de la famille de Zund* par Aly Reza.

Khan : « Les rayons de ce soleil majestueux s'é-
» tendaient sur tout l'Empire ; mais l'influence
» de sa bienfaisante chaleur se faisait sentir
» plus particulièrement à Shiraz : les habitans
» de cette ville favorisée jouissaient du bon-
» heur le plus tranquille ; près de jeunes filles
» à *face de lune*, leurs jours s'écoulaient dans
» une douce oisiveté ; circulant au milieu de
» leurs joyeuses sociétés, le vin animait leurs
» plaisirs, et l'amour remplissait tous les cœurs
» de ses plus pures jouissances. » Tout cela est une manière orientale de nous dire que, grâce aux soins protecteurs de leur souverain, ils étaient contens et heureux.

Kurreem Khan mourut dans un âge avancé ; il avait près de quatre-vingts ans (1), pendant trente-six desquels il avait exercé un pouvoir indépendant ; et durant les vingt dernières années De J. C. 1779. De l'H. 1193.

(1) Quelques auteurs disent qu'il avait soixante-quinze ans, d'autres soixante-seize, quelques-uns près de quatre-vingts. Il est probable que Kurreem ne connaissait son âge qu'en se reportant aux événemens qui avaient eu lieu à peu près à l'époque de sa naissance. Dans une tribu errante il n'y a point de registres, et il n'est pas probable que ce prince ou aucun de sa famille eût là-dessus des notions bien exactes. Je demandais un jour à un Persan d'une tribu errante quel âge il avait ; il me répondit : Je ne suis pas assez instruit pour pouvoir calculer le nombre d'années que j'ai.

il avait joui en Perse du pouvoir souverain sans que personne le lui disputât. Il n'est pas très-aisé de donner une idée du caractère de ce prince; on ne trouve en lui que quelques-uns des traits qui distinguent ordinairement un despote : il avait de l'ambition, mais sans la fougue et l'emportement qui accompagnent ordinairement cette passion ; au travers des plus violentes agitations, comme au sein du repos, il conservait le sang-froid le plus calme ; et pendant toute sa vie il montra une mâle simplicité, aussi éloignée de la vanité du haut rang qu'il occupait que de cette affectation qui cherche à cacher l'orgueil sous le masque de l'humilité. Ce monarque, bien qu'humain, punissait quelquefois avec sévérité, et employait des hommes d'un caractère bien différent du sien pour imprimer une forte terreur à ses ennemis et à ses sujets rebelles ; mais il ne refusa presque jamais sa clémence à un ennemi faible et repentant. Ce qu'il y avait peut-être de plus remarquable en lui était la bonté de son cœur. Il racontait souvent une anecdote de sa jeunesse qui montrait des sentimens bien extraordinaires dans sa position. « J'étais, disait-il, » un pauvre soldat dans l'armée de Nadir » Shah, et le besoin me porta un jour à voler

» chez un sellier une selle brodée en or qu'un
» chef affghan y avait envoyée pour la faire
» raccommoder. J'appris bientôt après que le
» malheureux sellier était en prison, et qu'on
» l'avait condamné à être pendu. Ma conscience
» me dit ce que je devais faire ; et je replaçai
» la selle à l'endroit même où je l'avais prise :
» j'attendis jusqu'à ce que j'eusse vu la femme
» du sellier qui, en apercevant la selle, poussa
» un cri de joie, tomba à genoux, et demanda
» au ciel que celui qui avait rapporté la selle
» pût avoir un jour un millier de selles brodées
» d'or. Je suis bien sûr, ajoutait ordinaire-
» ment Kurreem en riant, que le vœu de la
» bonne femme a beaucoup servi à ma for-
» tune, et m'a aidé à atteindre cette élévation
» qu'elle me souhaitait (1). »

Kurreem Khan avait ce noble courage qui ose pardonner ; et la confiance généreuse avec laquelle il traita constamment ceux pour lesquels il avait été indulgent, semble avoir presque toujours réussi à les lui attacher. Les vertus de ce prince n'avaient rien d'affecté ; elles étaient, comme toutes ses qualités, simples et réelles. Il était regardé comme très-pieux, et

(1) *Manuscrits persans. Journal* du major Campbell.

remplissait exactement ses devoirs religieux ; mais sa religion n'était pas très-austère. Il était naturellement gai et joyeux ; jusqu'à la fin de sa vie il aima à jouir des plaisirs du monde, et il mettait de l'intérêt à voir les autres en faire autant. Ce penchant a donné lieu aux seules atteintes que l'on ait portées à sa réputation (1) ; mais s'il faut en croire le témoignage unanime de tous les historiens et de ses contemporains, l'exemple qu'il donnait, même en ce genre de dissipation, ne pouvait pas être bien dangereux. L'amour du plaisir n'alla point chez lui jusqu'à l'intempérance ; jamais non plus il ne l'empêcha de remplir les devoirs de souverain.

Kurreem Khan n'avait reçu aucune éducation ; on assure qu'il ne savait pas même écrire : et au fait, en songeant au rang où il était né, et à ce qu'avaient été les premières occupations de sa vie, il est aisé de croire qu'il n'avait jamais eu même le désir de ces avantages. Le

(1) Le voyageur russe Gmellin parcourut, sous le règne de Kurreem Khan, quelques-unes des provinces voisines de la mer Caspienne que ce prince venait de soumettre, et où sa domination s'établissait avec peine. Gmellin, se laissant aller à ce qu'on lui a dit dans ce pays, représente Kurreem comme un roi plongé dans la débauche et sourd aux cris de ses sujets.

fils du petit chef d'une tribu barbare (1) devait avoir appris à mépriser tout ce qui n'était pas particulièrement propre à la vie qu'il avait à mener. Dans ce genre, par exemple, il était très-habile ; doué d'une grande force de corps et d'une grande activité, il était excellent écuyer, et il avait une adresse extrême pour tous les exercices militaires ; mais, quoique peu instruit lui-même, il aimait et il encourageait les sciences ; sa cour était le rendez-vous de tous les hommes instruits. Il fit élever des tombeaux pour les restes de Sadi et d'Hafiz qui sont déposés auprès de Shiraz, et il dota ces édifices de jardins et de terres pour l'entretien des derviches ou saints hommes préposés à leur garde. Cet acte pieux, en montrant son respect pour des génies supérieurs, fut peut-être une des choses de son règne qui le firent le plus aimer dans cette ville ; car elle mettait toute sa gloire à être la patrie de ceux dont il venait d'honorer si grandement la mémoire.

Il est d'usage que les rois de Perse consacrent quelques heures chaque jour à écouter les plaintes de leurs sujets. On rapporte de

(1) La tribu de Zund et les autres branches de celle du Lac sont, parmi les tribus errantes de Perse, au nombre des plus barbares.

Kurreem Khan une anecdote qui montre la confiance qu'on avait dans sa justice, et en même tems le soin et la bonté qu'il mettait lui-même à remplir cette partie importante de ses devoirs. Un jour il était au moment de quitter la chambre de justice, ennuyé et fatigué d'une longue audience, lorsqu'un homme entra précipitamment, ayant l'air égaré et demandant à haute voix justice. « Qui êtes-vous, lui dit » Kurreem? — Je suis un marchand, répondit » l'homme, et des voleurs viennent de me » voler tout ce que je possédais. — Et que fai» siez-vous quand on vous a volé? — Je dor» mais, répondit le marchand. — Et pourquoi » dormiez-vous, s'écria le prince impatient et » irrité? — Parce que je me suis trompé, dit » le marchand sans être intimidé; j'ai cru que » vous veilliez pour moi. » La colère du roi s'évanouit en un moment : content de cette mâle hardiesse, il ne fut point blessé du reproche, et se tournant vers son visir il lui ordonna de payer sur le trésor royal tout ce que le marchand avait perdu. « C'est à nous, ajouta» t-il, à tâcher de retrouver cela sur les vo» leurs (1). »

(1) Cette anecdote de Kurreem Khan est tirée d'un manuscrit persan, et je l'ai plusieurs fois entendu raconter dans le

La route que suivit Kurreem Khan pour arriver au pouvoir, et pour s'y maintenir, est bien différente de celle qui avait été tracée par les monarques persans ses prédécesseurs. Il ne chercha point à augmenter ses forces en exaltant la superstition ou le fanatisme. Il ne tendit jamais à s'attacher l'armée en favorisant l'amour du pillage; il ne courut point après les applaudissemens d'une nation toujours éprise d'une vaine gloire, en se livrant à d'ambitieux projets ou en déployant avec ostentation le faste de la magnificence royale. Il était simple, même dans ce qui tenait à l'appareil extérieur. Son gouvernement était toujours ferme, quelquefois dur même; mais pour lui, il parlait au moindre de ses sujets avec familiarité et avec bonté. Dans tout le caractère de ce prince il n'y a rien qui surprenne plus agréablement que de le voir, dans un tems comme celui où il a vécu, porter dans tous les actes de son autorité les plus beaux sentimens et les plus nobles affections. Il vécut heureux; sa mort fut celle d'un père décédant au milieu d'une famille qu'il

pays. En Perse, comme ailleurs, on attribue souvent de pareilles histoires à des personnages remarquables; mais, en la regardant même sous ce point de vue, elle prouve l'idée qu'on avait du personnage à qui l'on en fait honneur.

a aimée et dont il a été chéri. Aujourd'hui encore, les Persans respectent son nom ; et ceux qui ont établi une nouvelle puissance sur les ruines de la dynastie qu'il avait fondée, ne peuvent s'empêcher de rendre hommage à sa bonté. Quelquefois même en voulant abaisser sa gloire ils lui donnent le plus beau de tous les éloges. « Kurreem Khan (1), disent-ils, » n'était pas un grand roi ; sa cour n'avait » point de magnificence, il a fait peu de con- » quêtes ; mais on ne peut nier que ce ne fut » un magistrat admirable (2). »

(1) J'ai très-souvent entendu faire cette observation par le premier de ces chefs Kujurs qui se sont élevés à un grand pouvoir par la chute de la famille de Kurreem Khan.

(2) Kutkhodah.

CHAPITRE XIX.

Histoire des descendans de Kurreem Khan le Zund.

Il serait pénible, après l'histoire d'un prince comme Kurreem Khan, de s'arrêter long-tems à celle de ses descendans, qui déshonorèrent par leurs crimes le pouvoir que lui avaient acquis ses vertus. Ce prince avait cinq fils (1), dont quatre lui survécurent pour devenir les victimes de l'ambition de quelques hommes de leur propre famille, lesquels se disputaient entre eux cette couronne que tout le monde reconnaissait devoir appartenir aux enfans de Kurreem.

Au moment de la mort du roi, Zuckee Khan De J. C. 1779. De l'H. 1193.

(1) Salah Khan, l'aîné des fils de Kurreem, ne fut jamais élevé au pouvoir, même d'une manière illusoire; il fut privé de la vue par son cousin Ackbar Khan. Le second, Abool Futteh Khan, après avoir été roi de nom, eut les yeux crevés sous le règne de Saduck Khan. Le troisième, Mahomet Aly Khan, perdit aussi les yeux par les ordres d'Ackbar Khan. Le quatrième, Mahomet Rahim Khan, avait eu le bonheur de mourir lorsque son père vivait encore; et le cinquième, Ibrahim Khan, fut fait eunuque par Ackbar Khan. (*Tableau généalogique de la famille de Zund.*)

prit les rênes du gouvernement. Plusieurs des principaux chefs de la tribu de Zund (1) savaient que ce prince avait contre eux une animosité personnelle ; et craignant tout de l'atrocité de son caractère, ils s'emparèrent de l'Ark (2) ou citadelle de Shiraz, et se préparèrent à y soutenir un siége. Ils se déclarèrent en même tems pour Abool Futteh Khan, fils de Kurreem ; mais Zuckee Khan leur ôta tout ce que cette démarche pouvait leur donner de popularité, en proclamant ce jeune prince et son frère Mahomet Aly Khan (3) héritiers du trône de leur père. Quoiqu'il eût ainsi élevé ces deux jeunes gens à une souveraineté nominale, il conserva pour lui la réalité du pouvoir, prétendant que comme leur plus proche parent il était leur tuteur naturel, et qu'ils étaient trop jeunes encore pour prendre le gouvernement du royaume. Il fut soutenu dans toutes ses prétentions par son neveu Aly Moo-

(1) Parmi eux étaient Nasser Aly Khan et les fils de Shaikh Aly Khan, le célèbre général de Kurreem Khan.

(2) C'est un terme arabe; on le prononce quelquefois *Arek*, mais plus généralement *Ark :* cela signifie littéralement *citadelle*, et on ne l'emploie jamais pour une autre espèce de fortification.

(3) Ce jeune prince avait épousé la fille de Zuckee Khan.

rad Khan (1), général d'une grande réputation; ils réunirent leurs efforts pour réduire la citadelle; mais ce n'était pas une entreprise facile; et pour éviter les dangers qu'il y aurait à prolonger le siége, Zuckee Khan eut recours à la trahison (2). Engageant sa foi de la manière la plus solennelle, il promit aux seigneurs qui défendaient la place, non-seulement de pardonner tout ce qui s'était passé, mais encore de les admettre à partager les premières charges de l'Etat. Ils crurent à ses protestations, se soumirent, et furent sur-le-champ mis à mort de la manière la plus cruelle (3).

Saduck Khan, en apprenant la mort de Kurreem Khan, évacua Bassora et s'avança vers

(1) Fils de la fille de Boodack et de Byagha, conséquemment neveu de Zuckee Khan.

(2) *Histoire de la famille de Zund* par Aly Reza.

(3) Le capitaine Franklin, qui était à Shiraz quelques années après cet événement, nous dit qu'un témoin oculaire lui a assuré que ces chefs furent égorgés sous les yeux mêmes de Zuckee Khan par les vils pehlwans ou lutteurs publics de la ville, qui remplirent dans cette occasion l'office de bourreaux. La même personne lui a encore assuré qu'un soldat turcoman, non content de baigner ses mains dans leur sang, prit de ce sang dans le creux de ses mains, en but un peu, et du reste couvrit sa barbe en s'écriant: *Je remercie Dieu.* Le barbare ne voulait, par cette action, que capter la faveur du monstre qu'il servait, en se montrant *heureux de boire le sang de ses ennemis.*

Shiraz : quand il fut près de la ville, il fit camper son armée, et envoya son fils Jaaffer Khan pour voir Zuckee Khan, et découvrir quels étaient les sentimens de ce chef sur le gouvernement du royaume. Le jeune homme en arrivant à cette conférence avait probablement déjà quelque prévention (1) ; et quand il revint, il dit que, malgré les protestations d'amitié et de cordialité qu'on lui avait prodiguées, il était convaincu, d'après tout ce qu'il avait vu dans les regards, dans les manières, dans la figure de Zuckee Khan, dans tout ce qui l'entourait, que si son père entrait une fois dans la ville il partagerait le sort des malheureux seigneurs qui venaient d'être dupes d'un infâme artifice (2). Cette réponse fit sur Saduck l'impression que l'on s'en promettait; il renonça sur-le-champ à l'idée de s'unir à son dangereux parent, et se prépara à assiéger Shiraz. Il semblait se flatter de réussir : fort par le nombre de ses troupes, il se croyait sûr de leur attachement ; mais il avait affaire à un général habile, déterminé et plus habitué que lui à ces mesures hardies qui décident si souvent du succès. Zuckee Khan, désespérant de

De J. C. 1779. De l'H. 1193.

(1) *Histoire de la famille de Zund* par Aly Reza.

(2) *Histoire de la famille de Zund* par Aly Reza.

vaincre son ennemi par trahison, mit en prison Abool Futteh Khan, fils de Kurreem Khan, qu'il soupçonnait d'être attaché au parti de son oncle Saduck; et Mahomet Aly Khan (1), qui jusque-là avait partagé avec son frère le titre de roi, fut déclaré seul souverain de la Perse. En même tems il fit arrêter trois fils de Saduck Khan (2) qui se trouvaient à Shiraz; et ayant fait fermer les portes de la ville, il menaça de déshonorer, et de détruire jusqu'au dernier individu, toutes les familles des officiers et des soldats qui resteraient dans l'armée de Saduck. Le succès de ces mesures répondit à ce qu'il s'en était promis. On connaissait depuis long-tems son audace et sa cruauté; on savait qu'il n'hésiterait pas à exécuter ses menaces. Tous les officiers de l'armée de Saduck Khan, qui avaient leurs familles entre les mains de son rival, abandonnèrent leur chef pour sauver du déshonneur et de la mort ce qu'ils aimaient plus qu'eux-mêmes. Le vainqueur de Bassora vit en un moment s'évanouir tous ses projets; il ne resta plus que trois cents hommes attachés à sa fortune : il s'enfuit dans la province de

(1) On a déjà dit que ce prince était gendre de Zuckee Khan.

(2) Leurs noms étaient Mahomet Tuckee Khan, Aly Nuckee Khan et Hussein Khan.

Kerman ; un corps de cavalerie fut envoyé pour lui couper la retraite, et l'atteignit : il s'ensuivit un léger combat (1) dans lequel le chef (2) de ce corps fut tué. Les soldats découragés se retirèrent à Shiraz, tandis que Saduck Khan continua sa marche vers la province de Kerman : il y trouva une retraite dans une petite forteresse (3) commandée par un homme qui était resté ferme dans sa fidélité.

De tous les événemens auxquels donna lieu la mort de Kurreem Khan, le plus important, si nous considérons les suites qu'il eut plus
De J. C. 1779. De l'H. 1193. tard, fut la fuite d'Aga Mahomet Khan Kujur qui était détenu depuis long-tems, ayant la ville de Shiraz pour prison. Ce prince, dans les tems qui suivirent sa soumission, avait été gardé avec un grand soin, et il ne lui était pas permis de sortir des portes de la ville ; mais en dernier lieu on avait souffert qu'il prît l'amusement de la chasse. Cette indulgence n'était pas due seulement à la bonté de Kur-

(1) Ce combat eut lieu dans le défilé d'Ursinjan, environ à quarante milles à l'est de Shiraz.

(2) Le nom de cet officier était Mahomet Hussein Khan, Zund Huzzarah.

(3) Aly Reza dit qu'il resta dans la forteresse de Kussunjan ; d'autres disent qu'il alla jusqu'à celle de Bum-Nermansheer : elles sont toutes deux dans le Kerman.

reem Khan ; son gouvernement était alors assez bien établi pour que le chef d'une tribu, quelque puissant qu'il fût, ne pût pas espérer de le troubler. La sagesse extraordinaire d'Aga Mahomet l'avait fait distinguer par son vainqueur, qui était, dit-on, dans l'usage de le consulter souvent sur les questions importantes de la politique du gouvernement (1). Aga Mahomet avait donc eu plusieurs occasions d'apprécier le caractère des princes et des grands qui composaient la cour de Perse ; et l'on peut croire que depuis long-tems il attendait la mort de Kurreem Khan comme l'événement qui devait décider de son sort. Lorsque la maladie du roi prit un caractère plus grave, il trouva moyen de sortir de la ville sous le prétexte habituel d'aller chasser (2). Sa sœur, qui était dans le harem royal, lui envoyait d'heure en heure des nouvelles de la maladie. A la fin le messager vint lui annoncer que le fondateur de la dynastie de Zund n'existait plus. Alors, accompagné de quelques domestiques, Aga Mahomet Khan prend la fuite (3), et,

(1) *Mémoires manuscrits.*

(2) Il sortit de la ville le douzième jour de Suffer, de l'hégire 1193, la veille de la mort de Kurreem. (*Histoire de la famille de Zund*, par Aly Reza.)

(3) Il voyagea avec une étonnante rapidité, et arriva à Ispa-

à la faveur du désordre du moment, il arrive en sûreté dans le Mazenderan, sa patrie. Un corps considérable de sa tribu se réunit autour de lui; alors aussi il se déclare l'un des concurrens à la couronne de Perse, et commence à rassembler les moyens de soutenir cette prétention.

Zuckee Khan, pensant bien que le chef des Kujurs ne se contenterait pas long-tems du Mazenderan, envoya son neveu Aly Moorad Khan avec l'élite (1) de ses troupes pour s'opposer aux progrès que pourrait faire Mahomet; mais il ne fit qu'augmenter par cette démarche le danger qu'il avait voulu éviter. Son neveu était brave et ambitieux; l'expérience lui avait appris que, dans l'état où était alors sa patrie, il n'y avait de sûreté pour un homme de son rang qu'autant qu'il avait assez de pouvoir pour se défendre. Probablement il n'attendait qu'une occasion favorable pour se révolter contre un homme auquel il ne pouvait jamais se confier, et qui était détesté et redouté de tous ses sujets. Saduck Khan, après sa fuite de

han le troisième jour, après avoir fait plus de deux cent cinquante milles (environ cent lieues de France).

(1) Cette force consistait en dix mille chevaux et cinq mille hommes d'infanterie.

Shiraz, s'était adressé à Aly Moorad qui était alors à Teheran; cet appel fut le prétexte dont celui-ci se servit. Il réunit les principaux chefs de son armée, et leur demanda s'il n'était pas honteux de servir plus long-tems un homme qui s'était conduit d'une manière aussi indigne que l'avait fait Zuckee Khan envers les fils et le frère de Kurreem. Il n'eut pas de peine à leur faire partager des sentimens qu'il annonçait être les siens. Ils étaient heureux de voir s'élever le chef qui les commandait immédiatement, et se réjouissaient de tout ce qui pouvait contribuer à sa grandeur. Aly Moorad marcha tout de suite sur Ispahan; le gouverneur (1) à qui Zuckee Khan avait confié la garde de cette ville s'enfuit à son approche. Le succès d'Aly Moorad fut un bonheur pour tous les habitans d'Ispahan; et il augmenta encore cette popularité en déclarant qu'il n'avait d'autre dessein que de rendre le trône au prince auquel il était légitimement dû, au fils aîné du vertueux Kurreem.

(1) Le nom de ce gouverneur était Bustan Khan. Ce gouvernement lui avait été donné pour le récompenser d'avoir réprimé une sédition à Ispahan lors de la mort de Kurreem Khan. Les auteurs de cette sédition étaient Jehangheer Khan et Rusheed-Beg, tous deux fils de Futteh Aly Khan, Affshar

On raconte (1) que Zuckee Khan devint tout-à-fait furieux en apprenant la révolte de son neveu. Il rassembla tout ce qu'il put trouver de forces, et se hâta de marcher sur Ispahan; mais enfin l'heure était venue où le tyran, ayant comblé la mesure, devait tomber sous la main de ces mêmes hommes qu'il avait dressés au crime. En arrivant à Yezdikhaust, il demanda aux habitans le paiement d'une somme (2) appartenant au trésor public, et qu'il les accusait d'avoir soustraite. Comme ils persistaient à nier qu'ils eussent aucune connaissance de cet argent, et représentaient qu'ils étaient hors d'état de payer une si forte somme, il ordonna que dix-huit des principaux de la ville fussent jetés dans un précipice qui était au-dessous de la fenêtre auprès de laquelle il était assis. Non content de cet acte de cruauté, il envoya chercher un syud ou descendant du prophète, célèbre par sa haute piété; il l'accusa d'avoir pris une partie de cet argent dont il poursuivait la recherche avec tant d'ardeur. Cet homme pro-

dont nous avons dit plus haut quels avaient été le sort et les prétentions.

(1) *Histoire de la famille de Zund*, par Aly Reza.

(2) Franklin dit que toute cette somme n'était que de 500 tomans, à peu près 7,200 fr.

testa de son innocence ; il fut poignardé et précipité avec les autres dans l'abîme. Plus irrité encore de ce qu'il appelait l'entêtement de cette dernière victime, il fit prendre la femme et la fille de ce malheureux, et les abandonna à la brutalité de quelques-uns de ses gardes qui étaient de la tribu de Maaffee (1). Mais ces hommes, tout barbares qu'ils étaient, frémirent de la barbarie de leur chef, et particulièrement de cette dernière action qui leur semblait un horrible sacrilége. Ce sentiment fit des progrès; une conspiration fut bientôt formée; et ceux qui avaient été si long-tems les instrumens de ses crimes, acquirent au moins quelques droits à la reconnaissance de leurs compatriotes en égorgeant ce cruel tyran.

La ville de Yezdikhaust, où se passa cet événement, est située sur des rochers élevés qui bordent une étroite et profonde vallée : c'est de ce côté le point qui sépare les provinces de l'Irak et du Fars. La beauté du site, la forme grossière des fortifications, donnent à cette ville un aspect singulier et pittoresque ; elle est devenue plus intéressante aujourd'hui par ce

(1) Les Maaffee sont comme les Zund de la tribu du Lac, qui est une des plus nombreuses parmi les tribus originaires de Perse.

grand acte de la vengeance divine. La mémoire de Zuckee Khan y est en horreur; et le voyageur qui y passe est obligé de s'arrêter pour écouter le récit des crimes du tyran. On montre la fenêtre où il était assis, ainsi que le précipice où il fit jeter les principaux habitans et le vénérable Syud; et l'ame ne respire de toutes ces scènes d'horreur qu'en écoutant le détail de sa mort, et les louanges prodiguées à ceux qui ont eu le courage d'affranchir leur pays de la domination d'un pareil monstre.

Après la mort de Zuckee Khan, Abool Futteh Khan fut proclamé roi; mais il se montra si peu digne du pouvoir qu'on ne peut guère croire qu'il eût été pour quelque chose dans cette justice (1) hardie qui venait de le placer entre ses mains (2). Il est évident cependant que son

(1) M. Scott Baring, dans l'histoire qu'il nous donne de cette époque, assure, d'après un auteur persan, que Abool Futteh Khan était entré dans la conjuration, et qu'il prit même part à l'exécution. Je suis un manuscrit écrit par un Persan très-digne de foi, et qui avait toute facilité pour savoir le vrai.

(2) Le seul écrivain qui dise quelque bien du caractère de ce prince est Olivier; mais cet auteur habile et instruit nous dit rarement les sources où il a puisé. Tous les auteurs persans de ce tems-là que j'ai lus le représentent comme un homme faible et corrompu : j'en ai parlé à beaucoup de gens qui l'ont connu, et qui sont de la même opinion; ils ajoutaient pourtant qu'il était naturellement doux et sans ambition.

élévation était la seule chose qui pût sauver la famille de Zund de la ruine prochaine à laquelle elle semblait condamnée; et pour un moment tout le monde se livra à l'espérance trompeuse d'une longue tranquillité. Saduck Khan, en apprenant la mort de Zuckee Khan, se hâta de quitter Kerman et de venir à Shiraz (1). On dit que ce chef était un bon soldat, bien simple, naturellement doux, mais sujet à des passions violentes. L'auteur qui nous parle ainsi de son caractère ajoute qu'il fut bientôt mécontent de vivre sous un jeune prince faible et corrompu (2), qui, incapable de gouverner lui-même, était cependant trop jaloux de son autorité pour confier le pouvoir à ceux qui avaient plus que lui de sagesse et d'expérience (3). Les relations entre l'oncle et le neveu étaient telles qu'on ne peut s'étonner qu'ils n'aient pu s'accorder. Saduck Khan enfin secoua le joug (4).

(1) Le jeune prince entra à Shiraz en souverain le vendredi, treizième jour de Jumadee-ul-awul, de l'hégire 1193, et fut reçu avec grande joie par tous les habitans.

(2) L'auteur de l'*Histoire de la famille de Zund* nous apprend que les seuls plaisirs d'Abool Futteh Khan étaient le vin et les femmes, et que, plongé dans la débauche, il était absolument incapable de gouverner.

(3) *Histoire de la famille de Zund*, par Aly Reza.

(4) Saduck Khan et son fils se jetèrent sur lui pendant qu'il

Il enferma le malheureux Abool Futteh Khan, lui fit crever les yeux, et se proclama roi de Perse. Il ne pouvait pas s'attendre à jouir tranquillement de ce pouvoir qu'il venait d'acquérir par une telle cruauté. Mais le seul rival dangereux qu'il eût était son neveu et son beau-fils (1), Aly Moorad Khan. Connaissant bien les projets ambitieux que formait déjà ce chef (2),
De J. C. 1780. De l'H. 1194. il envoya son fils Jaaffer Khan pour prendre le gouvernement d'Ispahan, et surveiller les mouvemens de ce redoutable concurrent.

Aly Moorad pendant cet événement était à Teheran. Il se déclara roi sur-le-champ, et marcha sur Ispahan avec tout ce qu'il put rassembler de troupes. Le nouveau gouverneur fut obligé de s'enfuir à son approche.

Saduck Khan ayant assemblé une armée (3)

était dans le harem, et s'en emparèrent sans la moindre résistance.

(1) Saduck Khan avait épousé la mère d'Aly Moorad, et son fils aîné, Jaaffer Khan, était demi-frère de ce chef.

(2) Pendant tout le tems qu'Abool Futteh Khan fut roi, Aly Moorad resta fidèle. Durant ce règne même, il marcha contre Zulfekar Khan, de Khumsa, qui s'était révolté et s'était emparé de tout le pays voisin de Kazvcen, de Sultanée et de Zunjan; Aly Moorad défit et tua ce chef rebelle, et, suivant l'usage, envoya sa tête à Shiraz.

(3) Cette armée, composée de vingt mille hommes, était précédemment occupée au siége de Yezd. Aly Nuckee, avant

considérable, en avait donné le commandement à son fils Aly Nuckee, qui eut dès les premières opérations de grands succès. Il attaqua et défit l'avant-garde d'Aly Moorad ; et les troupes de ce prince, découragées par ce léger revers, se dispersèrent sur plusieurs points : une partie vint se joindre à Aly Nuckee, le reste retourna chez soi. Aly Moorad abandonné, n'ayant plus autour de lui que sa famille et quelques fidèles serviteurs, se retira à Hamadan ; et si on l'eût poursuivi alors, il eût été pris ou obligé de quitter le pays. On assure (1) que Saduck Khan écrivit à son fils pour le presser de profiter de cet avantage ; mais ce jeune insensé, ivre du succès, ne pensa qu'à jouir de son triomphe. Il entra dans Ispahan en vainqueur ; et, pendant plus d'un mois (2) qu'il passa dans la ville, il s'abandonna aux excès de tous les genres. Aly Moorad mit à profit ce tems que son rival avait l'imprudence de laisser perdre. Instruit par ses derniers malheurs, et sachant bien qu'il ne pouvait compter que sur ses propres efforts

de rencontrer Aly Moorad, avait été rejoint par son frère Hussein Khan.

(1) *Histoire de la famille de Zund*, par Aly Reza.

(2) Suivant Aly Reza, il resta à Ispahan entre trente et quarante jours.

et sur le dévouement d'une armée qui lui fût attachée, il montra dans cette occasion le courage le plus audacieux (1) joint à une extrême douceur de manières; cette conduite fit d'autant plus d'effet sur ceux qu'il voulut gagner, qu'elle faisait un contraste frappant avec la vanité, l'insolence et la corruption d'Aly Nuckee Khan. Celui-ci enfin sortit de ses rêves de plaisirs, et partit d'Ispahan pour aller achever la conquête de l'Irak; mais l'heure du succès était passée: il trouva auprès de Hamadan Aly Moorad, et à son tour il fut abandonné des siens. Cette défection inattendue le réduisit au désespoir, et procura à son ennemi une victoire facile. Aly Nuckee fut forcé de s'enfuir jusqu'à Shiraz; et Aly Moorad victorieux, après quelques autres succès (2), se décida à faire le siége de cette ville.

Saduck Khan, apprenant qu'Aly Moorad s'a-

(1) Non-seulement on lui avait refusé toute protection, mais un des chefs qui avaient abandonné son armée lui fit des menaces violentes pour l'empêcher de venir à Hamadan; au lieu d'éviter cette ville, comme on le lui conseillait, il s'avança rapidement avec quelques hommes, surprit ce gouverneur peu généreux, l'égorgea, et se servit de ses trésors pour payer de nouvelles levées.

(2) Ses troupes avaient remporté plusieurs avantages sur celles de Saduck Khan, particulièrement dans une action qui

vançait pour attaquer sa capitale, envoya un détachement composé presque entièrement d'infanterie pour s'emparer d'une position à peu près à vingt-cinq milles de Shiraz (1) afin d'arrêter la marche de l'ennemi; mais les différens corps dont cette petite armée était composée se querellèrent entre eux pour la distribution des vivres, et ils revinrent tous en désordre poursuivis par la cavalerie ennemie. Aly Moorad se hâta de profiter d'une circonstance qui lui promettait de grands avantages, en lui montrant combien peu il y avait d'union et de discipline dans l'armée qu'il avait à combattre.

De J. C. 1781. De l'H. 1195.

Shiraz fut bloqué plutôt qu'assiégé pendant huit mois: les assiégeans n'avaient point encore gagné de terrain; mais dans la ville le peuple et les troupes étaient réduits à une telle misère par le défaut de vivres, que bientôt le mécontentement et l'esprit de révolte firent des progrès; enfin une partie de la garnison s'emparant des portes les ouvrit à Aly Moorad Khan, dont l'armée prit sur-le-champ posses-

eut lieu à Abadah, où Taher Khan, fils de Saduck, commandait les forces de son père.

(1) Le nom du village où ils campèrent est Hazarbiza. (*Histoire de la famille de Zund*, par Aly Reza.)

sion de la ville (1); mais il ne fut pas commis d'excès, et les habitans n'eurent point occasion de regretter le vœu qu'ils avaient long-tems formé de se voir soumis à l'autorité du vainqueur.

De J. C. 1781. De l'H. 1196. Saduck Khan s'était retiré avec sa famille dans la citadelle : bientôt il fut forcé de se rendre, et il fut mis à mort (2) avec tous ceux de ses fils qui avaient atteint l'âge viril. Il n'y eut d'exception que pour Jaaffer Khan qui, long-tems avant que la ville eût été prise, avait fait ses conditions avec le vainqueur. Tant que son frère Kurreem avait vécu, Saduck Khan avait montré de la modération et du jugement, et avait donné une opinion favorable de son caractère : sa conduite au siége de Bassora avait ajouté au respect que l'on portait à un honnête homme l'admiration que l'on doit à un habile général ; mais dans ses dernières années on voit avec dégoût un prince plongé dans l'apathie, et un père faible qui, enfermé dans

(1) Shiraz fut pris le dix-huitième jour de Rubbee-ul-awul, de l'hégire 1195 (février, de J. C. 1781.)

(2) Aly Reza dit qu'il fut mis à mort; d'autres auteurs disent qu'on lui creva les yeux, et qu'après cela on l'empoisonna ; d'autres encore prétendent que, furieux d'avoir perdu la vue, il se brûla la cervelle.

sa capitale, et fermant les yeux sur les vices de ses enfans, leur abandonne le gouvernement de ses provinces et le commandement de ses armées, jusqu'à ce qu'enfin leur mauvaise conduite et leur tyrannie lui aient fait des ennemis de tous ses sujets. Nous ne pouvons pas non plus plaindre beaucoup le sort d'un homme qui était parvenu au pouvoir en enlevant la couronne et en faisant crever les yeux (1) au fils de son frère, d'un frère aux vertus et au courage de qui il devait tout ce qu'il possédait, et dont la mémoire était si révérée en Perse, que le cruel Zuckee Khan lui-même n'avait pas osé offenser ce sentiment public, en commettant ce même crime par lequel Saduck Khan avait commencé son funeste règne.

Aly Moorad devint alors roi de Perse ; et son caractère et ses succès semblaient pro-

(1) Franklin, Olivier et Waring, s'accordent à dire que Saduck Khan fit crever les yeux à Abool Futteh Khan; et il paraît impossible que le premier de ces voyageurs se trompe sur ce fait, puisqu'il était à Shiraz en 1786 lorsque Jaaffer Khan, fils de Saduck, était sur le trône. Cependant Aly Reza, dans son *Histoire de la famille de Zund*, dit positivement que ce fut Aly Moorad Khan, lors de la prise de Shiraz, qui fit crever les yeux au jeune prince et à ses frères; mais probablement c'est l'effort d'un historien partial pour décharger d'un crime la mémoire d'un prince pour lequel il professait le plus grand respect.

mettre quelques années de repos à ce malheureux pays. De tous les chefs de son armée, celui qui avait montré pendant le siége le plus de talens et de courage était Ackbar Khan, fils de Zuckee Khan ; mais nous devons croire que ce chef était aussi cruel et aussi vindicatif qu'il était hardi et entreprenant, en le voyant presser Aly Moorad de mettre à mort Saduck Khan avec ses trois fils et plusieurs des seigneurs de la cour, et lui demander même la permission de les égorger de ses propres mains. Cette ardeur de cruauté lui fut funeste. Il fut accusé d'avoir conspiré contre la vie du prince qu'il servait ; et il ne fut pas difficile de persuader à Aly Moorad qu'il avait tout à craindre de son ambitieux cousin. Il le crut, ou plutôt il affecta de le croire coupable ; et le prince Jaaffer Khan demanda à son tour à être lui-même le bourreau de celui qui s'était souillé du sang de son père et de ses frères (1).

(1) Franklin et Olivier disent qu'il avait conspiré contre Aly Moorad ; Waring croit que sa mort vint de l'envie que l'on portait à ses grands talens. Aly Reza, dans son *Histoire de la famille de Zund*, nous apprend que ces motifs se trouvaient réunis ; que Ackbar avait certainement des vues ambitieuses, et que Aly Moorad Khan le craignait trop pour ne pas saisir avec joie un prétexte de s'en défaire. Il est probable que c'est là la vérité.

Après être resté quelques mois à Shiraz, Aly Moorad Khan retourna à Ispahan ; et cette ville devint sous son règne la capitale du royaume. Il eut assez de confiance dans son demi frère Jaaffer Khan pour lui donner le gouvernement d'une province (1). Il mit à la tête de son armée son propre fils Shaikh Vais, et l'envoya dans les provinces du nord-ouest pour tenir tête à Aga Mahomet Khan. Ce jeune prince eut d'abord de grands succès ; il envahit tout le Mazenderan, prit Sari qui en est la capitale, et défit le chef des Kujurs qui fut obligé de s'enfuir à Asterabad. Un corps fut détaché pour le poursuivre ; mais l'officier téméraire (2) qui le commandait avança sans s'assurer de tous les défilés qu'il traversait. L'ennemi s'en empara, lui coupa toute communication avec l'armée qui était dans le Mazenderan, et empêcha même tout secours de vivres d'arriver dans son camp. La détresse y devint telle qu'il fallut essayer de se frayer un passage ; mais cela était impraticable. Il fut attaqué, battu et tué par Aga Mahomet Khan, et presque tous les siens furent tués ou faits prisonniers. Le peu d'hommes

(1) Il fut d'abord nommé au gouvernement de Shuster et ensuite à celui de Khumsa.

(2) Mahomet Zaher Khan.

qui parvinrent à s'échapper portèrent dans le camp de Shaikh Vais la terreur dont ils étaient eux-mêmes saisis : ces troupes se dispersèrent sur-le-champ ; et cette lâcheté força leur général à abandonner Sari et les autres conquêtes qu'il avait faites. Il se retira à Teheran où son père vint le rejoindre. Aly Moorad Khan fut si irrité contre les chefs qui avaient abandonné son fils, qu'il en fit mettre plusieurs à mort de la manière la plus cruelle et la plus indigne (1).

De J. C. 1784. De l'H. 1199.

Aly Moorad, quoique très-souffrant d'une maladie grave, montra dans cette occasion l'énergie la plus active. Il avait déjà formé une autre armée qu'il envoya dans le Mazenderan ; et il se préparait à en aller prendre lui-même le commandement lorsqu'il apprit que Jaaffer Khan (2), encouragé par les revers qu'avait éprouvés le roi et par le bruit de sa maladie, s'était révolté, et dans ce moment même marchait vers la capitale. Furieux à cette nouvelle, Aly Moorad voulut dans l'instant même re-

(1) Aly Reza assure qu'il leur fit battre la tête avec des maillets de bois.

(2) Ce prince, selon Aly Reza, était à cette époque à Zunjan, dans le Khumsa, et il dirigea su -le-champ sa marche vers Ispahan.

partir pour Ispahan. Ses ministres et ses médecins le supplièrent d'attendre au moins que la violence de l'accès eût un peu diminué, et les derniers surtout lui dirent que la fatigue d'un voyage dans cette saison rigoureuse, au cœur de l'hiver, mettrait sa vie en danger. Le monarque impatient refusa de les écouter; il ne voulait pas voir d'autres dangers que celui qui menaçait son pouvoir. Cependant l'événement prouva qu'ils avaient dit vrai, et le De J. C. 1785.
roi mourut en chemin (1). Les officiers de sa De l'H. 1199.
cour cachèrent sa mort à l'armée jusqu'à ce qu'on fût arrivé à Ispahan; et par cette sage précaution le trésor royal fut préservé du pillage; car, au moment où cette nouvelle fut connue, les troupes se répandirent dans la campagne, pillant de tous les côtés.

On a parlé très-diversement d'Aly Moorad. Il paraît au moins qu'il avait un esprit ferme et décidé : le plus bel éloge de son caractère est le respect qu'avait pour lui un habile ennemi. Aga Mahomet, qui eut de la peine pendant la vie de ce prince à se maintenir dans le Mazenderan, répondait souvent à ceux qui le

(1) Il mourut le vingt-huitième jour de Suffer, de l'hégire 1199 (11 février 1785), au village de Moortchakhour, à peu près à trente milles d'Ispahan.

pressaient de s'avancer dans l'Irak : « Attendons que nous ne trouvions plus sur notre chemin ce respectable borgne (1) (c'était ainsi qu'il appelait toujours Aly Moorad qui avait perdu un œil) ; alors, et seulement alors, nous pourrons réussir dans une semblable entreprise. »

Il se passa cinq jours entre la mort d'Aly Moorad et l'arrivée de Jaaffer Khan à Ispahan. Pendant ce court espace de tems le gouverneur de la ville, Bauker Khan, prit le titre et l'attitude de roi. C'était un homme vain et imprudent ; et il semble qu'il avait peu de moyens de soutenir cette démarche. Il s'enfuit à l'approche de Jaaffer Khan, mais il fut poursuivi et pris ; et le seul effet de son ambition fut de lui faire partager la prison de tous les membres de la famille de son ancien maître. La personne dont Jaaffer Khan avait le plus à craindre était Shaikh Vais, fils du monarque décédé. Il écrivit à ce prince, et lui parla dans les termes les plus tendres ; mais aussitôt qu'il l'eut amené à se mettre en son pouvoir, le masque tomba ; et le malheureux jeune homme trop confiant fut

(1) Beaucoup de gens qui avaient entendu Aga Mahomet parler d'Aly Moorad m'ont assuré qu'il l'appelait toujours Koor Mootashukus, ou *le respectable homme borgne*.

privé de la vue pour empêcher qu'il ne vînt un jour troubler le règne de son cruel oncle.

Aga Mahomet tint la promesse qu'il avait faite depuis long-tems à ses officiers de les conduire dans les plaines de l'Irak quand Aly Moorad n'existerait plus. Au moment où il apprit cet événement qu'il désirait depuis long-tems, il descendit des montagnes du Mazenderan, accompagné seulement de cinq ou six cents hommes; et il vit bientôt cette petite armée s'augmenter, et de ses propres partisans et des chefs mécontens qui avaient servi avec ses ennemis. Il poussa hardiment jusqu'à Ispahan, bien convaincu qu'il n'y avait qu'un éclatant succès qui pût tenir réunie une armée composée comme l'était la sienne. Quelques écrivains (1) assurent qu'il avait des liaisons secrètes avec les principaux chefs du pays qu'il venait d'envahir. Mais il avait eu peu de tems pour établir ces intrigues, puisqu'il était encore à Asterabad au moment où Aly Moorad mourut. En moins de deux mois après cet événement il était maître d'Ispahan (2). Jaaffer De J. C 1785. De l'H. 1200.

(1) Olivier assure que ce prince était appelé Bauker Khan, mais il n'en donne point de preuves; et je n'ai trouvé ce fait dans aucun des mémoires de ce tems.

(2) Il entra dans cette ville le 6 mai : la distance depuis Asterabad est de quatre cents milles.

Khan fut obligé de fuir à son approche : sa retraite fut si précipitée que ses bagages, ses trésors, et même les insignes de la royauté, furent pillés par le peuple de la capitale (1). Pendant que son formidable rival s'établissait à Ispahan, Jaaffer Khan fut reçu avec joie à Shiraz. La fidélité du gouverneur Syud Moorad (2) n'était pas très-certaine ; mais le dévouement des habitans avait été entretenu par le zèle de leurs magistrats. Le plus influent parmi eux, Hajee Ibrahim, fut élevé sur-le-champ, par son souverain reconnaissant, à la haute dignité de kalander ou premier magistrat civil de la province de Fars.

Aga Mahomet Khan ne resta pas long-tems en possession de sa nouvelle conquête. Une tentative malheureuse, qu'il fit contre quelques tribus de montagnards (3), effraya ces bandes

(1) On dit que la populace était encouragée au pillage par plusieurs des seigneurs qui venaient de sortir de prison ; on cite entre autres Bauker Khan dont il a déjà été parlé : ce chef avait non-seulement été enfermé, mais encore on l'avait cruellement battu, par l'ordre de Jaaffer Khan, pour lui faire déclarer où étaient ses trésors.

(2) Syud Moorad Khan était neveu d'Aly Moorad.

(3) Il attaqua les Bukhteares, habitans des grandes chaînes de montagnes qui entourent la capitale, et que toute l'énergie de Nadir Shah avait à peine pu réduire ; depuis la mort de ce prince ils avaient repris leur sauvage indépendance.

inconstantes auxquelles il avait dû ses succès. Elles abandonnèrent ce qu'elles regardaient comme le déclin de sa fortune. Il fut obligé de se retirer précipitamment à Teheran ; et pendant qu'il s'occupait à former des troupes plus solides, Jaaffer Khan reprit Ispahan (1); mais il fut lui-même forcé d'en sortir bientôt lorsque Aga Mahomet revint contre lui : tout le reste de son règne ne fut plus qu'une guerre défensive contre ce chef habile qui, maître de presque tout l'Irak, menaçait sans cesse d'attaquer Shiraz.

Jaaffer Khan n'avait pas été plus heureux dans ses efforts pour réprimer les rébellions de ses propres sujets qu'il ne l'avait été dans ses guerres contre des ennemis du dehors. Son parent Ismael Khan (2), à qui il avait confié le gouvernement de Hamadan, se révolta et battit l'armée que le roi conduisait contre lui (3). Il

De J. C. 1786. De l'H. 1201.

(1) Le gouverneur Raheem Khan défendit la citadelle quelque tems; mais il fut pris et mis à mort. (Aly Reza, *Histoire de la famille de Zund.*)

(2) Ismael Khan était cousin de Jaaffer Khan; son père, frère de Kurreem Khan, était mort pendant la vie de prince.

(3) Cette action eut lieu le 2 mars 1786 : on attribue la victoire à Khoosroo Khan, Waly d'Ardelan, qui amena un corps considérable de Kurdes au secours d'Ismael.

fut aussi repoussé de devant la ville de Yezd (1) qu'il avait essayé de réduire. Mais au commencement de la dernière année de son règne, la fortune sembla vouloir lui être plus favorable. Son fils Lootf Aly Khan avait fait une expédition heureuse dans les montagnes de Lar. Encouragé par l'absence d'Aga Mahomet Khan, il était allé avec des forces considérables jusqu'à Ispahan, et avait battu les troupes qui avaient essayé de défendre cette ville. Mais son triomphe fut de courte durée; à la nouvelle de l'approche de son formidable rival il fut obligé de sortir d'Ispahan; et cette ville ne fut plus occupée par la suite par aucun prince de la famille de Zund.

De J. C. 1788. De l'H. 1203.

Nous apprenons par un homme (2) digne de foi que Jaaffer Khan était bon pour ses sujets, et généreux pour les étrangers; que son caractère était doux, et qu'il aimait la justice: cet éloge d'un prince adonné aux plaisirs, dont le règne fut, par comparaison, un tems de calme, et dont les affaires étaient dirigées alors

(1) Le gouverneur de cette ville était Tuckee Khan; il était soutenu par le chef indépendant de Tubbus, ville du Khorassan voisine de Yezd.

(2) Franklin qui passa quelque tems à Shiraz sous le règne de ce prince.

par un ministre (1) sage et aimé du peuple, s'accorde assez avec l'idée que nous pouvons nous former de son caractère d'après les événemens de sa vie. Les vertus négatives qu'on lui attribue ne sont pas incompatibles avec les défauts qu'on lui reproche, une faiblesse naturelle et une fausseté basse et calculée. On ne peut nier que ce monarque, en faisant, comme on va le voir, injure à l'honneur d'un des chefs les plus distingués de son armée, en manquant à sa propre foi, ne soit devenu lui-même l'instrument de sa perte, et n'ait donné une apparence de justice au coup qui mit fin à sa vie.

De tous les chefs qui servaient sous lui, aucun n'était plus distingué que Hajee Aly Kooli de Kazeroon. Ce seigneur avait été envoyé pour apaiser une révolte assez sérieuse dans le pays qui est à l'est de Kashan. Il avait vaincu le chef (2) contre lequel il avait été envoyé, et, entre autres prisonniers, il ramenait quinze cents hommes d'infanterie du Khorassan, qui, après s'être défendus bravement, avaient ca-

(1) Le nom de cet homme respectable était Mirza Hussein; il était père de Mirza Boozoorg, ministre du prince Abbas Mirza, héritier présomptif de Perse.

(2) Le nom de ce chef était Mahomet Hussein Khan, Arabe; il était soutenu par Meer Mahomet Khan de Tubbus.

pitulé sous la condition expresse d'être bien traités. Jaaffer Khan refusa de tenir à cette convention, et il ordonna que ces hommes fussent dépouillés de leurs armes et jetés en prison (1). Ce fut en vain que son général lui représenta que cette action était impolitique, et en même tems honteuse. Les remontrances ne furent point écoutées; il demanda avec instance qu'on ne fît pas à son honneur une pareille tache, qu'on ne violât pas la parole qu'il avait donnée ; on méprisa ses prières : le chef indigné résolut de quitter le service d'un prince qui lui montrait si peu d'égards. Il quitta l'armée accompagné de tous les siens (2); et, malgré les prières et les menaces du monarque, il se retira à Kazeroon (3). Il est probable que Jaaffer Khan n'avait pas dans le moment même assez de force pour empêcher (4) cette révolte ouverte; mais bientôt après il envoya une armée pour réduire Hajee Aly Kooli. Ce chef, depuis qu'il avait quitté

(1) Aly Reza, *Histoire de la famille de Zund.*

(2) C'était presque uniquement de l'infanterie.

(3) Aly Reza.

(4) Il est très-possible que les chefs de l'armée aient refusé d'agir contre Hajee Aly Kooli, parce qu'il ne s'agissait que d'une affaire d'honneur, et nullement encore de trahison.

le camp, avait résisté à toutes les invitations de revenir à la cour ; à la fin cependant il consentit à céder : toutefois il ne voulut aller à Shiraz que lorsque le monarque offensé aurait juré sur le Khoran de ne pas lui faire le moindre mal ; mais Jaaffer Khan était incapable de pardonner à un homme qui l'avait si profondément blessé : il s'empara de lui, et, au mépris de la foi qu'il avait jurée, il le fit mettre en prison, et le condamna à y passer le reste de sa vie. Dans cette position désespérée, le chef de Kazeroon entra dans une conspiration avec quelques autres prisonniers pour se venger de l'homme qui l'avait si cruellement traité. Syud Moorad Khan (1), par sa haute naissance et les hautes dignités qu'il avait remplies, était celui qui avait parmi eux le plus d'influence. Lorsque le complot fut mûr, un esclave gagné par les conjurés se chargea de mettre du poison (2)

(1) Syud Moorad, autrefois gouverneur de Shiraz, avait eu la confiance de Jaaffer Khan, et avait été employé par lui : plus tard il fut mis en prison ; le roi le fit même battre cruellement pour le forcer à découvrir ses trésors. (Franklin.)

(2) Je suis Aly Reza qui donne beaucoup de détails sur la mort de Jaaffer Khan, et je ne doute pas qu'ils ne soient vrais. Waring dit que le poison fut donné par une femme esclave qui avait appartenu autrefois à Syud Moorad. Olivier (tome VI, page 209) assure que ce prince avait pris une médecine pour

dans les alimens du roi ; et pendant que Jaaffer Khan était déchiré déjà par d'affreuses douleurs, les prisonniers délivrés par leurs amis se précipitèrent dans sa chambre, et mirent fin à sa vie. La tête du monarque, jetée du haut de la citadelle dans la place, apprit aux habitans de Shiraz étonnés qu'ils avaient changé de maître.

Lootf Aly Khan, fils de Jaaffer Khan, était dans le Kerman lorsque son père fut assassiné; et Syud Moorad Khan, par l'influence des conspirateurs qui étaient entrés avec lui dans le complot, fut proclamé roi, mais il ne régna que quelques mois. Hajee Ibrahim, premier magistrat de la ville de Shiraz, qui était attaché aux intérêts du jeune prince qu'on voulait dépouiller, parvint à inspirer les mêmes sentimens aux principaux habitans de la ville et à plusieurs chefs de tribus ; et Lootf Aly Khan, qui, n'osant se fier à la fidélité de ses propres troupes, avait été obligé, en apprenant tous ces événemens, de se retirer chez le Shaikh d'Abusheher, eut bientôt les moyens de soutenir ses droits à la couronne de son père. Le chef

diminuer sa corpulence, et qu'elle le rendit si souffrant et si faible, que les conspirateurs eurent peu de peine à l'attaquer et à s'en rendre maîtres.

arabe qui lui avait donné ainsi asile et protection, mourut peu de momens après son arrivée à Abusheher; mais en mourant il donna ordre à son fils (1) de se dévouer entièrement à Lootf Aly Khan. Ce jeune prince se mit alors en campagne avec une armée composée presqu'en entier des troupes du nouveau chef d'Abusheher. L'approche d'un corps considérable, sous le commandement du frère (2) de Syud Moorad, le menaçait d'une destruction prochaine ; mais celui (3) qui commandait en second cette armée était dévoué à Hajee Ibrahim. Il persuada aux soldats de s'emparer de leur général, et de se déclarer en faveur du prince contre lequel on les envoyait. Encouragé par cet événement, Lootf Aly Khan marcha vers la capitale où le zèle de ses amis avait travaillé si heureusement qu'il fut salué roi d'une voix unanime par tous les habitans. Syud Moorad Khan, qui s'était enfermé dans la citadelle, fut bientôt forcé de se rendre ; on le mit à mort. Il avait été nécessaire, pour le succès de cette révolution, de détacher Hajee Aly Kooli d'une cause que le

(1) Shaikh Nasser, qui a été jusqu'à ce tems-ci chef d'Abusheher, et qui vit encore.

(2) Shah Moorad.

(3) Son nom était Aly Himmut Khan.

ressentiment et le désespoir lui avaient fait embrasser. Hajee Ibrahim lui avait donné, ainsi qu'à plusieurs autres, les assurances les plus solennelles de pardon : le nouveau roi, en montant sur le trône, se hâta de confirmer ces promesses, et accorda même sa confiance et sa faveur à ceux à qui elles avaient été faites.

Avant d'aller plus loin dans l'histoire de Lootf Aly Khan, il semble nécessaire de dire quelques mots de la naissance et de l'élévation d'un homme dont le nom devint si célèbre à cette époque dans les annales de son pays. Hajee Ibrahim était fils de Hajee Hashem (1), respectable magistrat de Shiraz, qui, ayant perdu la vue par l'âge, était devenu vers la fin de sa vie incapable de s'occuper d'affaires, et avait laissé une famille nombreuse, si ce n'est dans la mi-

(1) Le nom de Hajee Hashem est encore en grand respect dans sa ville natale. Pendant que le grand conquérant Nadir Shah y était campé, ce magistrat lui donna une fête dans le jardin de Dil Goosha, près du tombeau de Sadi. Cet événement, qui flatte la vanité de la famille, parce qu'il sert à prouver quelle était déjà l'importance de Hajee Hashem, est rapporté dans l'*Histoire de Hajee Ibrahim*. Le fils de ce ministre, Mirza Mahomet Khan, me donna à moi-même une fête en 1800; et il eut soin de me dire que c'était dans le même lieu où son grand-père avait fêté Nadir Shah et toute sa cour, environ soixante-dix ans auparavant.

sère, au moins avec très-peu de fortune; mais son fils, Hajee Ibrahim, était de bonne heure parvenu à la charge de magistrat dans un des quartiers de la ville; et son caractère mâle, où se réunissaient au courage le plus remarquable une extrême douceur et un sens très-droit, le fit arriver bientôt à des emplois plus élevés. Il avait été nommé par Kurreem Khan à la place qu'avait eue son père, et élevé à une charge importante (1) par Aly Moorad. C'était lui qui avait donné à Jaaffer Khan les moyens de s'emparer si facilement de la ville de Shiraz lorsqu'il fut forcé de fuir d'Ispahan; aussi ce prince, comme nous l'avons déjà dit, l'avait nommé premier magistrat de la province de Fars; l'influence que lui donnait cette situation lui permit d'acquitter ce qu'il devait de reconnaissance au père, en plaçant le fils sur le trône.

Si quelque chose pouvait promettre encore du bonheur à la Perse, si quelque chose semblait pouvoir relever la fortune déchue de la
famille de Zund, c'était sûrement l'élévation De J. C. 1780.
de Lootf Aly Khan : quoique ce prince n'eût De l'H. 1204.
pas encore vingt ans, de fréquens travaux sous

(1) Il fut fait magistrat de tous les Hyderee Mahals, ou quartiers appelés Hyderee; ce qui comprend plus de la moitié de la ville.

le règne de son père l'avaient mûri de bonne heure; déjà ses amis, et même ses ennemis, le regardaient comme un des meilleurs et des plus braves soldats du royaume. Toute sa personne était faite pour entraîner cette admiration que méritait si bien l'élévation de son caractère; sa figure était belle et pleine d'expression, sa taille élevée et gracieuse; quoique mince il était fort et agile; pour l'adresse à manier un cheval et la dextérité à tous les exercices militaires, il n'avait point de rivaux, et personne ne croyait que son ame fût au-dessous des devoirs qu'il avait à remplir. Il avait montré dans plusieurs circonstances autant d'habileté que de courage; et avant qu'il ne montât sur le trône, ses manières étaient douces et séduisantes, surtout envers ses inférieurs. Mais aussitôt qu'il fut élevé au pouvoir son caractère changea; il sembla avoir perdu ce qu'il y avait de meilleur en lui. Il cessa d'être doux et conciliant; il devint fier et hautain. L'estime et la reconnaissance qu'il avait montrées, et que probablement il sentait alors pour Hajee Ibrahim, l'homme dont l'attachement et la fidélité lui avaient frayé le chemin du trône, firent place à des alarmes et à d'injustes soupçons. Peut-être, au reste, ne devons-nous pas trop nous étonner qu'il

regardât avec plus de jalousie que de respect l'homme qui avait montré assez de pouvoir et d'influence pour faire un roi de Perse.

Lootf Aly Khan était à peine assis sur son trône, que Aga Mahomet Khan s'avança pour l'attaquer. Le jeune prince voulut aller au devant de son ennemi en rase campagne (1); mais il fut obligé de céder à des forces supérieures, et il se retira à Shiraz. Le prince kujur, en- De J. C. 1789.
couragé par ce premier succès, investit la ville; De l'H. 1204.
mais après avoir fait de vains efforts pendant près d'un mois pour entamer les remparts, il leva le siége et revint à Teheran, qui était alors la capitale de son royaume.

L'année suivante, Lootf Aly Khan s'attendait De J. C. 1790.
à une attaque semblable, et il avait préparé, De l'H. 1205.
pour la repousser, des forces considérables; mais Aga Mahomet Khan était occupé dans l'Aderbijan; et le prince souverain du Fars, ne voulant pas que l'armée qu'il avait rassemblée restât oisive, se décida à marcher sur Kerman pour forcer le gouverneur de cette province (2) à se soumettre à son autorité. La campagne était presque achevée; tous les gens sages conseillè-

(1) Cette bataille eut lieu à un village appelé Hazarbizah, à six fursukhs ou vingt-six milles de Shiraz.

(2) Le nom de ce chef était Hussein Khan Khakee.

rent à Lootf Aly Khan de se contenter des conditions qu'offrait le chef de Kerman: c'était une pleine reconnaissance de son autorité, le paiement annuel du revenu de la province, et toutes les soumissions qu'on lui demanderait; mais à ces concessions se joignait le refus positif d'aller personnellement à la cour du roi. Cependant le prince impétueux insistait sur ce dernier point; et, pour l'obtenir plus facilement, il mit le siége devant la ville de Kerman au milieu d'un hiver extrêmement rude. Il fut vaincu, nous dit son historien (1), bien plus par les élémens que par les assiégés. Presque tous les chevaux et beaucoup d'hommes de son armée périrent de froid et de faim; car lorsque la neige devint abondante, il ne put plus y avoir pour le camp d'approvisionnemens réguliers. Forcé enfin, par la défection d'une partie de son armée, et les plaintes de tous ses soldats mécontens, à lever le siége de Kerman, il revint à Shiraz; mais ce revers avait rendu son ame farouche et irascible.

En partant pour cette malheureuse expédition, il avait nommé un de ses jeunes frères, encore enfant, gouverneur du Fars; mais, en même tems, il avait confié le gouvernement

(1) Aly Reza, *Histoire de la famille de Zund.*

civil de Shiraz et des contrées voisines à Hajee Ibrahim. Il avait aussi donné le commandement de la garnison, avec une autorité indépendante, à un chef de sa propre tribu, appelé Burkhoodar Khan; l'ark, ou citadelle, était commandée par un autre seigneur de la famille de Zund. Il avait ainsi divisé l'autorité pour empêcher la trahison, et c'était au contraire lui donner des moyens. Burkhoodar Khan, qui était un homme faible et arrogant, fier du pouvoir indépendant qu'il avait sur la garnison, insista inutilement pour que Hajee Ibrahim lui montrât cette soumission et ces égards qu'on regarde en Perse comme dus à un supérieur. Offensé de ce refus, qu'il regardait comme une insulte personnelle, il tâcha de persuader au prince que pour manquer ainsi publiquement à un membre de la famille de Zund, il fallait avoir déjà formé quelques projets de trahison. Et quoique Lootf Aly n'attachât pas une foi entière à ces accusations, elles ne laissèrent pas que de faire impression sur son esprit blessé. Toutes ses actions, depuis son retour de Kerman, montrèrent qu'il n'avait plus pour son ministre autant de respect et de confiance qu'il lui en avait précédemment montré.

Quelque tems avant cette époque, une cir-

constance avait diminué l'estime que portait Hajee Ibrahim au caractère de son maître. On a déjà dit que Lootf Aly Khan, à la sollicitation de ce ministre, avait pardonné à plusieurs personnes qu'on supposait avoir pris part au meurtre de son père. Parmi ces gens était un homme, nommé Mirza Mehdy, employé autrefois par Jaaffer Khan (1); mais qui, disgracié ensuite à cause de quelques malversations, avait été condamné à avoir les oreilles coupées. Lorsque la tête de Jaaffer Khan avait été jetée de la citadelle, elle avait été exposée à mille indignités; et, suivant le bruit public, Mirza Mehdy s'était vengé en lui coupant les oreilles. Cet homme s'était toujours défendu de cette accusation; et Hajee Ibrahim, qui assurait être parfaitement sûr de son innocence, avait demandé sa grâce à Lootf Aly Khan: le prince, non content de l'accorder, avait ajouté que, lors même que l'accusation serait vraie, il pardonnerait par déférence pour l'intercesseur. Plusieurs mois après, le prince distribuant des robes d'honneur, en fit donner une à Mirza Mehdy. La mère de Lootf Aly Khan, en appre-

(1) Il était lashkur-novees: cette charge consiste à tenir registre des troupes, et à faire tout ce qui est relatif au paiement de l'armée.

nant ce fait, fit demander à ce fils si ce n'était pas assez qu'on l'engageât à pardonner aux meurtriers de Jaaffer Khan : « Faut-il encore, » ajoutait-elle, que vous vous déshonoriez en » accordant des marques d'estime et de faveur » à un misérable qui a mutilé le cadavre san- » glant de votre père (1) ? » Ces reproches eurent un prompt effet sur le caractère violent du prince. Il retourna au lieu où sa cour était réunie. Il fit venir Mirza Mehdy ; et après lui avoir reproché son crime (2), il le fit jeter dans le feu. On avait envoyé chercher Hajee Ibrahim, mais il n'arriva que pour entendre son maître lui raconter ce qu'il venait de faire, et pour voir avec une secrète horreur les restes du malheureux dont le pardon avait été si pleinement accordé à ses prières (3).

(1) *Manuscrits persans.*

(2) On dit que Lootf Aly Khan demanda à Mirza Mehdy ce que méritait un homme qui s'était mal conduit envers son souverain et son bienfaiteur. « D'être brûlé vivant », lui répondit Mirza Mehdy. « Hé bien ! c'est vous qui êtes cet homme là » ; et il ordonna qu'il fût jeté dans le feu. (*Manuscrits persans.*)

(3) Hajee Ibrahim m'a raconté les détails de cet événement presque dans les mêmes termes qu'il est raconté dans son histoire. Il m'a assuré qu'il ne croyait pas ce malheureux coupable de ce dont le public l'accusait ; et il ajouta : « Depuis cette action, je perdis toute confiance en Lootf Aly Khan. »

De là naquit entre le souverain et le ministre une méfiance qu'il était facile d'apercevoir; Lootf Aly Khan, jeune et orgueilleux, savait mal dissimuler sa contrainte, mais il n'osait pas attaquer ouvertement un homme dont il redoutait encore l'influence: outre l'attachement que portaient à Hajee Ibrahim tous les habitans de Shiraz, plusieurs gouverneurs de provinces et plusieurs chefs de tribus étaient tout dévoués à ses intérêts; ses frères commandaient les principaux corps d'infanterie dans l'armée. Mais quoique le prince n'osât point éclater, toutes ses actions montraient ce qu'il sentait; et le ministre, voyant qu'on en voulait à sa vie, se décida à renverser un prince « de » qui il avait cessé (pour me servir de ses pro» pres expressions), d'attendre autre chose » que la mort (1).

De J. C. 1791. De l'H. 1206. Les choses étaient en cet état lorsque Lootf Aly Khan résolut de marcher sur Ispahan. Il s'arrangea pour diviser l'autorité à Shiraz, comme il avait déjà fait quand il avait voulu attaquer Kerman : en mettant un chef de sa propre famille (2) à la tête de la garnison, et

(1) *Histoire manuscrite de Hajee Ibrahim.*

(2) Burkhoodar fut encore nommé commandant de la garni-

un autre pour commander la citadelle, il croyait n'avoir plus rien à craindre de son ministre; cependant il ne put s'empêcher de lui montrer encore quelque défiance. Après l'avoir chargé publiquement du gouvernement civil, et la veille du jour où l'armée devait partir, il envoya l'ordre que le fils d'Ibrahim, Mirza Mahomet, fût envoyé au camp; et comme celui-ci était trop jeune pour servir, ce n'était évidemment que pour servir d'otage et de garantie de la fidélité du père. Cette défiance, si mal dissimulée, aurait éclairé Hajee Ibrahim s'il eût pu douter encore de la manière dont il était vu à la cour; et il paraît qu'il se détermina dès-lors à exécuter un plan auquel il songeait depuis long-tems; c'était de s'emparer de Shiraz, de livrer cette ville à Aga Mahomet Khan, et de rendre ainsi ce monarque seul maître de toute la Perse.

Hajee Ibrahim s'était peut-être persuadé (1)

son et chargé de la police; Mahomet Aly Khan Zund fut chargé de la citadelle.

(1) Lorsque j'ai causé avec Hajee Ibrahim des motifs qui l'avaient fait agir à cette époque, il m'a toujours dit qu'un des principaux était le désir de sauver son pays de guerres continuelles. « Personne, disait-il, excepté quelques soldats avides de pillage, ne mettait d'intérêt à ce que ce fût un Zund ou un Kujur qui fût sur le trône; mais tout le monde voulait voir la Perse grande et puissante, et tranquille dans son intérieur. »

que, par cette trahison, il ne faisait qu'accélérer une chose qui devait nécessairement arriver plus tard, et qu'il épargnait ainsi à son pays tous les malheurs que pouvait entraîner la guerre entre deux familles rivales : cependant, on ne peut pas douter que son premier et son véritable motif ne fût de se sauver du danger qui le menaçait lui-même. Il avait perdu toute confiance en Lootf Aly Khan ; il savait qu'il avait beaucoup d'ennemis qui travaillaient sans relâche à sa perte ; et il voyait dans la conduite du prince envers lui que ces efforts perfides n'avaient pas été inutiles. Dans cette position difficile il chercha à sauver sa vie, et à acquérir par un grand service la protection d'un puissant monarque. Il réussit dans cette entreprise ; mais il renversa une famille à laquelle il devait son élévation ; et c'est une tache à sa mémoire.

Lootf Aly Khan était déjà depuis quelques jours en marche pour Ispahan : Hajee Ibrahim, à l'aide d'un petit corps de citoyens qu'il avait formé, et à la tête duquel il avait mis le plus jeune de ses frères (1), s'empara des deux seigneurs (2) auxquels on avait laissé le comman-

(1) Mahomet Hussein Khan.

(2) Burkhoodar Khan et Mahomet Aly Khan. Ils furent en-

dement de la garnison et de la citadelle; ses mesures furent si bien prises qu'il réussit sans répandre une goutte de sang. Il envoya la nouvelle de son succès à un autre de ses frères (1) qui était dans l'armée. Lorsque le messager arriva, Lootf Aly Khan n'était plus qu'à vingt milles de l'armée d'Aga Mahomet Khan (2), commandée par le neveu de ce chef qui était connu alors sous le nom familier de Baba Khan (3). Le frère de Hajee Ibrahim communiqua à ses amis et aux chefs qui étaient déjà dans le complot la nouvelle qu'il venait de recevoir ; et il fut arrêté qu'aussitôt que la nuit serait venue une partie de l'infanterie tirerait sur les quartiers de Lootf Aly Khan, et que ce feu accompagné d'un grand bruit serait le signal auquel se réuniraient tous les amis de

De J. C. 1791. De l'H. 1205.

gagés à venir consulter sur quelques affaires de l'administration civile, et l'on s'empara d'eux pendant qu'ils étaient chez Hajee.

(1) Abdool Raheem Khan.

(2) Lootf Aly Khan était campé dans un village à cinq fursukhs de Koomisha, où étaient les troupes d'Aga Mahomet Khan.

(3) Le souverain actuel de Perse porta, jusqu'à la mort de son oncle, le nom de Baba Khan. Son véritable nom était Futteh Aly Khan; mais Aga Mahomet était dans l'habitude de l'appeler Baba ou *enfant*, et ce nom lui resta jusqu'à ce qu'il fût devenu tout-à-fait un homme. Il avait à cette époque vingt-deux ans.

Hajee Ibrahim. Lorsque les premiers coups furent tirés, il y fut répondu par de grands cris de toutes les parties du camp, et les troupes commencèrent à s'agiter. Le prince, surpris autant qu'irrité, envoyait des officiers l'un après l'autre pour savoir la cause de tout ce tumulte. Enfin on vint lui dire qu'il fallait monter à cheval et se sauver, parce que ses troupes étaient révoltées. Aucun des généraux ne voulut obéir à ses ordres; un seul chef (1) avec soixante et dix hommes resta auprès de lui. Accompagné de cette petite troupe, il se dirigea vers sa capitale : il espérait que ses amis en étaient encore les maîtres; mais le second jour de sa marche il apprit tout ce qui s'était passé : il avait alors été rejoint par près de trois cents chevaux; il s'avança hardiment jusqu'aux portes de Shiraz, et envoya un officier demander à Hajee Ibrahim la raison d'une conduite si extraordinaire. « Allez, ré-
» pondit tranquillement le ministre à l'homme
» qui était venu le trouver, allez dire à Lootf
» Aly Khan que je n'avais pas d'autre moyen
» de sauver ma tête que de lui ôter le pouvoir
» de la faire tomber. Prévenez-le, ajouta-t-il

(1) Tamasp Khan Fylee.

» encore, qu'il doit renoncer à l'espoir de re-» prendre Shiraz, et qu'il n'a plus qu'à sauver » sa vie en fuyant (1). » Mais le prince orgueilleux, qui avait déjà été rejoint par un certain nombre de ses troupes, méprisa cet avis. » Après tout, dit-il, le traître n'est qu'un » bourgeois (2), et toute sa force ne se com-» pose que de quelques boutiquiers qui ne pour-» ront pas résister à de braves soldats. » Se croyant fort ainsi de ses propres espérances, il campa sous les murs de la ville ; mais la mesure politique qui avait placé dans la capitale les familles des soldats de l'armée, donna alors un grand avantage à Hajee Ibrahim qui somma le peu d'hommes qui entouraient encore le roi de rentrer sur-le-champ dans la ville, s'ils voulaient sauver la vie de ceux qui leur étaient chers. Cet artifice eut un plein effet, et Lootf Aly Khan abandonné fut obligé de fuir avec quatre ou cinq domestiques à Abusheher. Mais le Shaikh qui commandait dans cette ville, et qui avait autrefois secouru le jeune et malheureux prince, avait cessé de lui être attaché. Il

(1) *Histoire manuscrite de Hajee Ibrahim.*

(2) Shaheree, ou *bourgeois*, est un terme de mépris en Perse ; il se donne aux hommes peu faits pour la guerre, parce que tous les soldats sont pris dans les tribus errantes.

était tout dévoué à Hajee Ibrahim. Le monarque fugitif cependant trouva un asile dans le voisinage chez le chef du port de Bunder Reeg. Avec les faibles secours qu'on put lui fournir, il rassembla quelques hommes, et se décida à aller encore une fois attaquer Shiraz.

De J. C. 1792. De l'H. 1206. A ce qui lui manquait en nombre, Lootf Aly Khan suppléait par l'héroïsme de son caractère et le courage de ceux qui s'étaient attachés à sa fortune désespérée. Son premier succès fut une victoire contre les troupes du Shaikh d'Abusheher (1). Il attaqua ensuite le gouverneur de Kazeroon (2) qu'il fit prisonnier, et à qui il fit arracher les yeux. Cet acte de cruauté nuisit beaucoup à sa cause, d'abord en lui faisant des ennemis implacables d'une famille puissante, et ensuite en affai-

(1) Cette bataille, si on peut lui donner ce nom, eut lieu au village de Tangestan. La cavalerie que commandait Reza Kooli Khan l'abandonna au milieu de l'affaire, et alla se joindre à Lootf Aly Khan; et l'infanterie rushire s'était enfuie avant d'être attaquée. (*Histoire d'Aly Reza.*)

(2) Hajee Aly Kooli Khan de Kazeroon, à qui Lootf Aly Khan avait pardonné en montant sur le trône, avait été forcé plus tard de fuir vers Aga Mahomet Khan. Son frère, Reza Kooli Khan, était gouverneur de Kazeroon, et avait offensé Lootf Aly Khan en pillant une partie de son bagage et quelques-uns de ses chevaux favoris lorsqu'il s'était enfui de Shiraz.

blissant cet intérêt que sa jeunesse, son courage et ses malheurs étaient si bien faits pour exciter.

Lootf Aly Khan encouragé par ses succès parut encore une fois devant Shiraz ; il commença par bloquer la ville qu'il ne pouvait pas assiéger régulièrement, parce qu'il n'avait ni infanterie, ni artillerie. Ce courage inébranlable qu'il avait montré lui avait attiré bien des partisans; et ses amis commençaient à se livrer à l'espoir de le voir remonter sur le trône. Mais la valeur audacieuse et la constance inépuisable du jeune prince avaient à lutter contre un homme qui savait toujours éloigner les dangers en les prévenant, et dont la fermeté, tempérée par la modération, lui assurait l'attachement des siens sans irriter inutilement ses ennemis. Le caractère extraordinaire de cet homme admirable se montre peut-être mieux dans cette circonstance difficile que dans aucun autre des événemens de sa vie.

L'année précédente, lorsque Lootf Aly Khan avait été forcé de fuir par la révolte de l'armée avec laquelle il espérait conquérir Ispahan, toutes ces troupes étaient revenues fort en désordre à Shiraz; leur arrivée avait augmenté de beaucoup le nombre d'hommes des tribus

militaires (1) du Fars qui étaient déjà dans la ville, et l'avait porté à près de douze mille. L'infanterie, ou milice de la ville, qui était composée de marchands et d'artisans, ne formait guère plus que le cinquième de ce nombre; et cependant c'était la seule troupe dont Hajee Ibrahim pût attendre quelque secours. Il était impossible que des tribus, dont toute la fortune tenait à la puissance de la famille de Zund, consentissent à ce qu'il voulait faire, c'est-à-dire à transporter le pouvoir souverain au chef des Kujurs. Convaincu que cette multitude de soldats s'opposerait à l'exécution de ses desseins, il se décida à les désarmer, et à les chasser de Shiraz. Il prit ses mesures avec promptitude et précaution, de manière à éviter tout soupçon. Ayant donné ordre qu'on s'emparât des rues qui communiquaient par un chemin détourné de son palais à une des portes de la ville, il donna l'ordre aux tribus militaires de se trouver prêtes à une heure dite pour venir recevoir des présens qu'il voulait leur

(1) On les appelle ordinairement Eelliats ou *tribus*; ils sont tous soldats et en général cavaliers. Les villes ne fournissent guère d'autres troupes que de l'infanterie; elles sont défendues par un corps de milice qui sort quelquefois dans la campagne.

distribuer. Elles s'assemblèrent effectivement; et on en fit entrer cent hommes (1) dans une cour dont les murailles étaient assez élevées pour qu'on ne pût pas savoir ce qui se passait dans l'intérieur. Les premiers qui entrèrent furent entourés ; mais on leur dit qu'il ne leur serait point fait de mal, pourvu qu'ils consentissent à poser les armes : ils y consentirent ; les armes furent données à des citoyens pour augmenter le nombre de ceux sur qui Hajee Ibrahim pouvait compter ; et les soldats désarmés furent conduits, par la route détournée dont on a parlé, jusqu'à la porte de la ville. Tous furent ainsi désarmés, et ils vinrent les uns après les autres par détachemens se réunir sous les murs de la place. Quoiqu'une pareille mesure puisse sembler bien extraordinaire, elle fut cependant mise à exécution sans confusion, et sans donner lieu à répandre une goutte de sang. Lorsque toutes ces troupes furent sorties de la ville, on leur indiqua quelques villages voisins où elles pouvaient se retirer : n'ayant plus moyen de résister, il fallut obéir; quelques-uns de ces hommes rejoignirent Lootf Aly Khan ; les autres restèrent aux lieux qui

(1) Quelques personnes disent seulement cinquante; cette différence est peu importante.

leur avaient été désignés, attendant ce que déciderait le sort.

Hajee Ibrahim, aussitôt qu'il s'était emparé de la ville, avait écrit à Aga Mahomet Khan; et ce chef envoya à son secours un de ses généraux (1) avec un fort détachement; mais Lootf Aly Khan chercha la première occasion d'attaquer cette troupe; et après un combat opiniâtre il parvint à la mettre en déroute. Aga Mahomet, apprenant cette fâcheuse nouvelle, envoya à Shiraz une armée assez considérable pour espérer de finir la guerre d'un seul coup (2). Ce corps, après s'être grossi de
De J. C. 1792. De l'H. 1206. plusieurs garnisons, marcha contre Lootf Aly Khan dont la petite armée était à peine le dixième de celle-ci (3). Le jeune et courageux prince cependant ne refusa pas le combat: il quitta les retranchemens dont il avait entouré son camp, et conduisit ses hommes au milieu de quelques jardins, avec la double intention de prendre une position forte, et de cacher à l'ennemi le petit nombre de ses troupes. Au commencement de l'action l'ennemi eut l'a-

(1) Moostapha Khan.

(2) Il donna le commandement de cette armée à Jan Mahomet Khan et à Reza Kooli Khan.

(3) *Histoire de la famille de Zund* par Aly Reza.

vantage : Lootf Aly fut chassé de sa position, et poursuivi pendant quelque tems ; mais le jeune et habile général vit que l'on avait commencé à piller le camp qu'il venait d'abandonner ; et, jugeant le moment favorable, il chargea avec fureur, à la tête d'un corps de cavalerie qu'il avait rallié. Les troupes qui fuyaient, encouragées par la valeur de leur chef, revinrent à la charge ; et bientôt l'ennemi fut repoussé sur tous les points. La victoire fut complète; et elle fut d'autant plus importante, qu'un des principaux chefs (1) des Kujurs fut au nombre des prisonniers faits par le prince Zund.

Hajee Ibrahim, qui voyait dans ces nouveaux succès un accroissement dangereux dans la gloire de Lootf Aly Khan, écrivit à Aga Mahomet pour l'engager à s'approcher en personne de Shiraz; et ce prince, sentant effectivement combien cette crise était importante, marcha vers cette ville avec des forces considérables (2). Quoique son armée fût avec celle de son ennemi dans la proportion de plus de cent contre un, il marchait cependant avec assez de précaution pour faire voir qu'il redoutait

(1) Le nom de ce général était Reza Kooli Khan.

(2) Quelques auteurs disent qu'il avait quarante mille hommes; mais ce nombre est exagéré.

toujours les entreprises hardies d'un ennemi audacieux, et ces craintes étaient sages. Il était arrivé à un petit village (1), auprès des ruines célèbres de Persépolis. Son camp fut attaqué tout à coup par Lootf Aly Khan. Ce jeune prince, animé d'un courage égal à ceux des héros qui avaient jadis habité ces magnifiques demeures, se résolut à faire un dernier effort pour obtenir la couronne de Perse. Il parvint à surprendre les gardes avancées d'Aga Mahomet Khan, et les mit en déroute (2); il accompagna les fugitifs dans leur camp, et alla avec quelques centaines d'hommes en attaquer trente mille. Les ténèbres de la nuit, la frayeur des premiers qui avaient été mis en déroute, la terreur qu'inspirait le nom du jeune prince, tout concourut à jeter dans l'armée des Kujurs tant de trouble et de confusion, qu'il eut un moment l'espoir du succès : presque toute l'armée d'Aga Mahomet était déjà dispersée, les assaillans étaient arrivés jusqu'au quartier

(1) Le nom de ce village est Mayen; il est à peu près à soixante milles de Shiraz et trente et un de Persépolis. Aga Mahomet arriva à ce campement le quatorzième jour de Shawal, dans l'année de l'hégire 1206.

(2) Il tua le chef de cette garde avancée, Ibrahim Khan, et beaucoup de ses hommes; ils étaient postés entre les villages de Mayen et d'Alburz.

du roi, lorsqu'un chef, qui venait de se joindre à Lootf Aly Khan, lui assura que le chef des Kujurs était parmi les fuyards, et l'engagea à ne pas laisser perdre toutes ces richesses qu'il avait si noblement gagnées, en laissant ses hommes piller les joyaux et les trésors du souverain vaincu (1). Le prince eut l'imprudence de le croire (2). Il fit arrêter ses hommes, et les empêcha d'entrer dans le quartier royal. Ils obéirent, mais ils se dispersèrent d'un autre côté pour piller. Lorsque le jour commença à paraître, ce jour qui devait éclairer le triomphe du jeune héros, il entendit avec effroi dans le camp de l'ennemi les crieurs publics appeler à la prière (3) : c'était dire à ce qui restait de l'armée d'Aga Mahomet Khan, que le souverain était à son poste ; et effectivement il ne l'avait pas quitté. Voyant qu'il n'y avait plus moyen d'arrêter la confusion, et de rétablir l'ordre parmi ses soldats, il était resté dans son quartier, entouré de quelques-uns de ses gardes, espérant que cette troupe ennemie,

(1) *Histoire de la famille de Zund* par Aly Reza.

(2) Le nom de ce chef était Mirza Futteh Ullah Ardellanee. Quelques historiens croient qu'il était de bonne foi ; d'autres prétendent qu'il était envoyé par l'astucieux Aga Mahomet Khan.

(3) Cela ne se fait que lorsque le roi commande en personne.

faible et indisciplinée, ferait justement ce qu'elle fit. Lootf Aly Khan, éveillé enfin de cette illusion de victoire, se trouva forcé de fuir en toute hâte pour n'être pas fait prisonnier.

Il ne faut pas voir, dans cette tentative hardie d'un jeune prince pour recouvrer le pouvoir, une témérité folle et une entreprise impossible. Il savait par expérience que, dans une armée comme celle qu'il attaquait, si l'on parvient une fois à introduire la confusion, elle est bientôt sans remède. Il savait aussi que dans l'état où se trouvait la Perse, beaucoup de chefs de tribus flottaient entre Aga Mahomet Khan et lui. Une expérience récente avait prouvé que ces chefs agissaient toujours d'après l'impulsion du moment : comme le parti qu'embrassait chacun d'eux était toujours suivi aveuglément par toutes leurs tribus, il pouvait espérer qu'un instant de succès ferait tourner la fortune de son côté, et qu'il pourrait faire servir à la destruction de son ennemi les forces qui avaient été rassemblées pour le perdre lui-même. Le plan d'attaque était habilement disposé, puisque s'avançant avec précaution il surprit complètement l'avant-garde de son ennemi. L'avantage qu'il sut tirer de ce premier

succès fait voir en même tems et son habileté et sa résolution. La victoire lui fut arrachée par un de ces accidens qui décident si souvent du sort des batailles et de celui des empires.

Si Lootf Aly Khan eût mérité un plus heureux succès, Aga Mahomet Khan avait bien mérité aussi la couronne que cette victoire affermit sur sa tête. Au milieu du tumulte et de la consternation générale, il avait montré cette détermination, ce calme, et ce sang-froid, qui étaient le propre de son singulier caractère. Il aimait à revenir sur les événemens de cette époque; et l'on assure qu'il répétait souvent que, dans l'histoire récente de Perse, il n'y avait que trois choses dignes d'être transmises à la postérité (1): d'abord, l'adresse et la fermeté avec lesquelles Hajee Ibrahim, aidé de quelques artisans, s'était emparé de la ville de Shiraz, et l'avait défendue pendant plusieurs mois contre toutes les tribus guerrières de la province; ensuite l'héroïsme audacieux de Lootf Aly Khan qui, avec quatre ou cinq cents hommes, avait osé attaquer une armée de trente mille hommes; enfin cette force d'ame qu'il avait montrée lui-même en restant tran-

(1) *Manuscrits persans.*

quille dans son quartier, tandis que tout avait fui autour de lui, et ce sang-froid dans le danger qui lui avait fait ordonner au crieur public d'appeler, suivant l'usage, à la prière du matin, pour apprendre et à son armée et à l'ennemi qu'il était à son poste, et que tout ce qui s'était passé n'avait pas même troublé son repos.

Lootf Aly Khan continua de fuir jusqu'à ce qu'il eût atteint la province de Kerman. Là il commença encore à rassembler des troupes; mais Aga Mahomet Khan, qui s'était avancé jusqu'à Shiraz, envoya sur-le-champ une armée (1) pour l'attaquer; et le peu d'hommes qui s'étaient réunis autour du prince l'abandonnèrent, croyant voir sa cause absolument perdue. Il
D. J. C. s'enfuit alors dans le Khorassan (2) qui, depuis
1792. D. l'H. la mort de Nadir Shah, était partagé entre
1206. plusieurs chefs indépendans. Un d'eux, Meer Hussein Khan, maître de la ville et du district de Tubbus, offrit sa protection au monarque fugitif. Le jeune prince, apprenant que Aga Mahomet Khan, par une politique jalouse, avait fait détruire les fortifications de Shiraz,

(1) La cavalerie de ce corps était commandée par Wullee Mahomet Khan Kujur, et l'infanterie par Abdool Raheem Khan, frère de Hajee Ibrahim.

(2) *Histoire de la famille de Zund* par Aly Reza.

se détermina à faire un nouvel effort pour reprendre cette ville. Le chef de Tubbus lui fournit deux cents hommes : avec ce faible secours, et quelques fidèles amis qui ne l'avaient jamais abandonné, il marcha vers Yezd. Le gouverneur (1) de cette ville envoya des troupes pour s'opposer à sa marche; Lootf Aly Khan les attaqua avec son impétuosité ordinaire, et les mit en déroute. Animée par ce premier succès, sa petite armée s'avança rapidement jusqu'au village d'Aberkha sur la frontière de la province de Fars; cette place se soumit à son autorité; et de là il annonça à ses amis qu'il s'était de nouveau remis en campagne. Il avait encore beaucoup de partisans secrets; et le récit exagéré de ses victoires en engagea plusieurs à se déclarer ouvertement en sa faveur. En peu de tems sa petite troupe s'augmenta jusqu'à seize cents hommes, avec lesquels il osa aller mettre le siége devant Darabjird. Cette ville célèbre, quoique bien déchue de son ancienne grandeur, est encore une place de quelque importance; elle contient de dix à quinze mille habitans. Une pareille conquête était d'une si grande importance, que Lootf Aly

(1) Aly Ruckee Khan.

Khan fit les plus grands efforts pour y réussir. Mais la terreur qu'excitait ce jeune héros à la tête d'une armée, s'était déjà répandue jusqu'à Teheran; et une force considérable marchait contre lui sous les ordres d'un chef (1) de la tribu des Kujurs, tandis que Hajee Ibrahim envoyait le plus jeune de ses frères (2), avec un gros corps d'infanterie, pour renforcer la garnison de Darabjird (3). Lootf Aly Khan, à l'approche de ces troupes, fut obligé de lever le siége et de se retirer. Il essaya de tenir dans un petit village fortifié (4); mais après quelques jours d'escarmouches, il se vit contraint de hasarder une bataille, et la supériorité du nombre l'emporta : il fut forcé d'aller encore une fois implorer la protection du chef de Tubbus. Celui-ci le reçut avec bonté, mais il commença à craindre que son amitié, sans pouvoir sauver son hôte, n'amenât sa propre ruine : il conseilla à Lootf Aly Khan d'aller à Candahar, et de demander des secours à Timour Shah, alors souverain des Affghans, et qui seul avait assez de pouvoir pour le remettre

(1) Le nom de ce chef était Mahomet Hussein Khan Kujur.

(2) Mahomet Hussein Khan.

(3) *Histoire de la famille de Zund* par Aly Reza.

(4) Le nom de ce village est Rooneez.

sur le trône de ses pères. Le prince reconnut la sagesse de ce conseil : il partit pour aller trouver le monarque affghan ; mais il avait à peine marché quelques jours qu'il apprit la mort de Timour Shah ; et cette nouvelle lui fit abandonner le dessein de sortir de Perse.

Lootf Aly Khan hésitait sur le parti qu'il avait à prendre, lorsqu'il reçut des lettres de deux chefs de Nermansheer (1), district à l'est de Kerman : on le suppliait de ne ne pas abandonner sa patrie ; on lui promettait, s'il voulait revenir, de le seconder de tout son pouvoir (2). Un auteur persan a remarqué avec raison « que la moindre étincelle suffisait » dans toutes les occasions pour rallumer la » flamme de l'espérance dans le cœur de ce » hardi guerrier. » Il se hâta de se rendre à Ner- De J. C. 1794.
mansheer ; et animé par l'idée de voir encore De l'H. 1208.
une fois quelques soldats sous ses ordres, il forma l'audacieux projet de s'emparer de la ville de Kerman. S'étant approché à grandes marches, il envoya en avant, avec la moitié de ce qu'il avait de troupes, son courageux oncle Abdulla Khan, le plus distingué de tous ceux qui s'étaient attachés à sa fortune, pour faire une

(1) Ces chefs étaient Mahomet Khan et Jehangheer Khan.
(2) *Histoire de la famille de Zund* par Aly Reza.

fausse attaque sur la ville : il resta de sa personne à la tête de sa réserve ; et lorsqu'il vit que l'ennemi était entièrement occupé du corps commandé par Abdulla, il conduisit de l'autre côté de la place les troupes que lui-même avait gardées ; il s'était muni d'échelles pour l'escalade, et il était parvenu au haut des murailles avant d'avoir été aperçu. La garnison, quoique surprise, fit une résistance opiniâtre. Mais enfin, chassée successivement de tous les postes, elle fut obligée de se retirer dans la citadelle, et fut même bientôt contrainte d'abandonner cette dernière position. Les officiers (1) qui commandaient dans Kerman parvinrent à se sauver, mais un grand nombre de leurs hommes furent égorgés, et la totalité de leurs bagages tomba entre les mains du vainqueur. Lootf Aly Khan prit encore une fois l'état de roi ; il fit frapper des monnaies à son effigie pour perpétuer la mémoire de ce glorieux événement. L'historien (2) de son règne, en racontant cette dernière conquête, dit avec emphase « que la for» tune de ce prince, semblable à l'astre ra-

(1) C'étaient Mahomet Hussein Khan Karagoozoloo, chef actuel de cette tribu, et Abdool Raheem Khan, frère de Hajee Ibrahim.

(2) *Histoire de la famille de Zund* par Aly Reza.

» dieux dont il était l'image, devenait plus » brillante encore au moment de disparaître. »

Aga Mahomet, en apprenant la prise de Kerman, marcha avec tout ce qu'il put rassembler de forces au devant d'un ennemi qui sortait toujours plus grand de tous ses revers. Lootf Aly Khan ne fut point effrayé de cette armée immense qui venait contre lui ; et ses soldats, encouragés par quelques succès partiels, secondaient son ardeur héroïque ; mais après quatre mois de siége, ils souffrirent une extrême misère, et le mécontentement commençait à faire des progrès. Un corps d'infanterie, qui avait été chargé de la défense de quelques tours, les livra à l'ennemi. Deux ou trois mille hommes des troupes d'Aga Mahomet étaient déjà entrés dans la ville avant que la nouvelle de cette trahison fût arrivée jusqu'à Lootf Aly Khan. Aussitôt qu'il le sut il se rendit sur le lieu, et parvint, après un combat opiniâtre, à repousser l'ennemi ; mais ce fut là son dernier succès. Un des chefs (1), auquel le jeune et brave prince s'était confié, se détermina à le trahir. Cet officier perfide avait le commandement de la citadelle qui se joint par un

(1) Rujuff Kooli Khan du Khorassan.

côté aux ouvrages extérieurs de la place. Il ouvrit à l'ennemi cette porte, et Aga Mahomet Khan fit entrer dix ou douze mille hommes, se préparant à les soutenir avec toute son armée. Lootf Aly Khan, en apprenant cette seconde trahison, espéra que ses efforts pourraient encore une fois réussir : il attaqua l'ennemi avec fureur, mais il avait contre lui des forces trop considérables; il fut obligé de se retirer après avoir vu ses plus braves soldats égorgés à ses côtés, ou obligés de fuir.

Aga Mahomet, dont le principal objet était d'empêcher que Lootf Aly Khan ne lui échappât, avait fait entourer Kerman, et placé devant chaque poste des corps assez considérables. Le jeune prince, quoique entouré de toutes parts, soutint le combat dans la ville pendant trois heures; et lorsque la nuit fut venue il passa le fossé sur un petit pont fait de planches légères, et qu'on retira aussitôt qu'il fut de l'autre côté (1). Les lignes de l'ennemi n'étaient pas encore passées; il les attaqua avec un courage que le désespoir augmentait encore; accompagné de trois serviteurs fidèles, il parvint à passer au travers des troupes

(1) *Histoire de la famille de Zund* par Aly Reza.

qui cherchaient à s'opposer à sa fuite. Enfin il se dirigea vers Nermansheer, et il y arriva en sûreté.

Lorsque le jour parut, et que Aga Mahomet vit, pour se servir d'une expression persane, *que le lion avait brisé ses filets*, il assouvit sa vengeance (1) sur les malheureux habitans de la ville de Kerman ; plus de vingt mille femmes et enfans furent livrés à ses soldats pour en

(1) Je trouve dans un des manuscrits qui sont entre mes mains une anecdote remarquable sur la conduite que tint Aga Mahomet en cette circonstance. Le Mirza, ou secrétaire de Lootf Aly, fut fait prisonnier et amené devant lui. Le roi lui demanda comment il avait osé lui écrire des firmans et des ordres, à lui qui était le souverain. « Je les ai écrits, répondit » l'homme, par l'ordre de mon maître Lootf Aly, et j'avais » plus peur de lui qui était près que de vous qui étiez loin. » — Qu'on lui coupe les mains et qu'on lui arrache les yeux, » dit le monarque irrité. » Cet ordre barbare fut exécuté sur-le-champ. Le lendemain, le roi envoya chercher le fils de l'homme qu'il avait si inhumainement traité. « Dites à votre » père, dit-il, que le prophète m'a reproché en songe la ma- » nière cruelle dont je l'ai traité : que puis-je pour réparer » le mal que je lui ai fait? — S'il vit, dit le jeune homme, il » désirerait passer le reste de ses jours près du tombeau du » saint Aly à Rujuff. » Le roi ordonna qu'on lui fournît sur-le-champ des mulets, des tentes et tous les équipages nécessaires pour son voyage. Il lui envoya aussi un présent de 500 tomans (à peu près 7,200 fr.), et pria le jeune homme de demander à son père de se souvenir de lui dans ses prières.

faire des esclaves; et tous les hommes qui étaient parvenus à un âge mûr furent condamnés à être mis à mort ou privés de la vue. Ceux qui échappèrent à cette cruauté ne durent leur salut ni à la fuite ni à la clémence, mais à la fatigue des bourreaux, qui ne cessèrent de rassasier la soif de vengeance de leur monarque irrité que lorsqu'ils eurent eux-mêmes épuisé leurs forces à cette horrible boucherie. Le nombre de ceux qui furent égorgés dans cette circonstance mémorable est considérable ; il y en eut même plus de tués que d'aveuglés. On dit que ces derniers furent au nombre de mille (1). Beaucoup de ces malheureux vivent encore aujourd'hui ; quelques-uns parcourent la Perse en demandant l'aumône (2), et racontant, à ceux qui veulent en

(1) Je suis le manuscrit d'un auteur contemporain. J'ai souvent demandé à plusieurs chefs qui étaient présens à ce massacre combien d'hommes avaient été privés de la vue ; leur réponse a toujours été la même, plusieurs milliers. On a prétendu qu'Aga Mahomet Khan avait demandé qu'on lui apportât un certain nombre de livres d'yeux arrachés; et cela ne semble pas du tout incroyable.

(2) Me trouvant à Shiraz le 4 juin 1800, je crus que la meilleure manière de célébrer l'anniversaire de la naissance de notre roi bien-aimé était de distribuer des aumônes aux pauvres; un grand nombre de malheureux se rassemblèrent, et parmi

écouter le récit, les horreurs de cette terrible journée.

Lootf Aly Khan fut d'abord bien reçu par le gouverneur de Nermansheer; mais ce chef demanda avec anxiété ce qu'était devenu son frère qui avait accompagné le prince à Kerman (1) : on lui répondit qu'il ne tarderait pas à arriver; mais trois jours passés dans une cruelle attente lui persuadèrent que son frère, s'il vivait encore, était au pouvoir d'Aga Mahomet Khan; et il en conclut naturellement que son sort allait dépendre de la conduite qu'il tiendrait lui-même dans cette circonstance. Son amour pour son frère et l'intérêt de sa propre sûreté étouffèrent l'honneur et la bonne foi; il se détermina à s'emparer du prince fugitif, et à l'offrir au vainqueur comme la rançon d'un être qui lui était plus cher que lui-même. Les compagnons de Lootf Aly découvrirent le complot au moment où il allait être exécuté : ils se hâtèrent de l'en prévenir, et le supplièrent de fuir; mais il méprisa leurs avis; et il ne sortit de cette dangereuse sécurité qu'en voyant ceux qui, dans tous les dan-

eux il y avait plus de cent hommes qui avaient eu les yeux arrachés à Kerman.

(1) *Histoire de la famille de Zund* par Aly Reza.

gers lui étaient restés fidèles (1), l'abandonner comme un homme qui était décidé à ne plus éviter la mort. Bientôt après leur départ, il vit s'approcher des hommes armés, et il comprit alors la vérité de l'avis qu'il avait méprisé. Il saisit son sabre, et se précipite sur ceux qui s'avançaient vers lui ; la terreur de son nom les épouvante un moment, et déjà le prince était sauté sur son cheval favori (2) ; mais un des assaillans, d'un coup de sabre, coupe le jarret du noble animal, et l'étend par terre. Lootf Aly Khan se relève et recommence un combat inégal ; il tombe à la fin, ayant reçu deux profondes blessures, l'une sur le bras, l'autre à la tête. Il fut conduit dans cet état au camp de

(1) Un des hommes qui étaient avec lui dans cette circonstance se nommait Khodah Buksh ; il s'enfuit dans l'Inde : plus tard il obtint le commandement d'une petite troupe de cavalerie chez le Nizam du Deckan ; il fut attaché à un corps qui servit sous moi, dans la campagne de 1799, contre Seringapatnam. Le récit qu'il m'a fait de la vie de Lootf Aly Khan et de sa conduite dans cette circonstance s'accorde parfaitement avec tout ce que dit l'historien Aly Reza.

(2) Le nom de ce cheval était Kurrund ; il était de race arabe, mais élevé en Perse ; quoiqu'il fût petit, son activité et sa vigueur étaient prodigieuses. On a peine à croire ce que les Persans racontent de sa vîtesse et des distances énormes qu'il fit souvent franchir au roi son maître ; mais aussi Lootf Aly le traitait avec beaucoup d'affection et de soin.

Aga Mahomet Khan. Les pages de l'histoire seraient souillées (1) par le récit de toutes les indignités dont fut accablé le roi captif, lorsqu'il fut amené en présence de son cruel et implacable ennemi. Qu'il suffise de dire qu'on lui arracha les yeux, et qu'il fut envoyé prisonnier à Teheran pour y traîner une misérable et languissante vie, loin de son pays natal et de tous ceux à qui son nom était cher. Bientôt enfin le conquérant devint humain par crainte: il envoya l'ordre de mettre fin à la vie de ce malheureux prince qui, dans l'état affreux où il était réduit, faisait encore trembler le plus fier et le plus puissant de ses ennemis (2). De J. C. 1795. De l'H. 1209.

Lootf Aly Khan termina sa carrière extraordinaire avant l'âge de vingt-cinq ans. Il y a dans le caractère de ce jeune prince, et dans les

(1) La manière grossière dont on insulta à Lootf Aly Khan, lorsqu'il fut amené devant Aga Mahomet, est trop dégoûtante pour être racontée; le lecteur frémirait en lisant le récit de choses qui déshonorent l'espèce humaine.

(2) Quoiqu'Aga Mahomet Khan eût voué une haine implacable à toute la famille de Zund, et sur-tout à ce jeune prince, il n'en admirait pas moins son caractère. On raconte que, peu de tems avant la prise de Kerman, on vint lui annoncer qu'il était né à son neveu et héritier, le roi actuel, plusieurs fils dans la même nuit. « Fasse le ciel, dit-il, qu'un d'eux puisse » ressembler à Lootf Aly Khan! » (*Manuscrits persans.*)

événemens de sa vie, tout ce qui peut exciter la compassion et l'admiration. Mais, au milieu de tout cet éclat de tant d'actions brillantes, nous ne trouvons cependant en lui que les qualités d'un soldat. S'il avait été destiné par sa naissance à jouir d'un pouvoir non contesté, dans un grand royaume, et à une époque où la fidélité au prince eût été un devoir et une habitude, sa renommée eût pu égaler celle des Chenghiz et des Timour; mais dans l'état où était son pays à l'époque où il succéda au trône, toutes ses qualités, excepté sa valeur personnelle et ses talens militaires, étaient contre lui. Il était habile sans prudence, et son jugement était toujours dominé par ses passions. Sa fierté était extrême; et lors même que sa fortune était le plus déchue, il dédaignait de s'abaisser au moindre effort pour gagner ou s'attacher ceux qu'il croyait faits pour lui obéir. Il était violent et inflexible; jamais il ne cherchait à dominer par d'autre moyen que par la terreur. Quand le succès le favorisait, il usait de son pouvoir avec une sévérité qui aurait pu affermir la puissance d'un monarque bien assis sur son trône, mais qui ne faisait que créer des ennemis à un prince qui avait toujours à lutter contre l'adversité. Mais ses défauts qui étaient nom-

breux ont été oubliés par ses compatriotes qui ne parlent que de la beauté mâle, du noble courage, et de la destinée cruelle du dernier prince de la famille de Kurreem Khan.

Les rois de la famille de Zund régnèrent sur la plus grande partie de la Perse pendant près d'un demi-siècle ; mais depuis la mort de Kurreem Khan, le fondateur de cette dynastie, leur domination ne fut jamais bien assurée : il faut attribuer cela d'abord à leurs divisions entre eux, et ensuite au génie de leur éternel ennemi Aga Mahomet Khan. Ce monarque, depuis le jour qu'il avait quitté Shiraz, avait travaillé sans relâche à renverser les descendans de son vainqueur. Il dut son triomphe plus à sa prévoyance et à sa persévérance qu'à des succès brillans. Une fois maître de toute la Perse, son objet fut d'empêcher que ceux qu'il venait d'abattre pussent élever jamais de nouvelles prétentions. En conséquence, presque tous ceux qui avaient par leur naissance le droit le plus éloigné au trône, furent mis à mort ou privés de la vue (1); et non-seulement la tribu de Zund,

(1) Abdulla Khan, oncle de Lootf Aly Khan, fut, je crois, la seule exception ; il avait épousé la sœur de Hajee Aly Kooli Khan de Kazeroon, et le roi lui pardonna en considération de ce chef pour qui il avait beaucoup de considération et d'égards.

mais encore toutes celles qui avaient été les soutiens de la famille de Kurreem Khan, furent éloignées du Fars et envoyées aux extrémités du royaume. On a vu plus haut que c'était Kurreem Khan qui avait voulu faire reprendre à ces anciennes tribus originaires de la Perse le rang et la supériorité qu'avaient autrefois leurs ancêtres. Elles avaient réussi, elles avaient quelque tems joui du pouvoir; mais elles en avaient usé de telle manière que leur chute ne fut pas regrettée des habitans paisibles de la Perse. Cette race d'hommes est brave et bien faite pour la guerre; mais, long-tems soumise, elle est devenue peut-être plus barbare encore que les tribus qui se sont élevées sur ses ruines.

CHAPITRE XX.

Etat où se trouvaient la Perse et les nations voisines à l'époque où Aga Mahomet Khan, fondateur de la dynastie actuelle, parvint au pouvoir souverain.

Avant de donner l'histoire de la maison qui occupe maintenant le trône de Perse, je me propose d'employer ce chapitre à rappeler la situation où se trouvaient ce royaume et les contrées qui l'avoisinent, à l'époque où Aga Mahomet triompha du dernier prince de la famille de Zund. En voyant quel était alors l'état des différentes provinces de l'Empire et des Etats qui l'entourent, on comprendra mieux quels efforts dut faire la dynastie régnante pour établir son pouvoir, et faire remonter la Perse au rang qu'elle occupait autrefois parmi les nations de l'Orient.

A la mort de Lootf Aly Khan, on peut dire que Aga Mahomet était souverain réel et reconnu dans les provinces du Mazenderan, d'Asterabad, de Ghilan, de tout l'Irak, du Fars et du Kerman. Toutes ces contrées, si-

tuées entre la mer Caspienne et le golfe Persique, ne pouvaient être regardées comme constituées et soumises qu'en comparant leur situation à celle du Khorassan et de plusieurs autres parties de l'Empire, qui, à la mort de Nadir Shah, divisées en une foule de petites principautés, avaient ensuite secoué le joug, et refusé l'obéissance aux différens chefs qui avaient pris le titre de roi de Perse.

Le pays où commandait Aga Mahomet avait été tranquille pendant les dernières années du règne de Kurreem Khan; mais depuis la mort de celui-ci ils étaient devenus le théâtre de sanglantes contestations; et quoiqu'il n'y eût de prétendans à la couronne que les descendans de Kurreem Khan et leur ennemi Aga Mahomet, chacun d'eux avait éprouvé à son tour le besoin de s'attacher les chefs de tribus; et tous avaient ainsi concouru à élever cette classe d'hommes à une importance qu'ils étaient loin d'avoir auparavant. On a déjà vu qu'il fallait rarement compter sur leur attachement. Ils n'avaient guère de liens honorables; et la défection était devenue si commune, qu'on ne la regardait même plus comme honteuse. L'intérêt avait succédé à cette loyauté qui distinguait autrefois la noblesse persane; et cette

race dégénérée ne montrait plus, même au milieu des combats, qu'une prudence timide qui rendait son courage aussi incertain que sa foi. Les batailles les plus importantes de ces tems, que racontent les historiens persans, ne méritent guère que le nom d'escarmouches. Quand les armées se rencontraient, quelques hommes appartenant ordinairement aux deux tribus, dont les chefs commandaient les partis opposés, s'attaquaient avec toute l'ardeur d'une haine invétérée. Les autres tribus se tenaient presque toujours en repos jusqu'au moment où elles voyaient un des deux côtés l'emporter; et alors, si elles ne trahissaient pas leur chef, elles se joignaient à sa fuite ou à son triomphe, suivant l'événement du combat qui avait engagé l'action. Dans la plupart de ces innocentes batailles (1), quoiqu'il y eût de chaque côté vingt ou trente mille hommes, il n'y avait pas ordinairement plus de quinze ou vingt hommes tués, et peut-être le double de blessés. Cela seul suffit pour expliquer ces victoires extraordinaires que la valeur personnelle d'un homme,

(1) J'ai été lié avec beaucoup des principaux chefs qui ont marqué dans ces guerres; et ils sont tous d'accord sur le caractère qu'avaient eu ces guerres depuis la mort de Nadir Shah.

secondé de quelques braves soldats, a souvent remportées sur des masses innombrables.

Quelques-uns de ces chefs de tribus avaient été forcés d'établir leurs familles dans la capitale du chef qu'ils servaient; cependant les plus puissans avaient renfermé leurs femmes et leurs enfans, et tout ce qu'ils avaient amassé de richesses pendant ces tems de pillage, dans les villes ou les villages de leurs propres tribus; ils avaient fortifié ces places sous prétexte de se garantir eux-mêmes du pillage, mais réellement dans l'intention de se rendre indépendans du caprice et du pouvoir de leur souverain.

L'état de cette noblesse guerrière était un obstacle aux projets d'Aga Mahomet Khan; mais ce prince habile avait d'abord bien uni tous les membres de sa tribu, et les avait tous attachés à sa cause. Il avait fait pour cela les plus grands sacrifices: il avait pardonné, comme on l'a déjà dit, aux meurtriers de son père et de ses oncles; et cela dans un tems où il pouvait se venger. Il avait pardonné aussi les injures infâmes dont on l'avait accablé pendant sa captivité. Sa magnanimité fut récompensée, sa tribu se leva tout entière pour le soutenir;

et dans l'état où était alors la Perse, cette fidélité et cet attachement si habilement acquis lui donnèrent une grande force.

Asterabad avait long-tems été la demeure des chefs des Kujurs; mais cette ville, située à l'extrémité de l'Empire, ne pouvait pas devenir la capitale de toute la Perse. Cependant bien des raisons se réunissaient pour faire désirer à Aga Mahomet Khan de rester voisin des possessions héréditaires de sa famille, et des pâturages fréquentés par ces tribus turques qui faisaient une grande partie de ses forces. Il se décida donc à fortifier Teheran qui est au pied de cette chaîne de montagnes élevées qui séparent l'Irak du Mazenderan. Les fortifications d'Ispahan et de Shiraz furent démantelées, celles de Kerman (1) avaient déjà été rasées; et les habitans de ces villes, si souvent fatigués des siéges qu'ils avaient soutenus, virent sans regret cette destruction s'opérer dans toutes les

(1) Cette ville avait été anciennement une des plus riches et des plus peuplées de la Perse. Lorsque les comptoirs européens furent établis à Gombroon, elle devint un grand marché entre l'Europe et l'Inde, la Perse, Cabul et la Tartarie. La province dont elle est la capitale est peu fertile, mais elle renferme plusieurs objets de commerce fort rares, surtout la toison célèbre de ses chèvres qui approche plus qu'aucune autre de la beauté de celles de Cachemire.

provinces alors soumises à Aga Mahomet Khan. Des chefs militaires regrettaient peut-être leur pouvoir passé et cette moisson de pillage à laquelle ils s'étaient habitués ; mais le peuple avait appris à ses dépens, dans les derniers troubles, à voir avec satisfaction s'établir tout gouvernement qui lui promettait d'être stable, et de lui donner tranquillité et protection.

L'ancienne province de Carduchia (le Kurdistan actuel), bornée à l'est par les plaines de l'Irak et de l'Aderbijan, à l'ouest par la rivière du Tigre, au nord par l'Arménie, et au sud par le territoire de Bagdad, avait eu dans les premiers tems, comme elle l'a encore aujourd'hui, un gouvernement informe (1); et quoique les chefs de ces montagnes eussent généralement reconnu l'autorité d'un chef supérieur, ils avaient pendant bien des siècles joui de plus d'indépendance réelle que ceux d'aucune autre partie de l'Asie. Nous trouvons dans

(1) Un écrivain kurde, en donnant l'histoire de sa patrie, prétend que les auteurs ne sont pas d'accord sur l'origine des Kurdes : quelques-uns croient qu'ils descendent des personnes qui échappèrent à la cruauté de Zohauk ; d'autres les font descendre des bons génies ; d'autres encore prétendent que les dives ou mauvais génies s'unirent avec des femmes de la terre, et qu'il en naquit des Kurdes. (*Tuarikh-Akharad*, par Sherriff-u-Deen.)

Xénophon une preuve de ce fait (1). Il dit que, dans les premiers tems de l'histoire de Perse, les chefs du Kurdistan étaient sous les monarques les plus puissans des vassaux insoumis et turbulens. Il y a effectivement quelque raison de croire que c'est ce peuple barbare qui affranchit la Perse de la domination des successeurs d'Alexandre.

Les troupes romaines avaient quelque tems occupé une partie de la Carduchia ; mais il est probable que leur domination ne s'étendait pas au-delà de leurs positions militaires ; et il est remarquable que de toutes les tribus tartares qui ont parcouru la Perse, aucune ne s'est établie long-tems dans cette province (2), toujours habitée par une race antique et sauvage, qui a renoncé à la religion, mais non pas aux usages et aux habitudes de ses pères, et parle encore un dialecte barbare de l'ancien langage persan.

(1) Les prisonniers dirent à Xénophon que les Carduchiens, habitans des montagnes sur les bords du Tigre qu'il voulait traverser, « étaient un peuple guerrier et libre de tout joug, et qu'une fois l'armée du roi, composée de cent vingt mille hommes, y ayant pénétré, il n'en était pas revenu un seul homme parce que les routes étaient à peine praticables. » (*Histoire de Cyrus* par Spellman, p. 111.)

(2) Il y a dans ce pays quelques tribus arabes, et les principaux chefs kurdes se vantent de descendre de familles arabes.

Il était facile à ce peuple de se défendre des invasions étrangères (1) : le pays qu'il habite est composé de montagnes arides, il renferme à peine quelques belles et fertiles vallées; mais l'accès en est si difficile, que l'appât du gain n'est pas à comparer aux dangers qu'il faut courir pour l'obtenir. Ces hommes guerriers et robustes sont très-attachés à leur patrie; et la conquête de leurs âpres montagnes serait aussi difficile à faire qu'inutile à conserver. Ce peuple n'a jamais été uni tout entier sous un même chef (2); et cette circonstance, qui eût

(1) L'historien du Kurdistan renferme dans ce pays tout le Laristan, et le fait aller jusqu'au golfe Persique. Le même auteur dit que Kurde signifie *courageux*, et que Roostum, quoique né dans le Seistan, était d'une famille kurde; il dit aussi qu'on a tort de lire dans Ferdosi, comme on fait ordinairement, Roostum-e-Goord, et qu'il faut lire Roostum-e-Kurd ou Roostum le Kurde. (*Tuarikh Akharad*, par Sherriff-u-Deen.)

(2) Les historiens grecs disent que lorsqu'Artaxerce-Longuemain entra dans ce pays avec une armée immense, il n'échappa à une ruine entière que parce qu'un de ses alliés fomenta ces divisions entre les deux chefs principaux de Carduchia et les amena à faire la paix avec ce monarque. Sherriff-u-Deen, dans son *Histoire des Kurdes*, assure qu'un envoyé d'un chef kurde étant venu devant Mahomet, le prophète fut si frappé de ses regards farouches et de sa taille gigantesque, qu'il demanda à Dieu qu'une race si formidable ne pût jamais être unie avec elle-même; de là, ajoute le pieux auteur, sont venues ces divisions qui n'ont cessé d'agiter tout ce pays.

bientôt amené leur perte si leur pays avait été plus tentant, a été peut-être une des causes qui les ont le plus aidés à conserver leur indépendance. Leurs chefs, constamment en guerre les uns contre les autres, ont toujours recherché la protection de quelque grande puissance, dont l'influence ou le secours momentané leur permettait d'accroître leurs possessions. Ils payaient cette protection en reconnaissant pour leur souverain celui qui la leur accordait; et souvent ils s'acquittaient de ce qu'ils lui devaient en lui payant un tribut ou en le servant à la guerre. Il ne faut pas s'étonner de voir leurs voisins les plus puissans aimer mieux se reposer sur les professions de foi des petits chefs du Kurdistan que de tenter la conquête du pays. D'autre part, la position de cette province, qui a toujours servi de limites entre de grands empires, avait été favorable à la politique de ses chefs; et nous devons croire qu'ils se partageaient autrefois entre les Romains et les monarques de la dynastie sassanienne, comme ils le font encore aujourd'hui entre les rois de Perse et les empereurs turcs.

La partie du Kurdistan qui est près du Tigre et dans le voisinage de Bagdad, reconnaît

la suprématie du gouvernement turc (1), tandis que les districts situés plus au nord et à l'est se mettent sous la protection du roi de Perse. De ce côté, le plus puissant de tous les chefs est le Waly ou prince d'Ardelan (2). Ses domaines, qui touchent à l'Irak ou à l'Aderbijan, ont près de deux cents milles de long, et de cent soixante milles de large. Les revenus de cette petite province ne sont pas considérables; mais ses princes tiennent un état presque royal, et se vantent de descendre du célèbre Saladin (3). Il n'est pas bien prouvé cependant que cette prétention soit fondée; mais l'his-

(1) Plus de la moitié du Kurdistan est maintenant soumise à la Turquie; et les Kurdes la préfèrent à la Perse parce qu'elle est moins en état de les forcer à payer un tribut ou à fournir des soldats.

(2) La ville de Sennah, capitale de l'Ardelan, est située par les 35° 12' de latitude nord et les 40° de longitude orientale, à soixante milles de Hamadan; elle est placée agréablement dans une petite vallée entourée de montagnes. J'y ai campé pendant plusieurs jours dans l'automne de 1810, et j'y fus reçu avec beaucoup d'hospitalité et de magnificence par Aman Ullah Khan, alors Waly, fils de Khoosroo Khan, qui était Waly à l'époque dont j'écris maintenant l'histoire.

(3) C'est le nom que les Européens ont donné à Salah-u-Deen, le célèbre ennemi des Croisés. La famille d'Ardelan prétend descendre de lui par les femmes; mais, suivant l'*Histoire du Kurdistan*, leur titre est fondé sur une possession de quatre siècles et une succession de vingt-cinq héritiers mâles.

toire de leur pays prouve que le gouvernement a appartenu à cette illustre famille depuis plus de quatre cents ans. Le caractère patriarcal de ce gouvernement, et l'obéissance spontanée des sujets, peuvent faire envier aux habitans des riches plaines de la Perse le sort des naturels de ce pays sauvage. Les rois de Perse se sont rarement mêlés du gouvernement intérieur de l'Ardelan. Jamais ils n'ont essayé de renverser la famille qui le gouverne ; mais ils ont souvent employé leur influence pour intervertir l'ordre de succession au trône ; et en soutenant des branches cadettes, ils sont parvenus à créer des haines qui ont rendu ces chefs plus dépendans de leur pouvoir.

Khoosroo Khan, qui était Waly d'Ardelan à l'époque de la mort de Lootf Aly Khan, avait toujours été fidèle à la foi qu'il avait jurée à Kurreem Khan ; mais il avait refusé son appui aux descendans de ce monarque : il fut l'ennemi déclaré de Jaaffer Khan, dont le neveu Ismael (1) s'était enfui à Lemrah, et s'était mis sous sa protection. Jaaffer Khan fut battu au-

(1) Dans l'histoire de cette famille que m'a donnée le Waly actuel, il est dit que Khoosroo n'avait pas l'intention de soutenir Ismael, et qu'il ne s'y décida que lorsqu'il eut soupçonné les intentions hostiles de Jaaffer Khan contre lui.

près d'Hamadan; et sa défaite fut attribuée en grande partie à la valeur des troupes d'Ardelan. Après un tel événement leur chef ne pouvait jamais espérer d'accommodement avec ce prince; et c'est ce qui le conduisit à s'attacher à la cause d'Aga Mahomet (1). Il envoya à celui-ci les trophées et les armes qu'il avait pris dans cette bataille, comme un gage de sa soumission envers le prince qu'il reconnaissait pour maître. Khoosroo devint ainsi l'un des plus puissans soutiens du monarque Kujur; et quand ce dernier eut renversé la famille de Zund, il put espérer que le Waly d'Ardelan, en lui restant toujours fidèle, maintiendrait dans le devoir tous les autres districts du Kurdistan qui avaient précédemment reconnu la suprématie de la Perse.

La famille des princes d'Arménie était éteinte depuis plusieurs siècles; ce pays, divisé et désorganisé, pouvait à peine garder le nom qu'avait long-tems honoré un peuple brave et indépendant. Les Turcs en avaient pris la plus

(1) Khoosroo Khan, encore très-jeune, avait été chassé de ses Etats et privé de ses droits : il devait son rétablissement au trône à Mahomet Hussein Khan, père d'Aga Mahomet; et il conservait un grand intérêt pour cette famille à laquelle il devait un si grand bienfait.

grande partie; mais les districts du nord-est, qui s'étendent le long des rives de l'Araxe (1), et séparent l'Aderbijan de la Géorgie, avaient été en général soumis aux monarques persans. Les chefs de ces districts n'avaient eu à aucune époque assez de pouvoir pour résister aux souverains de ce royaume.

La belle province de la Géorgie est bornée au nord par les hautes montagnes du Caucase, à l'est par celles de Daghestan et de Shirwan, à l'ouest et au sud par les districts de l'ancienne Arménie. Elle était gouvernée par un Waly ou prince, qui reconnaissait ordinairement l'autorité du roi de Perse. Cette province est de tout tems connue pour avoir tout ce qui constitue un magnifique pays, un climat parfaitement sain, un sol fertile, des paysages variés et pleins de vie, de riches plaines, des ruisseaux limpides, des montagnes couvertes de forêts, et un peuple d'une beauté et d'un courage remarquables. Mais, depuis plusieurs siècles, tous les biens prodigués à cette heureuse contrée avaient été pour elle la cause de grands malheurs. Les habitans restés fidèles à la religion chrétienne, et placés entre deux grandes con-

(1) Cette rivière s'appelle maintenant l'Arras.

trées mahométanes, la Turquie et la Perse, avaient été exposés à tant de violences et d'oppression, que leur caractère en était avili et dégradé. Outre tous ces maux, le gouvernement intérieur de la Géorgie était mauvais. L'autorité du Waly, affaiblie d'abord par les divisions que les voisins avaient soin d'entretenir dans sa famille, était de plus contrariée par la puissance de quelques seigneurs turbulens qui, dans leurs propres domaines, exerçaient sur leurs misérables vassaux la tyrannie la plus absolue. Dans un tel pays, la richesse du sol ne faisait que favoriser la paresse; les hommes ne travaillaient pas au-delà de ce qu'il fallait pour vivre, et la terre le leur fournissait presque spontanément. Le courage et les formes mâles des jeunes Géorgiens, la beauté et la vivacité des femmes, avaient toujours donné aux Mahométans, leurs voisins, un extrême désir de chercher parmi eux des esclaves. Et les parens mêmes, voyant leurs enfans condamnés à vivre chez eux dans la misère, tandis que chez d'autres nations ils arrivaient quelquefois aux rangs les plus élevés (1), n'hésitaient pas à les

(1) En Turquie, il est d'usage d'élever aux plus grandes charges des esclaves de Géorgie et de Circassie; cela tient à la

vendre. Les seigneurs faisaient des présens de leurs vassaux, et les Walys de Géorgie eux-mêmes étaient souvent obligés d'envoyer, comme partie du tribut qu'ils devaient à leur souverain, les enfans les plus beaux de leurs familles ou de celles de leurs sujets (1). Lorsque

politique des despotes qui, craignant l'influence naturelle des chefs de tribus et des hommes d'une haute naissance, ne veulent élever que des gens qu'ils puissent renverser quand cela leur convient.

(1) Joseph Emin, Arménien brave et entreprenant, qui, à cette époque, avait voulu exciter ses compatriotes, ainsi que les Géorgiens, à secouer le joug honteux sous lequel ils gémissaient, nous apprend que Kurreem Khan avait adressé à Heraclius un ordre pour qu'il lui envoyât sa belle-fille (la veuve de son fils aîné), son héritier Gorgien Khan, son beau-fils le prince David, douze jeunes gens de grandes familles et douze belles jeunes filles géorgiennes, dont aucune ne devait avoir plus de douze ans; il les demandait et comme otages et comme esclaves destinés à ses plaisirs. Le messager qui apportait cet ordre menaça, au nom de son maître, d'une invasion du pays si l'on n'y obéissait pas sur-le-champ. Les Géorgiens avilis pressaient leur prince d'y consentir, mais il refusa; et Kurreem Khan, forcé de tourner ses armes d'un autre côté, ne put donner suite à ses menaces. Le même écrivain nous fournit des faits très-curieux sur l'état réel de la Géorgie à cette époque; il ne représente d'une manière bien favorable le caractère des habitans d'aucune classe, et il exprime son opinion sur la corruption des chefs de ce pays d'une manière bizarre et emphatique, en disant « qu'ils sont nés vingt-quatre heures avant le diable. »

ce tribut était refusé, ou lorsqu'une autre cause donnait un prétexte de guerre contre la Géorgie, les armées mahométanes se réjouissaient en pensant que chaque soldat allait avoir une belle occasion de piller des trésors, et de satisfaire sa brutale passion sur des esclaves chrétiennes. Ces troupes n'avaient pas d'ailleurs à craindre grande résistance ; les princes et les nobles de cette province étaient tellement divisés entre eux par le choc de leurs intérêts personnels, qu'ils ne savaient pas se réunir, même pour repousser des dangers extérieurs que leur union seule eût pu éloigner d'eux.

A aucune époque récente de l'histoire de Géorgie, les habitans de cette malheureuse contrée n'avaient semblé plus près de secouer le joug avilissant qui depuis si long-tems pesait sur leur tête, que lorsque Aga Mahomet Khan devint roi de Perse. Le Waly Heraclius avait accompagné Nadir Shah dans ses campagnes, et y avait acquis la réputation d'un brave soldat. A l'aide de tous les troubles qui avaient suivi la mort du conquérant, il avait réussi à maintenir en paix sa patrie; mais voyant qu'il lui serait impossible de se soutenir plus long-tems sans un secours puissant, il chercha et obtint l'alliance de la Russie. Nous

parlerons plus loin du traité qui plaça la Géorgie sous la protection de cet Empire. Il suffit de dire maintenant qu'il eut pour effet de transporter, autant que cela dépendait du Waly, au monarque russe l'hommage que la Géorgie rendait à la Perse.

Le royaume de Perse est borné à l'est par la grande province du Khorassan (1), qui a près de quatre cents milles de long et de deux cents de large. Ce pays célèbre renferme des plaines fertiles, quelques chaînes de montagnes élevées et irrégulières, et plusieurs grands déserts. Excepté dans les parties les plus fertiles, il manque d'eau en plusieurs endroits; cependant, à cause de sa position, aucune contrée de la terre n'a été plus exposée peut-être aux invasions et au pillage. Toutes les fois que la Perse était déchirée intérieurement, ou avait à soutenir des attaques du-dehors, les tribus tartares passaient l'Oxus et se répandaient dans le Khorassan. C'était cette province que Roostum avait défendue contre les invasions continuelles d'Afrasiab. Les Seljoucides avaient envahi cette province long-tems avant qu'ils fussent maîtres

(1) Ce pays a l'Irak à l'ouest, Candahar et Cabul à l'est; il s'étend au nord jusqu'au bord de l'Oxus, et est borné au sud par les plaines arides du Seistan.

des autres parties du royaume. Elle souffrit beaucoup des ravages de Chenghiz et de ceux de Timour; et sous le règne des premiers Sophis, les Usbegs qui s'étaient emparés du pays de Bokharâh venaient chaque année attaquer ses campagnes et ses villes. Le génie d'Abbas-le-Grand arrêta ces désolantes invasions; et le cimeterre victorieux de Nadir fit trembler ces Tartares destructeurs jusque dans leur propre pays. Mais la mort du conquérant laissa cette province où il était né plus exposée que jamais aux brigandages: ses descendans, dépouillés du vaste héritage qu'il leur avait laissé, n'exerçaient plus qu'une ombre de souveraineté dans la ville de Mushed. Divers chefs militaires, profitant du désordre où était tout le royaume, s'emparèrent de plusieurs forts du Khorassan, et, secondés par la confusion de ces tems, ils réussirent à établir de petites principautés où ils régnaient presque en souverains, faisant la guerre ou la paix avec leurs faibles voisins, suivant leur intérêt propre; tantôt rendant hommage et payant des tributs aux princes plus puissans, et tantôt osant les défier.

Le Khorassan est peuplé de différentes races d'hommes; ses belliqueux habitans se vantent de descendre de tribus arabes, kurdes, tur-

ques (1) et affghanes, qui à différentes époques sont venues dans ce pays pour le conquérir. Mais, ni cette communauté d'une nouvelle patrie, ni le sentiment d'un danger commun, n'avaient pu dissiper les préjugés ou étouffer les haines qui avaient toujours existé entre ces tribus. La politique des rois de Perse avait toujours été d'entretenir ces divisions, pour tenir dans la soumission un pays qui aurait pu devenir dangereux s'il s'y fût montré le moindre sentiment de patriotisme : les hommes du Khorassan, d'une stature robuste, endurcis à la guerre, sont d'une bravoure proverbiale ; et Nadir Shah, fier de son pays, appelait souvent, non sans quelque raison, cette belle province, *l'épée de la Perse*.

Mushed, capitale du Khorassan, avait été pendant quelques années le siége de la cour de Nadir Shah ; et c'est tout ce que ses successeurs conservèrent des débris de ce grand pouvoir. On a déjà vu que la reconnaissance généreuse du roi des Affghans avait assigné cette ville et les districts qui l'entourent pour

(1) On donne toujours le nom de Turcs aux habitans du Turkistan ou de la Tartarie, et à ceux qui, originaires de ces contrées, en ont conservé le langage.

l'existence de l'infortuné Shah Rokh, petit-fils et héritier de Nadir : depuis lors elle était devenue le théâtre de bien des désordres, causés par l'incapacité de son malheureux prince et les guerres de ses deux indignes fils Nasser-Ullah-Mirza et Nadir Mirza, lesquels se disputèrent long-tems le pouvoir qui appartenait à leur père. Le plus bel ornement de Mushed, et peut-être aussi l'objet qui contribue le plus à sa sûreté et à sa richesse, est le tombeau de l'iman Reza ; il a été embelli par la munificence des rois, et des milliers de religieux pélerins y viennent chaque année. Mais le caractère sacré de ce célèbre mausolée ne le sauva pas des mains sacriléges des fils de Shah Rokh, qui tour à tour en pillèrent les trésors et en emportèrent les plus magnifiques ornemens (1) pour les convertir en monnaie, et payer leurs soldats mécontens. Nasser-Ullah-Mirza, forcé de fuir, alla implorer la protection de Khurreem Khan. Mais le prudent monarque ayant refusé de lui

(1) Nasser-Ullah-Mirza emporta la grille d'or qui entourait le sépulcre, et Nadir Mirza la grosse boule d'or qui ornait le sommet du dôme au-dessus du tombeau, et qui pesait, dit-on, soixante *maunds* ou quatre cent vingt livres ; les tapis brodés en or, les lampes d'or, et tout ce qui était de quelque valeur, fut pillé par ces princes avides. (*Manuscrits persans.*)

donner des secours, ce prince revint dans le Khorassan, où il mourut peu de tems après. Cet événement laissa Nadir Mirza son compétiteur maître de Mushed; mais il fut attaqué par le chef d'un district voisin (1) qui s'empara de la ville, et en resta possesseur cinq ans. Shah Rokh fut élevé de nouveau à un pouvoir illusoire par les armes de Timour Shah, roi des Affghans, et fils du monarque qui le premier avait accordé cette ville pour soutenir l'existence des descendans de Nadir Shah.

Les habitans de Mushed avaient été réduits à cette époque à moins de vingt mille (2), et les revenus de la ville avaient diminué dans une proportion bien plus grande encore; car les Usbegs, dont les invasions étaient alors presque constantes, venaient piller jusqu'au pied des murailles, et souvent ils emmenaient en captivité ceux qui essayaient de cultiver les terres du voisinage. Ce qui mit le comble à la misère du descendant avili de Nadir, ce fut d'être obligé de donner aux chefs voisins une grande partie

(1) Mameish Khan de Chinnaran.

(2) On dit que Mushed n'avait pas alors plus de trois mille maisons habitées; au tems de Nadir Shah, elle en avait soixante mille, mais aussi c'était alors le siége d'une grande cour. (*Manuscrits persans.*)

de son faible revenu, afin d'empêcher qu'on ne profitât de sa faiblesse pour l'attaquer.

Shah Rokh possédait encore plusieurs des joyaux que Nadir avait rapportés de l'Inde; et l'on dit (1) que Aga Mahomet Khan en était fort occupé : cela ajoutait à l'impatience avec laquelle il attendait la fin de sa lutte contre la famille de Zund. Il n'entendait point sans alarme parler de quelque guerre dans le Khorassan qui pût mettre en danger ce précieux trésor. Il le regardait comme appartenant à la couronne de Perse; mais il croyait que jusqu'à ce qu'il pût s'en emparer, il ne pouvait être en de meilleures mains que dans celles du faible gouverneur de Mushed.

La ville et le district de Nishapore, situés à peu près à soixante milles au sud-ouest de Mushed, avaient été, à la mort de Nadir Shah, pris par Abbas Kooli Khan, chef de la tribu turque de Byat (2). Cette usurpation avait été

(1) *Manuscrits persans.*

(2) La puissante tribu de Byat était venue originairement de Tartarie avec Chenghiz Khan; elle avait long-tems été établie dans l'Asie-Mineure, et une partie avait combattu dans l'armée de Bajazet contre Timour. Après sa défaite, plusieurs des familles de cette tribu furent envoyées par le conquérant dans le Diarbekir; mais, s'étant querellées avec le chef de cette pro-

soutenue par dix mille familles de sa tribu qui s'étaient établies près de la ville ; et il en resta tranquille possesseur jusqu'au tems où Ahmed Shah Abdallee s'empara de Nishapore, et emmena son chef prisonnier à Cabul ; mais les grandes qualités et la bonne fortune d'Abbas Kooli se réunirent pour faire servir sa captivité à son avancement : il devint le favori de son vainqueur, épousa sa sœur ; et la fille du monarque affghan fut donnée au fils aîné de son captif.

Appuyé de l'alliance et de l'amitié de la maison royale des Abdallee, le chef des Byats revint à Nishapore. Il consacra le reste de sa vie à embellir la ville et à améliorer son sort, ainsi que celui du pays qui l'entoure. Mais quoique tout doive nous faire croire que ce fut un prince juste et sage (1), on sourit quand

vince, elles passèrent sur le territoire de Bagdad, et y vécurent jusqu'au tems où Shah Tamasp les fit entrer en Perse : la moitié s'établit dans le district de Souj-Bulagh, qui dépend de Teheran, et le reste à Ashraff dans le Mazenderan ; elles y restèrent jusqu'au tems d'Abbas II, qui les envoya dans le Khorassan. Les Byats sont encore aujourd'hui plus nombreux en Turquie qu'en Perse ; cependant, sous le règne des rois Sophis, la partie de cette tribu qui était en Perse était enregistrée comme comptant quarante mille familles. (*Manuscrits persans.*)

(1) Abbas Kooli Khan, qui a la réputation d'un homme doux

on voit ses flatteurs assurer que Nishapore avait repris sous lui son antique splendeur. Cette ville, condamnée alors à servir de fort à un petit chef turc qui vivait avec ses soldats au milieu des ruines, avait pu être comparée jadis aux plus magnifiques cités de la Perse. On prétend qu'elle avait été fondée par un prince (1) de la dynastie paishdadienne, et qu'elle fut détruite par Alexandre-le-Grand. Nous savons qu'elle fut rebâtie par Shahpoor Ier qui lui donna le nom qu'elle porte maintenant (2); la statue de ce monarque fut renversée par les Arabes, lorsqu'ils prirent et pillèrent pour la première fois cette ville royale (3). Elle fut habitée ensuite par Sultan Mahmood de Ghizni, lorsqu'il était gouverneur du Khorassan, et les premiers princes de la dynastie des Seljoucides lui rendirent quelque splendeur; mais depuis,

et humain, avait cependant obtenu le commandement de cette branche de la tribu des Byats par le meurtre de son parent, Ahmed Khan, qui était leur chef légitime.

(1) Tahamurs.

(2) Ce nom est composé de *Ni*, roseau, et de *Shahpoor*. Le mot *Ni*, qui désigne le produit de la plaine au milieu de laquelle elle est située, fut ajouté à celui du roi, pour la distinguer de la ville de Shahpoor dans le Fars, qui avait été aussi fondée par Shahpoor Ier.

(3) *Histoire de la Perse* par Kinnier, p. 186.

Nishapore avait été deux fois détruite par des hordes de Barbares contre les entreprises desquelles elle avait cependant été fortifiée. Son sol fertile, son climat délicieux (1), lui permirent de devenir encore florissante; mais après tout, nous n'y retrouvons plus que l'ombre de son antique grandeur. Ces murs, qui renfermaient autrefois plus de deux cent mille habitans, en contenaient à peine désormais la dixième partie; les campagnes voisines étaient ravagées, d'autres étaient encore coupées par une foule de canaux desséchés qui montraient tout ce que jadis on avait fait autrefois pour rendre ce pays florissant et fertile.

A la mort d'Abbas II, son fils aîné (2), à ce qu'il semble, fut mis de côté comme incapable, et son second fils Aly Kooli s'empara du gouvernement; cependant son droit lui fut contesté par son frère puîné Jaaffer Khan qui, après une courte lutte, l'emporta, et eut la

(1) Les fruits de Nishapore sont d'une beauté extraordinaire, particulièrement les melons; les montagnes y sont cultivées jusqu'au sommet. On trouve dans ces montagnes le *ferouzah* ou turquoise. (*Manuscrits persans.*)

(2) Il avait huit fils. Le manuscrit d'après lequel j'écris porte que l'aîné, Mahomet Hussein Khan, était incapable de gouverner; il parle ensuite des contestations entre les deux suivans, mais ne dit plus rien des cinq autres.

cruauté de faire arracher les yeux à son rival. Les autres actes du gouvernement de ce prince furent tous de la même nature ; aussi nous devons croire que ses sujets attendaient avec joie le moment où les succès d'Aga Mahomet Khan leur procureraient un sort plus heureux.

Au nombre des chefs les plus puissans du Khorassan était Meer Hussein Khan de Tubbus, que l'on a déjà vu donnant un asile à l'infortuné Lootf Aly Khan ; les domaines de ce prince, situés au midi de la province, étaient tellement entourés de déserts, qu'il était difficile d'y pénétrer avec une grande armée. Meer Hussein Khan était chef de la tribu arabe de Ben Shaiban qui était venue s'établir à Rhé lorsque la Perse était sous la domination des califes de Bagdad ; elle fut plus tard transportée dans le pays qu'elle habite maintenant par un des rois de la dynastie des Sophis. Secondés par des sujets dévoués et courageux, les chefs de cette tribu s'étaient, pendant des siècles, maintenus en possession du pays dont ils étaient encore les maîtres. A plusieurs époques même ils s'étaient étendus sur plusieurs districts du Khorassan. Ils avaient ordinairement reconnu pour maître le roi de Perse : quand l'empire était tranquille ils ne refusaient ni le tribut ni

le service militaire ; et les plus puissans monarques persans avaient préféré les avantages qu'ils tiraient de cette soumission aux dangers qu'il aurait fallu courir pour les conquérir entièrement.

Les prédécesseurs immédiats (1) du chef de Tubbus s'étaient distingués par un esprit hardi et entreprenant. Il était regardé lui-même

(1) Aly Murdan Khan, père du chef actuel, avait osé, à la tête d'une armée de six à sept mille hommes, s'avancer jusqu'à Goonahabad, frontière de ses domaines, et attaquer une armée affghane près de trois fois plus nombreuse que la sienne, et qu'Ahmed Shah avait envoyée contre lui ; il la battit complètement. Il réussit également dans une bataille qu'il livra à une armée plus formidable encore que le même prince avait fait marcher pour venger sa première défaite ; mais, cette fois, ce brave chef se laissa emporter avec trop d'ardeur à la poursuite ; il tomba dans une embuscade, et fut tué après une courageuse résistance : aucun de ceux qui l'accompagnaient ne voulut s'enfuir ou se rendre ; ils tombèrent tous sur le corps de leur chef. L'ennemi ignorait encore l'importance de sa victoire, lorsqu'un soldat mourant que l'on dépouillait s'écria : « Pourquoi perdez-vous votre tems après moi, lorsque le » corps du noble Aly Meerdan Khan est là auprès de ce puits ? » On se hâta d'apprendre cette nouvelle au général affghan, qui rassembla son armée fugitive ; et les troupes de Tubbus, découragées par la mort de leur chef, s'enfuirent devant ceux qu'ils venaient de vaincre. Meer Mahomet Khan, fils du chef mort, lui succéda ; et lorsqu'Ahmed Shah eut quitté le Korassan, il forma le projet non-seulement de s'emparer de cette province, mais encore de porter ses armes contre les Affghans.

comme un homme sage et habile qui, occupé seulement de conserver les possessions de sa famille, n'avait jamais eu l'intention d'attaquer celles des autres. Son territoire comprenait environ cent soixante milles de long et presque autant de large; mais une grande partie de ce pays était nue et déserte. La ville de Tubbus, grossièrement fortifiée, devait sa plus grande force à un désert de trente milles qui l'entourait de tous côtés. Meer Hussein Khan avait toujours sur pied une armée de deux mille chevaux et de six mille hommes d'infanterie; et aucun chef ne pouvait se vanter de commander à des hommes plus courageux ou plus fidèles. On compte dans cette contrée non moins de trente mille familles, dont la plupart sont riches et presque toutes propriétaires (1). Depuis le chef jusqu'au dernier de ses sujets, tout le monde fait le commerce de moutons

Il prit Mushed et plusieurs autres villes dans le Khorassan; mais son ambition fut arrêtée par des divisions dans sa propre famille; et quand il fut parvenu à les apaiser, sa vie finit à peu près comme celle de son père: il avait vaincu les troupes d'un chef voisin, Aly Yar Khan, de Subzawar; comme il poursuivait l'ennemi, son cheval tomba, et il fut tué sur le lieu même; son frère, Meer Hussein Khan, lui succéda.

(1) Ce pays est renommé pour produire le meilleur tabac de la Perse.

et de chameaux, mais surtout de ces derniers animaux qu'ils élèvent en grand nombre dans leurs plaines arides; ils les vendent ou les louent; le chef de Tubbus en a toujours plus de mille, qu'il loue à des marchands de son pays ou des contrées voisines.

Depuis près de deux siècles la tribu arabe de Ben Shaiban demeure dans le même lieu, gouvernée par la famille de son chef actuel. L'auteur d'un mémoire sur l'état présent du Khorassan, observe « qu'ils n'ont jamais, même » pour un seul jour, été chassés de leurs habi- » tations, et qu'ils vivent encore sans craindre » rien de semblable (1). » La puissance de leurs chefs, bien que limitée s'ils voulaient être ambitieux, est immense quand il s'agit de les défendre; et les habitans de Tubbus et des districts qui en dépendent (2), peuvent écouter sans regret le voyageur qui, fatigué de leurs montagnes arides et de leurs déserts de sable, leur parle avec ravissement de campagnes fertiles bordées de belles rivières, et de ces riches contrées qui sont tantôt le séjour du bonheur et de l'abondance, tantôt le théâtre de la désolation et du brigandage.

(1) *Manuscrits persans.*

(2) Le principal de ces districts est Toom, qui en est à près de soixante milles; la ville est défendue par une forte citadelle.

La ville et le district de Kayne au sud-est de Tubbus, étaient alors sous le gouvernement d'une famille arabe (1) d'un rang élevé. Ils avaient été autrefois donnés à Meer Ismael Khan, un des chefs de cette maison, par un des rois Sophis pour y établir sa tribu. Le chef de ce canton avait servi avec distinction dans l'armée de Nadir Shah, et son petit-fils était alors en possession de ce stérile domaine (2). Un grand nombre de chameaux vivent dans les plaines de Kayne, et les montagnes sont couvertes de moutons. Avec la laine de ces troupeaux on fait des tapis de différens genres tout aussi beaux que ceux de Perse. C'est ordinairement avec cette espèce de marchandise que les chefs de ce pays paient leurs impôts (3) ; mais le ser-

(1) Ils étaient syuds de la tribu de Khasinah.

(2) Une partie du district de Kayne est sur le bord du désert du Seistan, et il est borné dans une autre partie par le territoire des Affghans. Le désert du Seistan, dans la partie qui touche au district de Kayne, est appelé, par l'auteur mahométan que je suis, *le désert de Loth ;* il assure dans le même passage « que c'était dans cette partie de la Perse qu'étaient situées » les villes de Sodome et de Gomorrhe que Dieu détruisit, et » dont il amoncela les ruines sur la tête du peuple criminel » qui les habitait. »

(3) Le revenu de Kayne fut estimé sous les princes Sophis à 12,000 tomans et autant de *kharwars* ou ânes chargés de grains. Le toman vaut à peu près 40 shillings (48 fr.), et l'âne chargé de grains vaut 100 maunds de Tabreez, ou 700 livres pesant.

vice des hommes de leurs tribus a toujours été regardé comme un objet bien plus important pour les souverains qu'ils ont reconnus pour maîtres que le revenu des terres qu'ils habitaient; car les Arabes (1) de Kayne ont toujours été regardés comme l'infanterie la plus hardie et la plus brave du Khorassan. Leur chef actuel (2) avait fourni quelques secours au malheureux Lootf Aly Khan; mais la nature et la situation de son pays lui laissaient peu à craindre d'Aga Mahomet. Il connaissait la sagesse de ce prince; il l'avait vu dans tous les tems préférer la soumission qu'on lui offrait aux dangers qu'il aurait fallu courir pour soumettre d'arides déserts et des montagnes sauvages.

Le district de Turshuz, immédiatement au nord de Tubbus, appartient à une autre tribu d'Arabes (3). Le chef (4) qui la commandait, après avoir été gouverneur de Kermanshah et

(1) On compte parmi eux à peu près vingt mille familles; les forces qu'entretiennent ordinairement leurs chefs sont entre deux et trois mille hommes d'infanterie et quelques chevaux.

(2) Meer Aly Khan.

(3) On les appelle Meishmut ou *la brebis égarée*. On dit que ce nom leur fut donné pour avoir fait la guerre à cause d'un mouton. Ils appartenaient auparavant à la tribu de Jumallee.

(4) Le nom de ce chef était Abdool Aly; c'était un guerrier célèbre et fort estimé de Nadir.

d'Herat, fut forcé, à la mort de Nadir Shah, de quitter l'Irak avec sa tribu. Son frère, qui s'était emparé de Turshuz, l'invita à venir s'y établir. Comme les autres princes de cet ordre, les chefs de ce pays étaient souvent occupés de petites guerres contre leurs voisins, et de disputes dans leur intérieur (1); mais à cette époque l'autorité de Mostapha Kooli Khan (2) était unanimement reconnue dans toute la tribu. Le district de Turshuz est très-fertile (3); il abonde en grains et en fruits de toute espèce (4); mais, depuis plusieurs années, les Usbegs y avaient ravagé les champs et pillé les villages.

A peu de distance (5) de Turshuz, un chef, appelé Isaak Khan, avait acquis un pouvoir et une influence égaux peut-être à ceux de tous les petits chefs du Khorassan, et qui avaient

(1) *Manuscrits*, *Histoire des chefs du Khorassan.*

(2) Le fils d'Abdool Aly Khan.

(3) Le revenu en est estimé 50,000 tomans du Khorassan (1,440,000 fr. à peu près) par an : c'est le produit net qui revient au chef, outre le paiement de tous les droits et les terres cédées pour sa tribu.

(4) Le raisin, les figues et les grenades de Turshuz sont regardés comme aussi bons, et peut-être même meilleurs, que tous ceux de la Perse.

(5) A trente milles au nord-est.

cela de remarquable qu'il les devait entièrement à ses propres efforts. Au milieu de scènes dégoûtantes et uniformes d'usurpations, on s'arrête avec plaisir au spectacle d'un homme qui avait su vaincre tous les préjugés qui lui défendaient de prétendre au pouvoir, et triompher de tous les obstacles qui l'empêchaient d'y parvenir. Isaak Khan n'avait pas même le rang qui appartient au dernier homme d'une tribu militaire. Il était né Taujick (1), et il était, suivant le préjugé, regardé comme indigne de porter les armes; mais son père, serviteur d'un des chefs de la tribu Kara Tatar (2), après s'être fait connaître comme berger, avait servi dans cet état, et par cela seul il était devenu commandant de cent hommes. Le jeune Isaak, élevé déjà au-dessus de son rang par ce qu'avait fait son père, avait été nommé l'un des *porte-*

(1) On a déjà expliqué le mot Taujick; il ne s'appliquait jamais qu'à des paysans et à des citoyens inhabiles à porter les armes.

(2) Les Tatars noirs, ou, comme les Européens les appellent, Tartares. Cette tribu était venue de Tartarie à la suite de Timour; il l'avait établie en partie dans la Turquie et en partie dans le Khorassan; après sa mort, elle s'était dispersée. Nadir Shah avait voulu la rassembler, et sept ou huit mille familles avaient été réunies sous Nujuff Aly Khan, le chef qu'avaient servi Isaak Khan et son père.

masses de son chef ; il parvint à lui persuader qu'il fallait l'envoyer à Turbut-e-Hyderee, lieu alors peu important, pour y rebâtir un caravansérail à l'usage des voyageurs. Ayant obtenu pour cela une somme considérable, il commença l'exécution de cette entreprise ; mais le plan qu'il méditait depuis long-tems approchait de sa maturité. Il changea peu à peu le caravansérail qu'il avait ordre de bâtir en un fort carré. Depuis long-tems ses intrigues avaient semé des germes de divisions dans la tribu à laquelle il appartenait, et son ouvrage était alors à sa fin. Le chef qui l'avait employé fut égorgé par ses propres officiers ; ses fils furent obligés de fuir hors du pays pour éviter le même sort.

Ces événemens produisirent des haines dans la tribu de Kara Tatar, et fondèrent le pouvoir d'Isaak Khan auprès de qui tous les mécontens trouvèrent un refuge. A l'aide de ces nouveaux partisans, toujours conduit par cette prudence qui, au milieu des révolutions voisines, savait profiter de toutes les circonstances, le fils d'un berger devint un des hommes les plus puissans du Khorassan. Au commencement de sa carrière il avait été puissamment secouru par le monarque affghan.

Aussi s'était-il joint à son armée, et avait-il été le voir dans sa cour. Lorsque son propre pouvoir eut fait des progrès, il osa s'affranchir de cette espèce de suzeraineté ; mais les troubles du royaume de Cabul ne lui laissaient de ce côté aucune crainte.

Un écrivain, qui était au Khorassan dans l'année qui précéda celle où Aga Mahomet envahit cette province, dit « que les posses-
» sions d'Isaak Khan s'étendaient au nord jus-
» qu'aux portes de Mushed, dans un espace de
» plus de cent milles, et vers le sud jusqu'à
» la hauteur de Khaf (1). Son revenu, ajoutait-
» il, est très-considérable, et il entretient une
» force de six mille hommes ; mais il met sa
» sécurité pour l'avenir, plutôt dans l'adresse
» de sa politique que dans la force de ses ar-
» mes. Cet homme extraordinaire n'a jamais
» manqué de se concilier, lorsqu'il en avait
» besoin, la bonne opinion et la confiance de
» ses supérieurs. Il est craint et haï de ceux
» qui se regardent comme ses égaux, parce
» qu'ils ont vu avec étonnement et envie réussir
» toutes ses mesures ; mais aucun chef, con-
» tinue le même auteur, n'est plus aimé de ses

(1) *Manuscrits*, *Histoire des chefs du Khorassan.*

» sujets, et aucun ne mérite plus de l'être, » parce qu'il s'est dévoué entièrement à eux. » Il s'occupe lui-même de ses affaires; et dans » les parties les plus reculées de ses domaines, » il n'y a pas un grand propriétaire, pas un » délégué de son autorité, qui puisse opprimer » son peuple. Son esprit est sans cesse occupé, » et il n'y a pas de souvenir qu'il ait jamais » perdu un seul moment. Personne ne connaît » les secrets de cet homme impénétrable; mais » l'expérience a appris à mettre en sa sagesse » une entière confiance; il est le premier mar- » chand de son royaume, et tire de ce com- » merce des bénéfices égaux à la moitié des re- » venus qu'il reçoit de ses sujets (1). L'intégrité » et la régularité de ses opérations sont telle- » ment connues, que ses billets courent, non- » seulement dans le Khorassan, mais encore » dans le royaume de Cabul et dans toute la » Perse. Ce chef lit beaucoup; il est regardé

(1) La totalité de son revenu se composait de 100,000 tomans (4,800,000 fr.), dont 30,000 pour le revenu de terres qu'il avait presque toutes achetées, 40,000 de ses sujets, et 20,000 du bénéfice de son commerce. On dit qu'il avait trois cents chameaux toujours loués aux caravanes qui vont de l'Inde en Perse. Il exportait de ses Etats des fruits secs et d'autres produits, et y importait des productions d'autres pays qu'il y vendait.

» comme savant dans la littérature arabe et
» persane. Il sait parfaitement l'histoire de
» son pays et celle des nations voisines, et
» semble vouloir donner la meilleure éduca-
» tion possible à ses fils; il montre surtout le
» plus grand intérêt pour ceux qu'il a eus de la
» fille du chef des Kara Tatars, qu'il a épousée
» peu de tems après la mort de ce prince. Il
» a déclaré que l'aîné des fils qu'il a eus de
» cette femme d'une illustre race serait son
» héritier, et cette préférence politique a rat-
» taché à son pouvoir beaucoup d'hommes de
» sa tribu. »

Le plus grand plaisir que se permît Isaak Khan, était peut-être plus fait encore que tous ses travaux pour affermir son pouvoir et agrandir sa réputation. Turbut-e-Hyderee, qui n'était auparavant qu'un petit village, et dont il avait fait une ville importante, était très-fréquentée par les pélerins, les marchands et les voyageurs. Les Persans mettent de la gloire, et non sans quelque raison, à l'emporter pour l'hospitalité sur toutes les autres nations; il est donc naturel de penser qu'ils célébraient avec transport cette vertu qui était à un si haut degré dans le caractère d'Isaak Khan. Ils voyaient sa *mehman-khanah*, ou salle de festin, qui pouvait

contenir cinq cents convives, toujours ouverte; et personne n'en était exclus, de quelque rang ou de quelque croyance qu'il fût. L'auteur que nous venons déjà de citer dit « que sa charité » et son hospitalité étaient telles que les Hin- » dous eux-mêmes (1), qui s'adressaient à lui, » recevaient de l'argent pour acheter de quoi » faire seuls le repas que leur religion leur dé- » fend de faire avec des étrangers. » On dit (2) qu'Isaak Khan, prenant grand plaisir à cette munificence, dînait toujours au milieu de ses hôtes; et il partageait si bien ses attentions entre les différens convives, que, pour me servir des expressions d'un auteur persan (3), « les » princes et les mendians étaient également » satisfaits. » C'était dans ces heures de délassement qu'il déployait la grande connaissance qu'il avait des hommes et des livres, et qu'il ajoutait, par ce qu'il apprenait lui-même,

(1) Il y a un certain nombre d'Hindous établis dans le Khorassan, et beaucoup d'autres traversent cette province en allant dans d'autres parties de la Perse.

(2) Mirza Aly Nuckee, Persan fort spirituel, qui avait beaucoup voyagé, et qui avait passé plusieurs semaines à Turbut-e-Hyderee, parlait des talens et de l'hospitalité d'Isaak Khan avec plus d'enthousiasme encore que l'auteur de l'histoire que j'ai suivie.

(3) *Manuscrits, Histoire des chefs du Khorassan.*

à sa profonde érudition. Il ne faut pas s'étonner si ceux qui, pendant des jours, des semaines, ou des mois entiers, avaient écouté sa conversation et profité de son hospitalité, répandaient dans toutes les contrées sa réputation : et cette renommée était aussi une sauvegarde; car les souverains les plus absolus de l'Asie sont eux-mêmes esclaves de l'opinion publique; et le monarque qui, sous un prétexte raisonnable, eût cherché à diminuer quelque chose de ce pouvoir dont Isaak faisait un si noble usage, eût été exposé à tous les reproches de ceux qui avaient entendu parler de cet homme extraordinaire, ou qui avaient profité de ses bienfaits. Tous ces détails sur Isaak Khan sont tirés des écrits d'un homme qui l'avait connu et admiré; mais ils sont confirmés par des observateurs plus impartiaux; et quoique ce récit puisse être embelli de quelques couleurs, on ne peut pas douter que le fond n'en soit vrai.

Le district de Subzaavar (1), entre celui de Turbut-e-Hyderee et l'Irak, avait, depuis la mort de Nadir Shah, appartenu à Aly Yar

(1) Le revenu de cette province est estimé à 12,000 tomans, 24,000 kharwars de grains, 1000 de coton, et 300 de soie.

Khan, chef d'une tribu turque (1) : ce prince avait cherché, en fortifiant quelques positions, à se rendre indépendant ; mais il est peu puissant, et les attaques des petits chefs qui l'entourent, l'ont souvent mis en danger. Au nord de Mushed, dans la partie plus montueuse du Khorassan, et sur les frontières du pays des Turcomans qui habitent maintenant les terres de l'ancien royaume de Khaurizm, deux chefs kurdes, qui avaient joui d'une grande faveur et d'une grande influence auprès de Nadir et de ses successeurs, étaient venus établir leurs tribus. Tous deux étaient morts; mais leurs fils avaient hérité de leur pouvoir. Emir Goonah Khan (2) était le chef de Kabooshan, et Mameish Khan commandait à Chinnaran. Il n'y a rien dans l'histoire de ces deux hommes qui mérite d'être rapporté. Ils avaient fortifié les villes où ils faisaient leur séjour, assez pour résister aux attaques d'une armée sans artillerie ; mais leurs terres étaient sans cesse exposées aux invasions des tribus turcomanes d'un côté, et des Usbegs de l'autre. Ils étaient assez forts pour résister aux Turcomans ; mais ils étaient obligés de se

(1) Le nom de cette tribu est Ghilichi ; c'est une branche de la tribu de Tochtamish, la première des tribus de Kapchack.

(2) Le nom de cette tribu est Zufferanloo.

racheter du pillage des Usbegs, en payant à leurs chefs une sorte de tribut, toutes les fois qu'ils étaient menacés d'une invasion. Leur territoire n'était pas très-étendu, mais il était d'une grande fertilité. Ils tiraient une grande partie de leur revenu, et particulièrement Mameish Khan, de leurs excellentes races de chevaux : elles descendaient des beaux chevaux arabes, amenés dans cette province par Nadir Shah ; et ces races, croisées avec des jumens plus fortes du pays, et nourries dans d'abondans pâturages, étaient devenues plus grandes, plus vigoureuses et plus belles encore. On y attachait un si grand prix que les souverains dont Mameish Khan était obligé de reconnaître la souveraineté, avaient toujours exigé qu'une partie du tribut qu'il leur payait, se composât des plus beaux chevaux élevés dans son pays.

A l'est des Etats de ces deux chefs est la ville de Merv, autrefois célèbre, et capitale de l'ancienne Margiana. Cette cité, fondée par Alexandre-le-Grand, était devenue la demeure d'un de ses successeurs, Antiochus Soter, qui lui donna le nom d'Antioche. Plus tard elle fut regardée comme une des quatre villes royales du Khorassan (1), et fut souvent la demeure

(1) Ces quatre villes étaient Mushed ou Toos, Nishapore, Hérat et Merv.

de grands monarques. Lorsque les Sophis firent d'Ispahan leur capitale, Merv, qui devint par là une ville frontière dans la partie de l'Empire la plus exposée, fut toujours confiée au commandement d'un chef du premier rang. Sous le règne de Tamasp I[er], une branche de la tribu des Kujurs (1) avait été envoyée à Merv; et ses chefs, malgré bien des vicissitudes, s'étaient néanmoins constamment maintenus dans le gouvernement de la ville. Après la mort de Nadir Shah, Byram Aly Khan la défendit pendant long-tems contre les irruptions périodiques des Usbegs; mais la lutte était inégale, et le courageux chef après de généreux efforts (2) fut défait et tué dans une bataille qui eut lieu sur les bords de l'Oxus. Son fils, Mahomet Hussein Khan, digne héritier d'un tel père, défendit, pendant quelque tems, les murs de la ville de Merv qui était désormais son seul domaine; car les Usbegs avaient fait un désert de tout le pays qui l'entoure. Les chefs du Khorassan refusaient de le secourir, le monarque affghan Timour Shah ne le soutenait que fai-

(1) Le nom de cette branche de la tribu est Azdanloo.

(2) Dans la vie de Byram Aly Kkan, racontée assez au long dans un manuscrit persan que je possède, il est dit que, par son habileté et son courage, il avait remporté sur les Usbegs de fréquens avantages.

blement; cependant tant qu'il resta un rayon d'espoir il lutta contre l'adversité; mais à la fin, les habitans de Merv, qui commençaient à éprouver toutes les horreurs de la famine, le forcèrent de se rendre (1).

La cour de Constantinople était, à cette époque, trop occupée de ce qu'allaient amener les grands déchiremens de l'Europe, pour se mêler des affaires de la Perse. Elle en laissait le soin aux chefs de ses provinces orientales; et le plus influent de ces chefs était Soliman Aga, depuis longues années pacha de Bagdad. Nous avons déjà vu ce chef défendre courageusement Bassora attaqué par les troupes de Khurreem Khan; plus tard, il était parvenu au

De J. C. 1795. De l'H. 1209.

(1) Mahomet Hussein Khan fut emmené prisonnier à Bokharah, et dans les premiers momens il y fut traité avec honneur et distinction; mais bientôt il devint pour son vainqueur un objet de jalousie, et fut obligé, pour sauver sa vie, de s'enfuir précipitamment. Après avoir erré plusieurs années en exil, et souffert toutes les vicissitudes de la fortune, il arriva à la cour de Perse, où il fut reçu avec grande joie : il y jouit encore aujourd'hui de l'amitié du roi qui l'honore d'un intérêt tout particulier; mais la faveur royale ne peut effacer dans le cœur de cet habile et généreux chef le souvenir de ses malheurs; il a perdu tous ses biens, il a survécu à la destruction de sa tribu et à la mort de toutes les personnes de sa famille, dont la plupart ont été sacrifiées pour apaiser le ressentiment du tyran fanatique auquel il avait échappé.

rang dont on vient de parler, et il avait pris tous les moyens d'augmenter sa puissance pour échapper à la fin ordinaire des gouverneurs turcs. Il avait réussi complètement, et était regardé désormais comme bien établi dans son pachalik : ses vertus douces (1) avaient contribué autant que sa sagesse et son courage à le conduire à son but. Il était adoré des habitans de Bagdad et des villes où il commandait. Soliman Pacha était regardé avec vénération, et servi avec joie par les différens chefs du Kurdistan et par les tribus arabes (2) qui font

(1) J'ai visité la cour de Soliman Pacha dans l'année de J.C. 1800, et j'ai été frappé de la simplicité et de la fermeté de ce mâle caractère. Ce gouverneur, comme la plupart de ceux qui occupent ces charges en Turquie, a été esclave; mais rien de désagréable ne se mêle au souvenir de son ancienne condition. Après m'avoir présenté quelques-uns de ses principaux officiers, il me présenta un jeune homme en me disant : « Tenez, » capitaine Malcolm, voici le fils de mon ancien maître; ce » dernier m'a traité avec la plus grande bonté, et je tâche de » m'acquitter de cette obligation en considérant son fils comme » mon enfant. »

(2) Le gouvernement turc est très-doux pour ces tribus; et elles se sont affranchies, en s'y soumettant, de guerres continuelles entre elles : elles sont reconnaissantes de ce bienfait, et j'entendais dire un jour à un de leurs chefs « que s'il n'y avait » pas de pacha à Bagdad, il mettrait un turban turc sur un » bâton, lui offrirait son serment de fidélité, et engagerait » même toutes les tribus de son voisinage à en faire autant. »

paître leurs troupeaux sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, entre Bagdad et Bassora. D'un autre côté, la cour de Constantinople, le voyant trop bien établi pour être facilement renversé, avait déclaré publiquement qu'elle était satisfaite de sa conduite. Toujours sage et prudent, il avait conservé avec tous ses voisins les relations les plus amicales ; et depuis la mort de Kurreem Khan, rien n'avait troublé la bonne intelligence entre la Turquie et la Perse.

Nous avons déjà parlé de l'élévation d'Ahmed Shah Abdallee au trône de Cabul et de Candahar. Ce prince, dans six invasions successives de l'Inde, qui toutes lui avaient réussi, avait beaucoup ajouté à la grandeur et à la richesse de sa propre famille et de son royaume ; mais dans une de ces expéditions surtout, il s'était fait un nom immortel chez les Mahométans par la mémorable affaire (1) où il avait défait complètement l'armée des Marattes dans

(1) Cette fameuse bataille fut livrée au mois de janvier 1761. Les Mahométans et les Hindous combattaient là pour la souveraineté de l'Inde. L'armée mahométane montait à soixante mille hommes, mais les Affghans en faisaient à peine la moitié: c'était cependant sur ses propres troupes qu'Ahmed comptait le plus. Les Marattes étaient soixante-dix ou quatre-vingt mille; ils furent battus, et il en fut fait un affreux carnage.

les plaines de Paniput, à quelques milles au nord de Delhi. Cette victoire fut la première atteinte réelle portée au pouvoir colossal de cette grande nation hindoue, dont les conquêtes, peu de mois encore auparavant, s'étendaient depuis les régions les plus méridionales de la péninsule jusqu'aux rives de l'Indus.

Ahmed Shah, comme on l'a déjà vu, avait soumis la plus grande partie du Khorassan; et presque tous les chefs de cette province le reconnaissaient pour maître. Ce prince était sans cesse occupé de guerres étrangères; et, au fait, il n'avait pas d'autre moyen de faire subsister son armée, et de maintenir dans le devoir ses turbulens vassaux. Il ne recevait que bien peu de revenus de ses domaines; les pays de Cabul et de Candahar avaient été presque en totalité abandonnés à des tribus qui devaient pour ces terres le service militaire. Ahmed était trop habile et trop sage pour soumettre ces grossiers sujets à des choses incompatibles avec leurs usages. Il témoignait de la reconnaissance pour leur attachement, et souffrait patiemment leur désobéissance. Il cherchait par tous les moyens possibles à profiter des avantages que devait lui donner

sa naissance; car il était de la famille vénérée de Seedozchi. En appropriant son gouvernement au caractère et aux préjugés de ses sujets, il devint un monarque puissant; mais son pouvoir n'avait jamais eu pour base que la popularité dont il jouissait auprès des tribus guerrières de sa nation. Cependant comme elles étaient toutes entièrement dévouées à leurs chefs respectifs, et que ceux-ci étaient divisés entre eux par des haines violentes, ce fut un héritage incertain et périlleux qu'Ahmed Shah mourant laissa (1) à son fils Timour Shah (2). Ce prince, plus occupé de ses plaisirs que de l'agrandissement de son pouvoir, semblait ne vouloir que du repos. Il porta le siége de son gouvernement de Candahar à Cabul, parce qu'il préférait le caractère paisible des habitans de cette ville à la turbulence des autres. Il n'entretenait presque point de troupes; il n'avait pour garde qu'un corps formé presque en entier d'hommes étrangers aux tribus affghanes; et loin de tenter des con-

(1) Il mourut en juin 1773; il n'avait que soixante ans.

(2) Timour eut quelques obstacles à vaincre avant de monter sur le trône; le visir de son père, Ahmed Shah, avait voulu élever au trône son frère puîné.

quêtes, il laissait ses grands vassaux retenir les tributs qu'ils lui devaient, ou même secouer ouvertement le joug, sans essayer de les soumettre. Malgré tant de faiblesse et d'apathie, Timour Shah, fort encore de l'impression qu'avait laissée le nom de son père (1), occupa pendant vingt ans le trône qui lui avait été transmis. Mais le tems du repos finit avec son règne et sa vie. Son fils Zemaun Shah fut attaqué secrètement ou ouvertement par tous ses frères, qui trouvèrent facilement des partisans parmi les chefs de tribus belliqueuses, fatiguées de cette longue paix qui les avait condamnées à l'inaction.

Plusieurs des provinces méridionales du royaume des Affghans avaient secoué le joug des monarques de Cabul. Le gouvernement de Scind avait été usurpé par une famille de chefs (2) dont les ancêtres, autrefois de la reli-

(1) Un auteur prétend que ce furent les trésors qu'Ahmed avait laissés à son fils qui le mirent en état de maintenir son royaume en paix. Cela est possible, parce que cela lui permit de ne pas se livrer à des actes de violence ou d'oppression.

(2) Scind forme une espèce de delta, au milieu duquel l'Indus se jette par plusieurs bouches dans l'Océan. Il est borné par la mer au sud; à l'est par les déserts qui le séparent des provinces de l'Inde; au nord et à l'ouest, de hautes chaînes de

gion des Hindous, s'étaient convertis. Cette belle province était alors sous le commandement de trois frères, membres de cette famille, qui y avaient établi un gouvernement plus grossier encore et plus barbare que celui qu'ils avaient renversé. Le Seistan, le Baloochistan et le Mekran, ne consentaient plus, depuis la mort d'Ahmed Shah, qu'à une soumission illusoire. Dans la première de ces provinces, le chef d'une des principales tribus, quoiqu'il ait à peine quelques milliers de roupies de revenu (1), et pour armée cinq cents hommes, se dit le descendant des anciens rois de Perse, et ajoute à son nom le titre ambitieux de Kaianee. Ce pillard (car il n'est que cela) habite une petite ville appelée Jullalabad, située au milieu des vastes ruines de l'ancienne ville de Seistan ou Dooshak. Parmi les tribus qui lui obéissent, est celle de Nousheerwan qui fait paître ses troupeaux dans la vallée de Sohrab (2). On ne

montagnes s'élèvent entre ce pays et les contrées du Baloochistan et de l'Affghanistan.

(1) *Journal* du capitaine Christie.

(2) Le capitaine Christie, qui avait voyagé dans le Seistan en 1810, dit que Sohrab est une belle vallée qui a à peu près cinquante milles du nord au sud, et douze de large. Il logea dans un village qui porte le même nom que la vallée. Cet officier avait visité aussi Dooshak; et il assure que les ruines de

peut s'empêcher de sourire lorsqu'on voit comparer la gloire des anciens tems de la Perse à cette misérable image de sa grandeur passée; mais ces anciens noms, conservés sans aucun changement chez un peuple grossier, attestent aussi bien que les ruines éparses dans ses déserts la vérité de ce que nous regardons comme fabuleux dans l'histoire ancienne de la Perse (1).

Le Baloochistan et une grande partie du Mekran obéissaient à cette époque à Nasser Khan, dont les ancêtres exerçaient, depuis deux siècles, un grand pouvoir dans ces contrées désertes. Ahmed Shah, par sa politique conciliante, avait décidé ce chef à le reconnaître pour son vassal. Il fut fait un traité plus régulier entre ce prince et son puissant sujet; il y fut stipulé, comme condition, que jamais Nasser Khan, ni aucun de ses successeurs, ne serait appelé à combattre pour aucune des querelles intérieures des Affghans. Ce chef, depuis la mort d'Ahmed, s'était éloigné de la cour de

cette ville couvrent autant de terrain qu'en occupe Ispahan. Les maisons semblent avoir été bâties en briques et voûtées; elles ont en général deux étages. La ville moderne de Jullalabad contient à peu près deux mille habitans. (*Journal* du capitaine Christie.)

(1) *Histoire de Roostum et de sa famille.*

Cabul ; et l'on ne pouvait guère regarder ses états comme dépendant encore de ce royaume. Les rois de Cabul possédaient en outre une petite partie du Khorassan ; leur principale propriété, dans cette province, était la ville d'Herat qui avait pour gouverneur un fils du roi Zensaun Khan.

Ce chapitre serait incomplet, si l'on ne parlait pas aussi de la partie de la Tartarie qui est comprise entre le Khorassan et le Jaxartes. Les habitans de cette contrée étaient, depuis les siècles les plus reculés, comme en possession de venir faire des invasions sur les frontières de la Perse, et à différentes reprises ils avaient parcouru et subjugué tout le royaume. Quatre cents ans s'étaient écoulés depuis que le grand destructeur Timour en avait pillé les villes et ravagé les campagnes. Mais les traces de la désolation existaient encore, pour rappeler aux habitans ce que leurs ancêtres avaient souffert ; et ils voyaient toujours avec crainte et inquiétude se former quelques nuages dans les contrées d'où étaient partis de si funestes orages.

Les provinces qui sont immédiatement au nord du Khorassan, entre l'Oxus et la mer Caspienne, et qui formaient jadis une partie du royaume de Khaurism, sont occupées par un

certain nombre de tribus qui prétendent descendre de quelques hommes d'une famille de Moghuls (1) qu'ils disaient avoir émigré de bonne heure des parties septentrionales de la Tartarie, pour venir s'établir dans cette contrée. S'il faut croire à cette tradition, ces étrangers avaient épousé des femmes du pays; et quoique leurs descendans ne fussent pas regardés comme dignes de faire partie de la tribu de leurs ancêtres, cependant comme c'était une race d'hommes forte et belliqueuse, on les avait appelés Turcomans (2), ce qui signifie *semblables aux Turcs*.

Dans la première partie de cette histoire, nous avons souvent parlé de ces tribus. Elles avaient eu des possessions considérables dans l'Asie-Mineure, et plusieurs d'entre elles y vivent encore. Leurs chefs s'étaient une fois emparés de la couronne de Perse ; et deux familles

(1) D'Herbelot, sur l'autorité de Mirkhond, assure qu'ils étaient de la tribu d'Oghouz Khan, le troisième prince de la dynastie moghul; c'était le petit-fils de Moghul Khan, le fondateur de la dynastie.

(2) Turcoman est une contraction du mot *Turc-Manund; Manund* signifie *qui ressemble*. L'étymologie de ce nom est en même tems si simple et si probable, qu'il est difficile de ne pas la regarder comme vraie.

de princes turcomans (1) sont comptées au nombre des dynasties qui ont gouverné cet empire. Les tribus qui occupent maintenant les pâturages à l'est de la mer Caspienne, sont trop désunies pour tenter des conquêtes ou prétendre au pouvoir ; mais en même tems elles étaient trop belliqueuses et trop turbulentes pour rester en paix ; et pendant tout le tems qui s'écoula entre la mort de Nadir Shah et l'établissement d'Aga Mahomet Khan, elles venaient chaque année faire des invasions, et piller en Perse. Leurs entreprises ne se bornaient pas aux provinces de leur voisinage, elles avaient pénétré jusque dans l'Irak. Nous savons, d'après une autorité que nous ne pouvons révoquer en doute, que des partis de vingt ou trente mille chevaux turcomans ont quelquefois osé venir jusqu'à la vue des murs d'Ispahan. Dans ces excursions, ils fondaient l'espoir du succès sur l'effet d'une attaque soudaine, et sur la force et la rapidité de leurs chevaux. Ils n'avaient d'autre objet que le pillage ; et lorsqu'ils arrivaient à un village sans défense, ils s'emparaient des jeunes gens des deux sexes, les attachaient sur des chevaux qu'ils menaient

(1) Les familles du Mouton noir et du Mouton blanc.

toujours avec eux pour porter leur butin, et les emmenaient en captivité avec tant de vitesse (1), que toute poursuite était ordinairement inutile.

Quoique les hostilités de ces Barbares fussent une calamité fort à charge aux provinces qu'ils visitaient ainsi, ils ne pouvaient jamais rassembler assez de forces pour faire trembler la Perse ; mais les tribus qui habitent au-delà de l'Oxus jusqu'à la mer d'Aral d'un côté, et de l'autre jusqu'au Jaxartes, étaient dans un état bien différent. Elles avaient été soumises par les artifices ou la puissance d'un prince nommé Beggee Jan qui, couvert de l'humble vêtement d'un mendiant, et tantôt profitant de la superstition, tantôt se servant

(1) Le cheval turcoman est un animal superbe ; il a ordinairement quinze ou seize palmes de haut ; il est d'origine arabe ; mais le croisement avec les chevaux du pays a amélioré cette race, et lui a donné plus de taille et de force. Il n'y a probablement pas de chevaux au monde qui supportent mieux la fatigue. On m'a assuré, et j'ai pris beaucoup de renseignemens sur ce fait, que ces partis de Turcomans qui venaient faire en Perse des courses de plusieurs centaines de milles parcouraient quelquefois dans ces expéditions jusqu'à cent milles par jour. Ils dressent leurs chevaux pour ces entreprises ; et l'expression dont ils se servent pour décrire un cheval en état de faire un *chapow* (on peut traduire ce mot par celui de *pillage*) est que *sa chair est du marbre.*

de la force de ses armes, avait soumis à sa domination tout le royaume de Maverul-Naher ou Transoxiane.

Une grande tribu, ou plutôt une horde qui habite les plaines de Kapchack, avait adopté le nom de son chef Usbeg Khan, prince de la race de Chenghiz. Ce nom d'Usbeg devint par la suite celui d'une nation considérable, qui comptait dans son sein quelques-unes des plus vaillantes tribus tartares. Nous l'avons vue vaincue par Timour, et nous l'avons vue aussi victorieuse s'en venger sur le descendant du conquérant, le célèbre Baber. Le chef usbeg qui avait triomphé de ce prince fut, à son tour, abattu et tué par le courageux Shah Ismael, le premier des rois de la race des Sophis qui soit monté sur le trône de Perse. Mais ses descendans continuèrent pendant trois siècles à demeurer sur le territoire de Bokharah. Leur pouvoir était déjà sur son déclin quelques années avant que Nadir Shah envahît leurs états; et cet événement, en avilissant leur autorité, mit réellement fin à leur domination. Le peu de princes qui depuis furent successivement élevés au trône, n'étaient que des mannequins mis en avant par des chefs puissans; et lorsque

la ligne masculine des descendans de Chenghiz (1) vint à s'éteindre, on assure que le fils d'un religieux syud, descendu, dit-on encore, d'une branche féminine (2) de la famille royale, fut élevé au trône. Sous ce nouveau drapeau, de fières et jalouses tribus consentirent à une

(1) Raheem Beg, commandant des dix mille Usbegs qui faisaient partie de l'armée de Nadir, s'empara, après la mort de ce prince, du pouvoir suprême à Bokharah. Il égorgea Abool Fyze Khan, et éleva son fils Abdool Momeen Khan, qui n'était encore qu'un enfant; mais quelques années après on lui racontait que le jeune prince, s'exerçant à tirer, et visant un melon d'eau où il croyait voir quelque ressemblance avec Raheem Beg, avait dit : « Allons maintenant *à la tête d'Atta Baba* » (ou père tuteur); c'était le nom qu'il donnait à Raheem Beg. Ce chef crut voir, dans cette parole indiscrète du jeune prince, le dessein de venger la mort de son père; et il voulut s'en défaire de manière à ce que cela pût sembler un accident : cela fut exécuté par un compagnon de ses jeux, qui se jeta sur lui comme il était sur le bord d'un puits. C'était le dernier des descendans mâles de Chenghiz. (*Manuscrits* de Meer Yusoof Aly.)

(2) Le prince ainsi élevé se nommait Khaujah Zadah ou fils d'un Khaujah. Le titre de Khaujah ou Shaikh n'est donné en Tartarie qu'aux descendans du prophète ou des trois califes Aboubeker, Omar et Osman; mais souvent les rois tartares, comme les monarques persans, ont donné leurs filles en mariage à de pieux syuds; et on dit que cet enfant, qui fut élevé au trône, était descendant de la famille royale par une branche féminine.

apparente soumission ; mais les discordes intérieures ; suite nécessaire du désordre, avaient réduit le royaume des Usbegs au dernier état de faiblesse. Cependant il se releva de cette misère, et reprit un grand pouvoir par les efforts prodigieux d'un des hommes les plus extraordinaires qu'ait jamais produits aucun tems ou aucun peuple.

Beggee Jan (1) était le fils aîné d'Emir Daniel. Celui-ci, dans les dernières années de sa vie, s'était emparé de la personne d'un prince qui ne régnait que de nom (2) ; et il avait

(1) Le nom de cet homme extraordinaire était Emir Maassoum ; son titre était Shah Moorad, ce qui signifie *roi désiré* ; mais il est plus connu sous le nom familier de Beggee Jan : c'est le nom dont se servent tous ses compatriotes lorsqu'ils parlent de ce prince chéri ; je m'en servirai donc toujours de préférence aux autres.

(2) Ce prince était Abdool Ghazee Khan ; il était fils d'un syud ou khaujah appelé Abdool Raheem Chakboottee ou *vieux habits*. Ce nom faisait allusion, dit l'auteur du manuscrit que je suis, à l'usage qu'avait ce saint homme de ramasser de vieux vêtemens, de les laver et de les refaire pour les donner à des pauvres ou pour les porter lui-même. Meer Yusoof Aly, l'auteur de ce manuscrit, ajoute que le plus jeune des fils d'Abdool Raheem avait été choisi par Raheem Beg pour être roi des tribus du Khaurizm qu'il avait vaincues ; et ces sujets difficiles s'étaient soumis plus volontiers à ce jeune syud qu'ils ne l'auraient fait pour un chef tartare. Cependant, à la mort de

exercé ainsi un pouvoir presque absolu sur les tribus d'Usbegs qui habitent le territoire dépendant immédiatement de Bokharah. Lorsque ce seigneur mourut, il distribua ses immenses richesses entre tous les membres de sa nombreuse famille ; mais il déclara Beggee Jan son héritier. Ce jeune chef, depuis quelque tems avait pris le costume (1) bigarré des fakirs ou religieux mendians. Au lieu de prendre part aux altercations et aux querelles qui éclatèrent bientôt entre ses frères pour obtenir l'autorité, il s'enferma dans une mosquée, et défendit que personne vînt troubler ses méditations religieuses. Il refusa de prendre la part qui lui revenait des trésors de son père. « Prenez-les, dit-il, à celui qui les lui apportait ;

Raheem Beg, le mannequin qu'il avait placé sur le trône fut mis à mort. (*Manuscrits* de Meer Yusoof Aly.)

(1) Le manuscrit de Mahomet Aly Gunjavee assure que ce prince menait cette vie depuis plusieurs années ; mais Meer Yusoof Aly dit que dans sa jeunesse il avait été très-licencieux, qu'il ne s'était retiré du monde qu'à l'âge de vingt-cinq ans, et que la mort de son père arriva environ un an après. S'il faut croire cet historien, Beggee Jan, comme Henri V, avait été sévèrement réprimandé par le premier juge de la capitale ; mais, bien différent de notre généreux prince, Beggee Jan, aussitôt qu'il fut parvenu au pouvoir, fit mettre à mort le visir de Bokharah qui avait censuré sa conduite.

» portez tout cela aux distributeurs des cha-
» rités publiques; qu'ils le rendent à ceux à
» qui cela a été pris. Je ne consentirai jamais
» à souiller mes mains d'argent extorqué par
» la violence. » L'écrivain qui rapporte ces faits, assure encore que le prince se revêtit du costume grossier que portent ordinairement ceux qui vont demander grâce; et qu'ayant une épée pendue à son cou, il alla dans tous les quartiers de la ville de Bokharah, demandant, les larmes aux yeux, à tous les habitans de pardonner à son père, et de le bénir, offrant lui-même sa vie en expiation des crimes ou des fautes qu'avait pu commettre pendant la vie l'Emir Daniel. Le caractère de Beggee Jan était déjà connu et estimé des hommes savans et religieux; il était habile théologien, il avait composé plusieurs traités estimés; mais c'était la première fois qu'il se montrait au peuple. On fut étonné et ravi de voir ces marques d'humilité et de sainteté dans un homme de son rang; on se pressait en foule autour de lui comme si c'eût été un prophète; et tout le monde se joignit à ses prières, à l'effet d'obtenir des bénédictions pour son père (1). Après avoir ainsi

(1) Dans ce récit, j'ai suivi le manuscrit de Mahomet Aly

détruit les sentimens de vengeance et de haine qu'avait excités la violence du gouvernement de son père, il se retira dans la principale mosquée de la ville, et s'y enferma pendant plusieurs mois (1), absorbé dans la dévotion et la contemplation. Pendant tout ce tems, personne ne pouvait approcher de lui, excepté quelques-uns de ses disciples favoris.

Beggee Jan, en prenant pour la première fois le saint manteau, avait adopté la croyance des suffites. Il se donnait alors ouvertement pour un de ces dévots illuminés qui, après avoir long-tems occupé leur ame d'une profonde contemplation de l'essence de la divinité, croient parvenir à un état de béatitude mentale, dans lequel ils méprisent tous les

Gunjavee. Meer Yusoof Aly dit qu'il ne parcourut qu'une partie de Bokharah, et chargea Moollah Meer Hassem de parcourir le reste de la ville : cette différence est de peu d'intérêt. Le premier de ces auteurs dit qu'il n'y eut qu'un homme qui refusa de se joindre à ses prières pour Emir David. « Il m'a extorqué de l'argent, disait-il; et, quand je lui pardonnerais, » cela ne pourrait pas rendre cet acte plus légitime. » La somme était forte; mais Beggee Jan put la restituer sur-le-champ; ses partisans enthousiastes se réunirent pour la former.

(1) Un des auteurs qui ont écrit la vie de ce prince raconte qu'il resta dans cet état de contemplation pendant douze mois, et que c'est pendant ce tems qu'il composa le meilleur de ses ouvrages, le *Eyn-ul-Hyemut* ou *l'œil de la science*.

plaisirs de ce monde, et particulièrement tout pouvoir sur la terre. En professant une telle doctrine, il était difficile qu'il cédât aux prières des habitans de Bokharah. Ceux-ci, fatigués des troubles qu'occasionait l'ambition de ses frères, étaient venus avec ardeur le supplier de s'emparer lui-même du gouvernement. Le peuple, qui l'adorait, se rassemblait chaque jour autour de la mosquée où il avait fait sa demeure, et l'accompagnait partout où il allait. La première fois qu'il usa de l'influence qu'il avait ainsi conquise, ce fut pour faire détruire toutes les maisons de jeu et de débauche à Bokharah. Il en existait, dit-on, plusieurs milliers; et la vénération qu'on avait pour ce religieux prince était si extraordinaire, que ceux mêmes qui étaient ruinés par son ordre aidaient à l'exécuter.

Quelques-uns des frères de Beggee Jan avaient été tués; et les dangers qui entouraient les autres augmentaient de jour en jour, parce que l'esprit de révolte se propageait parmi leurs troupes. A la fin ils se joignirent à tout le peuple, et supplièrent leur frère de se charger du gouvernement; mais tout fut encore inutile. Cependant il y eut dans la capitale une révolte où plus de mille habitans perdirent la

vie. Beggee fut ému : celui qui portait le nom de roi, Abdool Ghazee Khan, et tous les nobles se réunirent en cette circonstance ; ils allèrent à la mosquée où demeurait Beggee Jan, et le forcèrent à les suivre au tombeau de son père l'Emir Daniel ; là on le supplia solennellement de soutenir l'Etat penchant vers sa ruine. Vaincu en apparence par leurs ardentes prières, il promit de donner des conseils et d'aider à la conduite des affaires ; mais on dit qu'il refusait encore de s'en mêler réellement, jusqu'au moment où Neaz Aly, chef qui s'était révolté sous le gouvernement d'Emir Daniel, et qui s'était emparé de la ville de Shaher-e-Subz, vint faire une invasion sur le territoire de Bokharah. Cette audace excita tellement son indignation qu'il accepta le titre de régent, et marcha à la tête d'une armée considérable contre ce chef insolent. Il le força non-seulement à se retirer, mais encore à abandonner une partie des contrées dont il était depuis quelque tems en possession. De ce moment on peut regarder Beggee Jan comme ayant été le véritable chef des Usbegs ; car quoiqu'il n'ait jamais voulu que le titre de régent, et qu'il soit toujours resté dans une soumission apparente à l'égard d'Abdool Ghazee Khan, il

exerça, pendant le reste de sa vie, sur toute la nation, un pouvoir absolu que personne n'osa lui disputer. Aucun prince n'a jamais été porté au trône par un vœu plus unanime. Son premier soin, après avoir pris les rênes du gouvernement, fut de montrer sa reconnaissance à ceux qui l'avaient élevé au pouvoir, en faisant quelques réglemens salutaires pour l'administration de la justice, pour la perception des tributs, et pour le paiement de l'armée.

Beggee Jan évita avec soin de rappeler les droits au trône que lui avait transmis son père. L'Emir Daniel avait été pendant quelque tems le souverain des Usbegs, et en outre il était le chef d'une tribu puissante. Mais son fils savait trop combien de jalousies et de haines aurait réveillées la réclamation de ces droits; il ne voulut pas qu'ils servissent, sous aucune forme, de base à son autorité : aussi, en réglant l'administration des affaires publiques, il eut soin de donner à toutes ses institutions quelque chose qui rappelât son caractère; il désirait qu'on ne vît en lui qu'un religieux solitaire que ses compatriotes avaient forcé d'exercer le pouvoir, mais dont l'intention, autant que le lui permettaient ses nouveaux devoirs, était de mener, au milieu de

toutes les tentations, la vie qu'il aurait menée si on ne l'eût pas arraché de sa cellule pour le faire monter sur le trône. On vit disparaître tout l'éclat de cette cour que les grands de Bokharah étaient habitués à fréquenter. Le palais fut changé en une chambre de justice, qu'il tenait lui-même avec quarante moollahs (1) ou savans (2). Tous ceux qui avaient à se plaindre venaient à ce tribunal ; mais l'accusateur n'y était jamais entendu que l'accusé ne fût présent. Aucun homme, quel que fût son rang, n'osait refuser de se rendre devant cette cour (3). Un esclave pouvait sommer son maître d'y comparaître. Beggee Jan écoutait avec attention les plaidoyers des deux parties ; et toutes les fois qu'il ne s'agissait pas d'une affaire criminelle, il les renvoyait en les enga-

(1) Un manuscrit dit que cette cour ne se tenait que les lundis et les vendredis ; il assure aussi que chacun des moollahs tenait dans sa main un volume des ouvrages de Beggee Jan.

(2) Ils recevaient un traitement journalier payé sur les fonds de la charité publique, qui devinrent, à cause de leur caractère, plus sacrés que le trésor général de l'Empire.

(3) Il en est ainsi dans tout gouvernement patriarcal, surtout chez les Arabes. L'iman de Muscat, prince puissant, est obligé, par l'usage de son pays, de comparaître devant le juge de sa propre capitale, s'il en est sommé par quelqu'un de ses sujets qui se croie lésé.

geant à s'arranger à l'amiable. Si elles y consentaient, l'affaire était terminée; sinon, lorsqu'elles reparaissaient devant lui, il prenait note des témoignages que chacun produisait en sa faveur, et il donnait ensuite ces notes avec son propre avis aux moollahs qui étaient chargés de préparer un *fetwah*, ou décision suivant la sainte loi. Les parties, même après cela, avaient encore une semaine pour arranger leur affaire; mais, ce tems une fois écoulé, la sentence était prononcée, et alors elle devenait irrévocable.

La justice criminelle était rendue d'après le Koran : les brigands étaient punis de mort; les voleurs étaient condamnés à perdre la main droite; les ivrognes étaient fouettés publiquement; et il était défendu, sous des peines sévères, de fumer du tabac (1). L'observation la plus stricte de tous les devoirs religieux était commandée à toutes les classes : on assure (2)

(1) Les hommes les plus instruits et les plus religieux chez les Mahométans sont divisés sur la question de savoir s'il est permis de fumer du tabac, de boire du café, etc., choses qui se sont introduites depuis la mort de Mahomet. Les plus sévères prétendent que, comme elles sont enivrantes, elles sont défendues implicitement par le Koran.

(2) *Manuscrits persans.*

que les officiers publics de Bokharah étaient continuellement occupés à conduire de force tous les habitans aux prières d'usage (1); et ils étaient autorisés à se servir de leurs fouets pour réveiller la dévotion des indifférens (2). Toute personne qui voulait étudier la religion était admise dans les colléges de la ville, et recevait chaque jour des alimens. Il est difficile de croire ce qu'on dit du nombre de ces étudians; on assure qu'il y en avait à une époque plus de trente mille.

Beggee Jan abolit tous les droits, excepté ceux qui se payaient sur les marchandises étrangères; il ne souffrait point le monopole, et ne tirait de revenus que des terres de la couronne; mais le jezyat (3), ou *taxe sur les infidèles*, était exigé régulièrement; et le zukat (4), ou

(1) Il y en a cinq par jour.

(2) On dit aussi que chacun de ces officiers avait un petit livre pour interroger sur les prières tous ceux qu'il rencontrait; et il avait droit de punir ceux qu'il trouvait ignorans.

(3) Il était levé sur les Chrétiens, les Juifs et les Hindous une taxe de trente pour cent sur leurs propriétés.

(4) Le mot *zukat* signifie littéralement *purification*; on l'applique par métaphore à cette taxe sacrée, et on regarde qu'en la payant on purifie et rend plus légitime la possession des propriétés sur lesquelles on la paie : elle est de deux et demi pour cent sur les propriétés mobilières; mais la manière de la

charité établie, était levé sur tous les croyans, sans en excepter même les soldats de l'armée qui jusque-là étaient exempts de cet impôt. L'argent ainsi perçu était versé dans le trésor, qui avait encore pour ressource les khums, ou *la cinquième partie du butin fait sur l'ennemi.* Ce saint chef, à l'imitation du prophète Mahomet, retenait cette part pour les dépenses de son gouvernement.

Abdool Ghazee Khan, qui n'avait que le nom de roi, vivait ainsi que sa famille du produit des domaines royaux. L'usage de payer des chefs militaires pour leur service à l'armée, et pour celui des hommes qu'ils commandaient, était depuis long-tems établi chez les Usbegs : les chefs des principales familles possédaient des terres considérables, et avaient des droits de pâturage pour eux et leurs partisans dans différentes parties du pays. Ces concessions étaient destinées à pourvoir à leur subsistance; mais Beggee Jan, en obligeant ses soldats à payer la taxe de charité, leur donna le moyen de le faire en assignant à chacun, suivant son

lever sur les différentes propriétés varie, et personne ne la doit s'il ne possède depuis au moins douze mois l'objet sur lequel elle est assise.

rang, un traitement régulier en argent (1) sur ce trésor royal auquel ils contribuaient eux-mêmes. Ces institutions étaient faites à l'imitation de celles du prophète Mahomet : elles avaient pour but d'augmenter la vénération que les Usbegs avaient déjà pour le caractère de leur chef. Il donnait lui-même dans sa personne l'exemple de la frugalité la plus extraordinaire : chaque jour, sur le fonds dont il payait ses soldats, il faisait donner à son cuisinier (2), à son domestique et à son tuteur, un tungah pour chacun (petite monnaie qui vaut environ dix sous). Il n'en prenait pas lui-même davantage ; c'était ce qu'on donnait aux étudians les plus pauvres. La femme de Beggee Jan, qui était de la famille royale, ne recevait que trois tungahs (3). Cette princesse avait à elle une fortune considérable qui la mettait au-dessus du besoin de cette modique pension ; cependant elle la recevait chaque jour pour plaire à son mari qui, souvent encore,

(1) Il leur donna un traitement de 5 tomans (à peu près 120 fr.) par an.

(2) Il donna à son cuisinier le nom ou titre de Helal-Puz, ou *appréteur de ce que la loi permet.*

(3) *Manuscrits persans.*

lui reprochait que c'était trop. « On ne peut » légitimement dépenser, lui disait ordinai» rement Beggee Jan, que ce qui est absolu» ment nécessaire. » Et quand elle voulait lui faire là-dessus quelque remontrance, il ajoutait : « Madame, contentez-vous de peu pour » que votre Dieu se contente de vous. » Cependant ce religieux prince, transporté de joie à la naissance d'un fils (1), oublia un peu la stricte économie qu'il avait mise dans sa maison : il alloua par jour, pour la subsistance de la mère et de l'enfant, jusqu'à cinq pièces d'or (2); et cette somme fut doublée lorsqu'il eut deux autres fils. Beggee Jan fit voir par plusieurs autres choses semblables qu'il voulait élever ses enfans dans ces jouissances qu'il affectait de mépriser. Il permettait à sa famille de demeurer dans un palais, tandis qu'il habitait lui-même une chambre toute nue, ou plutôt une cellule, où les personnes de toutes les classes étaient admises à toute heure. Il portait ordinairement un vêtement grossier qui lui donnait l'air d'un mendiant ;

(1) Le monarque actuel, Hyder Turrah. Le nom de sa mère était Yeldeez Begum ; elle est appelée dans le manuscrit la fille d'Abdool Ghazee Khan.

(2) Valant à peu près cinq livres sterling.

rarement il quittait ce costume ; lorsqu'il allait voir sa famille il jetait sur ses épaules une peau de daim.

La classe de religieux à laquelle appartenait Beggee Jan met son orgueil à mépriser non-seulement la recherche des vêtemens, mais même la propreté ; et on raconte sur ce prince une foule d'anecdotes qui prouvent qu'il regardait aussi comme un honneur de suivre rigoureusement les pratiques les plus dégoûtantes de cette secte. Nous ne pouvons, cependant, condamner une conduite qui donna à cet homme extraordinaire les moyens de réunir des tribus divisées entre elles, et ennemies les unes des autres, et d'en faire une puissante nation. Il ne fallait rien moins, pour accomplir de si grands projets, que ces sentimens de respect et presque d'admiration que les Usbegs avaient voués à Beggee Jan. Sa science, sa fermeté, sa justice, ne lui eussent servi de rien s'il n'avait pas désarmé ses ennemis, et doublé l'attachement de ses amis par une vie de privations et la pratique des plus dures austérités. La superstition est toujours compagne de l'ignorance. Les Tartares, qui suivaient l'étendard de Beggee Jan, crurent aisément qu'un chef qui méprisait tous ces plaisirs du monde auxquels

eux-mêmes attachaient tant de prix, un prince qui préférait le manteau et le bâton d'un prêtre mendiant à la robe royale et à la couronne, devait nécessairement agir d'après l'inspiration immédiate de l'Être-Suprême. Leurs habitudes en effet ne les disposaient guère à comprendre comment sans cela un homme, dans sa position, eût pu renoncer à ces jouissances qui leur paraissaient à eux la véritable essence et le seul charme du pouvoir royal.

L'idée que les Usbegs avaient conçue du caractère sacré de leur maître lui donna bientôt tant de force, qu'il put soumettre tout le pays (1) compris entre l'Oxus et le Jaxartes. Son armée était composée en grande partie de cavalerie; il adopta un plan de guerre dont il ne se départit jamais, c'était d'envahir successivement le pays qu'il voulait attaquer. Après avoir soumis presque toutes les tribus de sa nation, il fit la guerre à Timour Shah, roi des Affghans, et remporta sur lui quelques avantages qu'il dut moins cependant à ses armées qu'à sa politique.

On a déjà parlé de la réduction de Merv par

(1) La ville de Shaher-e-Subz, anciennement appelée Kesch, lui résista pendant quelques années; mais à la fin elle fut prise, et le gouverneur, Neaz Aly Khan, fut forcé de prendre la fuite.

Beggee Jan : cette conquête lui ouvrit le Khorassan ; aussi l'année suivante il marcha sur Mushed ; mais voyant qu'il était difficile de s'en rendre maître, il annonça publiquement aux habitans de la ville, et à sa propre armée, que le saint iman Reza (1) qui y était enterré lui était apparu en songe, et lui avait donné ordre d'épargner non-seulement cette sainte cité, mais tout ce qui l'environnait. Pour obéir à ce prétendu ordre, il empêcha de piller les faubourgs ouverts et les villages qui sont autour de Mushed ; quant aux districts qui ne pouvaient pas être regardés comme placés sous la protection de cette ville sacrée, il les pilla sans pitié et en emmena tous les habitans en esclavage. Avant de retourner à Bokharah, il écrivit une lettre circulaire à Shah Rokh Mirza et aux autres chefs du Khorassan, pour leur apprendre que son intention était de visiter encore leurs provinces l'année suivante. Il les engageait à songer à leur propre sûreté et à celle de leurs sujets, à se soumettre tout de suite et à adopter la croyance des sunnites. « Votre conversion, disait-il dans ses lettres,

(1) Beggee Jan dit aux siens que les prières journalières faites à l'iman par les habitans en larmes empêchaient le saint personnage de dormir. « Je sais qu'il vit, dit-il, et je ne veux » pas qu'il ait à me reprocher d'avoir troublé son repos. »

» sera pour vous-mêmes un grand bonheur ; et
» il faudra ajouter ce miracle à tous ceux que
» j'ai déjà faits. »

Beggee Jan, depuis cette époque jusqu'à sa mort, faisait tous les ans des irruptions dans le Khorassan ; le gros bagage, avec une partie de l'armée, restait ordinairement en arrière, tandis que l'avant-garde, composée en entier de cavalerie, se répandait dans la campagne. Chaque homme portait les vivres de sept jours pour son cheval et pour lui. Leur objet était toujours d'attaquer à l'improviste, de prendre par surprise des forts ou des villages fortifiés, ou d'emmener prisonniers les hommes qui labouraient dans les campagnes. Ces malheureux, s'ils ne se rachetaient pas, étaient conduits en esclavage ; et en général le butin des Tartares se composait d'hommes, de femmes, de bestiaux, de moutons et de grain. Le chef des Usbegs parvint à tirer des sommes considérables des villes qu'il ne pouvait pas réduire : il faisait toujours ses invasions avant l'époque de la moisson ; et si l'on refusait de satisfaire aux conditions qu'il imposait, il faisait détruire sur-le-champ toutes les récoltes qui étaient à sa portée. Le butin, fruit de ces expéditions, était partagé avec loyauté. La cinquième partie

du tout, comme nous l'avons déjà dit, appartenait au chef, et formait une partie considérable de son revenu. Beggee Jan commandait toujours lui-même ses troupes. Il était à cheval à la tête de son armée, vêtu comme un religieux de la dernière classe, et monté sur un très-petit cheval. On assure qu'il entretenait dans son camp une stricte discipline; mais cela veut dire seulement qu'il y avait établi une bonne police, et que ses soldats obéissaient sur-le-champ à ses moindres ordres. Au milieu même de l'agitation d'une armée, tout ce qui tenait à la religion était exécuté avec plus de rigidité encore qu'en pleine paix : des moollahs étaient attachés à chaque division. Ces saints hommes étaient souvent envoyés pour négocier avec les chefs dont le territoire était attaqué. Une éducation plus forte les rendait plus propres à cet emploi; et, en même tems, leur caractère sacré les garantissait du danger qu'auraient pu courir d'autres personnages.

Tout en se condamnant lui-même à beaucoup de privations, Beggee Jan mettait de l'intérêt à s'entourer de beaucoup de splendeur. On voyait avec étonnement ce singulier contraste d'un prince d'une humilité dégoûtante

pour lui et pour tout ce qui l'approchait, et d'officiers ou de grands de la cour entourés de splendeur et de magnificence. L'historien d'un des petits Etats dont nous avons parlé était au service de Mameish Khan, chef de Chennaran, lorsque Beggee Jan envahit le Khorassan. Il nous apprend qu'il fut envoyé au camp des Usbegs, et nous a laissé, en forme de journal, un récit très-curieux de cette mission.

Mameish Khan, dit ce Mémoire, était en correspondance avec Ishan Nukeeb (1), seigneur d'un rang élevé parmi les Usbegs, et grand favori de leur chef. Mameish donna à son envoyé une lettre avec deux chevaux, l'un pour son ami, l'autre pour Beggee Jan. Mais il vaut mieux entendre les particularités de cette mission de la bouche même de l'écrivain ingénieux qui nous les a transmises.

« Je fus introduit, dit-il, devant Ishan » Nukeeb qui était assis au fond d'une magni» fique tente. C'était un homme remarqua-

(1) Ishan Nukeeb-ul-Ashraff, ou *l'illustre*, était fils de Ishan Muckdoom, le chef de Juzak, qui avait épousé la fille de l'émir Daniel. Ishan Muckdoom était par conséquent le neveu de Beggee Jau, qui l'avait toujours beaucoup aimé.

» blement beau, mais ayant la barbe peu four-
» nie (1). Il s'informa de ma santé, puis de
» celle de Mameish Khan, ajoutant : Pour-
» quoi n'est-il pas venu lui-même? Je voulais
» faire quelques excuses; il dit : Ah! je com-
» prends la raison : si j'étais seul, il serait
» venu me voir, mais il a peur de Beggee
» Jan. Après ces observations il se leva et
» m'engagea à me reposer où j'étais. Un riche
» vêtement de nuit me fut apporté, et tout le
» monde se retira; mais j'étais à peine couché
» lorsqu'on vint me chercher pour aller auprès
» de Ishan Nukeeb, qui insista avec bonté pour
» que je dînasse avec lui. Le repas fut splen-
» dide; après le dîner on apporta du thé, et
» le favori prit le sien dans une coupe d'or
» enrichie de pierreries; celle qu'on me servit
» était d'argent garnie en or. A trois heures
» après midi il me conduisit dans une grande
» tente à cinq pieux où un grand nombre de
» personnes étaient en prières; nous en fîmes
» autant, et ensuite nous revînmes dans sa

(1) Ce caractère de la figure tartare est regardé par les Persans comme une grande difformité; dans l'idée qu'ils se font de la beauté d'un homme, la barbe ne peut être ni trop longue ni trop épaisse.

» tente : à peine y étions-nous entrés qu'un » domestique annonça Ulkhoor Sooffee. Dès » que ce religieux personnage fut entré, Ishan » Nukeeb ne s'occupa plus que de lui; il le » traita avec le plus profond respect; et lors- » qu'on apporta le thé et le café, il tint la » coupe pendant que Ulkhoor Sooffee buvait. » Il n'y avait pas long-tems que nous étions » assis, lorsqu'un officier entra dans la tente, » et annonça à Ishan Nukeeb que Beggee Jan » désirait qu'il vînt le voir et lui amenât son » hôte. Nous nous levâmes sur-le-champ, nous » montâmes à cheval et nous suivîmes le por- » teur de cet ordre : à quelque distance de là » nous arrivâmes à une tente à un seul pieu, que » je pris à sa petitesse, à sa mauvaise mine, » pour celle de quelques cuisiniers ou de quel- » ques porteurs d'eau. Un homme âgé était » assis sur l'herbe, assez près de la tente pour » être à l'abri du soleil. Nous descendîmes » tous de cheval, et nous nous avançâmes vers » cet homme qui portait un vêtement vert, » mais très-sale. Lorsque nous fûmes près de » lui, tout le monde se tint les mains croisées » et dans une position respectueuse, et lui fit » sa salutation. Il rendit le salut à chacun, et » nous engagea à nous asseoir de l'autre côté,

» vis-à-vis de lui. Il parut montrer beaucoup de » bonté à Ishan Nukeeb, mais il adressa principalement la parole à Ulkhoor Sooffee (1).

» Au bout de quelques momens on parla du » sujet de ma mission : je donnai ma lettre à » Ishan Nukeeb ; il la présenta à l'homme ha- » billé de vert, et je ne sus qu'alors que c'était » là Beggee Jan. Le prince ouvrit la lettre, la » lut et la mit dans sa poche : un instant après » il dit : Sans doute Mameish Khan m'a en- » voyé un bon cheval ? et il demanda qu'on » le lui amenât. Après avoir regardé attenti- » vement l'animal, il se mit à parler bas et à » rire avec ceux qui l'entouraient; se tournant » ensuite vers moi, il me dit : Pourquoi votre » maître ne m'a-t-il pas envoyé le cheval Karra » Goz (2) comme je le désirais ? — Ce cheval a » des défauts, répondis-je, autrement il vous » l'eût envoyé. — Avec tous ses défauts, ré- » pondit-il, il vaut cent fois mieux que celui » que vous avez amené.

(1) L'auteur dit que Beggee Jan parla au Sooffee quelquefois comme un homme âgé, et quelquefois comme un très-jeune homme : il veut dire par là qu'il y avait dans sa conversation un mélange de gravité et de gaîté.

(2) Karra Goz veut dire l'*œil noir ;* il est d'usage en Perse de donner des noms aux chevaux de races distinguées.

» Pendant que nous causions, un grand nombre d'officiers arriva, et je ne pouvais m'empêcher d'admirer la richesse extraordinaire et la magnificence de leurs vêtemens et de leurs armes. Beggee Jan rendit le salut à chacun d'eux d'une manière douce et affable, et leur ordonna de s'asseoir; mais l'ombre de sa petite tente ne pouvait pas défendre des rayons du soleil la moitié de ceux qui étaient là. Bientôt après leur arrivée le prince tomba dans une profonde rêverie; et, jusqu'à l'heure de la prière du soir, il parut entièrement absorbé dans une contemplation intérieure : au moment de la prière il se leva et s'éloigna. Je passai la nuit dans la tente d'Ishan Nukeeb. A la pointe du jour l'armée se mit en marche, et passa à quelques milles du fort de Chennaran. Lorsque Beggee Jan fut arrivé au lieu où il voulait camper, il me fit demander et m'honora d'une audience particulière; il y fut d'une grande affabilité. » On m'a dit que votre maître Mameish Khan était toujours à boire du vin. — Je ne lui en ai jamais vu boire, répondis-je, ainsi je ne puis en parler. — Vous avez raison, dit-il, de ne pas parler de ce que vous n'avez pas vu. Dites à Mameish Khan que j'ai de la con-

» sidération pour lui ; quant à Nadir Mirza, » le souverain de Mushed, c'est un insensé. » Dites de plus à Mameish Khan d'écrire à » Jaaffer Khan de Nishapore pour l'engager à » solliciter aussi mon amitié, s'il veut sauver » ses Etats du pillage. Après cela on m'apporta » de beaux vêtemens avec un présent en argent. » Toutes les parties de l'habillement étaient » fort belles, excepté le turban qui n'était d'au- » cune valeur ; cependant Beggee Jan le prit » pour lui, et me donna en échange (1) le sien, » qui était bien plus mauvais encore que celui » qu'on m'avait apporté. Je pris congé de ce » prince et retournai dans la tente de Ishan » Nukeeb, à qui je racontai tout ce qui s'était » passé. Il en rit de bon cœur, et me fit un » beau présent : j'étais sur le point de partir » lorsque deux hommes arrivèrent au grand » galop avec une lettre de Mameish Khan » pour moi : il y disait que, malgré la protec- « tion promise, quelques-uns de ses sujets

(1) L'échange du turban est regardé en Asie comme un témoignage d'amitié. Si l'auteur de ce Mémoire n'exagère pas par vanité, il ne peut pas y avoir de preuve plus remarquable de cette humilité qu'affectait Beggee Jan que de le voir échanger son turban avec celui qu'il faisait donner en présent à l'envoyé d'un chef de peu d'importance.

» avaient été emmenés par les Usbegs. Ishan
» Nukeeb me conduisit encore une fois devant
» Beggee Jan que nous trouvâmes assis dans
» sa petite tente, sur une peau de chèvre ;
» il fit amener les captifs et me les remit. Il
» avait auparavant écrit une lettre à Ma-
» meish Khan ; il la rouvrit pour lui dire ce
» qu'il venait de faire, et me la remit de nou-
» veau. Comme il finissait, entra dans la tente
» son cuisinier, homme très-petit et ayant la
» vue basse. Ne pensez-vous donc pas au dîner,
» lui dit Beggee Jan ? voilà bientôt l'heure de
» la prière. Le petit cuisinier apporta sur-le-
» champ un grand pot noir, fit un fourneau
» avec quelques pierres, et mit dans son pot
» quatre ou cinq espèces de graines et un peu
» de viande séchée : il le remplit d'eau ; puis
» ayant fait du feu, il mit cela à bouillir pen-
» dant qu'il préparait les plats ; c'étaient des
» plats de bois comme ceux dont se servent
» les gens de la dernière classe du peuple : il
» en mit trois par terre et retira du feu ce qui
» devait faire le repas. Beggee Jan le regar-
» dait ; et on voyait que le cuisinier compre-
» nait dans les regards de son maître s'il fallait
» plus ou moins dans chaque plat. Lorsque
» tout fut prêt, il étendit un drap fort sale, et

» apporta un morceau de vieux pain d'orge (1)
» que Beggee Jan trempa dans de l'eau pour
» le ramollir. Le premier plat fut donné au
» prince des Usbegs, le second fut placé entre
» Ishan Nukeeb et moi ; le cuisinier prit pour
» lui le troisième, et s'assit pour le manger en
» face de son maître. Comme j'avais déjà dîné,
» je ne fis que goûter à ce qui m'avait été servi ;
» cela était dégoûtant ; la viande était presque
» pourrie : cependant plusieurs officiers qui
» entrèrent pendant ce singulier repas, man-
» gèrent tout ce que nous avions laissé, et eu-
» rent l'air de le trouver excellent ; certaine-
» ment cela ne pouvait venir que du plaisir
» qu'ils avaient à partager le dîner de leur
» religieux maître.

» Après le repas j'eus la permission de par-
» tir. A mon retour à Chennaran, Mameish
» Khan fut enchanté du résultat de ma mission.
» Mais après cela il me dit que, malgré les
» belles promesses que m'avait faites Beggee
» Jan, les Usbegs avaient emmené cette
» année quatre-vingt-deux personnes de ses
» Etats. »

Ce récit donne une juste idée du caractère

(1) L'auteur ajoute : « Dieu sait dans quelle année de l'hégire
» ce pain avait été fait. »

de Beggee Jan et de toute sa cour. Il montre aussi comment se faisaient toutes ces invasions dont nous avons parlé. C'est un tableau du pouvoir despotique sous un aspect maussade, mais imposant. Ce chef adroit et habile réussit à ce qui avait été le grand objet de toute sa vie. A sa mort, c'est-à-dire quelques années après les événemens dont nous venons de parler, son fils aîné, Hyder Turrah, monta sur le trône de Bokharah, et devint roi de fait et de nom : c'était à cela que travaillait depuis si long-tems son père.

L'armée de Beggee Jan montait, dit-on, à soixante mille hommes ; mais dans les invasions du Khorassan il en menait rarement la moitié. Quoique parfois sévère, son gouvernement était en général doux et juste. Il ne prenait jamais le titre de roi. Le cachet dont il se servait ordinairement portait au milieu son nom, Emir Maassoom, fils de l'Emir Daniel, et autour cette sentence : « Le pouvoir » et les grandeurs, lorsqu'ils sont fondés sur » la justice, viennent de Dieu ; autrement ils » viennent du Diable. »

L'union des différentes tribus d'Usbegs sous Beggee Jan, et les récits exagérés que l'on faisait du caractère de cet homme extraordinaire,

avaient répandu en Perse une si grande terreur, que lorsque dans ce pays on vit un prince habile et courageux monter sur le trône, et promettre à ce royaume assez de force pour résister aux invasions, tous les Persans virent avec joie cet événement mettre un terme à leurs guerres civiles; car, aux glorieux souvenirs qu'avaient laissés les conquérans sortis des plaines de la Tartarie, se mêlait la mémoire des dévastations qu'ils avaient commises : et quoique ce fût sous les descendans de ces héros que la Perse avait atteint son plus haut degré de gloire et de prospérité (1), les peuples qui voyaient ce torrent prêt à se déborder de nouveau pour les engloutir, ne trouvaient pas une grande consolation à penser qu'après de longs et terribles ravages il pourrait un jour fertiliser le sol qu'il aurait inondé.

(1) Il n'y a pas de doute que les tems les plus heureux et les plus glorieux dans l'histoire de Perse ne soient ceux où ce royaume était gouverné par les premiers monarques de la dynastie des Seljoucides, ou princes tartares.

CHAPITRE XXI.

Vie d'Aga Mahomet Khan Kujur, oncle et prédécesseur du roi actuel. Histoire abrégée des principaux événemens qui ont eu lieu depuis l'élévation du prince qui est maintenant sur le trône.

Dans ce qui a déjà été dit, il a fallu nécessairement anticiper sur plusieurs des événemens de la vie d'Aga Mahomet Khan ; mais l'intérêt qu'inspire cet homme extraordinaire, et l'attention que nous devons au fondateur de la dynastie actuelle, à l'oncle, au prédécesseur du monarque actuel, exigent que nous revenions rapidement sur les causes qui l'avaient amené au trône de Perse.

Nous avons déjà vu l'histoire de la tribu à laquelle il appartenait. Au tems où elle était établie tout entière en Arménie, des circonstances accidentelles la séparèrent en deux branches qui avaient leurs pâturages, l'une plus haut, l'autre plus bas sur une rivière de cette province. Ces deux familles prirent le nom de

branche haute et branche basse (1). Elles subirent elles-mêmes des subdivisions. Plusieurs familles prirent le nom d'un chef ou d'un village (2) voisin de l'endroit où paissaient leurs troupeaux. Lorsque les Kujurs furent envoyés dans différentes parties de l'Empire, après avoir été divisés par un prince Sophi, la partie la plus considérable de la tribu s'établit à Asterabad (3). Ce corps était composé de familles des deux branches; et les chefs des youkharee, ou branche haute, furent considérés comme les chefs de toute la tribu jusqu'au tems où Futteh Aly Khan, qui appartenait aux Ashaka ou branche basse, fut nommé général des forces de Tamasp II. Cette position lui donna bientôt le premier rang dans sa tribu. Cependant il ne fut reconnu qu'avec répugnance; et lorsqu'il fut mis à mort par Nadir Shah, ceux qui se regardaient comme lésés par son usurpation se réjouirent de sa chute; ils essayèrent d'entraî-

(1) Les Youkaree Bash et les Ashaka Bash. (*Manuscrits persans.*)

(2) Ainsi les Kujurs de Duwanloo prirent leur nom du village de Duwanloo, auprès d'Erivan, dans le voisinage duquel ils avaient long-tems campé.

(3) Les Zead-Oghloo, ou fils de Zead, sont restés à Gunjah depuis le tems d'Abbas-le-Grand; leur chef, Juad Khan, fut tué par les Russes.

ner dans sa ruine Mahomet Hussein Khan, son fils unique (1). Le jeune chef fut forcé de fuir chez les tribus turcomanes qui habitent les plaines à l'est de la mer Caspienne. Une partie de sa famille (2) le suivit dans cette espèce d'exil : il fut bientôt en état de faire la guerre à ses ennemis; et probablement il en eût triomphé, si ces derniers n'avaient pas été soutenus par Nadir Shah et les rois qui lui succédèrent.

Adil Shah, neveu et successeur immédiat de Nadir, en s'établissant dans le Mazenderan, se fit remettre deux fils encore enfans de Mahomet Hussein, qui avaient été faits prisonniers quelque tems auparavant, et donna l'ordre barbare de faire un eunuque de l'aîné Aga Mahomet Khan (3) qui avait alors entre cinq et six ans. Le but de cette cruauté fut manqué, et elle produisit tout le contraire de ce qu'on s'en

(1) Futteh Aly Khan avait deux fils, Mahomet Hussein Khan, et Mahomet Hussun Khan : celui-ci mourut jeune.

(2) De ce nombre était Aly Verdy Khan, le père de Nouroze Khan, le yeshkagasse-bashee ou maître des requêtes du roi actuel.

(3) Son nom était Mahomet Khan : le titre d'Aga, ou *maître*, qui est un titre de grande considération, a toujours été donné aux principaux eunuques du harem royal; il fut en conséquence ajouté au nom du jeune prince après qu'il fut fait eunuque, et il lui resta toute sa vie.

était promis. En privant le chef futur d'une grande famille de ces plaisirs des sens qui, dans l'Orient, énervent trop souvent le corps et l'ame de ceux à qui leur rang permet de s'y livrer sans contrainte, on obligea ce malheureux prince à chercher ailleurs de quoi occuper l'activité de son esprit. Dès son enfance, Aga Mahomet ne songea plus qu'à des projets d'ambition et d'agrandissement; il les suivit toute sa vie avec une rare persévérance, avec une sévérité inexorable, qui montraient en même tems combien son ame était inaccessible à toute émotion, et combien était amer et profond le souvenir de ce qu'il avait souffert.

A la mort d'Adil Shah, Aga Mahomet fut mis en liberté : il se hâta de rejoindre son père; et pendant toute sa jeunesse il l'accompagna au milieu de toutes les vicissitudes de la fortune. Quand ce dernier eut été vaincu et tué, le jeune prince tomba au pouvoir de Kurreem Khan, qui le traita avec beaucoup de bonté et d'indulgence. Pendant tout le tems qu'il demeura captif dans Shiraz, il s'occupa à se préparer, par l'étude des hommes et la connaissance des livres, au grand rôle qu'il devait jouer un jour; et son esprit, au moment de la mort de Kurreem Khan, était tellement mûri, que ce

prince le consultait souvent sur les affaires les plus importantes de son royaume (1). Aga Mahomet ne lui refusait point ses conseils, quoiqu'il eût voué la haine la plus implacable à toute la famille de Zund. Il a souvent depuis rapporté une anecdote (2), qui fait voir quels étaient ses sentimens à cette époque, et qui donne quelque idée de ce caractère extraordinaire. « Je ne pouvais pas, disait-il, montrer » ouvertement cet esprit de vengeance qui m'a- » nimait contre les meurtriers de mon père et » les voleurs de mon bien. Mais lorsque j'étais » avec Kurreem Khan dans la grande salle » d'assemblée, je m'occupais souvent à couper » ses riches tapis avec un canif que je cachais » sous mon manteau ; et je trouvais quelque » consolation à lui faire, au moins de cette » manière, tout ce que je pouvais lui faire de » mal. » Au moment où Aga Mahomet parlait ainsi de cette action des premiers tems de sa

(1) Kurreem Khan avait, dit-on, l'habitude de l'appeler Peeran-Wisa. On a vu que ce célèbre ministre d'Afrasiab était le Nestor des Turcs ; et le plus bel éloge qu'on puisse faire de la sagesse d'un homme en politique est de lui donner le nom de ce célèbre ministre.

(2) Cette anecdote m'a été contée par Hajee Ibrahim qui a été pendant bien des années le seul ministre d'Aga Mahomet Khan.

vie, ces tapis qu'il avait jadis essayé de gâter, étaient à lui; et il ajoutait ordinairement: « Je » suis fâché maintenant de ce que je faisais » alors; j'étais fou, je n'avais pas su prévoir » l'avenir. »

Les malheurs dont avaient été remplies les premières années d'Aga Mahomet Khan, lui avaient appris à souffrir, surtout à dissimuler. A l'époque même où son ressentiment contre Kurreem Khan, et contre toute la famille de ce prince, était le plus violent, il était parvenu si bien à gagner la confiance de son vainqueur, que ce monarque lui donnait beaucoup d'argent pour sa subsistance, lui laissait la liberté d'aller partout où il voulait dans la ville, et même la permission de prendre ses meilleurs chevaux pour chasser dans les campagnes voisines : on va jusqu'à assurer qu'il voulut l'employer à réprimer une sédition élevée par son frère Hussein Aly Khan dans le Mazenderan. Mirza Jaaffer, ministre de Kurreem Khan, l'empêcha de donner suite à ce projet; et Aga Mahomet, lorsqu'il fut souverain de la Perse, eut la générosité de témoigner qu'il approuvait cette conduite, en montrant de l'intérêt aux parens du ministre (1). « Mirza Jaaffer, dit-il,

(1) *Manuscrits, Histoire d'Aga Mahomet Khan.*

» n'a agi ainsi que par attachement pour son » maître ; cependant il m'a sauvé la vie ; car » si j'avais été envoyé dans le Mazenderan, je » me serais trouvé dans une telle position qu'il » aurait fallu que je me révoltasse ; et la puis- » sance de Kurreem Khan était si grande que » j'aurais été écrasé. »

Nous avons déjà vu plus haut comment Aga Mahomet s'échappa de Shiraz à la mort de Kurreem Khan (1). Il s'enfuit dans le Mazenderan avec une rapidité presque incroyable, et se déclara sur-le-champ indépendant. Il avait, à cette époque, trente-six ans. Quoiqu'il fût mince de corps, il s'était habitué par de longues pratiques de frugalité et d'exercice à supporter les plus pénibles fatigues. On pouvait dire qu'il vivait à cheval ; car tous les momens qu'il pouvait dérober à d'autres affaires, étaient employés à la chasse ; et au fait, il n'avait pas d'autre plaisir. On assure que son cœur était endurci comme son corps. Pendant cette longue lutte de dix-huit années qu'il eut à soutenir pour arriver au pouvoir, la sévérité naturelle de son caractère était un peu tempérée par la prudence. Il fallait se concilier des amis par de

De J. C. 1779. De l'H. 1193.

(1) Il arriva à Ispahan le troisième jour de sa fuite ; la distance est de près de cent cinquante et un milles.

la bienveillance ; il fallait aussi oublier ses injures personnelles, et pardonner à ses ennemis les plus invétérés. Nous ne pouvons élever trop haut la sagesse de ce prince : pouvant se venger, il fut assez grand pour pardonner à certains chefs de la branche ennemie des Kujurs, notamment aux complices du meurtre de son père et de ses autres parens, qui l'avaient livré lui-même, encore enfant, aux mains de ce prince barbare qui, en le mutilant cruellement, l'avait condamné pour toute sa vie à être, au milieu même du pouvoir, un objet de pitié pour les derniers de ses sujets. Cette politique généreuse, qui mit fin aux haines sanglantes qui avaient si long-tems séparé les Kujurs, donna le trône de Perse au chef de cette tribu ; et Aga Mahomet comprenait trop bien l'importance de cette union, pour la troubler jamais par le souvenir même de ses anciennes injures. Il obtint l'attachement en accordant la confiance ; et au nombre des personnes qu'il honora de plus de faveurs, étaient celles dont il avait reçu les plus sanglans outrages au tems de ses infortunes (1).

Lorsque Aga Mahomet s'enfuit de Shiraz, il

(1) Quelques-uns de ces chefs continuent à jouir de la confiance et de la faveur de son successeur, le monarque actuel.

n'était accompagné que de dix-sept personnes. Il refusa de s'arrêter à Ispahan, quoiqu'on l'engageât à le faire. Il se reposa seulement une nuit auprès de Teheran, et fut bien traité du gouverneur de cette ville (1). A son entrée dans le Mazenderan (2) il fut rejoint par beaucoup d'hommes de sa tribu qui le reconnurent pour leur chef ; mais il s'aperçut bientôt qu'il trouverait du côté de sa famille de grands obstacles. Quelques-uns de ses frères (3) se déclarèrent contre lui ; et Moorteza Kooli, l'un d'eux, qui avait rassemblé une armée, se proclama roi. Une petite guerre se prolongea pendant quatre années, avec diverses chances. Aga Mahomet, heureux dans le commencement, fut surpris et fait prisonnier par la trahison de son frère Reza Kooli, qui le chargea de chaînes, et délibéra ensuite s'il fallait

De J. C. 1781. De l'H. 1196.

(1) Mirza Aly Nuckee.

(2) Aga Mahomet fut assez heureux pour arrêter une partie des revenus du Mazenderan que l'on conduisait sous une faible escorte à Shiraz.

(3) Aga Mahomet avait cinq frères ; leurs noms étaient Moorteza Kooli Khan, Reza Kooli Khan, Moostapha Kooli Khan, Jaaffer Kooli Khan, et Mehdy Kooli Khan. Ce n'étaient que ses demi-frères ; ils étaient d'une autre mère. Son propre frère, Hussein Kooli Khan, avait été mis à mort par les Turcomans, après avoir échappé à Zuckee Kkan. Hussein Kooli avait laissé deux fils ; le monarque actuel est l'aîné de ces deux enfans.

lui arracher les yeux ou le faire mourir (1). Cependant le captif avait des amis secrets parmi ceux qui étaient chargés de le garder; et leurs efforts, joints à ceux de ses deux frères, Jaaffer Kooli et Moostapha Kooli, qui étaient restés fidèles à son parti, lui rendirent la liberté et le pouvoir. Son frère, Reza Kooli, fut forcé de se retirer à Mushed où il mourut. Bientôt après, Moorteza Kooli se retira en Russie, et devint l'instrument des desseins ambitieux de l'impératrice Catherine.

Nous avons déjà vu qu'Aga Mahomet, en apprenant la mort d'Aly Moorad Khan, était entré dans l'Irak avec tout ce qu'il avait pu
De J. C. réunir de troupes. Son armée s'augmentait à
1786.
De l'H. mesure qu'il approchait; et la fuite de Jaaffer
1200. Khan le laissa maître d'Ispahan, sans avoir même livré de bataille; car on ne peut pas donner le nom de combat à l'escarmouche de Kashan. Forcé de se retirer par la défection d'une partie de son armée, au lieu de revenir dans le Mazenderan, il s'occupa à relever les fortifications de Teheran (2). Il semble qu'il

(1) *Histoire des Kujurs*, par Moollah Mahomet.

(2) Les citadelles des villes persanes fortifiées sont appelées *argh* ou *ark*; elles sont ordinairement carrées, entourées de murailles élevées et flanquées de hautes tourelles.

avait à cette époque l'intention d'en faire sa capitale, et cela, parce que cette ville est près du Mazenderan, et qu'elle est placée au milieu des pâturages de ces tribus turques, sur lesquelles il comptait le plus.

Plusieurs des chefs les plus puissans de l'A- D. J. C.
derbijan, du Kurdistan et de l'Irak, étaient 1788. De l'H.
venus se ranger sous les drapeaux d'Aga Maho- 1202.
met Khan. Quelques-uns hésitaient encore entre lui et Jaaffer Khan, tandis que d'autres, fiers du nombre de leurs partisans, espéraient que, de la lutte entre les tribus des Kujurs et des Zund, il naîtrait peut-être quelque circonstance favorable à leur propre ambition. Dans toute sa conduite vis-à-vis de ces différens seigneurs, Aga Mahomet mit la plus profonde dissimulation. Son objet réel était de détruire toute puissance qu'il ne pouvait pas espérer de s'attacher; mais, avant de recourir à la violence, il employait toujours tous les artifices qui lui présentaient quelque chance de succès. Aly Khan, chef de la tribu affshar, avait montré l'intention de prétendre au trône, et avait réuni dans l'Aderbijan un assez grand nombre de partisans. Aga Mahomet, au lieu de le traiter en ennemi, lui écrivit comme à son égal; il l'invita à venir à une conférence, et le somma;

au nom de l'affinité qui existait entre toutes les tribus turques, de se réunir à lui contre les princes de la famille de Zund. Aly Khan était brave et généreux, mais il craignit le caractère artificieux du prince kujur; et préférant une guerre ouverte à une amitié si dangereuse, il refusa de céder à ce qu'on lui demandait: il s'attendait à être bientôt attaqué, et alla camper dans les plaines de Sultanee (1). Aga Mahomet marcha contre lui avec l'intention en apparence de lui livrer bataille; mais lorsque les armées furent en présence, il envoya au camp des Affshars un de ses frères, accompagné seulement de deux cavaliers, pour adresser à Aly Khan, en présence de tous les officiers, ces adroites paroles: « Aga Mahomet m'a chargé, » dit l'envoyé, de demander ce qui peut faire » que deux braves tribus turques donnent à » leurs ennemis le plaisir de les voir répandre » mutuellement leur sang? Que les Affshars » conservent leurs terres, leur chef, leur gou- » vernement (2); mais qu'ils restent unis avec » les Kujurs, et que les deux tribus concourent » ensemble à leur propre avantage et à la des-

(1) *Manuscrits persans.*

(2) Le Khirmsa, ou *les cinq districts*, dont Zunjan est la capitale.

» truction de leurs ennemis. » Cet artificieux discours fit quelque impression sur le chef affshar, mais surtout sur les hommes de son armée. Il s'ensuivit des négociations ; Aga Mahomet l'emporta : Aly Khan consentit à devenir le premier de ses officiers. L'armée qu'il avait levée fut conservée ; et il fut traité lui-même avec tant de respect et d'égards que bientôt il oublia ses craintes. Endormi dans une fatale sécurité, il fut invité à un repas par un des principaux officiers de la cour. Le soir, au moment où il était étourdi du vin qu'il avait bu, il reçut un ordre d'Aga Mahomet qui le mandait pour le consulter sur une affaire importante. Empressé d'obéir, il ne prit même pas ses armes. Le malheureux fut saisi au moment où il entrait dans le palais ; et on lui arracha les yeux sans qu'aucun des siens sût rien de ce qui s'était passé. Le lendemain une partie de ses troupes fut licenciée, et le reste entra au service d'Aga Mahomet. Cette affaire fut conduite de telle manière que personne ne perdit la vie, et qu'il n'y eut pas le moindre trouble. De lâches flatteurs donnèrent le titre pompeux de politique habile à cette noire trahison qu'avait employée le prince pour se défaire d'un courageux rival. Il n'y a pas de doute cependant que la

terreur qu'avait inspirée à plusieurs seigneurs ambitieux le sort d'Aly Khan, n'ait servi beaucoup à son artificieux et cruel ennemi.

De J. C. 1794. De l'H. 1208.

Nous avons raconté les événemens de la guerre d'Aga Mahomet Khan contre Jaaffer Khan, et son fils Lootf Aly Khan. Le massacre des habitans de Kerman est une des plus horribles actions de sa vie : le pillage de la ville dura trois jours; mais comme il cessa au moment où l'on apprit que Lootf Aly Khan était prisonnier, il faut en conclure que dans cette circonstance, comme dans toutes les autres, Aga Mahomet agissait moins par passion que par politique. Il croyait d'abord que son ennemi avait échappé; et il voulait, par cet exemple terrible, effrayer les autres villes de Perse qui auraient pu lui donner asile.

En écrivant l'histoire d'un prince comme Aga Mahomet, il faut se défendre de l'impression que fait nécessairement sur nous le souvenir de quelques-unes des actions de sa vie. Accoutumés à vivre sous un gouvernement garanti par des lois, nous voyons la cruauté et l'oppression partout où nous voyons le despotisme. Une exécution nous paraît un meurtre; nous regardons comme un horrible massacre la destruction d'une population immense, qui

ne partage que trop souvent le sort des soldats qui défendaient ses murailles. Cependant il ne faut pas toujours prendre pour un crime une justice dont la forme nous révolte ; et il faut se rappeler que, même parmi les nations civilisées, les habitans d'une ville prise d'assaut, sont exposés au meurtre et au pillage, sans qu'on accuse de barbarie ceux qui ont ordonné le pillage et le massacre. L'usage de punir des masses, pour effrayer les peuples sur le danger de commettre certaines actions, est peut-être le seul moyen qui reste aux nations non civilisées pour maintenir la paix. Dans un pays où des tribus guerrières, unies de nom, d'affections et d'action, sont tellement dévouées à la famille de leurs chefs, que ni le crime, ni l'imprudence, ne peuvent rompre ce lien de fidélité, il est impossible d'anéantir le pouvoir dangereux de ces chefs, sans ôter à leurs partisans si dévoués la possibilité de la résistance ou de la vengeance. Dans un tel genre de société, ce n'est qu'en faisant des exemples sur des classes entières de sujets rebelles, qu'un monarque absolu, à la tête d'un peuple belliqueux et turbulent, peut inspirer assez de terreur pour se maintenir sur son trône, et établir dans ses Etats la tranquillité et la paix.

La fortune extraordinaire qui avait élevé tour-à-tour et Nadir Shah et Kurreem Khan, avait détruit ce respect religieux envers la famille royale, qui avait si puissamment protégé les princes les plus faibles de la race des Sophis. Tout chef, se voyant à la tête de quelques hommes, rêvait aussi cette même fortune qui pouvait le conduire au trône. On avait tant de fois usurpé le nom de roi, que ce nom même n'inspirait plus de respect; et les peuples, changeant continuellement de maître, avaient perdu l'habitude d'obéir à cette autorité supérieure, que reconnaissaient les usages du pays. Ce tableau n'est point chargé; et l'on peut dire que lorsque Aga Mahomet fut conduit par une suite de succès jusqu'au trône, la Perse était dans une anarchie complète. Les chefs des principales tribus se livraient aux chimères d'une ambition déréglée; leurs soldats, habitués aux révoltes et au pillage, étaient ennemis de tout pouvoir qui pût leur faire craindre de perdre cette moisson de dépouilles. Les villes et les villages avaient été si souvent pillés, que les habitans, forcés d'abandonner leurs maisons, ne trouvaient d'autre ressource que de piller à leur tour; d'autres s'exilaient volontairement, et quittaient leur pays. Le commerce était fort

diminué ; car, outre les risques que couraient les marchands exposés aux caprices des maîtres du moment, les routes publiques étaient infestées de brigands qui s'emparaient de tout ce qu'ils trouvaient sans défense.

Jamais caractère n'avait été mieux fait pour remédier à tous ces maux que celui d'Aga Mahomet Khan. Les flatteurs qui ont vanté sa justice sont convenus qu'il savait faire grâce. Jamais, disent-ils, il ne punissait légèrement, mais aussi jamais le crime n'était épargné. Son objet était de rétablir la tranquillité en Perse. Pour y parvenir, il voulut détruire tout ce qui menaçait de troubler la paix du royaume. Nous l'avons vu pardonner à ses ennemis les plus invétérés ; mais lorsque la politique n'exigea plus qu'il renonçât à ses ressentimens, il sembla disposé à se venger de la manière la plus implacable et la plus fantasque : ce fut après avoir triomphé de Lootf Aly Khan qu'il se montra sous ce nouveau jour. Non content de mettre à mort, ou d'aveugler tous les parens de ce jeune prince (1), il eut l'indignité de faire exhumer les restes du vertueux Kurreem Khan, et de les faire apporter à Teheran ; il fit aussi

(1) *Anecdotes* par Zeen-ul-Abdeen.

venir du Khorassan ceux de Nadir Shah, et les fit placer à l'entrée de son palais (1), pour avoir le plaisir de passer chaque jour sur le tombeau des principaux ennemis de sa famille. Cette barbarie insensée n'excite que du dégoût et de l'indignation; et dans cette circonstance Aga Mahomet oublia sa politique ordinaire pour ne montrer que la dure méchanceté de son ame. Il semblait trouver du plaisir dans ce puéril triomphe sur les restes de ses ennemis, dans cette honteuse jouissance d'une tardive et impuissante vengeance.

La conduite d'Aga Mahomet Khan était propre surtout à inspirer la terreur dans les classes élevées de ses sujets; mais quoique sévère pour tout ce qui exerçait quelqu'autorité ou par sa naissance, ou par sa position, il était bon et indulgent pour ses soldats et pour le peuple : tout en travaillant à fonder l'obéissance sur la crainte, à imprimer une plus

(1) Un poète persan eut la hardiesse de faire une épigramme sur cette action sacrilége. « La haine a été privée de sa jouissance; admirable décret de Dieu! c'est la vengeance d'un » ennemi qui fait brûler des lampes autour du cercueil qui » renferme les restes du vertueux Kurreem Khan. » Le fait était vrai; le cercueil était placé à l'entrée du palais qui était magnifiquement illuminé toute la nuit.

grande terreur et à rendre plus ferme l'établissement de sa famille sur le trône, il cherchait aussi à ajouter au bonheur de la plus nombreuse partie de ses sujets. Il montrait dans toutes les circonstances une connaissance parfaite du caractère des hommes dont il était entouré. Nous en voyons une preuve remarquable dans la conduite qu'il tint à l'égard de Hajee Ibrahim. Il était alors campé à Kerman; le futur ministre, venant l'y joindre, rencontra sur la route un soldat de la garde du roi, qui le traita avec une extrême insolence. Hajee ordonna à ses serviteurs de le prendre et de le châtier : en vain ceux qui l'entouraient le suppliaient de ne pas faire une chose qui causerait inévitablement sa perte. « Si Aga Mahomet » Khan, répondit-il froidement, est capable » de protéger l'insolence de ce misérable con- » tre un homme de mon rang, plus tôt je péri- » rai, mieux cela vaudra. » Lorsqu'il arriva au camp il trouva que le monarque savait déjà ce qui s'était passé; et la première fois qu'il parut devant lui, Aga Mahomet lui dit : « Ah ! » Hajee, vous avez châtié un de mes domes- » tiques; Hajee, je vous remercie de ce que » vous avez fait, c'est maintenant vous que je » charge de maintenir ces misérables dans le

» devoir. » L'idée favorable qu'il avait prise des talens d'Hajee se confirma bientôt; et il se décida à en faire son premier ministre. Aucune des choses qu'il avait faites depuis le commencement de son règne ne contribua plus à ses succès que de s'attacher cet homme extraordinaire dont le génie était à la hauteur du rang où il était placé, et qui, pendant toute la vie d'Aga Mahomet, se montra digne de l'entière faveur et de la confiance absolue de ce souverain.

Trois des frères d'Aga Mahomet Khan, qui avaient été ses rivaux, s'étaient éloignés de la Perse. Un autre (1), auquel il soupçonnait quelques desseins contre sa personne, eut les yeux arrachés. Il ne lui restait que le brave et audacieux Jaaffer Kooli Khan auquel il devait en grande partie sa couronne. Ce prince était toujours resté fidèle à son frère; et dans plusieurs occasions il avait servi de médiateur pour réconcilier le monarque avec une partie de sa famille. Quoiqu'on sût qu'il était ambitieux, personne n'avait jamais soupçonné qu'il formât aucun projet contre son frère; mais on ne croyait pas qu'il se soumît si facilement à

(1) Moostapha Kooli Khan.

son neveu, que le monarque avait déjà proclamé son héritier futur. Jaaffer Kooli avait demandé à son frère de lui donner le gouvernement d'Ispahan; cette place lui fut refusée, et il fut nommé gouverneur d'un district dans le Mazenderan. Irrité de cette disgrâce, où il croyait voir un doute de sa fidélité, il essaya de donner des défaites, et de ne pas se rendre à la cour malgré l'ordre qu'il en avait reçu. Aga Mahomet fut très-effrayé de ce symptôme de mécontentement. Il craignait la valeur de Jaaffer Kooli, il redoutait une rupture ouverte avec ce prince qui était l'idole des soldats de sa tribu, et à l'égard duquel il n'eût pu montrer la moindre rigueur sans être accusé de la plus noire ingratitude. Agité de toutes ces considérations, il se décida à employer la ruse : il obtint de sa mère (1) qu'elle irait dans le Mazenderan pour tâcher d'apaiser son fils : elle

(1) Olivier assure qu'Aga Mahomet Khan alla lui-même trouver son frère, et regagna, par cet acte d'humilité, son amitié et sa confiance. L'auteur prétend que le violent et impétueux Jaaffer Kooli chargea son frère d'injures que d'abord le monarque artificieux eut la patience de supporter : il réussit enfin à inspirer à son frère une sécurité fatale, Excepté pour ce qui regarde le voyage du roi Aga Mahomet dans le Mazenderan, ce voyageur est d'accord avec le manuscrit que j'ai suivi; celui-ci est écrit par un homme qui dit avoir été témoin oculaire.

devait lui promettre le gouvernement d'Ispahan, et tout ce qui pourrait le ramener à la confiance et à l'amitié. Il ne demandait qu'une chose, disait-il, c'était que son frère chéri, en allant à Ispahan vînt le trouver à Teheran, et s'assurer qu'il lui pardonnait. Le brave et généreux Jaaffer Kooli, quoique trompé par ces protestations, hésitait encore à se mettre au pouvoir de son frère. A la fin cependant il y consentit; mais ce ne fut qu'après avoir reçu les assurances les plus solennelles pour sa sûreté personnelle, et avoir exigé la condition qu'il ne passerait pas plus d'une nuit à Teheran avant de se rendre dans son gouvernement. En arrivant à Teheran il fut reçu avec toutes les apparences de la plus sincère amitié. La nuit se passa tranquillement. Le lendemain, Aga Mahomet, après lui avoir donné quelques instructions sur la conduite qu'il devait tenir à Ispahan, lui dit: « Je crois que vous n'avez pas » encore vu mon nouveau palais, allez-y avec » Baba Khan; et quand vous l'aurez vu, vous » reviendrez ici. » Il y alla effectivement; et au moment où il entrait sous le portique, des assassins, placés là d'avance, se jetèrent sur lui et l'égorgèrent (1). Le corps fut porté à Aga

(1) Dans une histoire de cet horrible événement, il est dit

Mahomet qui se livra en apparence au plus profond désespoir. Il fit approcher Baba Khan; (c'est ainsi qu'il appelait toujours le monarque actuel qui était alors un enfant). Il lui montra le corps du plus brave des hommes et du meilleur des frères; et ensuite, chargeant d'injures le jeune prince, il s'écria : « C'est pour vous » que j'ai fait cela. L'ame généreuse qui ani- » mait ce corps n'aurait jamais laissé reposer » la couronne sur votre tête. La Perse eût été » déchirée par des guerres civiles. Pour éviter » ces malheurs je me suis conduit avec une » ingratitude honteuse, j'ai commis un crime » horrible envers Dieu et envers les hommes. » Ces sentimens peuvent avoir été sincères; exprimés publiquement, ils adoucirent un peu l'horreur qu'inspirait ce nouveau meurtre: on crut, ou l'on affecta de croire, que c'était l'intérêt du bien public qui avait étouffé tout autre sentiment dans le cœur du souverain.

Les tribus turcomanes, qui habitent les plaines autour d'Asterabad, avaient toujours témoigné de l'intérêt au père d'Aga Mahomet Khan;

que Baba Khan, le roi actuel, qui avait alors quatorze ans, était instruit de ce qu'on voulait faire, et se plaignit d'une légère indisposition pour rester en arrière au moment où son oncle arriva à l'endroit où étaient cachés les assassins.

et souvent il avait trouvé chez ces peuples une retraite au milieu de ses malheurs. Ils recevaient avec joie un fugitif d'un rang élevé, dont le nom et les partisans leur aidaient à piller les contrées voisines; mais ils avaient égorgé son frère Hussun Kooli, lorsqu'il poursuivait Zuckee Khan, et venaient récemment encore de commettre les plus cruels excès contre les habitans d'Asterabad. Aga Mahomet résolut de venger ces actes de violence et d'agression. S'étant avancé dans leur pays, il y fit de si terribles représailles, qu'il répandit la terreur même dans ces cœurs barbares. Il emmena un grand nombre de femmes et d'enfans dont une partie fut faite esclave, et l'autre fut gardée comme garantie de la conduite future des familles auxquelles ces otages appartenaient. L'historien d'Aga Mahomet assure que plusieurs femmes courageuses de ces tribus se donnèrent la mort de leurs propres mains, pour échapper à cet esclavage dans lequel elles craignaient de trouver la honte et le déshonneur.

On se rappelle quel était l'état de la Géorgie lorsqu'Aga Mahomet, vainqueur du Fars et du Kerman, devint maître de toute la Perse. Le souverain de cette contrée, tributaire de la Perse, le vieil Héraclius, profitant des trou-

bles qui déchiraient le royaume, avait transporté à la Russie l'hommage que ses ancêtres, depuis plusieurs siècles, rendaient à la Perse. Il fit connaître les motifs qui l'avaient porté à ce changement: c'était le désir d'affranchir des chrétiens du joug violent et oppressif des Mahométans, et de les mettre sous la protection d'une grande nation de la même religion qu'eux. On ne pouvait pas supposer qu'un roi de Perse, lorsque son royaume serait réuni et reconstitué, pût consentir à perdre ainsi une de ses plus belles provinces ; et Aga Mahomet Khan, lorsqu'il fut une fois délivré de ses rivaux, se décida à contraindre Héraclius de rentrer dans le devoir. Mais avant de parler de ce qu'il fit pour reprendre la Géorgie, il est bon d'observer comment s'était formée l'union qui s'était établie entre cette province et la Russie, puisque c'est là ce qui attira la vengeance du monarque persan.

Pierre-le-Grand, de concert avec la cour de Constantinople, avait formé un plan pour le partage des provinces nord-ouest de la Perse. Ces projets avaient été renversés par le génie de Nadir Shah; mais le délabrement de ce grand royaume fit bientôt concevoir à l'ambi-

tieuse Catherine l'idée de faire revivre le projet de son illustre prédécesseur. Elle accepta la proposition que lui faisait Héraclius de placer sous sa protection le pays qu'il gouvernait; et il fut conclu un traité formel (1) par lequel

(1) Voici la substance de ce traité:

Art. Ier. Héraclius, prince de Géorgie, cesse de rendre hommage à la Perse, et se place, lui, ses héritiers et successeurs, sous la protection de l'impératrice Catherine, ses héritiers et successeurs.

II. L'impératrice Catherine accorde sa protection au prince de Géorgie, et lui garantit non-seulement ses possessions actuelles, mais encore toutes celles qui pourraient lui échoir par de futurs partages.

III. Le prince de Géorgie consent à ce que ses héritiers sollicitent et reçoivent leur investiture de l'impératrice, ses héritiers, etc., et à ce qu'ils jurent de rester fidèles aux monarques russes.

IV. Le prince de Géorgie consent à n'avoir de communications avec aucun Etat voisin sans l'avis du général russe commandant l'armée, ou de l'ambassadeur résidant dans son pays.

V. L'ambassadeur que le prince de Géorgie enverra auprès de l'impératrice jouira à la cour de Russie d'un rang convenable.

VI. S. M. l'impératrice promet, pour elle et ses successeurs, 1° qu'elle regardera les ennemis de la Géorgie comme ses ennemis, et qu'en conséquence cette contrée sera comprise dans les traités de paix faits par elle avec la Porte ou autres royaumes; 2° qu'elle maintiendra sur le trône de Géorgie le prince Héraclius, ses héritiers et sa postérité; 3° enfin qu'elle abandon-

ce prince, pour lui et pour ses héritiers, transférait à l'impératrice et à ses successeurs l'hommage qu'il rendait précédemment à la Perse; tandis qu'elle aussi s'engageait, pour elle et pour ses successeurs, à le protéger lui et

nera entièrement au prince de Géorgie l'administration intérieure de ses Etats, et l'imposition des taxes.

VII. Le prince de Géorgie promet, pour lui et ses héritiers : 1° qu'il sera toujours prêt avec son armée pour le service de l'impératrice de Russie; 2° qu'il agira, dans tout ce qui aura trait à ce service, d'après l'avis des officiers qu'elle aura désignés; qu'il obéira à leurs réquisitions, et qu'il garantira les sujets russes de toute injustice et de toute oppression; 3° dans les promotions à faire parmi ses officiers, il considérera surtout les services rendus à la Russie, parce que c'est de cet empire que dépendent la prospérité et la sûreté de la Géorgie.

VIII. S. M. l'impératrice consent à ce que le premier archevêque de Géorgie prenne rang avec les métropolitains de huitième classe, prenant la préséance après le métropolitain de Tobolsk; et l'impératrice lui donnera le titre de membre du *très-saint synode*.

IX. Les seigneurs géorgiens jouiront, dans toute l'étendue de l'empire russe, des mêmes prérogatives que les seigneurs russes.

X. Les Géorgiens pourront librement s'établir en Russie, et retourner dans leur pays. Les prisonniers géorgiens, rachetés par les armes ou par des capitulations, paieront ce qui aura été déboursé pour leur rançon ou leurs dépenses. Le prince de Géorgie promet d'en agir de même à l'égard des Russes qui auraient été faits prisonniers dans les Etats voisins.

XI. Les marchands géorgiens pourront passer et repasser en

son peuple; et il était spécialement exprimé que non-seulement elle garantissait à ce prince ce qu'il possédait alors, mais encore qu'elle promettait d'étendre la même protection *aux autres possessions qui pourraient lui échoir plus tard*. Le sens (1) de cet article, et une tentative qui fut faite, dans l'année même où le traité fut conclu, pour former un établissement (2) près de la ville d'Ashraff, dans le

Russie à leur volonté; ils y jouiront des mêmes priviléges que les marchands russes; et le prince de Géorgie promet de se concerter avec les généraux russes pour donner plus de facilités au commerce fait par les Russes dans ses Etats.

XII. Le présent traité est fait pour toujours.

XIII. Les articles de ce traité seront ratifiés dans six mois, ou plus tôt, s'il est possible.

Fait dans le fort Georges, le 24 juillet 1783.

Signés Paul Potemkin, prince Ivan Bagration, prince Garsewan-Ischawts-Chawdsew.

(1) On assure que cela faisait allusion à Gunjah et à quelques parties de l'Imeretta que réclamait Héraclius.

(2) L'historien de la famille kujur dit qu'en l'année 1783 un seigneur russe, avec quelques bateaux armés, vint auprès d'Affshar, et demanda la permission d'établir dans cette partie un comptoir de commerce; mais ceux qui l'accompagnaient achetaient si cher et vendaient si bon marché, qu'il était évident que le gain n'était pas leur objet. Aga Mahomet les soupçonna de quelques sinistres desseins, et ordonna qu'ils fussent mis en prison. Le même auteur ajoute qu'on les invita à une

Mazenderan, donneraient quelques raisons de croire que Catherine avait des projets plus vastes qu'une alliance avec Héraclius. Mais s'il en a été ainsi, d'autres circonstances doivent l'en avoir détournée; car l'établissement dans le Mazenderan fut abandonné; et le corps qui avait été envoyé au secours du prince géorgien, après avoir passé quatre ans en Géorgie, fut rappelé tout-à-coup : ces troupes étaient alors occupées au siége de Gunjah, qui fut levé sur-le-champ au moment de leur départ.

Aga Mahomet Khan, décidé à attaquer la Géorgie, voulut, par la rapidité de ses mouvemens, empêcher Héraclius de recevoir des secours de la Russie. Après la conquête du Kerman, les chefs de son armée reçurent ordre de se réunir au printems de l'année suivante, avec tout ce qu'ils pourraient réunir de troupes. Ces forces se rassemblèrent au mois d'avril (1) auprès de Teheran; et elles montaient, dit-on, De J. C. 1795. De l'H. 1209.

fête, et que lorsqu'ils eurent beaucoup bu on s'empara d'eux et on les envoya au roi; mais il reçut leurs excuses et leur donna même des robes d'honneur. Il les avertit cependant qu'il avait l'œil ouvert sur les desseins dangereux qu'ils voudraient former.

(1) L'auteur de l'*Histoire des Kujurs* dit qu'Aga Mahomet Khan quitta Teheran le cinquante-troisième jour après la fête de Nouroze, ou équinoxe du printems, ce qui répond au 14 mai.

à près de soixante mille hommes (1). Leur destination resta inconnue jusqu'au moment du départ : l'armée se mit en marche en trois divisions. La colonne de droite prit la route par Mogam, Shirwan et le Daghestan; celle de gauche marcha vers Erivan, capitale de l'Arménie; et celle du centre, à la tête de laquelle se mit Aga Mahomet lui-même, se dirigea vers Sheshah : c'est la principale forteresse du Karabagh, beau district qui longe pendant plusieurs milles la rive gauche de l'Araxe (2). La portion de cette grande armée qui marchait sur la droite ne trouva point de résistance. Tous les chefs se soumirent ou s'enfuirent devant elle; mais les Khans d'Erivan et de Sheshah, encouragés par Héraclius, voulurent s'opposer aux Persans; et quand on vint demander au Waly lui-même de se rendre à la cour, et de payer le tribut accoutumé, le courageux vieillard répondit « qu'il ne reconnaissait d'autre » souverain que l'impératrice Catherine de » Russie. »

L'armée d'Aga Mahomet Khan était presqu'entièrement composée de cavalerie ; et il ne

(1) Olivier assure qu'il y avait quatre-vingt mille hommes.

(2) Il passa la rivière sur un pont construit par Sòliman Khan qu'il avait envoyé exprès en avant.

pouvait guère espérer de prendre Erivan et Sheshah : il pensa donc qu'il fallait se contenter d'une soumission illusoire que lui firent les gouverneurs, et laisser des corps considérables pour observer ces places, ou plutôt pour les bloquer, pendant qu'il marchait sur Teflis, la capitale de la Géorgie. Il avait déjà ordonné à la colonne du centre de se réunir à celle de gauche; celle de droite les rejoignit à Gunjah. Son armée, quoique réduite par les corps qu'il avait été obligé d'en détacher, montait encore à plus de quarante mille hommes; il marcha contre Héraclius. Ce prince, quoique surpris par la rapidité des mouvemens de son ennemi, et privé de la protection de la Russie, se décida à livrer bataille aux Persans. Son armée n'équivalait pas au quart de l'armée ennemie; cependant il s'avança jusqu'à une position à seize milles de sa capitale. La bataille fut donnée; et on assure que les Géorgiens s'y comportèrent avec un grand courage; mais, accablés par le nombre (1), ils furent obligés de fuir. Leur prince, avec une partie de sa famille et quelques hommes fidèles, chercha un

De J. C. 1795. De l'H. 1209.

(1) Aga Mahomet Khan, pendant l'action, ordonna que l'on récitât des vers du *Shah Namah* de Ferdosi, pour encourager ses soldats. Cela se fait très-souvent dans les armées persanes.

refuge dans les montagnes voisines. Tandis que les vainqueurs entraient dans Teflis, qui fut bientôt abandonnée au plus horrible carnage, le souverain lui-même animait ses soldats furieux, et voulait faire de cette ville un exemple pour les peuples qui oseraient à l'avenir mépriser son autorité. L'historien de la vie d'Aga Mahomet, après avoir décrit les horribles excès de cette journée, assure « que dans cette » glorieuse occasion les vaillans guerriers de la » Perse donnèrent aux Géorgiens incroyans » un échantillon de ce qu'ils doivent attendre » au jour du jugement ». Il n'est pas aisé de calculer combien il périt de monde dans le massacre de Teflis : le fanatisme enflammait encore la rage brutale du soldat. Les églises furent rasées ; et tous les prêtres qu'on put trouver furent égorgés (1). On n'épargna que la jeunesse et la beauté, parce que les vainqueurs voulaient des esclaves. Seize mille captifs (2) suivirent l'armée triomphante, qui s'en retourna chargée de dépouilles.

(1) L'auteur de la *Vie d'Aga Mahomet Khan* assure que les prêtres furent liés et jetés dans la rivière qui traverse la ville.

(2) Moollah Mahomet Chan, dans son *Histoire de la famille kujur*, assure que le nombre des captifs ne fut que de seize mille. Les notions les plus précises que j'aie pu tirer des meil-

Les malheureux habitans, qui avaient fui pour échapper à la mort, revinrent ensuite pour pleurer sur leurs familles détruites, leurs maisons ruinées, leurs campagnes désolées; et ils ne trouvèrent guère un meilleur sort que ceux qui avaient été emmenés par les vainqueurs. Ceux-ci étaient peut-être moins à plaindre, si l'on considère que dès leur enfance un grand nombre d'entre eux étaient condamnés à l'esclavage; et on ne les trouverait pas même très-malheureux si l'on pouvait oublier quelle extrême infortune c'était pour ces enfans (1) d'être élevés dans une religion ennemie. Les femmes, par leur admirable beauté, devenaient presque toutes les favorites des harems où elles étaient placées, et quelques-unes même épousaient leurs maîtres; tandis que les hommes,

leurs auteurs géorgiens et arméniens en portent le nombre à vingt-cinq mille; et, chez quelques-uns, cette assertion semble fondée sur des preuves. Il est probable qu'il en fut emmené seize mille de Teflis, et le reste des contrées voisines.

(1) Nombre de ces captifs qui avaient atteint l'âge de raison restèrent fidèles à leur religion, et entre autres plusieurs femmes. J'ai connu un riche marchand qui me dit qu'il avait offert à une belle Géorgienne, qu'il avait achetée d'un soldat, de l'épouser si elle voulait se faire mahométane; mais elle l'avait refusé. « Elle prie si joliment devant ses petites images, ajoutait-il, que j'ai été moi-même bien souvent tenté de devenir *idolâtre*. »

suivant les usages du pays, étaient traités en général avec beaucoup de bonté et de faveur. Presque tous ceux qui voulaient embrasser la religion de leurs maîtres, recevaient, en général, leur liberté; et les enfans, en grandissant, s'enrôlaient dans l'armée, ou servaient comme domestiques. Dans le premier cas, ils s'élevaient rapidement à un rang élevé; dans le second, ils étaient toujours traités comme des serviteurs favoris; leurs enfans étant nés dans la maison (1) étaient regardés, pour ainsi dire, comme les enfans de la famille, occupant presque le même rang que ceux-ci.

Aga Mahomet, après le pillage de Teflis, marcha vers Gunjah, décidé à soumettre complètement toutes ces provinces, et alla camper dans la plaine de Mogam, auprès de laquelle le Cyrus, une des plus belles rivières de la Géorgie, se réunit à l'Araxes. Le monarque persan avait nommé gouverneur de Shirwan un des principaux chefs de sa tribu (2); mais ayant reçu des plaintes contre la violence avec laquelle il gouvernait, il le rappela. Les habitans

(1) Nous avons vu dans la vie de Timour une preuve remarquable de la considération que l'on accorde à ces khanah zad, ou *esclaves nés dans la maison*.

(2) Moostapha Khan Dewalloo.

du pays où commandait ce seigneur, encouragés par cette disgrâce, se soulevèrent et le mirent à mort. On dit que cet événement affligea sensiblement Aga Mahomet; et l'on crut qu'il tirerait des meurtriers une vengeance terrible. Mais ce chef se laissait rarement aller à son indignation, à moins qu'il ne crût politique de le faire : et lorsque le précédent gouverneur de Shirwan, qui avait commencé par s'enfuir, vint au camp solliciter la clémence royale pour son peuple et pour lui, il obtint sur-le-champ son pardon : pour prix de cette générosité, toute la province se soumit volontairement. Le chef d'Erivan (1) se rendit aussi le prince favorable en obéissant à l'ordre de paraître devant lui ; mais Ibrâhim Khulleel Khan, gouverneur de Sheshah, résistait encore; et comme les troupes persanes, n'ayant point d'artillerie, ne pouvaient prendre cette place, leur chef fut obligé de se contenter de faire piller et ravager toutes les campagnes voisines.

Aga Mahomet, quoique depuis long-tems investi de l'autorité souveraine, n'avait pas encore placé sur sa tête la tiare royale. Il ne voulait pas, disait-il, prendre le nom de roi,

(1) Son nom était aussi Moostapha Khan.

tant que son autorité ne serait pas reconnue dans toute l'étendue de l'ancien empire de Perse. Lorsqu'il eut soumis la Géorgie, ses courtisans le pressèrent d'ordonner la céré-
[De J. C. 1796. De l'H. 1210.] monie de son couronnement. Il y consentit avec une apparente répugnance. Il fit assembler tous les chefs de son armée; il leur présenta dans ses mains une couronne, et leur demanda s'ils voulaient qu'il la plaçât sur sa tête. » Rappelez-vous, leur dit-il, que si je le fais » vos peines n'ont fait que commencer; car » je ne consentirai jamais à porter cette cou» ronne sans y réunir autant de pouvoir qu'en » a jamais eu aucun monarque persan (1). » Les chefs de son armée, les ministres de sa cour, et les princes de sa famille, réunirent tous leurs sollicitations pour qu'il mît cette couronne sur sa tête, promettant bien que toute leur vie serait dévouée à l'agrandissement de sa gloire. Il céda à leurs prières; mais il ne prit qu'un petit diadème rond, orné de perles (2). Il refusa de porter la riche couronne de Nadir Shah (1), où des plumes brillantes

(1) *Manuscrits persans.*

(2) On l'appelait le *kullah kaianee;* il ne se portait que dans les grandes occasions.

(3) Nadir portait à sa couronne quatre plumes, emblème de

faisaient allusion aux royaumes que ce conquérant avait soumis. Mais le monarque habile consentit à ceindre le royal cimeterre qui avait été consacré sur le tombeau (1) du saint fondateur de la dynastie des Sophis. Par là, il se donnait le droit d'employer cette arme à la défense de la religion shiite qui, dès le commencement de cette dynastie, était devenue, comme nous l'avons déjà vu, la religion nationale en Perse.

Aga Mahomet rassembla, pour marcher contre le Khorassan, des forces plus considérables encore que celles avec lesquelles il avait soumis la Géorgie. Il prit la route d'Asterabad pour pouvoir punir en même tems les tribus turcomanes, voisines de cette ville, qui avaient commencé leurs courses et leurs ravages. Il dirigea sa marche sur Mushed; et sur son passage il reçut la soumission de tous les petits chefs des

son pouvoir sur les quatre royaumes qu'il avait soumis, l'Affghanistan, l'Inde, la Tartarie et la Perse.

(2) Le tombeau est à Ardebil, où il faut toujours que le monarque aille chercher l'arme sacrée : elle est placée une nuit dans le tombeau; et pendant ce tems on prie le saint d'être favorable au souverain qui doit la porter : le lendemain, le prince ceint le cimeterre; il se fait uue grande fête à la cour, et des sommes considérables sont distribuées aux pauvres.

contrées qu'il traversait (1). Personne n'osait résister à une armée nombreuse, conduite par un monarque qu'on savait être implacable pour tous ceux qui refusaient de lui obéir. Parmi ceux qui vinrent ainsi lui rendre hommage, était Isaak Khan de Turbu-e-Hyderee. Les ennemis de ce chef avaient essayé de prévenir contre lui Aga Mahomet, en le lui représentant comme un Taujuck de basse naissance qui, en usurpant le pouvoir, avait donné un dangereux exemple; mais le sage souverain, méprisant ces insinuations, traita ce chef avec une faveur distinguée. Isaak Khan fut le seul de tous les chefs à qui on ne demanda point d'otages pour garantie de sa fidélité; et son attachement fut le prix de la généreuse confiance qu'on avait mise en lui.

C'était contre la ville de Mushed que se dirigeaient les efforts d'Aga; et nous avons vu déjà dans quel état elle se trouvait alors. Des chefs faibles et insensés l'avaient réduite à une telle misère, qu'elle semblait ne pouvoir plus

(1) Le premier de ceux qui se soumirent fut Emir Goonah Khan de Chinnaran; Aga Mahomet lui envoya un Koran renfermant un serment scellé du sceau royal, où il lui promettait sûreté et protection.

rien craindre ; cependant les dernières invasions des Usbegs avaient ajouté encore aux souffrances de ses habitans ; et en conséquence ils attendaient avec plus d'espoir que de crainte l'approche d'Aga Mahomet, qui annonçait vouloir seulement rendre de religieux hommages au tombeau du saint iman Reza, faire revivre la paix et le bonheur dans la ville qui renfermait les restes de ce saint personnage, et punir ceux dont la main sacrilége avait osé dépouiller de ses richesses le tombeau d'un descendant du prophète. Les motifs réels qui l'avaient déterminé à cette invasion, étaient l'intention d'établir son pouvoir dans le Khorassan, d'empêcher à l'avenir les ravages des Turcomans et des Usbegs, et de s'emparer des richesses que possédaient encore les misérables descendans de Nadir. On croit aussi qu'il nourrissait contre eux une ancienne haine à cause du meurtre de son grand père, et de la manière cruelle dont il avait été traité lui-même par le successeur du conquérant.

Nadir Mirza, qui régnait alors à Mushed, à l'approche d'Aga Mahomet Khan, s'enfuit sur le territoire affghan, laissant à son père aveugle, le malheureux Shah Rokh, le soin de livrer la ville à un monarque contre lequel De J. C. 1796. De l'H. 1210.

toute résistance semblait inutile. Lorsque l'armée persane approcha des murailles, Shah Rokh s'avança au devant du prince persan qui, après avoir reçu son hommage, alla à pied avec tous les seigneurs de la cour au tombeau de l'iman Reza, s'agenouilla, et baisa la terre, afin de montrer sa vénération pour les restes sacrés qu'elle renfermait.

Dans l'ame d'Aga Mahomet, la passion de l'avarice était presque aussi puissante que l'amour du pouvoir; et il avait peut-être plus d'envie encore de posséder des bijoux que d'amasser des trésors pour son empire. A la mort de Lootf Aly Khan, il avait eu déjà quelques-unes des plus riches pierreries que Nadir Shah avait rapportées de l'Inde. Depuis son arrivée dans le Khorassan il en avait recouvré quelques autres d'une moindre valeur, par les chefs de cette province qui avaient partagé les dépouilles des successeurs de Nadir. Ils se hâtaient maintenant de rendre ces riches trésors qu'il était devenu dangereux de posséder; car Aga Mahomet tenait pour un crime irrémissible de conserver quelque chose de ce qu'il regardait comme la propriété du souverain. L'infortuné Shah Rokh avait depuis long-tems cessé d'exercer aucun pouvoir; mais on croyait qu'il

possédait encore beaucoup de pierres précieuses qu'il avait cachées, même à ses fils. Aga Mahomet les lui demanda; il assura qu'il n'avait rien, et fit les sermens les plus solennels (1) pour persuader le monarque persan; mais ce fut en vain. On fit subir au prince aveugle tous les genres de tortures; et l'on cesse presque de plaindre cet homme malheureux, quand on le voit ne découvrir ses trésors que par parties, et à mesure que les tortures devenaient plus insupportables. Il fit connaître des pierres précieuses qui avaient été jetées dans des puits ou enfermées dans des murs. Enfin lorsqu'on fit sur sa tête un cercle de pâte, et qu'on jeta au milieu du plomb fondu, dans l'angoisse de la douleur il découvrit un rubis d'une grosseur extraordinaire et d'une beauté admirable, qui avait orné autrefois la couronne d'Aurengzeb, et qui était ce qu'Aga Mahomet

(1) Olivier, sur l'autorité de je ne sais quel auteur, fait un grand mérite à ce prince du courage qu'il mit à conserver des trésors qu'il croyait devoir être le seul héritage de son fils absent. On est disposé à regarder avec indignation un oppresseur, et à plaindre sans réserve ceux que sa cruauté fait souffrir; mais toutes les autorités que j'ai en ma possession sont contraires à la version que donne de ce fait cet ingénieux voyageur.

cherchait le plus. On assure (1) qu'au moment où il apprit que cette pierre était retrouvée il exprima la joie la plus vive ; il fit cesser les tourmens de Shah Rokh : il accusa, non sans quelque raison, ce malheureux prince d'avoir été lui-même la cause de ce qu'il avait souffert ; cependant il eut encore la cruauté d'ordonner qu'il fût conduit avec toute sa famille dans le Mazenderan : le malheureux petit-fils de Nadir
De J. C. 1796. De l'H. 1210. termina sa vie (2) quelques jours après avoir quitté Mushed (3).

Aga Mahomet Khan avait envoyé quelqu'un à Bokharah, avec une lettre adressée à Abdool Ghazee Khan, disant « qu'il apprenait qu'un » fils de l'Emir Daniel avait usurpé le pouvoir, » et que de là il était résulté bien des maux ; » que le plus grand de tous était que des » vrais croyans avaient été pris en Perse et » vendus au marché de Bokharah comme de

(1) *Manuscrits persans.*

(2) Shah Rokh mourut à Damghan ; sa mort fut la suite des tourmens qu'on lui avait fait souffrir ; il avait alors soixante-trois ans.

(3) Le manuscrit d'où j'ai tiré tout ce qu'Aga Mahomet Khan fit à Mushed est écrit par un homme d'esprit fort instruit qui était à Mushed lorsque le prince persan y entra, et qui semble avoir bien su tous les événemens de cette époque.

» vil bétail. » Il sommait Abdool Ghazee Khan de rendre sur-le-champ tous les captifs qui avaient été pris, et de prendre garde à l'avenir de ne plus provoquer sa vengeance. Beggee Jan, qui reçut cette lettre, affecta de traiter le roi de Perse avec plus de mépris encore : « J'ai appris, disait le vieux prêtre dans une » lettre circulaire qu'il adressait aux chefs du » Khorassan, que monseigneur l'eunuque (1) » est venu au milieu de vous : prenez-le si vous » pouvez, ou, si vous ne le pouvez pas, dites- » le moi, j'irai vous aider à le châtier. » Ces deux habiles chefs ne se rencontrèrent jamais : s'ils avaient vécu assez long-tems pour en venir là, il est difficile de dire lequel des deux eût triomphé.

Aga Mahomet avait envoyé un ambassadeur à Zemaun Shah, roi de Cabul, pour lui expliquer les motifs qui l'avaient amené dans le Khorassan, et lui proposer d'unir leurs forces pour la conquête de Bokharah. S'il faut en croire l'historien persan (2) qui raconte les événe-

(1) Beggee Jan appelait toujours Aga Mahomet Khan *Achta Khan*; ce qui, traduit littéralement, veut dire *monseigneur l'eunuque*.

(2) Ce fut Mahomet Hussein Khan Karagoozoloo qui fut envoyé au roi de Cabul; et l'historien de la vie d'Aga Mahomet

mens de cette époque, le monarque affghan avait consenti à cette union ; et tout était prêt pour une invasion en Tartarie lorsque Aga Mahomet fut appelé d'un autre côté pour défendre ses propres Etats contre une formidable armée russe qui venait d'entrer en Perse.

L'impératrice Catherine II avait appris avec horreur le châtiment affreux que le roi de Perse avait fait souffrir à un peuple et à un prince dont tout le crime était d'avoir cherché la protection de la Russie, et qui s'étaient exposés aux dangers qui les menaçaient par la confiance qu'ils avaient mise dans les secours qu'elle leur avait promis. On a fait différentes conjectures sur les raisons pour lesquelles ces secours n'avaient pas été donnés plus tôt. Un Géorgien, qui a écrit le récit de toute cette invasion, assure que le général Goodawitch, qui n'était qu'à six journées de Teflis, à la tête d'une armée russe suffisante pour défendre cette capitale, avait refusé de marcher à son secours malgré les sollicitations répétées d'Héraclius. Cet officier,

Khan assure qu'il obtint la cession de Bulkh pour faciliter les opérations futures du monarque persan contre Beggee Jan. Cela n'est pas improbable ; et si le prince affghan entra jamais dans cet arrangement, il avait sûrement l'intention d'y tenir de bonne foi.

ajoute-t-il, ne voulait pas croire que le danger fût si imminent; il pensait qu'on avait exagéré les forces d'Aga Mahomet Khan; et, à tout événement, il ne supposait pas que ce prince osât attaquer la capitale de la Géorgie avant d'avoir pris les forteresses d'Erivan et de Sheshab. Mais le fait (1) est que le général russe, dont l'armée était répandue sur la ligne du Caucase, ne pouvait pas la réunir, et arriver à Teflis en moins de trois ou quatre semaines; cependant il était lui-même Géorgien: il est probable que le prudent Héraclius, croyant que la présence d'une armée russe dans ses Etats serait déjà un grand malheur, avait attendu trop tard pour appeler à son secours; il espérait toujours que quelques circonstances viendraient arrêter ou au moins détourner la marche d'Aga Mahomet Khan.

Ces événemens avaient fait sur l'esprit de l'impératrice Catherine une impression profonde.

(1) J'assure cela après avoir examiné attentivement les faits. Le voyageur russe Klaproth, qui fait un court récit de ces événemens, ne parle point des causes qui empêchèrent les Russes de protéger la Géorgie; cet écrivain exagère d'une manière extraordinaire les forces d'Aga Mahomet Khan: il dit que ce monarque avait assemblé pour cette campagne deux cent mille hommes.

On en voit la preuve dans les préparatifs qu'elle fit faire; on vit que ses projets allaient plus loin que le désir de reprendre en Géorgie son influence, et de s'y maintenir à l'avenir. Il est certain qu'elle avait résolu d'anéantir la puissance d'Aga Mahomet Khan; mais il n'y a que les confidens des secrets de son conseil qui aient su si elle voulait placer sur le trône de Perse le frère d'Aga Mahomet qui était venu en Russie implorer sa protection, ou faire des provinces nord-ouest de ce royaume une partie de son empire. Aussitôt qu'on sut à Pétersbourg la défaite et la fuite d'Héraclius, Goodawitch reçut l'ordre de pénétrer en Géorgie avec huit mille hommes. Un général russe s'était avancé avec un petit corps jusqu'à Derbund, et il passa l'hiver sous les murailles de cette ville; au printems suivant, il y fut joint par une armée de trente-cinq mille hommes, commandée par Valérien Zuboff, qui commença sur-le-champ une guerre plus active: les forts de Derbund, de Baku Talish, de Thamakee et de Gunjah, se rendirent ou reconnurent l'autorité des vainqueurs. Avant l'hiver les Russes étaient maîtres de toute la côte de la mer Caspienne, depuis l'embouchure du Terek jusqu'à celle du Keer ou Cyrus; et ils établirent le long des bords de

De J. C. 1796. De l'H. 1210.

ce dernier fleuve une communication avec la Géorgie. Après ces succès, Zuboff, avec le gros de son armée, passa l'Araxes, et vint établir ses quartiers d'hiver dans la célèbre plaine de Chowal Mogam. De là, tout l'Aderbijan était ouvert devant lui ; et la soumission de cette province eût été probablement suivie d'une attaque sur Teheran, la capitale du roi de Perse. Les derrières de l'armée de Zuboff étaient protégés par les troupes qui occupaient la Géorgie ; un corps avait été envoyé d'Astrakan pour couvrir sa gauche : l'avant-garde de ce corps avait déjà occupé l'île de Lankeroon sur les bords du Ghilan, et menaçait d'attaquer bientôt les ports de Reshk et d'Engelee.

Aga Mahomet Khan, en apprenant les succès des Russes, nomma pour gouverneur de Mushed un chef de sa propre tribu; et ayant laissé sous ses ordres les forces qu'il jugea suffisantes pour défendre cette ville, il marcha rapidement vers Teheran. La saison était trop avancée pour commencer cette année aucune opération (1); mais l'armée fut avertie de se rassembler de

(1) Il arriva dans sa capitale le 20 septembre. Dans l'Aderbijan, l'hiver commence souvent en octobre; et il n'est pas rare d'avoir dans ce mois de très-fortes chutes de neige; en

bonne heure au printems; et tous les chefs reçurent ordre de réunir leurs soldats « afin » de punir les insolens infidèles d'Europe, » qui osaient envahir le territoire d'un vrai croyant (1). »

De J. C. 1796. De l'H. 1211. Depuis bien des années la Perse n'avait jamais été menacée d'un si grand danger; mais la tempête se dissipa en un moment par la mort de l'impératrice Catherine, qui arriva à la fin de cette même année. Un des premiers actes du gouvernement de son fils, qui lui succéda, fut de rappeler l'armée qui était sous le commandement de Zuboff (2), et qui revint en Russie sans avoir souffert dans sa retraite. Elle ne traversa, il est vrai, que des pays amis (3);

1810, tout le pays fut couvert de neige par un ouragan qui commença le 20 octobre.

(1) *Manuscrits persans.*

(2) Il y a tout lieu de croire que la haine de l'empereur Paul contre le chef de cette armée, qui était frère de Platon Zuboff, favori de Catherine, fut un des principaux motifs qui firent abandonner l'invasion de la Perse. Un ordre particulier fut envoyé à chaque colonel de se retirer; mais le général en chef n'en reçut aucun. Il est inutile de s'arrêter sur les raisons qui ont amené une conduite si extraordinaire.

(3) Un officier alla sans escorte, et pourtant sans malencontre, dans sa voiture de Derbund à Astracan. Nous ne pou-

et le général qui la commandait fit observer une si sévère discipline, qu'il laissa dans les provinces qu'il avait envahies, une profonde impression de la justice et de la puissance du souverain auquel il appartenait. La renommée de Catherine s'était répandue dans tout l'Orient. Les Persans avaient entendu raconter à des marchands revenant de Russie la sagesse de son administration intérieure et ses succès dans des guerres étrangères. L'admiration qu'excitait sa conduite s'augmentait encore par l'opinion que l'on se fait de son sexe. Dans son pays, où les femmes ne sont considerées que comme des esclaves faites pour le plaisir des hommes, on regardait comme une merveille inexplicable, une femme (1) gouvernant un grand empire avec plus de génie qu'un homme: sa gloire personnelle donnait plus de force à ses armées; et si elle eût vécu, il est probable qu'elle eût fait sur la Perse une impression profonde, surtout si ses projets se fussent bornés,

vons pas donner une meilleure preuve de la désorganisation du gouvernement dans cette partie.

(1) Catherine II, pendant toute sa vie, fut connue en Perse sous le nom de Khoorsheed Kullah, ou *soleil couronné*; et les habitans de ce pays l'appellent encore de ce nom qu'on donne ordinairement au souverain d'un empire, et qui est devenu la qualification spéciale de l'impératrice.

comme elle l'avait annoncé, à placer un autre prince à la tête de ce royaume. Mais, pour l'entière exécution de son projet, pour étendre dans cette partie de l'Asie l'influence, si ce n'est le pouvoir, de la Russie, cela dépendait plus de la disposition des habitans de la Perse que du nombre et de la valeur de l'armée russe, laquelle, dans sa marche, aurait rencontré des obstacles qu'elle n'eût jamais pu vaincre sans le secours d'un parti dans le pays.

Aga Mahomet montrait toujours une grande confiance : il semblait sûr des moyens qu'il comptait opposer à cette invasion ; et, dans la vérité, le plan qu'il avait adopté était sûrement celui qui présentait le plus de chances de succès. Nous voyons le projet auquel il s'était arrêté, dans une anecdote qui donne aussi une juste idée de son caractère. Il réunit les chef de son armée, et leur dit que pendant qu'il était dans le Khorassan, les Russes avaient osé envahir la frontière de l'autre côté de son empire : « Mais mes vaillans guerriers, ajouta-t-il, » vont être conduits contre eux ; et si Dieu le » permet, nous chargerons ces batteries de » canons et ces lignes célèbres d'infanterie, et » nous les taillerons en pièces avec nos victo- » rieux cimeterres. » Les généraux applaudirent à cette résolution héroïque de leur

maître, et promirent de répandre leur sang pour la seconder. Lorsqu'ils furent partis, le roi fit approcher son ministre Hajee Ibrahim, et lui demanda s'il avait entendu ce qu'il venait de dire aux chefs de l'armée. Le ministre lui dit qu'il l'avait entendu. « Et croyez-vous que je » fasse ce que je leur ai dit ? — Sans doute, si » c'est le plaisir de Votre Majesté. — Hajee, » dit Aga Mahomet à moitié fâché, me suis-je » donc trompé ? Êtes-vous aussi fou que les » autres ? Un homme sage, comme vous, peut- » il croire que j'aille jamais exposer ma tête » devant ces murailles de fer, ou faire détruire » une armée irrégulière par leur artillerie et » leurs troupes disciplinées ? Je sais mieux » mon affaire. Jamais les balles des Russes » n'arriveront jusqu'à moi ; mais ils ne seront » maîtres que de ce qui sera sous le feu de leur » artillerie. Ils ne dormiront guère, et ils peu- » vent aller où ils voudront ; je ferai partout » devant eux un désert (1). »

Aga Mahomet, en apprenant que les Russes

(1) Lors de ma première mission en Perse, en 1800, quatre ans après cette époque, je vis souvent Hajee Ibrahim pendant mon séjour dans la capitale ; il me raconta, dans les termes mêmes dont je viens de me servir, la conversation qu'il avait eue avec Aga Mahomet en cette occasion.

s'étaient retirés, se décida à marcher sur la Géorgie. Héraclius était mort peu de tems après la perte de sa capitale; son fils aîné, Gorgeen Khan, lui avait succédé. Ce prince; voyant s'éloigner les troupes russes, et redoutant la vengeance du roi de Perse, eut recours à un dangereux expédient: il prit à son service un corps nombreux de Lesghees (1), ces montagnards qui venaient souvent faire des incursions dans les belles vallées de la Géorgie. La faiblesse d'un prince qui leur présentait une si belle occasion pour satisfaire leur amour du pillage, n'était guère propre à s'opposer à la passion dominante de ces peuples. L'armée persane quitta Teheran de bonne heure, au printems; Aga Mahomet Khan n'était plus qu'à soixante milles de l'Araxes, lorsqu'il reçut la nouvelle que les principaux habitans de Sheshah avaient essayé de s'emparer de leur gouverneur, Ibrahim Khan; mais que celui-ci s'étant enfui dans les montagnes du Daghestan, ils suppliaient le monarque persan de venir prendre possession de la forteresse qu'ils étaient prêts à lui livrer.

(1) Un manuscrit écrit par un écrivain habile, natif de Teflis, porte à seize mille le nombre des Lesghees qui entrèrent en Géorgie; il ajoute « que de tels amis étaient plus à craindre qu'aucun ennemi. »

Aga Mahomet aussitôt laisse son bagage avec une partie de son armée pour le garder, et s'avance avec un corps de troupes légères pour prendre possession de cette place importante, qui avait si long-tems résisté à tous ses efforts. Il trouva l'Araxes dans toute sa force; cependant il ordonna à ses soldats de le passer. Il n'y avait point assez de bateaux pour les porter; mais on redoutait si fort de désobéir à ses ordres, que ceux qui ne pouvaient entrer dans les bateaux essayèrent de passer à la nage : il y en eut un grand nombre de noyés, parce que le courant était profond et rapide; cependant le monarque parvint à faire ce qu'il voulait; il entra dans Sheshah avant que les amis d'Ibrahim Khan eussent pu faire quelques efforts pour reprendre cette place. Cet heureux succès faisait déjà espérer à l'armée d'Aga Mahomet une glorieuse campagne; mais pendant qu'elle jouissait d'avance des victoires qui lui semblaient promises, il arriva un de ces événemens qui presque toujours, chez les nations gouvernées par un despote, amènent quelqu'un de ces grands bouleversemens auxquels elles sont si particulièrement exposées.

Trois jours après l'entrée d'Aga Mahomet Khan à Sheshah, une dispute s'éleva entre Saa-

duck, esclave géorgien, un de ses serviteurs intimes, et un autre domestique (1), au sujet de quelqu'argent qui manquait. Le roi, impatienté du bruit qu'ils faisaient, ordonna que sur-le-champ on les fît mourir l'un et l'autre (2). Saaduck Khan Shekakee, seigneur d'un rang élevé, sollicita leur pardon. Le roi refusa, et dit seulement que comme on était à la nuit de vendredi, qui est consacré à la prière, il ne les ferait mettre à mort que le lendemain matin. On serait porté à ajouter quelque foi au bruit qui se répandit alors sur un dérangement dans l'esprit d'Aga Mahomed Khan (3), lorsqu'on le voit laisser deux domestiques condamnés à mort, et qui, d'après le caractère de leur maître, savaient bien que leur sentence était irrévocable, remplir cependant auprès de sa personne, pendant la dernière nuit qu'ils avaient à vivre, leurs fonctions accoutumées. Le désespoir leur

(1) Le nom de cet homme était Khodadad; il était *ferash* : c'est l'homme chargé de placer les tentes et d'en prendre soin.

(2) Je trouve dans les divers récits de ce fait une différence sur la faute qu'avaient faite ces deux esclaves. Un manuscrit dit que Saaduck, quelques jours avant, avait excité la colère du roi en répandant de l'eau sur le tapis sur lequel il était à prier.

(3) Un des ministres d'Aga Mahomet m'a assuré que l'esprit du prince était à cette époque dans un état voisin de la folie.

donna du courage ; et lorsque le prince fut endormi ils entrèrent dans sa chambre avec un homme (1) qu'ils avaient associé à leur dessein ; et avec leurs poignards ils terminèrent la vie d'un des plus habiles monarques qui se fussent assis sur le trône de Perse. On croit que ces esclaves avaient été encouragés à ce meurtre par Saaduck Khan Shekakee ; les événemens qui suivirent donnèrent à ce soupçon quelque apparence de vérité : ce chef ambitieux prit sous sa protection les assassins ; il accepta les joyaux de la couronne qu'ils lui apportèrent ; et, ayant assemblé toute sa tribu, il essaya de s'emparer de l'autorité.

De J. C. 1797. De l'H. 1211.

Aga Mahomet Khan fut assassiné à l'âge de soixante-trois ans. Il avait été maître d'une grande partie de la Perse pendant plus de vingt ans ; mais il avait été bien peu de tems souverain reconnu dans tout le royaume. Ce prince était mince de corps ; et à quelque distance on l'aurait pris pour un jeune homme de quatorze à quinze ans. Sa figure ridée et sans barbe ressemblait à celle d'une femme vieille et décrépite ; et l'expression de ses traits, qui n'était jamais agréable, devenait horrible quand l'in-

(1) Le nom de cet homme était Abbas.

dignation et la colère venaient à s'y peindre, ce qui arrivait très-souvent. Il le savait; aussi ne pouvait-il pas supporter que personne le regardât (1). Ce prince avait souffert dans les premières années de sa vie de cruels malheurs; et toute sa conduite ultérieure semble avoir été influencée par le souvenir des infortunes dont il avait été accablé. La première passion de cette ame flétrie était l'amour du pouvoir, la

(1) Je trouve dans un manuscrit qui m'appartient l'anecdote suivante qui me paraît remarquable. Aga Mahomet était sujet à des convulsions, et restait quelquefois, lorsqu'il en était attaqué, pendant une ou deux heures sans connaissance. Un jour, étant à chasser auprès de Kerman, il s'était séparé de sa suite: son cheval s'était enfoncé dans un endroit marécageux; et comme l'animal essayait d'en sortir, le prince tomba en convulsion. Un de ses gens arriva près de lui, et, le voyant dans cette position, le débarrassa avec peine, et resta auprès de lui jusqu'à ce qu'il eût repris ses sens. Aga Mahomet, voyant à ses côtés un soldat, fut d'abord effrayé; mais, lorsqu'il sut ce qui s'était passé, il le remercia et lui promit de le récompenser. Il le fit en effet, mais non pas suffisamment, à ce que trouvait cet homme; et, en conséquence, toutes les fois qu'il était de service (ce qui arrivait souvent, parce qu'il était garde de la personne même du roi), il le regardait en face aussi souvent qu'il le pouvait. Aga Mahomet en fut si irrité qu'il ordonna un jour que l'on arrachât les yeux à cet homme. Quelque tems après cependant, il paraît qu'il se repentit de son ingratitude; il fit reconduire le pauvre homme dans sa maison, et lui assigna pour sa vie le double de sa solde.

seconde l'avarice, la troisième la vengeance. Il se livrait à toutes les trois jusqu'aux derniers excès : elles se secondaient mutuellement ; mais les deux dernières, quelque violentes qu'elles fussent, cédaient toujours à la première, lorsque leurs intérêts se trouvaient opposés. Il connaissait avec une rare perfection le caractère des hommes : c'est à cette science remarquable, et au talent de cacher lui-même les secrets desseins de son esprit, qu'il faut attribuer ses succès contre de puissans ennemis. Il n'employait jamais la force que lorsque la ruse avait été inutile ; et même à la guerre sa politique le servait plus que son épée. Lorsqu'on demandait au plus habile ministre de ce prince si son maître était brave : « Sans doute, répon-» dait-il ; mais je ne me rappelle pas une seule » circonstance où il ait eu occasion de montrer » du courage. La tête de ce monarque, ajoutait-» il avec emphase, ne laissait jamais rien à faire » à sa main (1). »

Le premier objet de toute la vie d'Aga Mahomet fut d'obtenir le pouvoir ; le second, fut de l'affermir dans sa famille. Jusqu'au mo-

(1) Je donne en propres termes la réponse que me fit Hajee Ibrahim lorsque je le questionnai sur la valeur personnelle d'Aga Mahomet.

ment où il parvint à la couronne il sut étouffer toutes les passions qui pouvaient s'opposer à son élévation; mais lorsque le masque ne lui fut plus nécessaire il le jeta de côté; et comme la politique ne servait plus de frein à sa vengeance et à son avarice, il alla dans sa furie détruire et piller tout ce qu'il regardait comme opposé à son gouvernement. Tout chef qui, par sa naissance ou son caractère, pouvait prétendre au pouvoir, fut égorgé ou privé de la vue; et cette politique barbare, mais habile, étouffa cet esprit de rébellion qui avait si longtems déchiré la Perse. Ce prince, assure-t-on, s'était bien persuadé que tout ce qu'il faisait pour s'établir sur le trône n'était pas de l'égoïsme; et il disait souvent, en parlant de son successeur, le roi de Perse actuel: « J'ai ré» pandu tout ce sang pour que cet enfant, » Baba Khan, puisse régner en paix (1). »

Les scènes horribles qui remplirent les dernières années de la vie de Nadir Shah, avaient fait oublier toutes les dispositions favorables que le règne du conquérant avait fait concevoir dans son commencement. L'état dans lequel il laissa l'empire était de toute manière

(1) *Manuscrits persans.*

très-fâcheux pour ses successeurs. La marche tout opposée que suivit Kurreem Khan, sa sagesse et sa douceur, furent peut-être, à raison de la situation où se trouvait la Perse, une des principales sources de cette anarchie et de cette confusion qui bouleversèrent le royaume à sa mort. Les moyens qu'employa Aga Mahomet pour remédier aux maux dont il trouva la Perse déchirée, les mesures qu'il prit pour établir une tranquillité durable, et pour assurer au successeur qu'il avait désigné la couronne qu'il voulait lui transmettre, tout lui réussit complètement; et nous sommes forcés de convenir que ce qui contribua le plus à ce résultat, digne des vœux d'un grand prince, ce sont peut-être quelques-unes de ces actions que nous regardons avec le plus d'horreur. Pour nous en convaincre, et pour mieux connaître les causes qui ont opéré de si grands changemens, il est nécessaire de montrer en peu de mots la conduite de ce souverain, relativement aux différentes classes de ses sujets.

A l'égard de sa famille, Aga Mahomet, une fois arrivé au pouvoir, fut cruel et sévère jusqu'à l'excès, excepté pour ses neveux (1), Fut-

(1) Ils étaient fils de Hussein Kooli Khan, son frère-germain.

teh Aly Khan et Hussein Kooli Khan, auxquels il servit de père. Depuis long-tems il avait employé le premier aux affaires publiques; et ce jeune prince, quelques années avant la mort de son oncle, occupait déjà la place importante de gouverneur du Fars. Il ne semble pas que les relations intimes entre l'oncle et le neveu aient jamais été troublées par aucun soupçon ou par aucune crainte; et cette conduite invariable d'Aga Mahomet envers l'homme qu'il avait déclaré dès le principe devoir être son successeur, ajoute quelque mérite encore à son caractère.

Aga Mahomet montra toujours aux hommes religieux du royaume de grands égards, et quelquefois de la générosité. Il paraissait pieux; il observait régulièrement les formalités de la prière aux heures dites; et même au milieu des fatigues de la guerre, il se levait toujours à minuit pour accomplir ses dévotions. Son esprit était un peu imprégné de superstition: un auteur qui rapporte sur ce prince quelques anecdotes remarquables, assure que lorsqu'il eut fait égorger le brave Jaaffer Kooli Khan (1), il ordonna que son cadavre fût éloigné sur-le-champ de Teheran pour ne pas manquer au serment qu'il avait fait sur le Khoran de ne

pas retenir son frère plus d'une nuit dans la ville. Il est difficile de croire qu'il y ait un esprit assez égaré pour se tromper ainsi lui-même, ou pour espérer d'en imposer ainsi aux autres par cette sacrilége dérision.

Aga Mahomet était rigoureux dans l'administration de la justice ; il punissait sévèrement un juge corrompu, s'il pouvait le découvrir. Les auteurs de crimes qui, d'après le Khoran, devaient être punis de mort, trouvaient rarement de l'indulgence ; son ame inexorable ne pardonnait jamais ceux qui avaient troublé d'une manière quelconque la tranquillité de ses Etats. Le seigneur qui cherchait à s'élever au-dessus de sa position, le soldat qui désobéissait à ses ordres, et le voleur qui pillait sur les chemins, étaient punis de la même manière. Sa conduite vis-à-vis de ses ministres et des principaux officiers de sa cour, était souvent brusque et dure, et quelquefois cruelle. Hajee Ibrahim faisait exception. Le monarque pénétrant avait bientôt découvert toutes les qualités de cet homme extraordinaire : la simplicité de ses manières, ses discours sans apprêts, son mâle courage, une connaissance étonnante de toutes les affaires

publiques, et une capacité qui s'étendait depuis l'administration de la police d'un village et des revenus d'un district, jusqu'aux grandes négociations et au gouvernement d'un empire; tant de talens réunis avaient décidé le prince à lui accorder une entière confiance; et, dans les dernières années de son règne, il ne souffrait pas que les nouvelles, même les moins importantes, lui fussent annoncées par un autre que par lui (1). Jamais aussi confiance ne fut mieux récompensée. Le ministre, tout en étudiant le caractère de son maître, et en servant ses passions par le soin qu'il mettait à satisfaire son avarice, et à lui présenter de nouveaux plans pour son ambition, travail-

(1) Hajee Ibrahim m'a dit qu'un jour une partie de l'armée étant engagée avec l'ennemi, les Zumboorucks, ou *canons à chameaux*, furent mal conduits; et Aga Mahomet Khan lui demandait en colère pourquoi cela était ainsi. « Je répondis, » me disait Hajee, que je n'en savais rien, que c'était la faute du » général qui les commandait. — Cela peut être, dit Aga Ma- » homet; mais je ne m'en prendrai pas moins à mon premier » ministre, parce que je dois m'attendre à ce que tous les em- » plois soient occupés par des gens capables. — C'était très- » déraisonnable, ajoutait Hajee en riant, parce qu'il savait » bien que je n'ai jamais eu la prétention d'être grand mili- » taire. »

lait aussi à la prospérité et au bien du royaume. La bonté de son caractère le portait toujours à servir d'intermédiaire pour solliciter l'indulgence de son maître, toutes les fois qu'il pouvait le faire sans danger pour lui-même.

Les ministres d'Aga Mahomet n'étaient pas absolument à l'abri des attaques que le prince, toujours artificieux et avare, faisait souvent contre les principaux officiers de la cour et de l'armée. Il avait inventé une singulière manière de lever des amendes, c'était de vendre ceux qu'il voulait rançonner; et l'acheteur, afin d'avoir les moyens d'extorquer de l'argent, était investi de tout pouvoir sur la personne ainsi vendue, excepté du droit de lui ôter la vie. Ainsi l'on assure que le roi, voulant tirer de l'argent de Mirza Suffee (1) qui avait été son premier ministre avant l'élévation de Hajee Ibrahim, il le vendit à son rival pour une certaine somme. Ceci eut lieu en pleine cour; un serviteur de Hajee Ibrahim s'avança, et ayant détaché sa ceinture la jeta autour de Mirza

(1) Dans un des manuscrits qui rapportent cet événement, il est dit que le ministre devait un compte au monarque; et dans un autre, qu'Aga Mahomet avait d'abord offert à Mirza Suffee de lui vendre Hajee Ibrahim; mais que le premier, effrayé de l'influence de son rival, n'osa pas s'aventurer à l'acheter.

Suffee, et le conduisit ainsi dans la maison de son maître. Il y fut traité avec beaucoup de bonté et d'égards. Hajee essaya de lui persuader qu'il n'avait consenti à ce qu'il avait fait que parce qu'il connaissait bien le caractère du prince qu'il avait vu décidé à obtenir l'argent qu'il demandait, et qui pour y parvenir eût pu prendre des moyens plus désagréables encore : pour s'en convaincre il fournit lui-même une partie de la somme exigée que Mirza Suffee était hors d'état de payer. Lorsqu'elle eut été remise au roi, le ministre fut mis en liberté, et reprit ses fonctions (1). Quoique Hajee Ibrahim se fût conduit avec générosité, il ne faut pas croire qu'il eût vu sans aucune satisfaction cette disgrâce publique de son rival, qui était un des plus anciens serviteurs favoris d'Aga

(1) Dans les gouvernemens arbitraires de l'Orient, la disgrâce et le châtiment d'un ministre ne sont pas regardés comme une raison pour qu'il ne reprenne pas sur-le-champ les devoirs de sa charge. J'étais en 1804 à la cour de Doulut Row Scindiah ; un de ses ministres, Anna Su Novees, fut tenu plusieurs heures la tête exposée sans turban aux rayons ardens du soleil, jusqu'à ce qu'il eût consenti à payer trois lacs de roupies (à peu près 37,500 livres sterling) qu'on lui avait demandés; le jour suivant, je fus tout étonné de le voir non-seulement reprendre ses fonctions, mais même être chargé d'une négociation importante.

Mahomet; et cette circonstance rendit plus vive encore cette animosité qui existait depuis long-tems entre eux.

Il avait toujours été dans la politique d'Aga Mahomet Khan d'entretenir l'union dans la tribu des Kujurs. Il avait vu la famille de Zund se détruire elle-même; et, averti par cet exemple, il voulait assurer un sort plus heureux à la dynastie qu'il avait fondée. C'est sous cette couleur que des flatteurs ont voulu justifier sa conduite vis-à-vis de ses malheureux frères. Toujours occupé du but qu'il voulait atteindre, il savait que rien n'était plus propre à troubler l'union de sa tribu, que des querelles pour le trône entre les membres de sa famille. Pour les chefs des autres tribus qu'il ne soupçonnait pas de projets ambitieux, Aga Mahomet n'était ni dur, ni injuste; mais il les obligeait à avoir toujours à Teheran une partie de leur famille : il employait les hommes qui dépendaient d'eux dans des provinces éloignées de la leur, et quelquefois il les forçait de quitter le pays qu'ils habitaient pour aller s'établir ailleurs : de cette manière il leur ôtait les moyens de troubler son gouvernement ou de menacer celui de son successeur.

Le bon sens d'Aga Mahomet lui fit intro-

duire quelques changemens dans les usages de sa cour. Il permettait rarement aux habitans de la capitale de venir au-devant de lui au retour d'une expédition. Il dédaignait de faire comme ses prédécesseurs, et de répandre des récits exagérés du moindre avantage remporté par ses armes. Toutes les communications aux officiers du gouvernement se faisaient autrefois dans un style plein de figures recherchées. Aga Mahomet ordonna que tous ses ordres fussent écrits dans le langage le plus simple. Les éloquens Mirzas ou secrétaires de la cour n'adoptèrent qu'avec répugnance un usage qui détruisait tout le mérite de leur talent. On assure que souvent, lorsqu'ils commençaient leurs introductions fleuries, le monarque impatienté leur disait « de passer toutes les inutilités, et » d'en venir au sujet réel de la lettre (1). » Mais quoiqu'il méprisât toutes les formes indifférentes, aucun monarque ne sentit jamais mieux la nécessité d'exiger la stricte observation de celles qui sont destinées à soutenir la dignité royale. Son ministre Hajee Ibrahim racontait à ce sujet une anecdote remarquable. Deux personnes d'un rang peu élevé, mais ri-

(1) *Manuscrits persans.*

ches, demandaient à prendre à ferme un district, et faisaient des offres bien plus avantageuses que celles qu'on avait faites jusque-là. Le ministre, connaissant l'avarice de son maître, crut que cette proposition lui ferait le plus grand plaisir, et engagea ces deux hommes à venir avec lui chez le roi. Comme il entrait dans les appartemens, Aga Mahomet s'écria : « Qui donc m'amenez-vous avec vous ? — Deux hommes, dit Hajee en les nommant, qui désirent prendre à ferme un district, et qui offrent des conditions très-avantageuses. — Je ne puis pas les voir, dit le monarque. — Mais que votre majesté veuille m'entendre : ils offrent presque le double de tout ce que les autres ont proposé, et donnent les meilleures garanties pour le paiement. — Qu'importe, dit Aga Mahomet ? je ne veux point de leur argent ; des hommes comme ceux-là ne peuvent pas être admis en ma présence (1). » Le nom de roi avait été tellement dégradé en Perse, qu'il fallut tous les efforts d'Aga Mahomet pour rendre au rang de souverain cette dignité qui est nécessaire au pouvoir absolu. Il attachait

(1) Hajee m'a raconté cette anecdote pour me prouver que les plus fortes passions chez Aga Mahomet étaient toujours subordonnées à sa politique.

une grande importance à la plus petite action, à la plus mince parole qui eût pu le moins du monde avilir le grand titre de roi. Il en donna une preuve remarquable en faisant battre cruellement, et en dépouillant de la plus grande partie de ses biens, le principal officier de son palais qui, en introduisant devant lui un envoyé de Timour Shah, avait dit : « Voici un » ambassadeur du roi des Affghans, qui est » venu incliner sa tête jusqu'à terre aux pieds » des esclaves de sa souveraine majesté. » On dit que le roi fut transporté d'une telle fureur, qu'on put à peine obtenir de lui qu'il épargnât la vie de cet officier qui était d'un rang élevé, et qui appartenait à la tribu des Kujurs. « Avez-vous entendu ce qu'a prononcé ce mi- » sérable, disait-il à ceux qui demandaient sa » grâce ; qu'un ambassadeur d'un homme qu'il » a appelé roi est venu incliner sa tête jusqu'à » terre aux pieds de mes esclaves ? Comment » a-t-il osé se servir du nom sacré de roi pour » l'avilir ainsi ! mais il a souffert son châti- » ment, et le titre que je porte est vengé (1). » Le seigneur qui avait commis cette erreur voulait faire à son maître une flatterie exagé-

(1) *Manuscrits persans.*

rée. Peut-être Aga Mahomet, en prétendant seulement venger le nom de roi d'une injure, voulait-il se servir de ce moyen de réparer une injure faite à un puissant souverain par l'ignorance d'un de ses serviteurs.

Aga Mahomet traitait ses soldats avec plus de libéralité et d'indulgence qu'aucune autre classe de ses sujets. La distribution de la solde et des vivres leur était faite avec régularité; il exigeait la plus stricte obéissance à ses ordres; il ne souffrait le pillage que lorsqu'il en donnait lui-même la permission; mais il la donnait souvent; et ce que chaque soldat avait gagné au milieu des troubles de la guerre, lui était conservé par le sage monarque comme une propriété légale. Des femmes et des enfans des premières familles de Kerman avaient été emmenés par ses troupes lors du sac de cette ville. Quelques-uns des principaux habitans, encouragés par un des prêtres les plus révérés de la Perse, qui leur avait promis de se joindre à leurs prières, vinrent dans la capitale solliciter la restitution de leurs femmes et de leurs enfans. Le pontife (1) présenta leur demande, et l'appuya de toute son éloquence.

(1) Le nom de ce respectable pontife était Shaïkh Mahomet Lahsaee. (*Manuscrits persans.*)

Aga Mahomet avait pour lui la plus grande vénération, et ne lui avait presque jamais rien refusé; mais, dans cette circonstance, quoique le pieux solliciteur eût la hardiesse de répéter plusieurs fois la prière, le monarque n'en fut point ému ; et enfin il lui dit avec quelque dureté : « Je ne puis vous accorder ce que vous » me demandez: je ne consentirai jamais à ir- » riter mes soldats en leur faisant rendre ce » qu'ils ont pris avec ma permission. Je ne » m'oppose pas à ce que les habitans de Ker- » man rachettent leurs femmes et leurs enfans, » ou à ce que ceux qui les ont les leur rendent, » s'ils y consentent; mais je vous prie de ne » plus me presser à ce sujet, parce que je suis » très-décidé à ne point user de mon autorité » pour obtenir cette restitution. » L'armée était nécessairement très-attachée à un chef qui la traitait avec tant d'égards. Les soldats savaient qu'en obéissant ponctuellement à ses ordres ils n'avaient rien à craindre des autres ; et le dernier d'entre eux avait toujours la faculté de se plaindre au prince, dont on pouvait dire qu'il vivait au milieu de ses troupes. Lorsqu'il n'était point en guerre, il les occupait à de grandes chasses auxquelles il présidait toujours lui-même, non-seulement pour jouir du plaisir

qu'il aimait le mieux, mais encore pour endurcir et ses soldats et lui-même par une continuelle activité.

Excepté dans les grandes occasions, Aga Mahomet était toujours vêtu très-simplement; il saisissait toutes les occasions de montrer le mépris qu'il avait pour le luxe, et d'apprendre à ses officiers et à ses soldats à mettre leur orgueil dans ces fatigues, dans ces privations auxquelles ils étaient condamnés. Après une marche, ou lorsqu'il était fatigué de chasser, il s'asseyait par terre et partageait avec ses officiers un repas composé des premières choses venues. Un jour qu'il mangeait ainsi un peu de pain noir et de lait aigre, ce qui forme la principale nourriture des soldats persans, un de ses principaux ministres s'assit à côté de lui et se mit à manger aussi des mêmes choses. Le prince lui ordonna sur-le-champ de cesser. « Mangez » tant que vous voudrez, lui dit-il, de vos dé- » licieux pilaus et de vos confitures délicates; » mais que je ne voie jamais un bourgeois de » secrétaire (1) comme vous toucher au pain

(1) Cette anecdote me fut racontée pour la première fois par Hajee Ibrahim, et je la trouve rapportée dans une histoire manuscrite de la vie d'Aga Mahomet Khan. Le terme de secrétaire est employé ici pour traduire celui de Mirza, qui veut

» de mes soldats. » Le ministre sourit en lui-même de se voir condamné désormais à ne plus manger que des mets recherchés, tandis que les chefs militaires et les soldats qui étaient assis autour du roi regardèrent comme un honneur cette nourriture frugale que leur souverain partageait, et qu'il venait de refuser à un des premiers officiers civils de son royaume.

Les marchands en Perse étaient très-protégés par Aga Mahomet; et, pendant les dernières années de son règne, le commerce avait commencé à refleurir dans toutes les provinces. Il faut attribuer cet heureux résultat autant à sa justice qu'à la sécurité qu'inspirait son gouvernement. On doit aussi en tenir compte à cette sévérité avec laquelle il avait détruit les bandes de voleurs dont la Perse était précédemment infestée. Il n'accordait aux fermiers ou aux cultivateurs aucune protection particulière ; la terreur de son nom effrayait ceux qui auraient pu leur nuire, et c'était beaucoup ; car depuis le collecteur d'un district jusqu'au gouverneur d'une province, tout le monde redoutait de voir porter une plainte à un prince qui punissait souvent des plus rudes peines les plus

dire un homme toujours occupé à écrire, et vivant dans les habitudes de la vie civile.

petites fautes commises dans l'exercice de son autorité.

Il est probable qu'à plusieurs reprises Aga Mahomet avait éprouvé des embarras d'argent: dans un gouvernement où le crédit est inconnu, il est nécessaire, pour le soutien de l'autorité royale, d'avoir un trésor toujours plein. L'habitude d'amasser des richesses l'avait rendu avare à un degré qui passe presque toute croyance. Un écrivain assure qu'un jour ayant entendu un pauvre homme, à qui il avait ordonné qu'on coupât les oreilles pour quelque légère faute, offrir à son bourreau quelques pièces d'argent s'il ne voulait lui en couper qu'une partie, le roi appela cet homme, et lui dit que s'il voulait lui donner le double de ce qu'il avait offert, il ne lui serait fait aucun mal (1). Le paysan, transporté de joie, se jeta à ses pieds pour le remercier, et s'en allait croyant que la demande d'argent n'était qu'une plaisanterie; mais on le rappela, et il fut convaincu bientôt que pour avoir sa grâce il fallait satisfaire la basse avarice du monarque. Nous voyons ailleurs qu'Aga Mahomet s'était arrangé une fois avec un religieux mendiant très-

(1) *Manuscrits persans.*

adroit, pour obtenir de l'argent de ses courtisans. Cet homme vint le trouver à un endroit dont il était convenu, et pendant qu'il était au milieu de toute sa cour, le roi, se montrant frappé de sa misère, lui fit donner une somme considérable, et recommanda ce saint homme à la générosité des personnes présentes. Chacun voulut suivre l'exemple donné par le monarque, et le mendiant reçut beaucoup d'argent. Ce ne fut que bien avant dans la nuit qu'Aga Mahomet Khan, irrité de ne pas voir venir son complice, révéla enfin le secret : « J'ai été trompé, dit-il » à son ministre ; ce misérable mendiant que » vous avez vu ce matin m'avait promis, non » seulement de me rendre ce que je lui aurais » donné, mais même de me donner la moitié » de ce qu'il aurait reçu des autres. » Des cavaliers furent envoyés de tous côtés; mais le rusé voleur qui lui en avait imposé avait bien pris ses mesures pour éviter toute poursuite ; et les courtisans se réjouirent en secret de voir l'avarice de leur maître trompée dans son attente.

On raconte encore sur Aga Mahomet Khan beaucoup d'anecdotes de ce genre. Il est probable qu'elles sont exagérées ; mais, qu'elles soient vraies ou non, nous y voyons une chose

certaine, c'est que l'avarice était une des plus fortes passions de cet homme extraordinaire. Cependant ce caractère, si mêlé de bassesse et de grandeur, sut fonder un gouvernement qui rendit la tranquillité à un royaume depuis longtems déchiré, et établir d'une manière solide une famille sur le trône.

La mort d'Aga Mahomet Khan jeta dans son armée la plus grande confusion. Sheshah fut évacué, et le cadavre du monarque fut abandonné aux insultes des derniers de ses ennemis. Saaduck Khan Shekakee s'éloigna avec sa tribu, quelques chefs suivirent son exemple; mais lorsque le premier moment de trouble fut passé, le premier ministre Hajee Ibrahim déclara qu'il restait fidèle à l'héritier du trône; et, ayant rassemblé un corps de troupes considérable, il marcha vers la capitale; Mirza Mahomet Khan (1) en fit fermer les portes à tout le monde jusqu'à ce que Futteh Ali Khan, le neveu et le successeur d'Aga Mahomet Khan,

De J. C. 1797. De l'H. 1211.

(1) Cet honorable chef est de la tribu kujur, mais de la branche opposée à celle de la famille régnante. Il avait été à une époque l'ennemi déclaré d'Aga Mahomet; mais cet habile monarque lui pardonna et l'éleva aux charges les plus importantes. Sa conduite dans cette occasion, comme dans bien d'autres, fit voir qu'il était vraiment reconnaissant.

fût arrivé de Shiraz. Ce prince fut proclamé roi sur-le-champ, mais il ne fut couronné pu-
De J. C. 1798. bliquement qu'au commencement de l'année
De l'H. 1212. suivante. Nous n'avons pas l'intention d'écrire l'histoire du roi de Perse actuel; nous nous contenterons d'indiquer rapidement les principaux événemens qui ont eu lieu depuis son élévation au trône.

Saaduck Khan fit quelques efforts impuissans pour s'y opposer; mais il fut attaqué et battu : cet exemple de rébellion fut suivi par le frère du roi (1), et par un prince (2) de la famille de Zund; mais ces efforts furent étouffés sans combat, et la tranquillité de la Perse n'a jamais depuis été troublée.

Futteh Ali Khan, toujours heureux dans plusieurs campagnes successives, parvint à établir son pouvoir dans la plus grande partie du Khorassan; et les chefs (3) de cette province, qu'il

(1) Hussein Kooli Khan.

(2) Le nom de ce prince était Mahomet Khan; il était fils de Zuckee Khan, et avait demeuré quelque tems à Bassora. Il marcha sur Ispahan avec vingt ou trente hommes seulement; mais c'était assez pour effrayer les habitans qui se soumirent. Mahomet Khan ne fut maître de la ville que deux jours; ses hommes se dispersèrent, et il fut obligé de fuir: il parvint à gagner le territoire turc.

(3) Isaak Khan de Turbut-e-Hyderee, dont nous avons donné

n'a pas réellement soumise, lui ont cependant rendu hommage, et lui envoient des tributs pour obtenir sa faveur et sa protection. Depuis quelques années les Affghans ont été trop agités par leurs divisions intérieures, pour soutenir les droits sur le Khorassan que leurs princes prétendent tenir d'Ahmet Shah : cette province, d'ailleurs, n'est plus troublée par les incursions des Usbegs, sur lesquels Beggee Jan a cessé de régner. Il est mort peu de tems après Aga Mahomet ; et son fils, Hyder Turrah, qui lui a succédé, n'a encore rien fait qui puisse faire croire qu'il ait hérité des grands talens de l'homme extraordinaire qui lui a donné le jour, et qui lui a transmis le pouvoir.

Le monarque persan n'a pas été aussi heureux dans la défense des frontières nord-ouest de son royaume. Après une guerre prolongée, pendant plusieurs années, avec des succès divers, la Géorgie est devenue à la fin une province de la Russie ; et les garnisons russes vont maintenant jusqu'aux bords de l'Araxes et tout le long des côtes de la mer Caspienne.

l'histoire, peut être regardé comme le plus puissant des chefs du Khorassan. La distinction avec laquelle l'ont traité Aga Mahomet et le roi actuel l'a déterminé à travailler à établir le pouvoir des Kujurs dans cette province.

Depuis quinze ans, la cour de Perse a reçu plusieurs fois des envoyés des nations de l'Europe. Le souverain de ce royaume était un puissant auxiliaire pour tenir en échec la puissance des Affghans qui menaçaient l'Inde, ou pour repousser les vues ambitieuses de la France, si jamais elle les portait jusque sur ces contrées: c'est pour cela qu'aussitôt après l'avènement de Futteh Ali Khan à la couronne, le gouverneur général des possessions anglaises dans l'Orient fit un traité d'alliance avec ce prince. Cet arrangement eut pour un tems l'effet qu'on s'en était promis; il détourna les Affghans de leur projet d'invasion dans l'Inde, et par là le roi de Perse et ses sujets conçurent de la puissance de l'Angleterre une assez haute idée pour sentir qu'il leur convenait de rester fidèles à cette union, et de s'opposer, si jamais cela était nécessaire, aux entreprises de nos ennemis d'Europe (1). Un autre avantage de cette al-

(1) M. Langlès, dans une notice chronologique à la fin de son excellente édition des *Voyages* de Chardin, observe que « bien que les Persans prononcent encore avec éloge les noms » du capitaine Malcolm et des gens de sa suite, à cause des » sommes considérables qu'ils ont dépensées dans leur route » depuis Aboucheher jusqu'à Théherân, cependant *les propositions que portait cet envoyé étaient si ridicules, qu'elles furent*

liance fut de donner plus d'activité au commerce qui se faisait entre l'Inde et la Perse.

Buonaparte, dans son ambition gigantesque, adoptait tous les plans où il voyait quelque moyen de nuire à la puissance qui faisait le principal obstacle à son idée de domination universelle ; et quoique ces projets paraissent insensés à ceux qui connaissent toutes les diffi-

» *rejetées avec indignation par le roi et par ses ministres.* » (*Voyages* de Chardin, tome X, page 232.)

Je ne puis parler que de cette dernière assertion, qui est absolument contraire à la vérité. Le gouvernement de l'Inde obtint tout ce qu'il demandait en envoyant une mission en Perse en 1800 ; et cette mission reçut du roi, de ses ministres, et de tous ceux avec lesquels elle eut quelque communication, le même accueil et les mêmes égards. Le savant orientaliste qui a donné cette version inexacte se convaincra, je crois, par des recherches plus approfondies sur ce fait, qu'il a donné, sans y prendre garde, l'autorité de son nom à une erreur de quelque importance.

Nota. Les connaissances positives de M. le général Malcolm et la loyauté de son caractère doivent donner un grand poids à ses assertions. Je me bornerai donc à affirmer que la note qu'il réfute a été rédigée d'après le rapport de voyageurs français également très-dignes de confiance, et qui visitèrent la cour de Théhérân peu de tems après le départ de l'ambassade britannique. Au reste, quelle que soit mon opinion touchant la justesse de cette critique, je ne saurais trop louer la modération et la politesse de son estimable auteur.

(LANGLÈS.)

cultés qu'il aurait eues à vaincre, il est certain qu'il eut long-tems l'intention d'envahir les possessions de l'Angleterre dans l'Inde. Il rechercha l'amitié du roi de Perse, qui lui eût été nécessaire pour cette entreprise ; et les rapports dans lesquels la France se trouvait alors avec la Russie lui donnaient pour le tenter beaucoup d'avantages. La cour de Londres conçut de ces mesures de vives alarmes ; elle crut nécessaire de faire quelques efforts pour s'y opposer ; elle se rapprocha davantage du gouvernement persan, qui, dans l'espace de cinq ans, reçut deux ambassades du roi d'Angleterre.

Le roi de Perse avait prêté l'oreille aux ouvertures de Buonaparte, dans l'espoir que la médiation ou les armes de ce conquérant lui feraient rendre la Géorgie ; mais lorsque des changemens dans le sort des différens États de l'Europe forcèrent l'empereur français à abandonner ses desseins sur l'Asie, le monarque
De J. C. 1808 De l'H. 1223. persan revint à son alliance avec l'Angleterre ; il voyait les Anglais maîtres de l'Inde, et avec tous les moyens possibles pour l'attaquer ou le soutenir, suivant qu'il se prononcerait pour ou contre leurs ennemis en Europe. Il est inutile d'entrer dans aucun détail sur les négociations

qui ont eu lieu à ce sujet entre le gouvernement anglais et la Perse; il suffit de dire que l'amitié qui existait entre les deux nations fut confirmée par des traités. L'objet de l'Angleterre doit toujours être le même. Elle ne peut demander que la force et la prospérité d'un royaume qui sert de barrière entre l'Europe et ses possessions dans l'Inde. Heureusement la Perse jouit maintenant de plus de tranquillité et de bonheur qu'elle n'en a connu depuis long-tems. Le roi actuel règne depuis dix-sept ans; et un gouvernement qui paraît doux, juste et sage, si on le compare à ceux de ses prédécesseurs, lui a déjà donné des droits à occuper un rang distingué parmi les rois de Perse. De J.C. 1814. De l'H. 1230.

Peu de tems après que M. le général Malcolm eut quitté la Perse, dans le cours de l'année 1813 (1), les habitans du Khorâçân, constamment impatiens du joug de leur souverain nominal, levèrent l'étendard de la révolte; ils trouvèrent un puissant protecteur dans le châh

(1) *Notices sur la Perse*, par Daoud Zâdour de Mélék-Châh, etc., pages 10 et suiv.

Mahmoud. Ce roi des Afghâns, ennemi naturel du châh de l'Iyran, envoya de nombreux renforts aux insurgés qui se virent encore puissamment secondés dans leurs projets par le gouverneur du Mâzendérân, province située sur le bord méridional de la mer. Feth A'ly-Châh s'était d'abord contenté de charger un de ses généraux de calmer cette rébellion; mais, voyant qu'elle prenait un caractère des plus sérieux par la présence du gouverneur du Mâzendérân, le monarque crut devoir marcher en personne à la tête de son armée. Plusieurs victoires signalèrent sa présence; les rebelles furent réduits; Hérât, capitale du Khorâçân, ouvrit ses portes aux vainqueurs qui parvinrent même à se saisir du perfide gouverneur. Le coupable fut bientôt jugé; mais, au lieu de faire exécuter la sentence de mort prononcée contre lui, le châh se contenta de le priver de la vue. Les autres prisonniers recouvrèrent leur liberté; et même ceux d'entre eux qui occupaient quelque place dans le gouvernement eurent bientôt la permission de reprendre leurs anciennes fonctions; et, dès le commencement de l'année 1814, le calme était complètement rétabli dans la Perse. Grâce au caractère tolérant et

pacifique de Feth A'ly-Châh, les hommes de toutes les religions et de toutes les nations jouissent de toute la sûreté qu'on trouve dans les Etats les mieux gouvernés de l'Europe ; mais le fanatisme du principal ministre de la religion musulmane pensa causer les plus grands désordres.

Dans le courant du mois d'avril 1815, les environs de Théherân éprouvèrent une sécheresse désolante. Le cheykh oûl-Islâm (chef de l'islamisme) réunit chez lui environ deux cents personnes aussi distinguées par leur piété que par leurs hautes fonctions. Croyant faire une œuvre agréable à la fois au prophète et au souverain, le cheykh représenta à l'assemblée que la sécheresse qui affligeait la contrée était un juste châtiment des débauches auxquelles se livraient les vrais croyans dans les cabarets tenus par les Arméniens. « Le plus sûr moyen » d'apaiser la colère de Dieu, ajouta-t-il, et » d'obtenir la puissante intercession de son » saint apôtre (que la paix et le salut du Très-» Haut soient sur lui), est de renverser de » fond en comble ces infâmes repaires de la » débauche où disparaissent la foi et le salut » des Musulmans. » Aussitôt cette bande fanatique, guidée par son orateur, se répand

dans le quartier des Arméniens, détruit la plus grande partie de leurs tabagies, pille leurs maisons, et brûle même une de leurs églises. Le bruit de ce tumulte retentit bientôt jusque dans le palais impérial. Feth A'ly-Châh ordonne à l'instant même l'arrestation du cheykh oûl-Islâm et de ses complices. Le prélat musulman fut assez heureux pour se réfugier dans une mosquée très-révérée, bâtie sur les ruines de l'ancienne ville de Rey (la *Rhages* de l'Ecriture-Sainte), et dans laquelle les plus grands criminels trouvent un asile inviolable. Douze des séditieux qu'on avait arrêtés furent condamnés à payer tout le dégât qui avait été commis; ils comptèrent, à l'instant même, mille toumâns (20,000 francs); le châh en ajouta trois mille de son trésor particulier. Cette somme fut partagée entre tous les chrétiens qui avaient éprouvé les effets du zèle inconsidéré et outré du cheykh oûl-Islâm et de ses adhérens.

Le châh, comme je l'ai déjà observé, n'est que le souverain nominal des Khorâçânyens, qu'il a beaucoup de peine à comprimer, sans jamais les réduire ni les soumettre. En effet, de nouveaux symptômes d'insurrection éclatèrent parmi eux en 1818, et ils luttèrent avec avantage contre les *serbâz*, ou troupes disci-

plinées à l'européenne, qu'on envoya contre eux. La tactique des Persans formés par les officiers français et anglais fut déconcertée par les attaques impétueuses et irrégulières des bandes de Turkomâns et de Boukhârs. Il est vrai que, malgré les constans efforts de A'bbâs Myrzâ, gouverneur de Tauryz, et de Mehemed A'ly Myrzâ ; gouverneur du Kermân-Châh, malgré le zèle des officiers européens employés par ces deux princes rivaux, leurs soldats sont encore bien novices dans le maniement des armes, et surtout dans la manœuvre ; il est même bien douteux qu'ils acquièrent jamais l'agilité et la précision nécessaires dans les évolutions militaires. Les dispositions belliqueuses des deux princes dont nous venons de parler, et surtout leur caractère ambitieux, donnent lieu de prévoir que la mort de leur père sera le signal de la guerre civile, et attirera sur ce royaume le retour des fléaux qui l'ont déjà désolé pendant près d'un siècle.

Mais, sans vouloir pénétrer dans un ténébreux et mélancolique avenir, contentons-nous de rapporter quelques observations de M. Jaubert qui a visité ce pays avec toutes les facilités que procurent l'usage familier de la langue et la longue habitude des voyages.

La Perse jouit depuis quelque tems d'une grande tranquillité ; les étrangers y sont reçus avec une douce hospitalité, et les marchands de différens pays y trouvent sûreté et profits. On y admet les marchandises étrangères ; mais les produits des manufactures françaises y obtiennent surtout un étonnant débit. Les naturels font un cas tout particulier de nos toiles peintes, de nos tissus soie et or de Lyon ; enfin, nos tissus même imités de ceux de Kachemyr y sont vendus à un très-bon prix, et les Persans regrettent de n'en voir pas arriver une plus grande quantité ; mais les ballots qui les contiennent sont prodigieusement diminués, quelquefois épuisés, en traversant Bucharest et Constantinople, où il se présente de nombreux acquéreurs de ce nouveau produit de notre agriculture et de nos manufactures.

Depuis quelques années, la population de la Perse a beaucoup augmenté, surtout celle des provinces d'Azerbâïdjân et d'I'râc A'djem. M. Jaubert porte à six millions soixante-deux mille ames la population des provinces de Perse soumises à Feth A'ly-Châh ; l'armée de ce monarque se compose d'environ deux cent cinquante mille hommes, et ses revenus fixes ne s'élèvent pas au delà de deux millions neuf

cent mille toumâns, ou cent cinquante-huit millions de francs....... Au reste, c'est dans l'intéressante Relation de cet estimable et modeste voyageur qu'il faut chercher de plus amples renseignemens sur l'état actuel de la Perse et sur les événemens qui ont eu lieu depuis le départ de M. le général Malcolm jusqu'à l'année dernière.

L. Langlès.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES CHAPITRES

DU TROISIÈME VOLUME.

CHAPITRE XVI. — *De la page* 1 *à la page* 62.

Règne des princes affghans en Perse. — Mahmood. — Invasion de la Perse par les Turcs et les Russes. — Mort de Mahmood. — Son caractère et son gouvernement. — Ashraff monte après lui sur le trône. — Conquêtes faites par le czar de Russie et l'empereur de Constantinople. — Traité de partage entre ces deux souverains. — Guerre d'Ashraff contre les Turcs. — Ses succès. — Paix conclue entre le prince affghan et l'empereur turc. — Histoire de Shah Tamasp. — Elévation de Nadir Kooli Khan. — Ses victoires. — Défaite des Affghans. — Ils sont chassés de la Perse. — Mort d'Ashraff, leur prince. — Son caractère.

CHAPITRE XVII. — *De la page* 63 *à la page* 165.

Nadir Shah. — Son obscure naissance. — Ses qualités précoces. — Il détrône Tamasp. — Fait la guerre aux Turcs. — Monte sur le trône. — Fait la guerre aux Affghans. — Invasion de l'Inde. — Expédition contre Bokharah. — Contre Khaurizm. — Il attaque les Lesghees. — Fait la paix avec les Turcs. — Il devient avare et cruel. — Ses actions barbares. — Sa mort et son caractère. — Ahmed Khan Abdallee marche vers Candahar et y fonde un royaume séparé. — Successeurs de Na-

dir Shah. — Ali, qui obtient le trône de Perse, prend le nom de Adil Shah. — Ibrahim Khan se fait proclamer roi. — Il est mis à mort. — Règne de Shah Rokh.

CHAPITRE XVIII. — *De la page* 166 *à la page* 220.

Vie de Kurreem Khan le Zund. — Il parvient au pouvoir. — Situation et caractère de la Perse à cette époque. — Guerres de Kurreem Khan contre Azad Khan Affghan et Mahomed Hussein Khan Kujur. — Il finit par triompher. — Conquête de Bassorah. — Mort de Kurreem Khan. — Son caractère.

CHAPITRE XIX. — *De la page* 221 *à la page* 292.

Successeurs de Kurreem Khan. — Abool Futteh Khan proclamé roi. — Il est mis en prison. — Mahomet Ali Khan est proclamé. — Usurpation de la puissance royale par Zuckee Khan. — Actions barbares de ce prince. — Sa mort. — Abool Futteh Khan est de nouveau élevé au trône. — Il est déposé par Saduck Khan. — Règne de Saduck Khan. — Sa mort. — Ali Moorad Khan. — Evénemens sous son règne. — Sa mort. — Jaaffer Khan. — Ses guerres contre Aga Mahomet Khan Kujur. — Sa mort. — Lootf Ali Khan lui succède. — Règne de ce prince. — Hajee Ibrahim, son ministre, s'empare de Shiraz. — Héroïques efforts de Lootf Ali Khan pour rétablir son autorité. — Il est obligé de fuir dans le Khorassan. — Il revient et s'empare de Kerman. — Siége de cette ville par Aga Mahomet Khan Kujur. — Lootf Ali Khan s'échappe. — Il est pris et mis à mort. — Caractère de ce prince, le dernier de la dynastie des Zunds.

CHAPITRE XX. — *De la page* 293 *à la page* 376.

Tableau de la Perse et des contrées voisines avant l'élévation au trône de la famille actuellement régnante. — Position des principaux chefs de la Perse à l'époque où Aga Mahomet

Khan parvint au pouvoir. — Courte description de la province du Kurdistan. — Situation du pachalick de Bagdad. — Etat actuel de la province du Khorassan. — Histoire abrégée des successeurs de Ahmed Khan Abdallee, souverains de Cabul. — Situation du Scind, du Seistan, du Baloochistan. — Gouvernement du Bokharah. — Elévation de Beggee Jan au trône de ce royaume. — Sa vie et son caractère.

CHAPITRE XXI. — *De la page 377 à la page 457.*

Vie d'Aga Mahomet Khan. — Il est pris et on en fait un eunuque. — Il réussit à se sauver et acquiert un grand pouvoir. — Ses guerres contre Ali Khan, Jaaffer Khan et Lootf Ali Khan. — Etat de la Perse à l'époque où Aga Mahomet Kan monta sur le trône. — Invasion de la Géorgie. — Plusieurs chefs du Khorassan sont forcés à rentrer dans l'obéissance. — Conduite du gouvernement russe. — Mort d'Aga Mahomet Khan. — Son caractère. — Futteh Ali Khan est proclamé roi. — Il établit son pouvoir dans le Khorassan. — La Géorgie devient une province russe. — Ambassades européennes à la cour de Perse.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.







